N° 731 39e Année Tome CCVIII 1er Décembre 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France**........ **4 fr.** | **Étranger**....... **4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres

de

Louis Le Cardonnel

II

ORPHICA — ÉPIGRAMMES — ELÉGIES CHRETIENNES
MÉDITATIONS ET CANTIQUES *(Carmina Sacra)*
DE L'UNE A L'AUTRE AURORE

1 vol. in-8 écu sur beau papier. Prix........................... 25 fr.

Il a été tiré :

15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 15, à...... 80 fr.
44 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 59, à......... 60 fr.

Œuvres

de

Charles Guérin

II

L'HOMME INTÉRIEUR
DERNIERS VERS

1 vol. in-8 écu sur beau papier. Prix........................... 25 fr.

Il a été tiré :

27 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 27, à...... 80 fr.
110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 28 à 137.......... 60 fr.

LES DEUX HAMLET

—

I

Il ne m'appartient pas d'apprécier, au point de vue du théâtre, le *Premier-Hamlet* de M. Gaston Baty. Mais l'histoire littéraire et dramatique, la littérature comparée doivent beaucoup aux acteurs et directeurs, tel Pitoëff, tel Baty, qui ont le courage (car il en faut) de mettre à la scène des versions intégrales, presque ignorées parce qu'intégrales, d'une œuvre comme *Hamlet*. Ils ajoutent de la sorte à notre patrimoine. Ils nous font honneur devant l'étranger. M. John Palmer faisait remarquer naguère que Shakespeare a été, depuis quelques années, plus souvent repris à Paris qu'à Londres. C'était avant le *Tout-Hamlet* de Pitoëff, avant le *Premier-Hamlet* de Baty. Que dirait aujourd'hui M. Palmer ?

L'un de ces Hamlet est beaucoup plus long, l'autre beaucoup plus court que l'un quelconque des textes bâtards que deux siècles d'acteurs, de directeurs, d'adaptateurs ont traînés sur les planches. On sait que nous avons deux *Hamlet* publiés du vivant de Shakespeare, en quartos : Q. 1. (1603) et Q. 2. (1604). L'Hamlet de Baty suit le texte de Q. 1. (2.143 vers ou lignes). C'est le soi-disant *Premier* Hamlet. Q. 2. compte 3.815 vers dont 903 seulement étaient déjà dans Q. 1. Il y a donc dans Q. 1. 1.240 vers qui ne

se retrouvent plus dans Q. 2. et proviennent, selon toute apparence, d'un *Hamlet* plus ancien, probablement celui de Kyd, qui est perdu. On compte 3.682 vers dans l'*Hamlet* du premier Folio, c'est-à-dire de la première édition du conglomérat que nous appelons *Œuvres de Shakespeare*, publié en 1623, sept ans après sa mort. En 1733, Theobald, amalgamant le premier Folio et le Second Quarto, en fit un texte de 3.905 vers ou lignes qui est le « Tout-Hamlet » de Pitoëff.

Ces chiffres, ces dates suffisent à montrer que Q. 1. et Q. 2. sont les textes importants. Lequel est le vrai ?

Le *Vrai* ?

Expression vide de sens quand on parle d'un temps où la propriété littéraire n'existait pas, où la propriété d'un texte dramatique, dans la mesure où elle pouvait s'affirmer, était exclusivement collective, jamais individuelle, personnelle, et ne pouvait s'exercer que par la troupe, non par l'auteur, ou l'acteur-auteur. Il faut avoir le courage et, sans fausse pudeur, la bonne foi de se représenter le drame élizabéthain, le théâtre de Shakespeare tels qu'ils étaient, c'est-à-dire à l'*état fluide*, et constamment sous révision. Les textes n'étaient ni fermes, ni originaux. Ils formaient des couches liquides sur lits anciens, eaux alluviales plus ou moins denses suivant la profondeur, illuminées çà et là par la touche et le génie du principal réviseur, mais toujours prêtes à s'enfler, se rétrécir, se colorer, suivant les besoins de la troupe et la mode du jour, entre les limites de temps, d'argent, de goût, d'opportunité publique et privée, de sujet et d'objet, d'allusion ou de réticence, qu'imposaient les conditions de la scène. Ce n'est donc pas au nom de la vérité, de la vérité scientifique, qu'il y a lieu d'accorder un crédit spécial à l'une quelconque des versions d'*Hamlet*. A ce titre, la moins respectable serait encore celle du Folio.

Mais ce qu'on peut se demander légitimement, c'est lequel des Hamlet qui nous restent approche le plus de

la révision première ou de la révision principale qu'a faite Shakespeare de la vieille pièce. Lequel est son premier jet ? Lequel représente le mieux son génie propre, si tant est qu'il en ait eu d'autre qu'un don inégalé de vie, avec la souplesse et l'universelle diversité de ce don ?

Telle est la question que s'est posée M. Gaston Baty et à laquelle il répond en faveur de Q. I. dans son très brillant et très intéressant Essai: *Visage de Shakespeare*.

Le fait seul de conclure serait, en pareille matière, d'une certaine audace, si cette audace n'avait pas tant de précédents dans un sens ou dans l'autre. Nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir, en l'état actuel de nos connaissances, ce qui restera de Shakespeare dans mainte œuvre de Shakespeare après les irréfutables éliminations qui sont accomplies ou en cours. Au cours du XIXe siècle, le Premier *Hamlet* était tout bonnement considéré comme une ébauche, et le second en était l'achèvement. On croyait pouvoir surprendre Shakespeare au travail dans son atelier, en comparant l'ébauche avec la pièce achevée. Puis les imperfections flagrantes du texte firent admettre jusqu'au début de ce siècle que Q. I. serait une grossière et très fruste « piraterie » du drame alors en pleine vogue, révisé par Shakespeare et joué par sa troupe, surprise et sténographiée en cours de représentation par un scribe maladroit pour un libraire malhonnête. En 1604, la troupe de Shakespeare aurait, pour réparer le dommage, fait publier son texte complet (Q. 2.). Il était difficile, même alors, de dissimuler les invraisemblances de cette théorie en ce qui regarde Q. I. Mais, comme tant d'autres opinions sur Shakespeare et son œuvre, elle était « ce qui divise le moins », donc la meilleure pour l'enseignement.

Le « premier » *Hamlet* ne contient pas seulement de pataquès, des mots mal compris, mal transcrits (*Martin* pour *matin* ; *Guyana* pour *Vienna*, etc.). D'une part, au point de vue action, Q. I. est identique à Q. 2. Il contient tout l'essentiel de la pièce. Même les *mots* essentiels (*être*

ou ne pas être — etc.), y sont d'avance. D'autre part, au point de vue *caractères* et *motifs*, il existe entre Q. 1. et Q. 2. une différence qui altère la physionomie intérieure du drame, aussi bien morale qu'intellectuelle. Dans Q. 1., Premier-Hamlet de Baty, la Reine est innocente, elle l'affirme à Hamlet, promet de l'aider. Dans Q. 2. elle demeure énigmatique, moralement insaisissable ou plutôt incapable de moralité, et justifie ainsi les torturantes incertitudes et les déclamations tourmentées de son fils. Si le Premier-Hamlet est une simple « piraterie » du second, comment admettre qu'un scribe, un libraire, n'ayant d'autre objet que de divulguer une pièce à succès, en aient présenté une autre, analogue par l'action générale, une moitié du texte, et même les *mots*, mais très différente par l'intérieur? Où auraient-ils pris, et pour quel objet, le temps, l'habileté, l'idée d'aller changer un ressort secret et profond dont le jeu n'altère point le cours des événements? Tout leur intérêt était d'être fidèles. Ni l'une ni l'autre des deux théories relatives à Q. 1. n'allait donc sans graves difficultés. Je n'en ai indiqué qu'une. Il y en a bien d'autres. Pourtant quand on veut jouer *Hamlet* dans une version intégrale, sans tripatouiller, il faut bien choisir un des deux textes primitifs, Q. 1. ou Q. 2.

Pour justifier le choix de Q. 1., M. Baty était forcé de ré-expliquer Hamlet, histoire et critique. Mais on ne peut ré-expliquer Hamlet sans évoquer tout Shakespeare Le *Visage de Shakespeare*, sous une forme volontairement brève, cursive, mais frémissante de vie et d'intelligence, n'est pas seulement une image, mais une évocation — par endroits une vision de Shakespeare, son œuvre et son temps. Il y a, dans cette brochure de 20.000 mots, la moitié d'un volume, l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur le sujet, plus une thèse, celle d'un des mieux doués parmi les hommes du théâtre contemporain « sur le plus grand homme de théâtre qui fut jamais ». Et les qualités de l'écrit sont justement celles du « producer » (voilà un mot qui nous

manque) (1). C'est proprement une bonne fortune. M. Gaston Baty souhaite, à la fin de l'Introduction, « que son esquisse soit reprise par quelqu'un qui la pousserait jusqu'au tableau, quelqu'un dont le métier serait d'écrire ». S'il ne s'agit que d'*écrire*, ce quelqu'un ne fera pas mieux.

Ce n'est pas l'écriture de M. Baty, ni ses idées, ni le principe de son choix, ni son point de vue d'homme de théâtre, qui appellent des réserves, c'est son information.

Il manque à sa documentation, ou à quiconque l'a documenté, quelque chose de relativement nouveau dans la critique shakespearienne, et qui est en train de la renouveler, savoir: l'application aux textes de deux éléments de triage, l'un bibliographique qu'il est en droit, comme homme de théâtre, d'ignorer ou de négliger ; l'autre qu'il n'ignore ni ne néglige, car c'est l'explication du théâtre *écrit* par le théâtre *joué*, de la pièce par les conditions scéniques, de l'auteur par l'acteur-directeur — tel est le principe même de Baty, — mais dont il ignore ou néglige certaines conséquences récentes qui semblent bien démentir l'essentiel de sa thèse, en particulier les raisons de son choix de Q. 1., de sorte que M. Gaston Baty est voué, si je ne me trompe, à être battu sur son propre terrain, par l'usage de sa propre théorie aux mains de ses vieux et bien chers adversaires, les littérateurs érudits, et encore n'y aurait-il rien là pour le diminuer comme stratège, car la même aventure est arrivée à Napoléon. (Voilà, je m'en excuse, une viorne de phrase.)

Rien de plus ridicule que de brandir une massue pour écraser des colibris, ou de sortir la galère salaminienne pour éteindre des brûlots. Mais, en bref, il faut pourtant dire que, dans ce royaume de conjectures qu'est l'histoire et la critique shakespeariennes, celle d'*Hamlet* en particulier, l'antique conjecture de Furnivall, à laquelle revient Baty, — savoir Q. 1. texte original et seul texte shakes-

(1) « Producer », acteur, directeur, metteur en scène. Celui qui présente ou *produit* une pièce, nouvelle ou ancienne.

pearien — est une des plus controuvables et des plus justement controuvées, surtout quand on se place au point de vue de M. Baty, qui est celui du métier. Je n'ai point la place, et sans doute n'est-ce point ici le lieu, de justifier cette assertion. Une indication suffira.

Le 18 avril 1926, le *Times Literary Supplement*, qui n'est pourtant pas révolutionnaire, faisait une exception singulièrement rare et d'autant plus significative à sa règle d'anonymité en publiant un article de M. W. J. Lawrence sur la date d'Hamlet, qui *démontrait* que l'Hamlet de Shakespeare, texte Q. 2, fut représenté au Globe au plus tard en 1600, c'est-à-dire trois ans *avant* Q. 1. Depuis lors, en août 1928, au moment où M. Baty devait mettre son Hamlet en chantier, le même journal publiait le compte rendu d'un livre du même W. J. Lawrence, *Shakespeare's Workshop* (L'Atelier de Shakespeare), paru l'été dernier (Blackwell, Oxford), et reconnaissait amplement, généreusement, les immenses services que les *tests* ou pierres de touche purement scéniques ont rendus à l'histoire et à la critique shakespeariennes en bouleversant son orthodoxie. M. Lawrence a 3 chapitres : *date d'Hamlet ; texte de Q.1. ; spectre dans Hamlet*, qu'il n'est pas permis d'ignorer, surtout quand on prend parti. Je ne demande pas même qu'on accorde en France à ses conclusions la mesure de crédit qu'apparemment elles obtiennent en Angleterre et veux seulement qu'on les connaisse, qu'on en tienne compte. Pour M. W. J. Lawrence (auteur de la célèbre *Elizabethan Playhouse*), l'*Hamlet* de Q. 2 est la *version originale* du drame shakespearien, et Q. 1. un comprimé de la source avec une contrefaçon de Q. 2. Je ne donne pas ici mon avis, qui ne compte pas, mais celui des gens qui comptent, comme Lawrence et maint autre, et au titre même qu'invoque Baty.

Tout ceci n'enlève rien à l'intérêt, au mérite, à la beauté de la résurrection du Premier Hamlet. Qu'il ne soit qu'en partie de Shakespeare, par emprunt, et contrefaçon, j'en suis

convaincu, mais cela n'enlève guère à mon plaisir. Il y a bien d'autres soi-disant « Œuvres » de Shakespeare où sa part réelle est ou sera très réduite. Ce n'est pas parce que le texte du Premier-Hamlet est plus ou moins shakespearien que kydien, ce n'est pas pour cela que je suis allé à l'Avenue et en suis revenu enchanté. C'est parce que c'est le ci-devant Premier-Hamlet, que je n'avais jamais vu, et qui, tel qu'il est, tel qu'il a été présenté, est une grande et belle chose. Il faut faire toutes réserves sur la traduction adoptée à l'Avenue: elle est par endroits bien singulière. Mais c'est une autre histoire... M. Baty n'est pas le seul à se faire démentir par les progrès de la critique shakespearienne. J'ai connu la même aventure, mes maîtres avant moi, et ne m'en porte plus mal. Mais si, comme le dit M. Baty, « Shakespeare échappe aux littérateurs qui essaient en vain de le mesurer à leurs aunes », il n'est pas sûr non plus que les hommes de théâtre puissent l'enfermer dans « leur zone ». J'ajoute que ce sont des littérateurs, des érudits en même temps spécialistes de la scène élizabéthaine qui ont, depuis trente ans, découvert et démontré la formidable influence de l'acteur sur l'auteur, de la scène sur la pièce, de la mode et du public sur le *genre* dans le théâtre élizabéthain. C'est eux qui ont prouvé sans contestation possible que ce théâtre, longtemps considéré comme libre et désordonné, avait, comme tout ce qui vit, des règles nombreuses, strictes, dont beaucoup imposées par les conditions économiques et matérielles de la scène. Et parmi ces spécialistes, la plupart anglais ou américains, plusieurs allemands, il ne faudrait pas oublier qu'il y a des Français éminents. Les découvertes de M. Albert Feuillerat, de Rennes (Cf. *le Bureau des Menus Plaisirs et la mise en scène à la Cour d'Elisabeth*), ses révélations sur les *Nocturnals* et le *Masque*, ont permis d'éclairer maint problème shakespearien. C'est ainsi que M. W. J. Lawrence est conduit à penser, par exemple, qu'une part de *Macbeth* est apocryphe, surajoutée par Middelton pour y introduire les

danses de sorcières données à la Cour par les Comédiens du Roi, et qu'au contraire le *Songe d'une Nuit d'Eté* fut bien composé pour la scène, pour le public, pour la caisse, comme tout le théâtre shakespearien, et non pour une représentation de cour comme on le croyait jusqu'à présent.

Et le rôle révélateur, quant aux dates, de la trompette au lieu du cornet, du cornet au lieu de la trompette ! Et la certitude d'avoir affaire à une copie de souffleur quand on trouve à l'impératif des injonctions scéniques, ou des appels au tambour en certaines places déterminées ! Et la loi si importante du « doublage », et les règles de la rime à la sortie, puis de la rime rompue, — et les précisions quant au nombre et au rôle corporatif des acteurs associés, des acteurs-*compagnons*, des acteurs-*apprentis*, des adolescents musiciens, aptes aux rôles de femmes ! Toutes ces *nouveautés* ont déjà dévoilé mainte supercherie de texte, de date, d'attributions !

Voilà de la critique d'homme de théâtre, fondée sur de petits faits, mais aussi fertile au moins que les généralités intuitives. Elle est pourtant due à des littérateurs spécialisés. Il n'y a pas de « chacun son métier » en cette affaire, car il ne s'agit pas de garder les vaches, je veux dire les erreurs, mais de les pousser dehors, au grand jour. Et il n'y a pas de vaches plus vaches, et plus têtues, que les erreurs des érudits qui ne sont qu'érudits, ou des techniciens qui ne sont que techniciens. Je crois avoir montré que tel n'est pas le cas de M. Gaston Baty.

II

M. W.-J. Lawrence est depuis longtemps célèbre par ses études sur la technique et l'histoire du théâtre au temps d'Elizabeth (Cf. *The Elizabethan Playhouse*, 1912). A force de les houspiller, il a convaincu les professeurs, les critiques officiels d'accorder ce qu'elle mérite à l'influence de l'acteur sur l'auteur, du *théâtre* sur le *drame*.

Son dernier livre, *L'atelier de Shakespeare*, montre avec des arguments qui n'ont pas été réfutés : 1° que le premier *Hamlet* de Shakespeare n'est pas de 1602 ou de 1601 comme on croyait, mais de 1600; 2° que ce premier *Hamlet* est représenté d'aussi près qu'on sache par le second quarto, Q. 2., publié en 1604 ; 3° que le premier quarto, Q. 1., non seulement n'est pas le premier *Hamlet*, mais que Shakespeare n'y a point participé, bien que deux cinquièmes environ du texte (900 vers) aient été empruntés à Q. 2 ; 4° que Q. 2 n'est pas une amplification de Q. 1., mais qu'au contraire Q. 1. est, dans sa partie shakespearienne, une réduction, un abrégé de Q. 2. ; 5° que Q. 1. fut vraisemblablement imprimé sur une copie de souffleur (le terme technique m'échappe). C'est pour une troupe en tournée provinciale qu'aurait été compiléQ. 1., en partie sur Kyd, en partie sur la révision shakespearienne (Q. 2) de Kyd, déjà en plein succès.

Il est vrai que le sous-titre de Q. 1. prête à la confusion. Mais l'équivoque est le pain quotidien de la supercherie. Il faut bien mal connaître les mœurs, atténuées aujourd'hui par les lois, des auteurs et éditeurs de « pirateries » pour faire foi au sous-titre d'un texte qu'on sait, par ailleurs, être « piraté ». Même les *obiter dicta* des entrepreneurs de librairie qui ont mis au monde le Premier Folio sont très sujets à caution. Voici le sous-titre de Q. 1. : *TRAGÉDIE D'HAMLET* « comme elle a été jouée à *divers moments* (ou : *diverses reprises*) par les Serviteurs (ou : Acteurs) de Son Altesse (ou : Sa Majesté) dans la Cité de Londres; *comme aussi* (par les mêmes ? ou d'autres ?) dans les Universités (villes ? ou collèges ?) de Cambridge et d'Oxford, et *encore ailleurs*. (Italiques et parenthèses du traducteur.)

Remarques. La troupe de Shakespeare n'a jamais, qu'on sache, joué ailleurs qu'à Londres, sauf en temps de peste, et ce n'est pas ici le cas. Des fouilles minutieuses, répétées, dans les archives académiques d'Oxford et de Cam-

bridge n'y ont fait relever aucune représentation d'*Hamlet* par aucune troupe. Le *comme aussi* du sous-titre pue l'intention frauduleuse. *Et ailleurs* s'accorde avec la conjecture Lawrence de la troupe en tournée. Ecartons le sous-titre et passons à la date.

L'*Hamlet* de Shakespeare ne peut guère être d'avant 1598. Francis Meres ne le cite pas, à cette date, dans le passage célèbre où il énumère les pièces alors populaires de Shakespeare. L'argument n'est pas décisif, mais il est fort. Au contraire, Gabriel Harvey cite *Hamlet de Shakespeare* dans une note manuscrite datant selon toute apparence de 1600 et mentionnant *au présent* le comte d'Essex, décapité en 1601. On a contesté non l'authenticité, mais la lucidité, donc la portée de la note Harvey. L'étude de M. G. Moore Smith sur ce sujet (1913) rétablit et confirme la valeur de ce témoignage. Ce sont là sinon preuves, du moins très puissants indices d'ordre externe.

M. Lawrence y ajoute des présomptions, plus intéressantes et toutes neuves, qui sont d'ordre interne.

Quand les acteurs lui sont annoncés, Hamlet dit (Q. 2. II, 2.) : « *Celui qui joue le Roi sera le bienvenu ;... l'aventureux chevalier jouera de son épée et de son bouclier ; l'amoureux ne soupirera point en vain* ; **l'humoriste** (*ou : le comédien de caractère*) **finira son rôle en paix** ; *le clown, etc., etc.* ; *la dame*, etc., etc... » Ce dernier membre de phrase n'avait jamais été expliqué de façon satisfaisante. Il se rapporte, d'après Lawrence et ses pairs qui paraissent bien avoir raison, à la représentation de la pièce de Ben Jonson : *Every Man out of his Humour* (Littéralement : « Chaque personnage hors de son humeur ». Mieux : « Chacun hors son caractère » ou : « Tous hors caractère ». Equivalent moderne : « En marge d'eux-mêmes ».) Cette pièce fut représentée au *Globe* (théâtre de Shakespeare) à la fin de 1599. Shakespeare avait joué en 1598 dans la pièce jumelle de Jonson, « Chacun dans son caractère. » Sortant de son tempéra-

ment, de son rôle d'humoriste, de personnage à *caractère* (c'était alors une nouveauté), Macilente tombait à genoux devant un mannequin ou une effigie de la Reine, lui faisait d'ardentes déclarations de loyalisme et la pièce finissait par une prière. Le parterre, dégoûté, protesta, tempêta. Il y eut *chahut* en règle. Jonson dut changer le dénouement. L'allusion date la pièce. Jouant sur les mêmes planches, il était naturel que Shakespeare fît allusion à cette échauffourée. Mais il fallait qu'elle fût récente. Un an au plus tard, à plus forte raison en 1603 ou en 1604, l'incident oublié depuis longtemps, personne n'y eût rien compris. Q. 2. imprimé en 1604, était déjà joué en 1600.

Un peu plus loin, Hamlet demande en parlant des « tragédiens de *la Cité* » : « Comment se fait-il qu'ils courent les grand'routes ? S'ils restaient à Londres, ils y auraient plus d'honneur et de profit. » La réponse de Rosencrantz, dans Q. 2., est un des « pépins » du texte. Tous les commentateurs y ont pâli. La voici : *I think their inhibition comes from the late innovation.* (Littéralement : je pense que leur inhibition, ou : prohibition, résulte de la récente innovation.) En d'autres termes : ils sont frappés d'interdit, contraints au chômage, à la vie errante par quelque chose de tout à fait nouveau, d'inattendu. Mais quoi ? Quelle innovation ?

Samuel Johnson, qui n'était pas une bête, suggérait une erreur de texte par inversion de mots et lisait : *I think their innovation is caused by the recent inhibition.* Quoi qu'il en soit, c'est encore l'histoire de la scène élizabéthaine qui fournit l'explication plausible, et cette explication comme la précédente date non seulement la pièce, mais, on le verra, l'ordre d'antériorité de Q. 2. par rapport à Q. 1. En effet, le Conseil Privé avait, le 22 juin 1600, décrété qu'il n'y aurait plus à Londres que deux salles de spectacle, *Globe* (théâtre de la troupe de Shakespeare) et *Fortune*. En outre, l'exercice de la profession d'acteur, sauf dans ces deux

théâtres, était défendu sous peine de prison. Les Adolescents, rivaux des Acteurs, n'étaient pas professionnels, corporatifs, mais tenus pour amateurs. Cette ordonnance resta lettre morte parce que le *Common Council*, qui haïssait le *Privy Council*, y opposa sa force habituelle d'inertie, et ne la fit pas exécuter. Mais, pendant des semaines, des mois, la menace resta suspendue sur la tête des acteurs. Ces semaines, ces mois sont ceux de l'été 1600.

Après quoi, l'incident fut oublié. Il fallait un autre prétexte à l'exode. On eut mieux : une raison, savoir la concurrence des Adolescents (« Aëry of children, little eyases »). La date de Harvey, celle qui résulte de l'*humorous man*, celle qui vient par *inhibition innovation* se trouvent donc concorder : été de 1600. L'*Hamlet* primitif de Shakespeare est de l'été de 1600. Démontrons maintenant que cet *Hamlet* primitif ne peut être Q. 1., imprimé en 1603, mais doit être Q. 2., imprimé en 1604 pour répondre à la fraude de Q. 1.

Q. 1. omet totalement le membre de phrase relatif à l'*humorous man* qui est dans Q. 2. Une seule différence dans les deux tirades, et au beau milieu. C'est cette allusion qui manque dans Q. 1. Or, l'allusion est de 1600. Elle ne pouvait être comprise après 1600. Q. 1. est donc postérieur. Un incident si particulier, si spécial, ne vaut que pour une saison. La mention de l'*humorous man*, qui était dans le « rôle » primitif, y reste quand, en 1604, la troupe se décide à faire imprimer son *Hamlet*. Rien de plus naturel. Dans l'intervalle, les compilateurs de Q.. 1., quels qu'ils soient, laissent tomber l'*humorous man*. Ils ne se souviennent pas. Si, comme on le verra, Q. 1. est destiné à des ruraux, ceux-ci auraient encore moins compris.

De même, Q. 1. omet totalement la répartie *innovation-exhibition*. Cette répartie s'applique à l'été de 1600. Elle ne peut être d'après. Q. 2. la contient. Q. 1. ne la contient pas. Concluez. La seule raison que donne Q. 1. de l'exode des acteurs tient en trois lignes. C'est la concur-

rence des Adolescents, ou plutôt appelons-les par leurs noms, celui que Shakespeare leur donne : « une nichée d'enfants de proie (*an aëry of children*) », des fauconneaux pris au nid, ou, ce qui est la même chose, des « ajassons », des petits niais (1) (*little eyases*).

Ces « petits Niais » n'en avaient pas moins bec et ongles. La guerre entre Professionnels et Adolescents fait rage après 1601. La troupe de Shakespeare est alors conduite à laisser tomber, sur les planches, l'explicatif *inhibition-innovation* qui ne serait plus compris, mais qui demeure écrit sur le « rôle » de Rosencrantz, et à y ajouter en l'augmentant, en insistant, l'explicatif par les petits Niais qui finit par devenir prépondérant. Tout passe ensemble dans le texte de Q. 2. quand on l'imprime. Mais l'interpolation reste visible entre Rosencrantz : « Non, vraiment, ils n'ont plus la même vogue ! » et *Hamlet* : « N'est-il pas bien étrange », etc. Cette dernière réplique se trouve un peu « en l'air ». D'autres raccords de dates et d'allusions, qu'il serait trop long d'indiquer, confirment M. Lawrence dans ses conclusions. Le soi-disant *Premier* Hamlet est le second, et le second est le premier. Q. 2. n'est pas l'amplification de Q. 1. C'est Q. 1. qui est la réduction, l'abrégé de Q. 2., partie shakespearienne.

Qu'est-ce, maintenant, qui permet d'attribuer l'origine de Q. 1., *a*) à une copie de souffleur ; *b*) à une troupe en tournée ? Je ne prends pas à mon compte toutes les *bonnes raisons* de M. Lawrence. Mais, comme bien d'autres plus compétents que moi, je les trouve assez bonnes pour mériter attention.

a) Distinguons entre indications scéniques et injonctions du souffleur. Celles-ci sont faites à l'impératif. Quand elles

(1) Niais. Le mot est encore français dans ce sens, qui est le sens original : petit faucon pris au nid. Mais ce n'est plus qu'un terme de fauconnerie. Dès le XVI[e] siècle, il passait à l'acception : « nigaud ». Le mot *Eyas* est à rapprocher du vieux français *Ajasse* = pie. L'auteur d'*Hamlet*, ou de ce passage, n'ignorait ni la fauconnerie, ni le français et le jeu de mots qui est dans *petits Niais* n'est point exclu de *little eyases*.

prescrivent musique ou bruits, elles précèdent de deux vers, sur le texte, l'intervention des musiciens. Dans Q. 1., ces deux règles sont observées. Elles ne le sont pas dans Q. 2. Par exemple, Q. 1. sc. IV.402: « Sonnez, trompettes! » deux vers avant la sonnerie. Et Q. 2. à l'instant de la sonnerie ; pas avant : « Sonnerie de trompettes ». De même, Q. 1. sc. XII.1614: « Entrent Fortinbras, tambour, soldats ». La mention du *Tambour* (comme dans *Jules César* V. 1. et *Macbeth* V. 2) dénonce le souffleur. Elle n'est pas dans Q. 2.

b) Si Q. 1. était pour une troupe en tournée, il fallait abréger, simplifier, s'alléger de tout ce qui ne portait qu'à Londres. Non seulement l'allusion à l'*humorous man* est supprimée, mais dans Q. 1. les gens du parterre ne s'appellent plus *groundlings* (pieds humides) comme dans Q. 2. — tout le monde est par terre à la campagne, — mais simplement *ignorants*. Les références aux classiques sont coupées (épisode des deux portraits : mention disparue d'Hypérion). Ophélia ne parle plus des « pasteurs mal embouchés » (gare au *parish priest*!) mais de « rusés sophistes ». Supprimés aussi les accessoires coûteux, encombrants, dangereux. Plus de coups de fusil, ni de mortier, comme dans Q. 2. Quand il y a trop de monde en scène, on joue, faute de personnel, « sans tambour ni trompette ». Ceux qui, tel Van Dam, n'expliquent Q. 1. que comme « piraterie » londonienne en sont réduits à imaginer que la troupe de Shakespeare manquait de poudre le jour où le « pirate » opéra !

La démonstration peut s'arrêter ici. Elle n'est pas décisive, *probante*. S'il y avait des preuves, il n'y aurait plus discussion. Mais elle est extrêmement plausible. Piquante aussi. Car ce sont des faits d'ordre technique, scénique, professionnel, qui permettent de dater et de situer les deux quartos dans un ordre exactement inverse à l'ordre que le professionnel, l'homme de théâtre leur attribue au nom de son métier. Et, pour comble, ce sont des érudits, ou de simples littérateurs, qui ont déterré ces faits, puisé ces ar-

guments dans l'histoire du drame et la science de la scène.

Deux points importants doivent encore être mentionnés : 1° le rôle de la Reine ; 2° l'âge et l'apparence d'Hamlet.

1. Pour des ruraux, la clarté de l'action, des caractères, est spécialement désirable. Pas de complications inutiles, pas de tarabiscotages, pas de clair obscur. Q. 1. présente la Reine comme innocente du crime, prête à aider Hamlet. La pièce y perd en profondeur, en intérêt psychologique. Si la Reine est innocente, Hamlet n'a plus à se torturer, à haïr la femme en sa mère, puis en sa fiancée. Si la Reine est innocente, elle cesse d'être a-morale, souillée, « linge-sale », passive. Le drame est moins intime, mais plus clair, plus direct. Il y a gros à parier que l'ancien *Hamlet* était ainsi conçu. C'est l'ancien *Hamlet* qu'adopte le compilateur de Q. 1. Shakespeare acteur l'aurait aussi préféré peut-être. Mais Shakespeare auteur pensait autrement, voulut autre chose. Une moitié des beautés de son *Hamlet* est cette autre chose.

2. Le texte primitif de l'*Hamlet* shakespearien était destiné à sa troupe, dont Burbuge était le principal acteur. Il faut ne pas connaître ses portraits, dont un par lui-même, car il était fort bon peintre, pour ignorer l'intensité tragique de sa physionomie. Il faut supposer l'impossible pour imaginer que le premier *Hamlet* de Shakespeare n'ait pas été fait pour lui, qu'il n'ait paru comme « vedette » que dans une reprise, une version postérieure. Les textes foisonnent qui, dans tout le théâtre élizabéthain, montrent le principal rôle inspiré et joué dès le début par le principal acteur. Or, Burbage au masque tragique était obèse. Quoi d'étonnant si, dès sa première version, celle de Q. 2., Shakespeare a fait un Hamlet « gras et court d'haleine » ? Ce n'est que depuis le romantisme qu'il est poétique et dramatique d'avoir le flanc creux. Ce n'est pas parce qu'Hamlet est gros et gras, que Q. 2. serait postérieur à Q. 1. Ce serait plutôt parce qu'Hamlet y est imberbe et adolescent que Q. 1. est postérieur à

Q. 2. Les auteurs de Q. 1. insistent, peut-être d'après le vieil *Hamlet*, sur la jeunesse d'Hamlet, le font appeler *boy* par sa mère. Notre temps est aux adolescents tragiques. Qu'on joue donc Q. 1. Mais qu'on ne dise pas qu'un Hamlet soufflant est, si l'on peut dire, un Hamlet soufflé. Il y a de bonnes raisons de penser que la troupe pour laquelle fut compilé Q. I. avait son « fauconneau » à employer. M. Lawrence cite, par exemple, un pamphlet de Dekker où les jeunes apprentis-acteurs sont représentés comme étant recherchés pour jouer au rabais les grands rôles dans « quelque troupe mal famée qui va patauger en tournée ».

On n'en finirait pas d'énumérer les invraisemblances de la thèse qui fait de Q. 1. une version antérieure à Q. 2., et meilleure. Elles aboutissent à ceci. Shakespeare, parce qu'acteur-directeur, aurait fait pour sa troupe un bon premier *Hamlet*, un *Hamlet* de théâtre (Q. 1.). Et, toujours parce qu'acteur-directeur *de la même troupe*, il aurait fait ensuite un second *Hamlet*, moins scénique, moins dramatique, gâté pour la vedette, bon à être lu, moins digne d'être joué. Résumer cette thèse, c'est la juger.

III

Hamlet, disions-nous après M. Baty, évoque nécessairement tout Shakespeare, ses mystères et ses miracles. Nous y voilà conduit nous aussi.

Qu'est-ce qui, dans les œuvres de Shakespeare, est vraiment de Shakespeare ? Question essentielle, pas insoluble, mais pas résolue. Il faudra bien encore une génération. En attendant, laissons de côté la personnalité de Shakespeare, visage, masque, ou les deux. Il est vain, ignorant ce ce qu'il *fit*, de se demander ce qu'il *fut* : lui-même ou un autre ? On fera sans doute, en cherchant, de précieuses trouvailles. La recherche ne sera pas stérile en résultats collatéraux. Elle restera fatalement inadéquate à son objet.

Se demander : « Qui est Shakespeare ? » avant : « Qu'est-ce qui est de Shakespeare ? » c'est mettre la charrue avant les bœufs. En la poussant à la main, vous pouvez, si vous êtes un hercule rural, gratter le sol, çà et là, tomber sur une cachette, éventrer un vieux pot, mais pas labourer le champ.

Voyez *Hamlet*. C'est la pièce la plus personnelle, la plus populaire.

Plus elle fourmille de « problèmes », plus elle excite à chercher. Mais, en attendant l'élucidation aussi complète que possible des textes, nous sommes contraints à l'expectative, à l'enregistrement de vérités partielles, péniblement arrachées. Nous avons bien les deux premiers quartos, quatre autres qui parurent de 1605 à 1635, le texte du Folio. Richesses inusitées. Mais qui nous révélera, dans tout cela, la part personnelle de Shakespeare ? Même dans Q. 2, qui fera le départ, au point de vue invention et intention, forme et fond, texte et contexte, entre l'*Ur-Hamlet*, celui de Kyd, et celui de Shakespeare ?

On s'est longtemps tiré d'affaire par un de ces raisonnements qui dispensent de raisons et sont si commodes pour l'enseignement. Les anciens camarades de Shakespeare, Heminges et Condell, ont, en 1623, prêté leurs noms, leur témoignage à la publication de ses œuvres. Ils le connaissaient bien. Ils avaient vécu avec lui. Les éditeurs déclarent s'être servis des « papiers » de Shakespeare. Le titre porte : « d'après les originaux authentiques ». Ben Jonson bénit l'entreprise, y collabore, fournit un dithyrambe et prophétise. Oracle obscur comme tout oracle. Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Le voilà, le *canon* de Shakespeare. Voilà ses *Œuvres*, bien à lui.

Hélas, nous sommes loin de compte. Cette publication est faite pour un syndicat de libraires, brocanteurs de « copie ». Le « principal » est fort louche. Ils mentent, les compères Condell et Heminges, quand, des larmes dans la voix, ils se proclament désintéressés, sans « ambition de

profit. ». Ils mentent, les éditeurs quand ils déclarent imprimer « d'après manuscrits originaux », car ils reproduisent servilement des quartos antérieurs. Ils mentent, Ben Jonson et camarades, car, ayant vécu avec Shakespeare, étant tous hommes de théâtre, du théâtre d'alors, ils savent pertinemment qu'aucune de ces Œuvres ne peut être de l'auteur tout seul, qu'aucune n'est parvenue à eux qu'après de multiples revisions, avant et *après* sa mort. S'il en était autrement, ce ne seraient plus des pièces d'alors, des pièces de *théâtre*, mais de la « littérature ». Ils mentent si bien qu'ayant, dans leur in-folio, jeté « comme à la pelle », dit M. Boas, ce qui était sans doute de Shakespeare avec ce qui, sans aucun doute, n'était pas de lui, sept au moins des pièces qu'ils imprimèrent sous son nom furent reconnues comme simples retouches, et deux au moins comme à peine retouchées, tout à fait inauthentiques (*Titus Andronicus* et *Périclès*). Quant aux rhapsodies de Ben Jonson, contredites par son attitude, ses propos, ses écrits postérieurs et antérieurs, on devine le cas qu'il en faut faire. Le syndicat payait bien.

Certes, nous devons quand même être reconnaissants à ces entrepreneurs de renommée et de librairie. Ils ont fourni à l'humanité la plus belle et la plus riche matière à s'exprimer en se reconnaissant, à *stabiliser successivement ses états de conscience*. C'est la fonction même des livres sacrés. Mais dire que cette matière est authentiquement shakespearienne (au lieu d'élizabéthaine), c'est vouloir se leurrer. Il faut lire l'*Introduction à la Lecture de Shakespeare* (World's Classics. Oxford University Press) de M. Boas. C'est un petit chef-d'œuvre de justesse et de modération. Moins bref, plus agile, M. G. Connes a écrit un grouillant résumé de toute la littérature de controverse sur l'auteur d'*Hamlet*. (*Le Mystère shakespearien*, Boivin). Il appelle quelque part la vie de Shakespeare : « immense mystère » et l'In-Folio : « immense mystification ». Il exprime ainsi l'attitude des négateurs, mais se rallie, dans sa conclusion

sur la personnalité de Shakespeare, à « l'opinion qui divise le moins ». Tel le sénateur de droite à la République de 75. Mais il reste inexorable à l'égard de ce Folio qui déclare en préface les quartos « contrefaits ou volés », mais les réimprime froidement avec leurs centaines de « coquilles », dont 47 dans les seules *Commères de Windsor*.

On peut s'étonner, dans ces conditions, que le soi-disant *Canon* de Shakespeare soit encore invoqué. Mais son histoire est celle de toutes les Bibles. Les critiques anglais savent à quoi s'en tenir. Entre eux, ils traitent le Folio comme il mérite, le détruisent en détail, le « désintègrent » comme ils disent, dans leurs revues spéciales. Mais ils le ménagent devant le public. En s'écroulant, il entraînerait (à tort) une partie de Shakespeare comme gloire nationale, au moins parmi les profanes. Ils essaient de reconstruire par l'intérieur avant de laisser tomber la façade. Tout ce qui est indéfendable n'est pas de Shakespeare. Mais le défendable, rien n'empêche, et l'admirable, tout exige, qu'ils soient bien de Shakespeare. Etonnez vous après cela si *Hamlet*, la pièce la plus connue, mais aussi la plus fertile en dangereux problèmes, ne soit encore « désintégrée » qu'avec précaution. Ceci n'est point rouerie, mais vénération, et digne d'estime.

Respectons aussi la foi, la piété de ceux qui, par tous pays, ont incorporé Shakespeare à leur subtance, en ont fait une chère habitude de l'esprit et du cœur. Qu'on puisse d'ailleurs allier la science la plus clairvoyante à la tendresse d'un culte, certaines pages admirables de mon maître Legouis en témoignent assez. (Cf. *Histoire de la Littérature Anglaise*, Legouis et Cazamian). Et je ne parle pas de mainte autre étude. M. G. F. Bradby vient de publier sur les *Problèmes d'Hamlet* (Oxford Univ. Pr. 1928) un petit livre où il ne cache aucune des crevasses qu'ouvre cette pièce composite, troublée, troublante, non seulement sur l'unité de l'œuvre et de l'ouvrier, mais aussi sur l'art de l'artiste et le métier du fabricant que fut à la fois Shakes-

peare. Ce mince manuel (accessible à toute bourse, même après stabilisation) est pourtant un bréviaire pour l'Hamlétiste sans préventions. Il dégage des plâtras une foi jadis aveugle et la purifie au lieu de l'accabler.

D'ailleurs, qu'ils doutent ou croient, tous ont raison par quelque endroit quand ils traitent de Shakespeare et d'*Hamlet* en simplicité de cœur. Seuls, les pontifiants, les arrogants ont tort. Aux éclectiques, même crédit. Un scepticisme bienveillant quant aux conjectures n'est pas seulement salutaire, mais nécessaire. C'est le passeport et le viatique à la fois pour quiconque veut traverser la forêt sans défaillir. Mais le scepticisme n'appartient qu'aux gens informés. C'est un privilège, une récompense. Les ignorants, les paresseux, qui se prononcent sans avoir idée du problème, n'y ont aucun droit.

Restent deux groupes, l'un superbe et l'autre modeste, qui opposent la question préalable à tout éclaircissement d'*Hamlet* et de Shakespeare par les textes, l'histoire, le passé. Les superbes sont *the little eyases* de notre temps, fauconneaux et petits-niais, pies-borgnes de l'esthétisme, « *that cry out on top of question* », dit Shakespeare, c'est-à-dire : dont les voix de fausset étouffent en glapissant le débat.

Ceux-là n'ont rien à apprendre. Le passé n'existe pas. En eux est d'avance Hamlet, avec Jésus-Christ, Napoléon, et peut-être Oscar Wilde. Que leur parle-t-on d'histoire ? En fait ils rejoignent sur ce point le bourgeois, avec sa dame et sa demoiselle, qui, de leurs milliers, font une autre masse, celle-ci philistine, ni spécialement ignorante ni spécialement informée, mais qui, simplement, « ne veut rien savoir. » Peu lui chaut que Shakespeare soit Shakespeare et son « Œuvre » bien à lui. Cette œuvre *est*. Elle existe sous une certaine forme, généralement admise, le Folio. Cette forme fût-elle impure à l'origine, l'humanité s'y reconnaît, l'a sacrée, consacrée. Elle a donné des émotions précieuses aux gens qui s'en contentent. En elle, ils communient.

Ils ne connaissent pas l'histoire de Shakespeare, de son temps, de son texte, du drame et de la scène au temps d'Elizabeth. Ils ne veulent pas la connaître. Qu'on adopte telle ou telle version, peu importe du reste. Elles ont plus de points communs que de points différents. Cette communauté suffit. Shakespeare n'est peut-être ni le seul auteur, ni le véritable auteur d'*Hamlet*. Mais *Hamlet* surabonde. Toute interprétation reste en deça. Cette malléabilité, cette universalité est précisément la marque des œuvres universelles. *Hamlet* pour tous. Chacun son *Hamlet*.

Cette attitude justifie Heminges et Condell. Ils ont réussi. C'est pour cette masse qu'ils opéraient. Mais adopter un consensus, c'est déjà prendre une position, celle du nombre. Il y a jugement jusque dans la passivité, car il est impossible de s'y tenir absolument. Même l'impression, purement objective, immédiate, de la pièce *jouée*, de la pièce *lue* vous ramène aux conditions d'authenticité, de filiation du texte, à l'histoire et à la technique du drame, sans que vous y pensiez, quoi que vous fassiez pour l'ignorer.

Lisez l'opuscule de G. F. Bradby. Il y a, dans *Hamlet*, vingt *problèmes*, vingt « loups » qui vous sautent à la gorge dès que vous approchez ce *feuilleté* de textes. Hamlet a trente ans, c'est un homme. (V. 1 : 155 et suite, 189 et suite.) Mais c'est aussi un enfant (I. 3 : 8, 123, etc.). Est-ce le même Shakespeare, le même Hamlet qui parlent ? Ou bien des fragments bâclés, superposés ?

Hamlet est un lucide, un vindicatif, un être d'action. C'est aussi un névropathe, un *schizophrène*. Horatio est un familier de la cour, un vieil ami d'Hamlet et du roi défunt. C'est aussi, à quelques vers d'intervalle, un jeune étudiant, étranger, nouveau venu ; il faut tout lui expliquer, même que « le Roi boit ». Je renonce aux indications de textes. Comment se défendre d'une hypothèse de coups de ciseaux maladroits ?

La Reine est coupable, mais sans l'être ou le paraître : brave femme au reste, paquet de linge sale et d'incertitudes. Le

spectre est *vu* par Marcellus, Horatio, mais invisible à la Reine. Hamlet ne le reconnaît pas d'abord, puis, l'ayant reconnu, l'appelle « vieille taupe », tire ses tablettes, prend des notes, ceci au beau milieu de son émotion filiale. Voilà des *fossiles* dans ce terrain! Le voyage d'Hamlet en Angleterre, son retour, le récit ? Un tissu d'incompatibilités juxtaposées. Deux fins de scène différentes se trouvent accolées (III. 4). Il y a deux Hamlet, le vengeur et l'hésitant, le barbare et le civilisé, qui grincent souvent l'un contre l'autre. Si vous niez d'avance ou voulez ignorer une stratification de textes, une juxtaposition d'éléments contraires issus de « becquets » différents, figées ensuite par l'imprimé, vous voilà bien embarrassés !

Devant ces couples ennemis, de bons docteurs étaient là, hier encore, expliquant que l'un des éléments, le négatif, c'était l'ébauche (Q. 1.), l'autre, le positif, la pensée mûre, développée de Shakespeare (Q. 2). Et quel progrès ! Quelle leçon ! Ah ! l'évolution ! La psychologie toujours plus profonde ! Hélas, faut-il maintenant admettre que, selon toute apparence, Q. 2 ait précédé Q. 1 ? Plutôt mourir. Plutôt mourir que de reconnaître dans l'*Hamlet* dit de Shakespeare un conglomérat d'*Hamlets* où le hasard, la colle, les ciseaux ont aussi leur petite part ? Et pourtant, ce ne sont pas des *Caractères*, mais des *Evénements* que demandait le public élizabéthain. Shakespeare, rebouteux de génie, lui en donnait, à tout prix. C'était avant l'avènement du *Caractère* en littérature. Et aussi avant les médecins mentaux qui s'annexent le rebouteux.

Spectateur, amateur indifférent à l'histoire, aux textes, à la technique du drame élizabéthain, relisez votre *Hamlet*, ou allez le voir jouer une fois encore chez Pitoëff ou Baty. Nous verrons ce que tiendra votre inertie. Peut-être remarquerez-vous l'effroyable consommation de personnages que fait Shakespeare. Francisco ne survit pas à la première scène, Bernardo et Marcellus au premier acte. On ne les revoit plus. Au second, six *nouveaux*, dont trois joués

selon toute apparence par les disparus du Ier. Troisième acte : cinq *anciens* passent au néant. Acte IV : cinq *nouveaux* les remplacent ; deux anciens s'éclipsent. Acte V : encore six *nouveaux*. Là-dessus, critiques d'antan s'écrient : Quelle liberté ! Quelle fertilité ! Quelle variété ! Mais c'est ici tout simplement l'effet d'une loi d'airain, celle du nombre, qui domina le théâtre élizabéthain. Richesse d'invention ? Plutôt nécessité de personnages et pauvreté de personnel. La liberté, la variété, questions de doublages ! Le Théâtre d'alors était l'héritier direct des mystères. Vingt ans à peine avant Shakespeare, les quatre joueurs d'*interludes*, seuls autorisés pour chaque pièce, jouaient à eux seuls telles moralités à dix-huit personnages dont on a la distribution : six rôles pour chacun des deux premiers acteurs, soit douze ; quatre au troisième, deux au quatrième. Au temps de Shakespeare, il fallait des foules comme il fallait des événements. Il les fournit. Mais à quel prix ?

Dire de Shakespeare : peu m'importe l'histoire de son temps, de ses textes, la technique de son théâtre ; je l'accepte en l'air, dans l'absolu comme un jeu de patères magiques où la postérité suspend, à chaque génération, son chapeau neuf à côté des vieux, avec ses rêves dedans... dire cela de Shakespeare, n'est-ce pas un peu le prostituer ?

Qu'au moins Hamlet serve à sonder une portion du mystère de Shakespeare.

Shakespeare a exactement coïncidé avec la naissance, la rapide floraison, l'excessive croissance du théâtre de son temps, qui est un phénomène de collectivité, de spontanéité. Il en est inséparable. Deux siècles de critique subjective et romantique l'en ont séparé. Il faut revenir aux origines, aux faits. Principal producteur de la principale troupe, il représente, résume, reflète la vivante fluidité de ce théâtre ;

son caractère oral, vécu ; le perpétuel ré-enfantement des textes, leur imbrication incoercible ; la totale indifférence à l'originalité ; la défiance de ce qui n'a pas encore été conté ni vu ; le goût des histoires déjà dites et des variantes comme chez les enfants ; l'absence de toute propriété individuelle, le statut collectif de l'invention ; l'impersonnalité artistique ; la superposition des apports ; la pluralité des ouvriers sous le même nom quand l'œuvre n'est pas anonyme. Ce phénomène unique d'un théâtre soudain ruisselant, qui déborde, inonde et tarit en cinquante ans, est encore tout près de nous. Qu'est-ce que trois cents ans ? Il peut se débrouiller. Il se débrouille.

Dès qu'on cesse de croire que *tout est dans l'esprit*, rien ne résiste. Le mystère des textes, par exemple, est en bonne voie de résorption. Mais il faut comprendre que ce théâtre est un phénomène, un monde à part où chacune de nos idées contemporaines sur l'art individuel est une cause d'erreur. Même l'histoire des autres théâtres nationaux à la même époque peut égarer. Treize ans après la mort de Shakespeare, quand la scène anglaise avait, cinquante années, débordé de richesses, produit cent œuvres de premier rang, une douzaine au moins d'auteurs qui, par maints côtés, s'égalent, Paris n'avait encore qu'un seul théâtre. Londres en comptait une vingtaine, et leur règne allait finir. Voilà le monde dramatique que représentait Shakespeare. Quand il mourut, il était bien connu, mais pas du tout considéré comme génial, et surtout pas plus « personnalisé » comme auteur que les autres fournisseurs de *textes*.

Mais l'époque de sa mort coïncide avec une grande nouveauté dans l'histoire de la littérature dramatique en Angleterre. Le sens de la propriété individuelle s'est fait jour et va triompher. Ben Jonson, beaucoup plus individuel et individualisé que n'avait été Shakespeare, fait publier ses pièces sous le nom d'Œuvres. Il réclame, *comme auteur dramatique*, une place dans les lettres, un droit dans le

droit. Ce fut d'abord un éclat de rire. Des pièces ! Comme si des *pièces* étaient des *Œuvres* ! pouvaient appartenir à un seul ! Mais il est appuyé. Il y a de l'argent, dans cette nouveauté. Des syndicats se forment pour l'exploitation des noms connus. Ben Jonson est poète-lauréat (à d'autres titres que celui d'auteur dramatique) et a l'oreille des grands. La « personnalisation » du travail est dans la ligne de développement que suivent déjà les corporations. Les libraires sont avides de servir cette cause inespérée : autant d'eau à leur moulin. Shakespeare, mort depuis sept ans, avait été le fournisseur du « gros public » comme Jonson de l'élite. On peut espérer la grosse vente en frappant fort. On imprime donc pêle-mêle tout ce que Shakespeare a pu toucher. L'armoire aux « rôles » du Globe avait brûlé. Qu'importe ! On a des *prompt-books* (feuillets du souffleur), des « rôles » depuis lors reboutés, sans compter les quartos déjà publiés. Tout y passe.

C'est cette rencontre de deux phénomènes : le théâtre élizabéthain et la destinée de Shakespeare d'une part, la naissance de la propriété ou plutôt de la « personnalisation » dans l'art dramatique d'autre part, qui est l'origine à la fois de la gloire et de l'équivoque dont s'entoure le nom de Shakespeare. L'acteur s'est mué en auteur aux yeux de la postérité. Il a été *écrit*, *imprimé*. La stratification des apports, les siens et les autres, qui était, en son temps, sous-entendue, partout comprise (même dans les pièces publiées de son vivant, non par lui) a été oubliée. Sa pluralité s'est convertie en unité. Il a cessé d'être le théâtre de son temps pour devenir, à nos yeux, écrivain du nôtre. Nous le jugeons d'après les conditions qu'atteignit l'homme de lettres au XVIIIe siècle. C'est un point de vue à changer. Peut-être s'il avait pensé que son nom allait, pour l'éternité, couvrir ses pièces, qu'il serait identifié avec elles, aurait-il été terrifié. Peut-être faut-il remercier le destin qu'il n'ait pas été, qu'il n'ait pu vouloir être son propre éditeur. S'il avait supprimé dans *Hamlet* tout ce qu'a fait, dans sa ver-

sion, le hasard des raboutages et des rajoutages, en serions-nous mieux servis ? La pièce « produisait l'effet qu'elle était destinée à produire. Elle le produit encore. Qu'aurait-il demandé de plus ?... Mais les *pièces* sont devenues *littérature* ; les problèmes sautent aux yeux... Ayons le courage de dire qu'*Hamlet* est une des plus grandes pièces, mais non du plus grand art... Faire cet aveu n'est point diminuer Shakespeare. S'il en avait eu le temps et le désir, sans doute aurait-il fait d'*Hamlet* son œuvre à lui, à lui seul, et une œuvre parfaite. Mais en aurait-il jamais eu le désir ? Il n'était pas responsable des conditions sous lesquelles il travaillait. Les reconnaître, c'est l'admirer encore. »

Ainsi conclut le petit manuel que j'ai cité. On voit jusqu'à quel point va la critique, même vulgarisatrice, même populaire, en Angleterre. Serons-nous plus royalistes que le roi ? Vouloir ignorer les conditions, l'histoire de son texte et de son théâtre, ce n'est pas admirer Shakespeare.

ABEL CHEVALLEY.

PSYCHOLOGIE DE LA CIRCULATION

—

L'on a souvent célébré l'éloge de la flânerie d'un point de vue trop étroit. Le flâneur, tel qu'il est le plus souvent dépeint, demande au spectacle de la rue des distractions où il ne tient que l'emploi de spectateur égoïste, passif, stérile. Ici, l'étalage d'un bijoutier sollicite ses regards, amusés du chatoiement des pierreries; là, il donne un coup d'œil à la vitrine d'un antiquaire; un frais minois l'incitera à se retourner; il s'arrêtera pour assister à la... conversation de deux chauffeurs qui se sont « accrochés ». De tous ces incidents, il n'attendra qu'un plaisir infécond, passager et tout extérieur. Nulle réflexion personnelle n'en découlera. Nul bénéfice pour la conduite de son esprit. Nul profit pour le développement de sa vie intérieure. Pas même trace d'enregistrement dans sa mémoire. Ainsi considéré, le flâneur, dont on veut faire un artiste, un dilettante, et sur qui il est séant de s'attendrir, se confondrait avec le vulgaire badaud.

Il existe — on l'oublie trop — une autre catégorie de flâneurs, pour qui le spectacle de la rue s'avère fertile en enseignements, à qui la promenade fournit, avec des prétextes à méditation, des occasions de réaliser des progrès dans la connaissance du cœur humain. Pour ceux-là, le milieu ambiant n'est pas fin en soi; ils ne se contentent point de voir et d'entendre, de jouer le rôle d'appareil récepteur; ils réfléchissent, ils analysent et synthétisent, ils imaginent des explications sur les raisons et les causes qui ont conditionné l'acte de tel ou tel passant; s'élevant du particulier au général, ils rattachent

cet acte à tel ou tel chapitre de la pyschologie individuelle ou collective.

Ce flâneur du type n° 2 n'a point attendu la publication du Code de la route, ni celle du Code du piéton, pour savoir ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire. Ces questions ne se concrétisent pas, pour lui, sous forme de prescriptions réglementaires, formulées en articles et subdivisées en paragraphes; la psychologie l'a conduit sans efforts à des résultats que M. le Ministre des Travaux publics et M. le Préfet de police tentent, eux, d'atteindre à grands coups de formules comminatoires.

La psychologie est une science gaie, car elle a, en un sens, pour objet l'étude des déviations que la bêtise humaine inflige, dans les faits, à cette raison spéculative dont nous sommes si fiers et si vains. Elle permet de constater, ou bien que l'homme est incapable de discerner son intérêt, ou que, le connaissant, il emploie, pour le poursuivre, des procédés qui tendent à en éloigner la satisfaction; d'où une opposition comique entre les prétentions de notre intelligence et la pauvreté ou la stupidité de ses moyens de réalisation.

§

Les exemples qui illustrent cette affirmation pessimiste et désabusée se présentent en masse à nos yeux, dès que, mêlés à la foule de nos contemporains, dans les lieux publics, nous voyons des gens, individuellement civilisés, capables de réflexion, instruits, se conduire comme le ferait le premier sauvage venu. La réunion de ces exemples pourrait former la matière d'une onzième rêverie du promeneur solitaire.

En vérité, il existe un animal, que j'appellerai l'Homme-qui-circule, *homo ambulans,* dont nous allons étudier les habitudes et les mœurs.

§

Examinons d'abord l'*homo ambulans* dans ses rapports

avec ceux de ses congénères de tout point semblables à lui.

Prenez, séparément, cent individus désireux de parcourir rapidement un couloir de cinquante mètres ou de monter très vite un escalier de soixante marches. Chacun parviendra à l'extrémité du couloir ou au sommet de l'escalier en trente secondes. Bien ! Laissez-les maintenant agir tous ensemble, spontanément, sans l'intervention d'une autorité extérieure (Service d'ordre). O spectacle affligeant : ruée, invectives, bousculades, querelles, voies de fait ! Ainsi, additionnez cent désirs de vitesse : total = lenteur. Pourquoi ? Parce que la foule n'est pas capable de s'organiser spontanément. Parce que chacun de ses membres, perdant inexplicablement de vue que l'on ne peut point passer plus de deux de front dans le couloir ou l'escalier considéré, jouera des coudes pour se placer, contre tout espoir et toute logique, sur la même ligne que trois, quatre et même cinq de ses compétiteurs. Parce que, tout en n'ignorant pas que, pour courir, il faut disposer, devant soi, d'un certain espace libre, tous ses efforts tendront à plaquer sa poitrine et son abdomen sur le dos de l'individu qui le précède.

Pedro Gaillard, ancien directeur de l'Opéra, désireux de prouver que le public n'avait rien à craindre de l'incendie dans son théâtre, avait parié que la salle se vidait en moins de trois minutes. Il gagna. Mais le résultat ne prouvait rien, car le *même* public qui évacuait la salle en moins de 180 secondes, dans des circonstances normales, n'y eût réussi qu'en un quart d'heure, ou même davantage, au prix de violences inouïes, si, sous la pression d'un danger quelconque, il avait prétendu y parvenir en deux minutes plutôt qu'en trois.

Le phénomène qui se produit en pareil cas est celui du *tassement*. On le constate dans tous les lieux publics, aux guichets du métro, dans les escaliers des gares, partout où le public « fait queue » : chez le percepteur,

au bureau de poste, au théâtre. Les militaires seuls savent y remédier, parce qu'ils savent que la longueur d'une colonne en marche est supérieure à la longueur de la même colonne au repos. « Au commandement de « marche! », la deuxième section ne bouge pas. » Plaisanterie célèbre, mais inéluctable nécessité. La deuxième section ne bouge pas parce que la première seule s'ébranle, d'abord son premier rang, puis son second, son troisième, etc. — C'est seulement lorsque le dernier rang de la première section s'est ébranlé et a pris une certaine avance, que le premier rang de la deuxième section peut songer à partir du pied gauche. Inversement, au commandement de « Halte! », la deuxième section continue son mouvement. Seule s'arrête la première, rang après rang. La deuxième s'arrête après avoir rejoint la première et, de proche en proche, la colonne qui, en marche, s'échelonnait sur deux cents mètres, n'en occupe plus, arrêtée, que cent. Elle s'est tassée. Elle ne pourra plus repartir qu'en se « détassant ».

Eh bien! le public qui « fait queue » agit comme si, au commandement de « Marche! », *toutes* les sections devaient, au même moment, partir du pied gauche. Les derniers rangs veulent s'ébranler avant que les premiers leur aient ménagé un espace libre indispensable au mouvement des jambes. De là vient que, dans la foule qui se presse au guichet du théâtre, les gens se collent à vous par derrière, pour éviter de perdre un millimètre; leur respiration balaye votre nuque à intervalles réguliers d'un souffle tiède, humide et parfois alliacé... — Ne les imitez point. Laissez un petit espace vide entre vous et la personne qui vous précède et, pour tenir à distance celle qui vous suit, passez négligemment sous votre bras votre canne ou votre parapluie, la pointe ou le manche dépassant l'épaule, en arrière, d'environ quatre décimètres, à la hauteur présumée du visage de la personne en question.

Lorsque je vous conseille de laisser un espace libre entre vous et la personne qui vous précède, je suis peut-être trop optimiste. Il n'est pas sûr qu'on vous laisse faire. L'homme qui, derrière vous, colle son ventre à votre dos, ne tolérera pas que vous ne colliez point votre propre ventre au dos qui est devant vous. Il aura l'impression que vous le retardez, que vous lui portez préjudice. Il ne réfléchit point que, dès l'instant qu'il a cinq hommes devant lui, peu importe que ces cinq personnes s'échelonnent sur une longueur totale de trois mètres, ou de deux mètres, ou d'un mètre cinquante; il ne songe pas que, dans tous les cas, il sera toujours le sixième. Il vous criera : « Mais, avancez donc, Monsieur !... »

Quand cet homme arrivera en tête de la file, il ne demeurera point à la place assignée au premier à servir; emporté par son élan, il la dépassera. Ainsi, chez Félix Potin, cette place est indiquée par une barre où les vendeurs disponibles viennent chercher les clients. Quantité de gens vont au delà de cette barre s'imaginant qu'en allant plus loin que la place où doit se trouver normalement le premier, ils seront encore plus nettement le premier. Or, l'observateur narquois a vu souvent, avec une intense jubilation, des gens s'avancer à tel point que l'on ne pouvait supposer qu'ils attendaient encore leur tour, et les vendeurs, les prenant pour des clients déjà servis, venaient offrir leurs services à des personnes qui se trouvaient derrière. Beau résultat ! Le client trop pressé perdait son tour et son temps !

En revanche, il m'est parfois arrivé d'être agoni parce que, arrivant en tête de la file, je restais à la hauteur de la barre, comme il se doit, attendant le premier vendeur disponible. Derrière moi, le n° 2 et le n° 3 piaffaient, croyant que je leur faisais tort, que, si je parcourais cinquante centimètres de plus, je serais plus vite

servi, et eux aussi. J'ai tenté de les détromper, aussi clairement et courtoisement qu'il m'était possible. En vain. Ils étaient si sincèrement indignés qu'on ne pouvait leur faire entendre raison.

§

Etudions maintenant quelques conflits entre des familles différentes d'*homines ambulantes.*

Les piétons qui veulent traverser restent malaisément sur le trottoir pour attendre que l'agent au bâton blanc arrête le flot des voitures. Massés à la hauteur du refuge, lorsqu'ils jugent que l'agent tarde trop à remplir son office, ils descendent peu à peu sur la chaussée. Un premier met les pieds dans le ruisseau. Un second suit, qui s'avance un peu plus, de façon à surveiller les événements en penchant le corps en avant et en tendant le cou. Un troisième survient, qui fait un nouveau pas, et ainsi de suite, de chaque côté de la rue, qui se rétrécit graduellement. Là où quatre voitures passaient rapidement de front, il n'en passe plus que trois, puis deux, avec une vitesse progressivement réduite. Au lieu de circuler entre deux trottoirs parallèles, les voitures n'ont plus devant elles qu'un entonnoir humain, dont les parois tendent à se rétrécir, arrêtant complètement le trafic. En définitive, ces piétons travaillent au rebours de leurs intérêts; ils n'avancent pas d'une minute, au contraire, le moment où la liberté de passage pourra leur être accordée, et, en attendant, ils ralentissent la circulation des véhicules.

Les conducteurs de véhicules leur rendent d'ailleurs la pareille.

Quand l'agent arrête les voitures pour laisser passer les piétons, c'est à qui, chez les chauffeurs, feindra de n'avoir pas vu le bâton blanc. Le but secret de chacun d'eux est que la file soit coupée derrière lui et non devant lui. Chacun veut être le dernier à passer avant l'arrêt

et accélère l'allure au moment même où il faudrait la modérer pour stopper. Il s'ensuit qu'au lieu de stopper à la même hauteur, sur une ligne droite perpendiculaire à la chaussée, les deux files de voitures, défilant à contre-bord, ont, chacune de son côté, dépassé cette ligne droite; d'où il résulte que les piétons doivent, pour traverser, effectuer un trajet en S, deux fois plus long que la largeur de la chaussée et que les voitures attendent deux fois plus longtemps le moment de leur remise en marche. Encore un cas où l'on aura perdu du temps, dans l'intention d'en gagner.

Notez que l'homme qui circule est à ce point inéducable que tel qui aura souffert, comme piéton, de la stupidité et de la mauvaise foi des chauffeurs, imitera ces derniers si jamais il prend le volant. Ceci est inversement vrai du chauffeur devenu piéton. Je suis oiseau : voyez mes ailes! Je suis souris : vivent les rats!

Tenez! Quand une rame de Métro s'arrête en gare, aux heures d'affluence, nous savons tous combien il est difficile de descendre. Les gens qui veulent monter ne savent pas se ranger de part et d'autre de la portière; ils restent obstinément devant. Les voyageurs qui descendent devraient n'avoir qu'à passer entre deux haies perpendiculaires à la paroi du wagon, au lieu d'être tenus, pour se livrer passage, de foncer sur un mur vivant parallèle à la même paroi. Ceux qui veulent monter devraient attendre la sortie de la *dernière* personne qui descend, avant que la *première* d'entre eux montât. Or, cette malheureuse dernière personne se trouve régulièrement étripée par deux vagues d'assauf, et n'échappe à l'écrasement que par la fuite. — Eh bien! ces mêmes gens qui ont eu tant de mal à descendre, vous les verrez, quand ils auront changé de camp, lorsque, à leur tour, ils voudront monter dans un wagon, obstruer tout aussi sottement la sortie.

§

Un personnage de *Crainquebille* nous expose, en une subtile dissertation, l'impuissance du magistrat à qui ferait défaut le concours du gendarme. Il ne suffit point d'avoir raison moralement, il faut être plus fort physiquement que celui qui a tort. Le spectacle de la rue nous en apporte d'amples confirmations. Nous nous y convainquons qu'après la bêtise, c'est la mauvaise foi qui inspire le plus grand nombre des actions de nos semblables.

Les prescriptions les plus sages : pancartes, procédés de signalisation, etc., restent inefficaces si un agent en chair et en os n'est pas là pour les faire respecter. Cette *nécessité de l'agent* n'est nulle part plus évidente que sur les places où la circulation giratoire vient d'être rendue obligatoire. *Pendant des années*, il faudra un sergent de ville à poste fixe pour obtenir que les voitures, arrivant sur cette place, en fassent le tour, en tenant leur droite. Si d'aventure le gardien de la paix vient à manquer, il se trouvera, dans les cinq minutes, un carottier qui tentera de forcer la consigne et de prendre sa gauche. — Croyez-vous, de même, que s'ils étaient assurés de l'impunité, quantité de chauffeurs ne se gausseraient point des plaques « Sens interdit »? Tenez, lorsque résonne, à certains carrefours, la sonnerie accompagnée d'un signal lumineux de couleur rouge, immédiatement, spontanément, *la circulation devrait s'arrêter* dans le sens où elle cesse d'être autorisée. *En fait, elle s'accélère* dans le sens en question, car il y a toujours trois ou quatre chauffeurs qui se croiraient déshonorés s'ils stoppaient devant un vulgaire signal automatique. Et comme, dans le sens perpendiculaire, les véhicules se mettent en marche, à cet instant précis, *comme c'est leur droit*, des collisions sont toujours à craindre. Ajoutez que les piétons qui s'engagent sur la chaussée, sur la foi du signal, risquent d'être heurtés par les véhicules qui trans-

gressent la consigne, qui accélèrent là où ils devraient stopper, si bien que la zone de sécurité qu'on veut réserver aux piétons devient pour eux une zone de danger maximum. Alors! Eh bien alors, il faut que l'agent soit toujours là, l'agent que les procédés de signalisation devraient permettre de supprimer, au profit des finances municipales et du contribuable, et que le contribuable, par son indiscipline, persiste à rendre indispensable. Voilà à quoi le contribuable contribue.

L'indiscipline, nous la retrouvons à chaque pas dans les lieux où l'on circule. En vain, une administration tutélaire multiplie-t-elle les recommandations, les plaques indicatrices, flèches, etc..., en vain pousse-t-elle la sollicitude jusqu'à disposer des barrières et des grilles pour canaliser la circulation au mieux de l'intérêt général. Il y a toujours des gens qui s'imaginent qu'on gagne quelque chose à prendre le contre-pied d'inscriptions rédigées pour le bien de tous, et qui, lorsqu'on leur signale cette erreur, ne conviennent pas qu'ils ont tort. — Sur les plates-formes d'autobus, il existe une place réservée au receveur; tout le monde s'y met, excepté le receveur. Si par hasard celui-ci prétend l'occuper, il a toutes les peines du monde à déloger l'usurpateur. Ce dernier se montre presque régulièrement grossier. A notre époque, on reconnaît celui qui n'est pas dans son droit à ce qu'il crie plus fort que les autres; en revanche, il faut en quelque sorte s'excuser d'avoir raison.

Dans les couloirs du Métro, à la station « Etoile », par exemple, vous rencontrez régulièrement, dans le passage réservé au changement Dauphine-Vincennes, des affolés qui devraient être dans le passage Vincennes-Dauphine. Quand les dits affolés se heurtent à un contre-courant, au lieu de rebrousser chemin et de regagner le côté de la barrière où ils eussent dû rester, ils foncent sur les téméraires qui osent leur barrer la route. Ils ne s'effacent pas; c'est aux autres personnes (qui sont dans

leur droit en suivant le passage à elles assigné) de se gêner pour eux. Notez que le seul fait de remonter un contre-courant, composé de gens qui proviennent du train qu'ils désirent prendre, devrait les avertir que ce train est parti, qu'il faudra attendre le suivant, et que, par conséquent, leur hâte est ridicule et sans objet.

En pareille éventualité, ne protestez pas. Ne faites point le malin. A se poser en champion du droit violé, l'on se mettrait dans un mauvais cas. L'énergumène, à qui vous feriez poliment remarquer qu'il se trompe de passage, vous demanderait « de quoi que vous vous mêlez » et procéderait peut-être sur votre individu à de regrettables voies de fait. Les gens qui transgressent violemment une règle prouvent, par cela même, qu'ils ne supporteront point d'être rappelés à l'ordre, à l'instant exact où toute leur ardeur se déploie à l'encontre de l'ordre. Plaquez-vous donc avec déférence le long du mur et prenez la précaution de ne hausser les épaules que lorsqu'ils sont hors de vue.

Le philosophe, que la pratique de la méditation aura fait parvenir à la sagesse et à la maîtrise de soi, n'imitera pas ces énergumènes.

Lorsque, muni de votre billet, vous quittez le guichet du Métro pour vous diriger sur le quai, *ne courez jamais* si vous entendez qu'un train entre en gare. En effet, de deux choses l'une : ou bien ce train se rend dans une direction opposée à celle que vous désirez prendre, et votre hâte est superflue, ou bien il va dans la direction que vous avez choisie, mais alors, vu la distance qui vous reste à parcourir, l'employé chargé du poinçonnage des tickets aura déjà fermé le portillon quand vous arriverez devant lui. Inutile de vous précipiter sur une barrière fermée.

Cependant, n'existe-t-il point des cas où l'on peut utilement courir? Certes, mais il faut savoir, comme disent les sportsmen, placer son effort.

Ayez donc *étudié les bruits* propres à la station où vous vous embarquez.

Première remarque. Si la ligne est en pente, les trains qui montent émettent des vibrations chromatiques ascendantes. Ceux qui descendent ont débrayé depuis quelque temps et rendent une note grave tenue. S'inspirer de ces indications pour savoir si l'on doit, ou non, accélérer l'allure.

Seconde remarque. Si la gare est placée de telle sorte que les trains y accèdent, d'un côté, en ligne droite et, de l'autre, en débouchant d'une courbe, vous noterez que, dans le second cas, ils sifflent. Vous tirerez de ce phénomène les mêmes conclusions que ci-dessus.

Parfois, d'autres éléments de décision vous sont fournis. A la station Etoile, quand vous gravissez l'escalier qui, de la ligne Nation-Dauphine, vous conduit au quai de départ pour Vincennes, vous avez devant vous, à la fin du trajet, le mur, en briques vernissées, de la voûte. Derrière vous, et au-dessus de vous, il y a une grille, que vous n'apercevez pas, mais dont l'ombre se projette devant vous sur le mur. C'est quelque chose, enfin, qui rappelle le mythe de la caverne, du divin Platon. Vous voyez combien il est utile d'avoir fait ses humanités. Eh bien! quand un train entre en gare, les ombres des barreaux de la grille, éclairés par les lumières des wagons, se mettent en mouvement *dans le sens inverse de la marche du train*. Le train qui va vers Maillot — et qui n'est pas le vôtre — se dirige vers votre droite; les ombres se déplacent donc vers votre gauche; par conséquent, vous savez à coup sûr que vous n'avez point à hâter le pas et il vous est loisible de sourire d'un air supérieur en regardant vos malheureux voisins qui, entendant le roulement d'un train, se mettent, sans plus ample informé, à courir comme des idiots. C. q. f. d.

Autre problème : Malgré votre astuce naturelle, aidée des précieux conseils ci-dessus, vous arrivez à quelques

mètres du quai, au moment où votre train entre en gare. Le portillon est encore ouvert. Qu'allez-vous faire? Prendre le pas gymnastique? Que non pas! L'employé n'attend que cela pour vous fermer au nez la barrière qu'il ne tient entr'ouverte que pour mieux vous appâter, et il se donnera le malin plaisir de sentir le naïf voyageur trépigner et ruer entre les brancards, telle une fière cavale prisonnière d'un charretier sans noblesse.

Vous n'avez plus que deux partis à prendre.

Premier parti : insulter l'employé.

Pour ce faire, il vous est loisible de douter à haute voix de son intelligence, de suspecter son honorabilité, de lui prêter des mœurs inavouables (il vous les rendra peut-être), d'attribuer sa naissance aux débordements d'une femme de mauvaise vie, de prononcer des noms de volatiles, de quadrupèdes, d'ustensiles de ménage, qui, fort honorables, pris en soi et au sens propre, revêtent une signification péjorative dès qu'on les emploie au figuré. Pour le choix des vocables, se conformer au usages des personnes bien nées. Par exemple, traiter l'employé de « bœuf » n'aurait aucun sens, le nom de la femelle, si j'ose dire, du susdit est seul licite. Ne perdez pas non plus votre temps à l'appeler « radiateur » ou « salamandre », quand le mot « fourneau » est consacré par le consentement universel.

En général, ce procédé n'a que l'avantage de soulager la bile du voyageur; à l'usage, il s'est révélé inefficace pour obtenir la réouverture de la porte.

Second parti : implorer l'employé.

Lui raconter, par exemple, que vous êtes médecin, dentiste ou sage-femme, appelé par un cas urgent; que vous vous rendez auprès de votre vieille mère à l'agonie. Ces histoires présentent en général un grave défaut : alors que vous les croyez originales, l'employé les connaît déjà. On lui a déjà fait le coup, souventes fois!

Dans ces deux hypothèses, l'employé est votre maître; il vous *a*, révérence parler, et comment!

Système recommandé : *Ralentissez*, avec le geste insouciant du Monsieur qui ne s'en fait pas. Vous aurez la satisfaction de voir l'employé (*le même* qui se préparait à vous boucler si vous aviez pressé le pas) vous crier : « Allons, Monsieur, dépêchez-vous », tout en frappant la barre à petits coups de son appareil à poinçonner les billets.

Cette fois, vous l'avez eu! Cela vaut bien quelque gratitude. En passant, dites-lui donc : « Merci! »

Règle générale : l'employé du métro, du tramway, de l'autobus, appartient à une race ennemie de celle du voyageur. Vous me direz : Pourtant, sans voyageurs, il n'y aurait point de moyens de transport et les employés seraient tenus de chercher un autre gagne-pain. Sans doute. Mais, voyez dans un autre domaine. Quel est le personnage le plus redouté du bibliothécaire? C'est le lecteur. Le lecteur fait déplacer les livres, qui sont si bien rangés sur les rayons : il trouble M. le conservateur dans ses recherches personnelles. De même, l'idéal du conducteur et du receveur d'un autobus serait de partir vide — ou, ce qui revient au même, complet — de la tête de ligne, de n'embarquer et de ne déposer personne en cours de route, et d'arriver ainsi à la destination, pour repartir dans les mêmes conditions en sens inverse. Voyez l'air vainqueur du conducteur qui brûle l'arrêt où stationne la foule des candidats-voyageurs. Avec quel évident plaisir il les laisse en place, en leur adressant de la main un geste dédaigneux de dénégation! S'il pleut, et si les clients sont condamnés à patauger dans la boue jusqu'au passage de la voiture suivante, sa jubilation ne connaît plus de bornes. — Voyez le conducteur sur sa plate-forme. Six voyageurs descendent, quatre vont monter. Ces opérations demandent un certain temps. Eh bien! pour être bien sûr de

ne pas perdre une seconde, il assiste à toute la scène *la main crispée sur le signal du départ*, prêt à faire repartir la voiture alors que les deux dernières personnes sont encore sur le sol. Il lui suffirait de porter la main sur le signal de départ, d'un geste rapide, quand toutes les opérations de descente et de montée sont terminées. Pourquoi l'y laisse-t-il pendant *toute* la durée de l'arrêt? Parce que les clients sont des gêneurs, dont il convient de se débarrasser.

§

Le psychologue en promenade recueillera, chemin faisant, bien d'autres observations, touchant la stupidité, la grossière malice, la pusillanimité de l'homme qui circule.

Illustrons donc, par une dernière série d'exemples, à quel point le développement des transports en commun a contribué à accroître la muflerie chez nos contemporains.

Dans les foules, il y a toujours des gens qui déploient une vélocité extraordinaire pour se mettre devant vous, et qui, une fois qu'ils y sont parvenus, s'immobilisent comme s'ils avaient atteint le comble de leurs vœux. Ils bousculent tout le monde pour entrer les premiers dans un wagon du métro. On croit qu'ils ont guigné une place assise à l'autre bout du wagon et qu'ils prennent leur élan pour s'y précipiter. Pas du tout! Après un parcours de vingt centimètres, ils s'arrêtent, restant obstinément à l'entrée, gênant tous ceux qui n'étaient pas encore descendus, sans parler de ceux qui montent derrière eux.

Quand le public fait queue, il y a toujours des malins qui veulent s'épargner l'attente en ayant l'air de penser à toute autre chose qu'à gagner des rangs : ils prennent une attitude distraite, lisant leur journal avec une feinte application, semblant s'intéresser à un spectacle éloigné

et se haussent sur la pointe des pieds comme si une scène prodigieusement intéressante, là-bas, requérait toute leur attention; on dirait qu'ils ne s'occupent nullement de ce qui se passe auprès d'eux, alors qu'ils ne pensent qu'à ça, et ils s'insèrent ainsi entre les rangs sans paraître seulement s'en douter, les innocents!

Après une bousculade, le bousculé se dresse sur ses ergots, il toise le bousculeur, qui a continué sa route; il le toise longuement, de loin, de dos, la moustache (s'il en a une) hérissée, avec un air pas commode. Il prend des mesures pour sauter sur son ennemi; certainement, il va n'en faire qu'une bouchée... mais il ne se passe jamais rien. Quand il veut être tout à fait terrible, il crie : « Toi! je te retrouverai! »; il attend, pour ce faire, que le bousculeur soit assez éloigné pour ne rien entendre. Je me suis toujours demandé à quoi rimait cette apostrophe. Pourquoi annoncer qu'on le *re*trouvera à quelqu'un qui est tout *trouvé*? Pourquoi remettre au lendemain ce qui peut être fait tout de suite?

Le Monsieur qui s'impatiente parce que, devant lui, au guichet, une personne change un billet de vingt francs et lui fait perdre son temps, présentera tout à l'heure, quand son tour viendra, un billet de cent francs.

Un jour, une rame de métro entra en gare, au moment où l'on venait de retirer de la voie le cadavre d'un désespéré. Comme par enchantement, le train se vida, chacun ayant soif d'aller contempler cet amas de chairs sanguinolentes et de cervelle en bouillie. « N'y allez pas, dit un homme, en revenant, à une jeune fille qui n'avait pas pu approcher, c'est pas beau à voir! » Elle parut fort contrariée de cet importun conseil et fit une moue dépitée; puis, la réflexion aidant, elle alla, comme les autres, se repaître du hideux spectacle. A son retour, elle semblait fort satisfaite. C'était mieux qu'au cinéma! Allons! Elle n'avait point perdu sa journée! Ai-je dit qu'elle

était angéliquement blonde? Et que de suavité dans ses yeux d'azur!

Les billets de métro doivent servir de cure-ongles. En effet, cela paraît être l'avis de nombreuses personnes, levées évidemment trop tard pour avoir achevé chez elles leurs soins d'hygiène corporelle et qui jugent devoir les terminer en public. Dans quelques années, lorsque l'aimable laisser-aller qui caractérise notre époque aura fait les progrès désirables, deux coins de ces rectangles de carton serviront pour les mains, les deux autres seront réservés pour les orteils. Les billets de carnet, faits d'une substance plus mince, pourront être utilisés, une fois roulés en hélicoïdes, comme cure-oreilles ou débourre-pipes.

Pour éviter de payer sa place en tramway ou en métro, l'élève-mufle se tiendra sur la plate-forme, principalement aux heures d'affluence; on est moins facilement repéré qu'aux places assises. On y est moins « confortable » aussi, mais l'économie demande quelques sacrifices; tous les moralistes vous le diront. En métro, il est plus difficile de voyager sans bourse délier, surtout si l'on est seul. Si vous êtes six personnes en groupe, vous pourrez pénétrer sur le quai, quand il y a beaucoup de monde, en remettant à l'employé cinq tickets en vrac, bien serrés, les uns contre les autres. Rien ne ressemble à six billets comme cinq billets, si ce n'est sept billets. Mais je suppose que vous n'aurez pas la simplicité de vous tromper à votre détriment. De la sorte, vous gagnez dix centimes chacun. En opérant sur des billets de première classe, le bénéfice s'élèverait à 0 fr. 1444... par tête de nègre.

Vous voulez descendre d'un wagon de métro alors que le quai est encombré par des individus décidés à vous empêcher de sortir, afin de monter plus vite. Laissez-vous tomber alors que le train marche encore un peu. Empruntant au train une partie de sa force vive ($F = \frac{1}{2} m v^2$),

vous vous ouvrirez facilement la route, au prix de quelques orteils écrasés (les orteils des autres, bien entendu). Poids plume ou bantam, vous serez, grâce à la vitesse acquise, transformé en poids lourd ou mi-lourd et vous appliquerez sagement la formule selon laquelle le travail est égal au produit de la masse par le déplacement.

En cas de panne de lumière, dans le métro, ne vous croyez pas obligé de vous livrer à d'innocentes privautés sur la personne de votre voisine. Attendez qu'un autre se permette ces regrettables libertés. Si la dame se fâche, vous prendrez bruyamment sa défense. Qui sait si, en récompense, elle ne vous accordera pas plus que ce que vous auriez osé dérober? En cas de panne de traction, il vous est toujours loisible de pronostiquer à haute voix une catastrophe prochaine; les figures angoissées des gens sont assez réjouissantes à contempler. Si la panne se produit là où la ligne passe sous la Seine, l'élève mufle affectera de déplorer l'absence de ceintures de sauvetage.

Lorsque, dans une foule, vous vous trouvez trop serré, voici un remède infaillible contre la compression. Laissez passer ostensiblement hors de votre poche un billet de consultation de l'Hôpital Saint-Louis (section de dermatologie), et grattez-vous avec fureur. Vos voisins s'écarteront et vous pourrez respirer à l'aise.

Le grand problème, dans les véhicules de transport en commun, est de s'asseoir. Quand on est 100 pour se partager 30 places assises, il est fatal que 70 individus restent debout. A aucun prix, l'élève-mufle ne consentira à figurer au nombre de ces derniers.

Quand donc vous entrez dans un wagon où se trouvent déjà plusieurs voyageurs debout, ne cherchez pas, d'un air angoissé, une place assise, attitude ridicule que se donnent quantité de personnes. Vous pensez bien que, s'il y avait une place assise, ces gens debout, qui étaient là

avant votre arrivée, ne vous auraient point attendu pour s'en apercevoir.

Théorème (à apprendre par cœur) : Quand, dans un wagon, sur x places assises, x-1 sont occupées, celle qui est laissée libre par le voyageur qui descend sera prise, avant l'entrée des voyageurs qui montent, par l'un des voyageurs debout qui se trouvent déjà dans le wagon considéré.

Vous restez donc debout, momentanément, mais observez! Le train approche de la station « Saint-Lazare » (le même raisonnement s'appliquerait s'il s'agissait de la gare du Nord, de la gare de Lyon, d'Austerlitz, des Invalides). Eh bien!, dirait Sherlock Holmes, il y a des chances pour que ce Monsieur, là-bas, *qui a une valise sur les genoux,* descende bientôt. Rapprochez-vous de lui, il va y avoir une place libre. — Sur ces banquettes, vous apercevez quatre personnes bavardant ensemble. Rien à faire. Il est présumable que les gens qui voyagent de conserve descendront à la même station. Cela fera plusieurs places libres en même temps. Peu vous importe, à vous qui n'en attendez qu'une, surtout si leur gare de destination est plus éloignée que la vôtre. Guettez plutôt les gens qui ne se connaissent pas. Ce que vous perdez en quantité, vous le regagnerez en fréquence. Quatre personnes qui ne se connaissent pas n'ont point de raison plausible pour aller au même endroit, le même jour; elles descendront, en principe, à quatre stations différentes.

Une fois assis, il s'agit de conserver sa place. L'élève-mufle choisira de préférence les banquettes où l'on tourne le dos aux gens restés debout plutôt que celles où l'on continue de les voir. Si vous occupez une de ces dernières, vous n'échapperez pas aux regards, chargés de basse envie, des vieilles dames qui voudraient bien vous chiper votre place et qui chancellent d'amusante façon, à chaque virage un peu brusque. Vous vous épargnerez

ces regards, si, placé près de la glace, fixant attentivement la paroi du tunnel, vous vous attachez à contempler les affiches qui célèbrent le plus connu de nos quinquinas. Vous aurez aussi la latitude, grâce à des repères disposés tous les cinquante mètres, par le service de la voie, de vous livrer à d'intéressants calculs de vitesse.

Règle générale : Le voyageur assis est tenu d'ignorer jusqu'à l'existence des voyageurs debout, quels que soient leur âge, leur grade et leur sexe, car, si l'on s'attache à ces vétilles, on ne sait plus où l'on va. Quand on sort d'un restaurant, il est désagréable de se voir demander l'aumône par des mendiants aussi dégoûtants qu'affamés. Ces gens-là risquent de troubler votre digestion. Ce sont des exploiteurs! Ne tolérez jamais que l'on spécule sur vos bons sentiments! Pour parvenir à être un mufle parfait, vous afficherez même avec orgueil ce que le vulgaire appelle de mauvais sentiments. Vous touchez du doigt, ici, la différence qui fait la supériorité du mufle sur le simple égoïste; l'égoïste est encore un timide, il compose avec l'opinion. L'égoïste, assis, évite de regarder la vieille dame restée debout : le mufle la dévisagera.

En cours de route, étudiez soigneusement l'allure du train; vous tirerez profit de vos remarques. Vous saurez qu'entre « Concorde » et « Champs-Elysées » et, au départ de l'Etoile, dans la direction « Dauphine », se trouvent des courbes qui, lorsqu'elles sont abordées un peu rapidement, ont pour effet de précipiter les voyageurs les uns sur les autres. Si vous êtes placé à côté d'un gros monsieur, effacez-vous rapidement au moment où le choc va se produire. Vous aurez le plaisir de le voir projeté, un peu plus loin, sur quelqu'un qui ne s'y attend pas. Des scènes réjouissantes se déroulent alors : clameurs, gifles, etc., toutes manifestations tangibles de la mauvaise humeur latente qui couve dans l'âme des

hommes empilés en un lieu trop étroit. Si au contraire votre voisin est une voisine, avenante et désirable, attendez-la de pied ferme. Les lois de la mécanique la précipiteront dans vos bras plus sûrement que tous vos agréments personnels, de l'efficacité desquels je ne me permettrai cependant pas de douter.

La fermeture soudaine des portes qui donnent accès aux quais réserve plusieurs occasions d'amusement gratuit. — Les portillons à air comprimé coincent agréablement leur homme. — Ailleurs, à la station « Villiers » par exemple, la fermeture automatique est un modèle du genre : elle vous découpe un voyageur en tranches, telle une machine à débiter le jambon. On déplorera enfin la disparition assez récente, à la station « Etoile », d'une fermeture manœuvrée à bras d'homme. L'employé qui en était chargé attendait patiemment qu'un voyageur fût engagé dans le passage. Le jeu consistait à envoyer la barre dans les côtes du voyageur, d'un coup sec. Bien exécutée, la manœuvre réussissait trois fois sur quatre.

Telles sont quelques-unes des observations que la fréquentation de l'Homme-qui-circule nous a permis de recueillir et à l'aide desquelles nous avons pu ajouter notre modeste contribution à l'étude de la sottise humaine, puis, en outre, ébaucher un « Petit cours de muflisme fondé sur l'expérience ».

ANDRÉ MOUFFLET.

LA CHANSON DU BON CHIEN DE CHASSE

—

Ce lièvre, qui tourne à la broche,
était un lièvre rusé;
il m'avait deviné bien avant que j'approche,
et s'était tassé
entre un tronc d'arbre et une roche;
mais il n'avait pas compté
sur mon nez.

Je ne la voyais pas,
mais je n'avais besoin de le voir
pour savoir
qu'il était là :
Je le sentais...

Ah! la bonne senteur de lièvre,
et comme la terre
et l'air en étaient imprégnés;
et comme le vent,
de loin,
me l'avait apportée,
— certaine —
d'un bout à l'autre de la plaine,
et sans que je puisse douter,
comme cela arrive en ces matinées
de brouillard où le sol et l'air ne sentent guère...

En cette matinée, quêtant,
J'ai flairé le vent,
puis je suis allé
prudemment,
suivant la bonne odeur,

quelquefois la perdant,
je suis allé jusqu'en le cœur
du petit bois où le lièvre gîtait...

Mon maître regardait
mes oreilles,
ma queue aussi, parce qu'il sait
que j'exprime par elles
mes impressions de chasse,
et il m'a dit : « Allez! »
et, s'arrêtant sur place,
il s'est campé
pour bien tirer.

Moi je n'ai pas forcé
le lièvre, car je sais
que je suis un chien d'arrêt,
et que, lorsque mon maître dit : « Allez! »
le mieux pour moi est de ne pas bouger...
J'ai ainsi souvent évité
le grain de plomb destiné au gibier...

Quand j'étais tout petit, mon maître
m'amenait dans les champs au bout d'une ficelle,
et il m'apprenait à connaître
l'art de la chasse :
A distinguer les hirondelles
et les papillons, du gibier...
Moi, je ne tenais pas en place
et je courais
après tout ce qui s'envolait...
Et mon maître s'impatientait,
et, parfois même, il me cinglait
de coups de fouet...

Quand j'étais tout petit,
mon maître me disait : « Ici! »
Il m'apprenait à revenir
lorsqu'on rappelle...
Et, quand j'oubliais d'obéir,

il m'attirait à lui avec une ficelle
qui ne quittait pas mon collier.
Il ne me battait pas beaucoup, je l'écoutais
et j'ai rapidement su ce qu'il faut qu'on sache
lorsqu'on est né pour aller à la chasse :

J'ai su distinguer les fumets subtils
des divers gibiers.
J'ai su quêter, pointer, arrêter,
et j'ai su aussi ne pas m'emballer
au coup de fusil.

On m'a ensuite appris à rapporter.
C'est une chose difficile,
car, s'il est de rudes gibiers,
il est aussi des bêtes fragiles
que les dents peuvent abîmer...
Et puis, cette chair tiède dans la bouche,
ces gouttes de sang que la langue touche
vous donnent envie de mordre dedans...
On souffre de vouloir ne pas serrer les dents!

Pourtant, on aime à rapporter
au maître — qui attend — le gibier démonté!
On revient vers lui, l'œil joyeux,
on remue doucement la queue,
puis l'on s'assied et l'on attend,
et, quand sa voix dit « Donne! » et que sa main se tend,
on laisse avec lenteur glisser entre les dents
la bête, dont le poil ou la plume caresse
les lèvres...
Et, parfois, le maître sourit quand on se lève...

Mais, il arrive qu'on se trompe,
quelle honte!
Je me souviens de ce matin de ma jeunesse
où nous chassions, dans un chaume, les cailles.
Je faisais quelques pas dans la paille
et m'arrêtais, vibrant d'ivresse
et sans un geste...

Puis, j'entendais le cri des ailes,
le tonnerre du fusil,
et je rapportais la bête meurtrie;
ensuite, je suivais l'odeur d'une nouvelle...

C'est ce jour, que je fis la faute :
J'avais senti
sur le bord d'un fossé, dans l'herbe plus haute,
le fumet d'un nid de perdrix...
J'arrêtai, la perdrix rata,
suivie de ses petits;
je rampais, pas à pas,
le nez sur le parfum de la troupe fuyante,
et je ne sais comment je les perdis;
alors, la poitrine haletante,
je m'emballai...

Bondissant, reprenant le chemin parcouru,
j'allai le nez au sol, j'allai sans savoir plus
la précieuse leçon qu'avait donnée le maître;
je suivis la prairie où les moutons vont paître,
je revins au fossé,
je tournai, je sautai, je fus fou, — et voici
qu'un bond me relança au milieu des perdrix;
la mère s'envola
et j'enfonçai ma gueule
dans la couvée qui s'abritait parmi l'éteule,..
je mordis,.. un léger tas de plumes alla
dans ma gorge et je l'avalai!..

Mon maître m'aimait bien et il m'a bien battu,
j'ai cru qu'il me tuait!..
Quand je pense à ce que j'ai fait,
ce matin-là, je suis confus...
J'ai vu, depuis lors, bien des chasses
et je pourrais conter des anecdotes
qui donneraient, de ma sagesse, une idée haute,
mais, à quoi bon?...

Tandis que, les pattes lasses,
auprès du chat qui fait « ron ron »,

je vois rôtir le lièvre à la broche
et je sens dans le four une odeur de brioche,
je suis heureux,
je jouis du repos...

Auprès de ce bon feu,
il m'est doux de penser à hier, — et puis aussi
par des journées d'automne,
lorsque la grive est grasse et que le bois résonne
à chaque coup qui la fait choir;...
il m'est doux de penser aux soirs
où je rentre crotté d'un tour au marécage
parce qu'il y avait passage
de sarcelles ou de canards;...
il m'est doux de penser à hier, — et puis aussi
aux os de ce lièvre rôti
que je mangerai aujourd'hui!

TOUNY-LÉRYS.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
A TRAVERS L'HISTOIRE[1]

L'Ecole Polytechnique est née de deux nécessités : l'une immédiate, l'autre moins urgente, mais non moins grave.

La première était l'obligation pour la France révolutionnaire, attaquée sur toutes ses frontières, de se procurer en grand nombre des ingénieurs qualifiés.

La seconde était l'obligation, vivement ressentie par les grands savants qui furent chargés d'organiser l'Ecole, de maintenir en France la haute culture mathématique et de se préparer des successeurs.

De là son caractère mixte, qui est unique au monde.

Il provient de la conciliation opérée, après bien des vicissitudes, entre les deux tendances indiquées ci-dessus : tantôt on a voulu pousser l'Ecole du côté de la technique, — ce fut le cas sous Napoléon, — tantôt la rejeter du côté de la spéculation pure — ce fut le cas sous la Restauration ; mais toujours on a vu reparaître — et c'est elle qui s'impose

(1) La durée des études est de deux ans ; le nombre moyen des élèves admis, de 225, ce qui représente environ le cinquième du nombre des candidats. La plupart de ceux-ci ont déjà fait dans les lycées, en sus d'une année de mathématiques élémentaires, deux années de mathématiques spéciales. Un décret récent (5 mars 1928) permet de recevoir en surnombre un certain nombre de candidats qui prennent l'engagement de rester pendant six ans au service de l'Etat. — Je tiens à marquer ici tout ce que le présent article doit, pour la période comprise entre 1794 et 1870, à la vivante *Histoire de l'Ecole Polytechnique* de Pinet, si admirablement documentée. Après 1870, il n'existe plus que les notices du *Livre du Centenaire*, arrêtées en 1849. — et des études ou discours, souvent pleins de choses, mais épars dans les bulletins des différentes sociétés polytechniciennes. M. d'Ocagne, membre de l'Institut et professeur de géométrie à l'Ecole Polytechnique, a fixé les grands traits de l'Institution et défini son caractère dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (1er juin 1926, l'*Ecole Polytechnique*) auquel il y a lieu de joindre une conférence du même insérée dans le n° 43 du *Bulletin de la Société des Amis de l'Ecole Polytechnique*. Ce *Bulletin* est le recueil de documents le plus riche pour la période postérieure à la grande guerre.

aujourd'hui, avec toute l'autorité que lui confère l'immensité des services rendus, la pensée initiale de l'homme de génie qui l'avait fondée : Monge.

L'École Polytechnique est unanimement acceptée comme « un centre de haute culture scientifique, seulement préparatoire aux études techniques spécialisées réservées à diverses écoles d'application » (2). (Ecoles des Mines, des Ponts et Chaussées, des Télégraphes, de l'Aéronautique, d'Electricité, du Génie Maritime, de Versailles pour le génie militaire, de Fontainebleau pour l'artillerie, etc.)

Avant tout, l'Ecole est née des besoins urgents de la France révolutionnaire, au moment le plus terrible de son histoire : 1793. Le pays était envahi sur toutes ses frontières : Meuse, Roussillon, Provence ; la guerre civile se déchaînait en Vendée ; Lyon était en flammes.

La Convention, pour faire face, avait besoin de techniciens civils et militaires, notamment — le bon entretien des routes étant la condition première du déplacement rapide des colonnes — d'Ingénieurs des Ponts et Chaussées et d'officiers du Génie.

Or, les quelques écoles dispersées sur le territoire — écoles spécialisées qu'avait fondées l'ancien régime, — ne fournissaient pas ces techniciens en quantité suffisante.

C'est alors que quelques savants illustres qui avaient toute la confiance du Comité de Salut Public lui suggérèrent de créer une école unique, à Paris, où l'on formerait en commun, et en nombre suffisant pour répondre aux besoins, les techniciens des Ponts et les futurs sapeurs. Le besoin d'unification et de centralisation, si marqué chez les révolutionnaires, y trouverait son compte par surcroît.

Comment ces savants — Monge, Berthollet, Chaptal, Fourcroy, Guydon-Morveau, Lamblardie — avaient-ils gagné la confiance de ces gens terribles, et terriblement défiants ? Par un loyalisme à toute épreuve.

(2) M. d'Ocagne, *loc. cit.*

Dans ces heures fiévreuses, ils avaient donné à la République tout ce qu'elle leur avait demandé : des armes, de la poudre, des navires, des méthodes de travail ; les ateliers de fonte, de forge, d'alésage des canons, les arsenaux, les parcs d'aérostiers étaient leur œuvre. Ils proposaient maintenant de fournir ces techniciens dont on manquait : on accepta. En réalité, ils voyaient plus loin que les nécessités immédiates ; ils songeaient à l'avenir. Personne autour d'eux ne se souciait de perpétuer la haute culture scientifique. « La République n'a pas besoin de savants, pensait-on ; de techniciens, oui. Pour les savants, on verra plus tard. » Or ils savaient bien, par expérience personnelle, que seule une très haute culture permet à l'ingénieur de s'adapter instantanément aux problèmes que la pratique pose ; ils voulaient donc assurer la transmission de cette culture, se préparer des successeurs dans l'intérêt même du pays. Sous couleur de préparer des officiers instruits et des ingénieurs capables, ils travaillèrent à constituer un centre de hautes études désintéressées, et à élever (le mot est de Monge) « le plus magnifique monument à l'Instruction Publique ».

Ils préparèrent donc la fondation d'une Ecole consacrée aux mathématiques élevées, aux grandes théories de la chimie et de la physique, aux principes de l'architecture : bref aux notions générales que doivent posséder en commun les divers techniciens. Fourcroy, dans son rapport à la Convention, ne cacha du reste pas qu'il s'agissait, non seulement de satisfaire aux besoins de la République, mais de « ranimer en même temps l'étude des sciences exactes ». Il est permis de penser que la Convention fut surtout sensible à la première des deux considérations (3). Une loi du 21 ventôse an II (11 mars 1794) créa la nouvelle école, sous le nom d'*Ecole Centrale des Travaux Publics*, qu'elle ne devait pas garder longtemps.

(3) Il faut en excepter de solides esprits, comme Carnot et Prieur (de la Côte-d'Or) qui partageaient entièrement l'avis de Fourcroy et de Monge.

Elle n'eut d'abord aucun caractère militaire : elle dépendait du ministère de l'Intérieur. Le recrutement en était pleinement démocratique : aucune condition de naissance, de titres, de fortune. Cela nous semble tout naturel aujourd'hui, comme tant d'autres conquêtes qui ont coûté à nos ancêtres tant d'efforts et parfois tant de sang. A l'époque, cela parut prodigieux : une grande école où le petit enfant de l'ouvrier, du paysan pouvait prétendre sans avoir à justifier d'autre chose que des connaissances suffisantes, et d'où il sortait pour prendre rang dans la bourgeoisie... Les écoles spéciales de l'ancien régime ne s'ouvraient pour la plupart qu'à la noblesse, n'attribuaient les titres qu'à la faveur : c'est tout au plus si quelques-unes, comme celle de Mézières, accueillaient dans des sections spéciales, dites « de la Gâche », les fils du peuple qui voulaient devenir entrepreneurs.

Il fallait des locaux pour les manipulations et les cours. On décida d'affecter à l'Ecole les dépendances du Palais-Bourbon, qui s'étendaient le long de la Seine, à la place où s'élève aujourd'hui le ministère des Affaires Etrangères. Et l'on bâtit un grand amphithéâtre pour quatre cents auditeurs, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'hôtel du Président de la Chambre des Députés.

Il fallait prévoir le logement des élèves. On décida de les répartir en ville. La Convention invita les comités civils des six sections les plus voisines du Palais-Bourbon, celles de Grenelle, des Invalides, de l'Unité, des Piques, du Bonnet Rouge et de la République, à rechercher les citoyens « qui jouiraient d'une réputation bien établie de probité et de bonnes mœurs, et qui auraient constamment donné l'exemple du travail et du civisme ». Elle s'attacha à représenter à ces citoyens « combien c'est un lien cher et doux, et en même temps bien propre à réunir toutes les parties de la République que l'échange, entre de bons pères de famille, des soins réciproques à rendre à leurs enfants mutuels, quand les besoins de la patrie les obligent à quitter leurs

foyers ». Puis elle informa les candidats, par leur lettre d'admission, qu'ils trouveraient à Paris des « pères de famille, sensibles et bons patriotes », lesquels, moyennant neuf cents livres, les prendraient en pension. Enfin elle adressa à tous les *Pères sensibles* (nom que les élèves leur donnèrent aussitôt) une instruction détaillée :

... Outre la nourriture et le logement que les hôtes donneront aux élèves, ils auront encore à leur égard les mêmes soins et la même surveillance que de bons pères pour leurs enfants. En conséquence, ils les soigneront, dans tout ce qui peut avoir rapport à l'entretien de leurs effets, à la propreté, à la salubrité. Ils veilleront à leur conduite et tiendront la main à ce qu'ils soient rentrés aux heures indiquées. Ils observeront les sociétés qu'ils fréquenteront ; ils leur donneront des avis et des instructions paternelles comme à leurs propres enfants. Ils rendront enfin un compte fréquent de ce qu'ils auront remarqué sur la conduite, le civisme et le caractère moral des élèves...

Ces instructions furent ponctuellement observées. Les élèves qui se succédèrent pendant dix ans chez les *Pères Sensibles* n'eurent qu'à se louer des soins qu'ils reçurent.

La première promotion fut de 400 élèves, de tous les âges entre 20 ans et 12 ans et demi... Il s'agissait de les pousser rapidement, selon la méthode révolutionnaire, et eux-mêmes savaient bien qu'ils n'étaient là que par « manière de réquisition » sélectionnée. Mais ils se prêtaient avec entrain à ce qu'on attendait d'eux, conscients des services qu'ils pouvaient rendre à la République qui venait de les appeler à la vie de l'esprit, — d'autre part émerveillés de se trouver réunis dans ce grand Paris qui faisait depuis deux siècles figure de capitale intellectuelle de l'Europe et d'y recevoir l'enseignement d'un Monge et d'un Lagrange.

Les cours duraient depuis cinq mois quand une nouvelle loi (15 fructidor an III — 1er septembre 1795) donna à l'Ecole son nom définitif : Ecole Polytechnique (au lieu d'Ecole Centrale des Travaux Publics). Cette modification était grosse de sens.

Quand la Convention avait créé la nouvelle Ecole, c'était, nous l'avons vu, avec la pensée que l'on formerait là directement des techniciens spécialisés. Mais Monge et les savants ses amis voulaient au contraire, sans l'avouer, faire une Ecole de haute culture. Ils manœuvrèrent donc de façon à persuader aux conventionnels qu'il n'y avait pas lieu de supprimer les anciennes Ecoles d'application technique, mais simplement de les réorganiser pour qu'elles fussent prêtes à recevoir, à leur sortie d'Ecole, les élèves formés à l'Ecole centrale des Travaux Publics. Dès lors celle-ci ne justifiait plus son nom : on lui trouva, faute de mieux, le nom de « Polytechnique ». C'était la grande pensée de Monge qui triomphait.

Pas pour longtemps du reste : l'Empire approchait, qui allait donner à l'institution un caractère tout nouveau et s'efforcer sous la pression des circonstances d'obtenir d'elle ce que la Convention en avait attendu : la préparation exclusive de techniciens militaires.

Pendant cette première période, l'Ecole fut mêlée de très près à la vie de la nation. Il ne pouvait pas en être autrement. Les élèves vivaient d'une solde dont la valeur était soumise à des fluctuations semblables à celles que nous venons de connaître : toutes les crises économiques les intéressaient directement. D'autre part, ils étaient gardes nationaux, inscrits dans les sections : comme tels, ils participèrent à toutes les prises d'armes, qui furent nombreuses et inopinées pendant les années du Directoire, si effroyablement agitées ; quelques-uns s'égarèrent le 13 Vendémiaire avec les insurgés royalistes que Bonaparte dispersa à coups de canon sur les marches de Saint-Roch ; mais la grande majorité marcha toujours avec les sections républicaines qui durent, à différentes reprises, couvrir la Convention contre l'insurrection politique ou les émeutes de la faim. En fructidor, en brumaire ils désapprouvèrent les coups d'Etat ; ils désapprouvèrent le luxe officiel du Con-

sulat, les grandes revues, les réceptions solennelles qui préparaient les voies à l'avènement de Napoléon.

Vis à-vis de celui-ci, leurs sentiments furent complexes. Et complexes aussi — bien plus qu'on croit communément — les sentiments de Napoléon à leur égard

On peut définir en une courte phrase l'attitude des élèves : ils admiraient le vainqueur, ils réprouvaient l'usurpateur. En sorte qu'on les voit successivement :

Offrir leur concours dévoué au Premier Consul quand celui-ci projette une descente en Angleterre, construire de leurs mains sur les bords de la Seine, et d'après un modèle fourni par la marine, une chaloupe canonnière de vingt-cinq mètres de quille, armée de trois canons, la *Polytechnique* (ce qui suggéra l'idée d'employer les plus instruits à surveiller la construction des bâtiments plats sur les chantiers de Boulogne) ; et manifester dans les théâtres leurs sentiments républicains en se colletant avec les partisans de l'Empereur. « Monge, disait un jour Napoléon, vos élèves ne m'aiment pas. — Sire, répondit Monge, nous avons eu bien de la peine à en faire des républicains, laissez-leur le temps de devenir impérialistes. D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, vous avez tourné un peu court. » Monge eut toujours son franc-parler avec l'Empereur : celui-ci ne devait jamais oublier la bienveillance que l'illustre savant lui avait témoignée alors qu'il n'était qu'un jeune officier d'artillerie.

Cependant l'influence de Monge était impuissante à dissiper les préventions de Napoléon. Il savait quelle richesse de forces intellectuelles représentait l'Ecole, et, à ce titre, il eût été enclin à la protéger ; mais là aussi, il voulait être le maître, et il sentait quelque chose lui résister : c'était le libéralisme déclaré des élèves. Il résolut de le mater en leur appliquant le régime militaire.

Où trouver un casernement disponible ? On hésita entre Saint-Germain, Vincennes, divers couvents désaffectés de la rue Saint-Jacques, de la rue de Varennes, de la rue Saint-

Dominique. Finalement Napoléon trancha en disant : « Je préfère le Quartier Latin. » Et le choix se fixa sur l'emplacement que l'Ecole occupe actuellement, derrière le Panthéon. Là se dressaient, depuis près de cinq cents ans, les bâtiments de trois collèges, dont le principal, le collège de Navarre, fondé en 1304 par Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, avait absorbé les deux autres : le collège de Boncourt, qui hébergeait les écoliers du diocèse de Thérouanne (Pas-de-Calais actuel) et celui de Tournai (4), où logeaient les écoliers du diocèse de Tournai. Boncourt et Tournai, à vrai dire, avaient été moins des lieux d'instruction que des fondations hospitalières destinées à grouper dans la ville les boursiers d'une même contrée. *Mutatis mutandis*, les pavillons de la Cité Universitaire répondent aujourd'hui à la même intention.

Le collège de Navarre, lui, avait été un véritable collège d'enseignement. Le général Alvin, commandant l'Ecole polytechnique, en a récemment évoqué les fastes (5) :

(4) De Boncourt, qui s'élevait où s'élève aujourd'hui le bâtiment du Commandement et de la Direction des Etudes (angle des rues Clovis et Descartes), rien ne subsiste. Les derniers vestiges de Tournai sont ces terrains gazonnés qui s'élèvent aux 5 et 7 de la rue Clovis et supportent encore un débris de la muraille de Philippe-Auguste. On peut juger, par ce dernier repère, qui va bientôt disparaître (voir note 5), du nivellement progressif de la Montagne Sainte-Geneviève à travers les âges. Enfin Navarre s'élevait sur l'emplacement des bâtiments actuellement dévolus aux élèves ; le cloître notamment recouvrait en partie leur grande cour. La rue Clopin, percée dans l'axe de la rue Saint-Etienne du Mont, séparait Navarre de Boncourt. — Pour plus de précision, voir les vivants croquis placés par M. Umbdenstock, professeur d'architecture à l'Ecole, à la fin de son *Cours résumé*.

(5) Dans le discours prononcé le 9 juin 1928, à l'occasion de la pose de la première pierre des nouveaux bâtiments de l'Ecole Polytechnique. Ces nouveaux bâtiments doivent s'élever sur le côté Nord de la grande cour des élèves et sur son côté Ouest. Leur construction entrianera donc la démolition des vieux immeubles de la rue Descartes et de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dont les habitants évincés seront logés dans les immeubles que la ville de Paris va construire à leur intention rue Clovis, nos 5 et 7, sur l'emplacement de l'ancien collège de Tournai. Les vastes travaux qu'entraîne l'extension de l'Ecole ont été confiés à deux architectes éminents : M. Tournaire, inspecteur général des travaux de la ville de Paris, et M. Umbdenstock, professeur d'architecture à l'Ecole Polytechnique et à l'Ecole des Beaux-Arts. — La cérémonie de la pose de la première pierre a été l'occasion d'une imposante cérémonie. Le président de la République, reçu par M. Painlevé, ministre de la guerre et professeur de mécanique à l'Ecole Polytechnique, par le maréchal

Pendant le Moyen Age et jusqu'à l'avènement des temps modernes, le Collège de Navarre a occupé une place singulière dans l'Université. C'est le premier collège qui ait présenté le caractère d'une institution *nationale* parmi ces fondations provinciales qui florissaient sur la rive gauche de la Seine dans l'espace circonscrit par le mur de Philippe-Auguste, dont les derniers vestiges situés dans notre jardin de la rue Clovis vont disparaître sous la pioche des démolisseurs. Ce mur avait, en plan, la forme d'une demi-circonférence centrée sur la porte du Châtelet, dont les assises baignaient dans la Seine ; son diamètre nord-sud était jalonné par la rue Saint-Jacques et il se développait entre la porte Saint-Bernard en amont et la Tour de Nesles en aval avec les six dégagements des portes Saint-Victor, Saint-Marcel, Saint Jacques, Saint-Michel, Saint-Germain et de Buci. Au delà verdoyaient les prés, s'enfuyaient les routes le long desquelles traînaient encore quelques maisons de faubourg.

Dans cet enclos — le Pays Latin — les « escoliers » régnaient en maîtres. Beaucoup n'étudiaient guère, si nous en croyons la confession de François Villon repenti.

Hé Dieu ! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy ? Je fuyois l'école
Comme fait le mauvais enfant.

Foch, président de la Société des Amis de l'Ecole, par le général Gouraud, gouverneur militaire de Paris, par M. Delsol, président du Conseil Municipal, par le général Alvin, commandant de l'Ecole Polytechnique et par M. Eydoux, directeur des Etudes, a procédé lui-même au scellement. Détail qui a la force d'un symbole : la première pierre des futurs bâtiments provient de la chapelle du collège de Navarre, édifiée au XIV[e] siècle, mais rasée en 1842, dont une fouille, effectuée sur les indications de M. Umbdenstock, a permis de retrouver les fondations en parfait état. Ainsi le présent est rattaché au passé. Pourquoi ne reprendrait-on pas pour la façade de l'édifice projeté la fière devise qui fut gravée en 1315 sur le fronton de Navarre :

Siste, domus, donec fluctus formica marinos
Ebibat et totum testudo perambulat orbem.

(Reste debout, maison, jusqu'à ce que la fourmi ait bu toutes les eaux de la mer, jusqu'à ce que la tortue ait fait le tour du monde.)

Devise prophétique, puisqu'il y a 613 ans que l'on dispense, en ce même endroit de la Montagne-Sainte-Geneviève, le haut enseignement. « Il est, disait Barrès, des lieux où souffle l'esprit. »

En escrivant ceste parole
A peu que le cœur ne me fent !

« Pires ne trouverez que escoliers », disait un proverbe du temps que les faits se chargeaient de confirmer. Leurs farces les plus anodines consistaient à molester les bourgeois, à déplacer les bornes routières, à dépendre les enseignes des marchands pour marier, par exemple, la *Truie qui file* avec *l'Ours* par le ministère du *Cerf* et à rosser le guet, au grand scandale de la population et au discrédit de la police du Roy.

L'extrême licence des mœurs de la jeunesse du *Pays Latin* ne semble pas avoir pénétré dans l'enceinte du Collège de Navarre. Cette immunité tenait sans doute au régime de l'internat instauré par les exécuteurs testamentaires de la reine Jeanne, suivant les volontés de la fondatrice, et à l'obligation pour les jeunes clercs de revêtir une tenue simple et uniforme comprenant une soutane courte, une toque et des chaussures à fortes semelles. Les maîtres prêchaient d'exemple. C'étaient Nicolas Oresme, philosophe, théologien et mathématicien, Pierre d'Ailly, astronome, géographe et humaniste, du Plessis de Richelieu, frère du ministre de Louis XIII, Jacques-Bénigne Bossuet, qui soutint sa thèse de théologie dans la salle des Actes, succéda à François de Harlay comme proviseur du Collège et s'immortalisa comme évêque de Meaux. J'en passe, et des meilleurs. Ces maîtres ont formé des élèves dignes d'eux, parmi lesquels Gerson, recteur de l'Université à vingt ans, auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Henri, duc d'Anjou, devenu Henri III, Henri de Bourbon, prince de Béarn, devenu Henri IV, Armand du Plessis de Richelieu, le cardinal-ministre de Louis XIII, et tant d'autres au nom moins sonore, dont les œuvres ont enrichi le savoir humain, mais n'intéressent plus que les érudits.

La force et l'élévation des études répondirent constamment à la grandeur des commencements et à la puissance de l'organisation ; à la fin du XVIIIe siècle, le grec, le latin, le français étaient cultivés en même temps que les sciences mathématiques, physiques et chimiques. L'enseignement de Navarre était encyclopédique, « polytechnique » en quelque sorte. Les locaux où il a été dispensé étaient véritablement prédestinés à l'Ecole fondée par la Convention Nationale sur l'initiative de Monge et de Lamblardie.

§

En 1805, cependant, les chaires du collège étaient vides depuis quinze ans (6). Les bâtiments étaient en ruines, des toitures effondrées, de pauvres gens logés dans tous les coins logeables...

L'internat et le régime militaire ne produisirent pas les résultats attendus. Leur premier effet fut de créer l'esprit de corps, un véritable système d'ententes et de ligues, destinées à déjouer la surveillance et à limiter l'action du commandement. Alors naquirent *l'absorption des conscrits*, le *bahutage des caserts*, la *séance des cotes*, et les innombrables traditions de ce genre.

Et les savants qui avaient fondé l'Ecole dans un tout autre esprit assistaient avec mélancolie à la destruction de leur œuvre : « L'Empire, disait plus tard le général Foy, a transformé une pépinière de savants en un séminaire de guerriers. »

La fronde persistait, ce qui ne plaisait pas au maître tout-puissant ; cela lui plaisait si peu qu'il songeait à supprimer l'Ecole. Il avait fait préparer en Conseil d'Etat un décret en 80 articles remplaçant l'Ecole Polytechnique par une « Ecole Napoléonienne des services publics pour recruter les officiers pour toutes les armes ».

Qu'est-ce donc qui arrêta l'Empereur ? Peut-être les circonstances. Peut-être la considération qu'il gardait pour cette élite, si sévèrement recrutée, qui lui fournissait malgré tout ses meilleurs officiers d'artillerie et du génie. Peut-être le sentiment que cette opposition sourde n'altérait en rien le patriotisme des élèves. Il ne cessa point, tout en se défiant de l'Ecole, de la mettre à l'honneur : dans les revues, si

(6) Est-il permis de joindre aux personnages illustres qui sont passés par le collège de Navarre François Villon, qui ne fit que le traverser ? Juste le temps de crocheter le coffre de chêne où se trouvait en dépôt le trésor de l'Université : cinq cents écus d'or. La statue de Villon se dresse aujourd'hui dans le square Monge, à peu près à l'endroit d'où le hardi compagnon escalada les murs du couvent. La vertu peut s'en trouver offensée : mais tous les anciens jugeront qu'on devait bien cet hommage à celui qui, le premier, a *fait le bélier*.

nombreuses alors, elle défilait immédiatement derrière la garde impériale.

L'événement prouva qu'il avait eu raison de lui faire confiance. Lorsqu'il fut vaincu, refoulé, débordé après Leipzig, — lorsque selon le mot, souvent répété depuis, de Poisson, professeur d'analyse, il dut « reculer de victoire en victoire » jusque sous Paris, — l'Ecole Polytechnique demanda à défendre la capitale, seule de toutes les Ecoles avec l'Ecole des vétérinaires d'Alfort. Napoléon aurait alors prononcé la phrase célèbre : « Je ne veux pas tuer ma poule aux œufs d'or », qui devait fournir plus tard à l'architecte de l'amphithéâtre de physique le motif central de son plafond. Mais ce mot historique est douteux, comme tous les mots historiques. Il semble au contraire que l'Empereur ait songé à utiliser sur-le-champ ces dévouements qui s'offraient : il donna l'ordre d'incorporer les volontaires dans l'infanterie de la Garde. On lui représenta que ces mathématiciens rendraient plus de service dans l'artillerie. Il se ravisa et prescrivit la constitution d'une artillerie de réserve comprenant douze compagnies, dont six seraient composés d'invalides, trois d'étudiants en droit, trois de polytechniciens.

On dut renoncer aux étudiants en droit. Douze canons furent envoyés à l'Ecole ; les élèves passèrent les mois de février et mars 1814 à en apprendre le maniement. Le 28 mars, les choses se gâtèrent. Les maréchaux Marmont et Mortier, qui couvraient Paris, avaient été débordés par les masses russes, autrichiennes, prussiennes : 300.000 hommes, marchant en cinq colonnes, s'avançaient sur Paris à travers la Champagne. La bataille était imminente sur la ligne Belleville, Ménilmontant, Buttes-Chaumont. On massa l'artillerie de réserve place du Trône (Nation). Les élèves de l'Ecole, au nombre de 240, reçurent 28 bouches à feu ; on leur donna 20 pointeurs expérimentés de l'artillerie de la garde. Ils avaient quitté l'Ecole sans prendre leurs capotes ;

ils passèrent la nuit à grelotter autour des feux de bivouac.

Le commandant de l'Ecole — colonel Greiner, un amputé de Wagram — n'avait pu prendre le commandement, étant alité ; c'est au major Evain que revint le commandement des élèves.

Le 30, le canon tonna sur la ligne de Montreuil, Romainville, Pantin, La Villette. C'étaient les Russes qui arrivaient. Ils ne purent pas déboucher. C'est alors que les Prussiens se déployèrent à leur droite dans la plaine Saint-Denis, et les Wurtembergeois à leur gauche, sous Montreuil.

On décida d'engager l'artillerie de réserve pour opérer une diversion sur le flanc des Wurtembergeois. Le major Evain reçut l'ordre de porter ses 28 pièces sur la route de Vincennes ; mais la bataille ayant absorbé toute l'infanterie disponible, on ne put lui donner que huit gendarmes en soutien. Néanmoins, la route étant en fort remblai, il pensa pouvoir risquer l'aventure. Les 28 pièces se portèrent donc au trot sur la route, jusqu'à la traverse qui allait de Saint-Mandé à Charonne, et à la réserve des deux premières qui restèrent en surveillance sur la route, firent un à gauche et ouvrirent le feu.

Elles tirèrent jusqu'à midi, gênant considérablement les évolutions de l'ennemi entre Montreuil et Charonne. Schwarzenberg signala plus tard « l'enragée batterie de *Polyteknikum* qui fit sous Charonne un très grand mal aux Russes de Barclay ». Longtemps l'ennemi crut que ces pièces, ainsi aventurées, étaient appuyées par un fort soutien d'infanterie. Mais lorsqu'une reconnaissance lui eut appris qu'au contraire elles étaient « en l'air », il installa sous Montreuil une batterie légère russe qui prit à partie les jeunes canonniers, pendant qu'un escadron de cosaques se défilait dans les jardins de Vincennes (à l'abri des vues du fort, où tenait l'héroïque Daumesnil) pour déboucher subitement au contact des deux pièces en potence, qu'il enlevait.

Les autres pièces, découvertes, cessent le tir et leurs servants essaient de se replier sur la barrière du Trône ; mais les charretiers réquisitionnés, qui avaient amené là les canons s'étaient enfuis sur leurs chevaux ; c'est l'enchevêtrement même des pièces et des caissons, manœuvrés à bras, qui brisa l'élan des cosaques. Trente élèves, armés des fusils du poste de garde de l'Ecole, protègent de leur mieux en tiraillant leurs camarades qui n'ont que des sabres. Heureusement les lanciers polonais du colonel Ordener, se frayant un passage à travers les clôtures, tombent à leur tour sur le flanc des cosaques ; un détachement de la garde nationale accourt au pas de charge ; les pièces des invalides et deux canons servis par des Marie-Louise en sabots et blouse bleue, conscrits arrivés de leur province le matin même, et qui prenaient là leur première leçon d'école de pièce, balayent les contre-allées. Les Russes s'enfuient, abandonnant les deux canons qu'ils avaient pris. Les élèves, traînant leurs pièces restées sans attelages, les remettent en position à la barrière et tirent jusqu'à la fin de l'action. Dans cet engagement, 2 tambours furent tués, 1 adjudant et 11 élèves blessés, 6 faits prisonniers... Tel est le brillant fait d'armes perpétué par le monument de Theunissen dans la cour d'honneur : un jeune homme, le sabre à la main, dressé devant un canon dans une attitude héroïque.

L'Ecole avait frondé Napoléon vainqueur. Elle fut comme tout le peuple de Paris avec Napoléon vaincu. Elle ne pardonna pas aux Bourbons, malgré trois croix de la Légion d'honneur, la honte de l'occupation étrangère. Et avec tout le peuple de Paris, elle acclama Napoléon reparu. Pour elle comme pour les Français, il était l'homme qui pouvait chasser l'étranger ; le reste était oublié. Il vint à l'école, décora deux élèves...

Mais le nouveau règne de Napoléon ne dura guère. Paris fut de nouveau menacé, par l'Ouest cette fois-ci. L'ennemi avait enlevé le pont de Saint-Germain. Davoust constitua la batterie de l'Ecole en réserve au Champ de Mars actuel,

à côté de la garde, prête à balayer la plaine de Grenelle, pendant que l'artillerie de l'armée prenait position sur les hauteurs de Passy, en surveillance sur cette même plaine. Mais ni l'une ni l'autre n'eurent à entrer en action. Paris capitula.

§

La réputation libérale de l'Ecole était si bien établie que la Restauration ne la toléra pas. D'autant que les élèves affichaient hautement leurs sentiments républicains, fréquentaient le café Lamblin où se réunissaient les officiers de Waterloo. L'Ecole Polytechnique fut donc licenciée. Le retentissement de cette mesure fut immense à travers l'Europe. Les journaux anglais qui la relataient ajoutaient que « cette suppression seule valait aux ennemis de la France une grande victoire ».

Mais l'institution était si nécessaire qu'il fallut la rétablir. On la rétablit donc, mais sur des bases que l'on voulait entièrement différentes. On la rattacha de nouveau au ministère de l'Intérieur. On supprima le régime militaire, la tenue militaire. Néanmoins on maintint l'internat et le port d'un uniforme destiné à inspirer aux élèves, en toutes circonstances, le respect d'eux-mêmes. Bref on se flatta de faire une école entièrement civile. D'autre part, sous l'influence de Laplace, qui se souciait très peu de préparer des techniciens, on supprima tous les cours susceptibles de déboucher dans les écoles d'application. C'est du reste cette rupture complète entre l'école Polytechnique et les diverses écoles spéciales qui suggéra l'idée de créer l'Ecole Centrale pour lui faire jouer le rôle que Polytechnique avait joué jusqu'alors.

Privée de l'avenir héroïque que l'on pouvait espérer sous l'Empire, l'Ecole se voua à la défense des libertés. Il s'y créa des *ventes* de carbonari ; on y chanta la *Marseillaise*, devenue chant séditieux. Quand le duc d'Angoulême, qui en était le protecteur officiel, la visitait, on l'accueillait avec

des cris de « Vive la Charte ! » poussés dans les couloirs. Le peuple de Paris, qui n'avait pas encore oublié 1814, savait que cette École très savante était en même temps foncièrement républicaine. Ainsi se fortifiait la sympathie réciproque, qui devait éclater en 1830.

Le 27 juillet 1830, au lendemain des fameuses ordonnances, l'École était en grande effervescence. Un élève qui venait d'être exclu pour avoir chanté la *Marseillaise* au banquet annuel des deux promotions, Charras, tenait ses camarades au courant des désordres. Les sergents chefs de salle (nom des *crotaux* d'aujourd'hui), qui avaient l'autorisation de sortir pendant la récréation de midi, rapportèrent que partout on s'armait. Vers les sept heures, le bruit sourd des feux de peloton exécutés sur l'autre rive interrompit la séance de dessin. Les plus excités allèrent prendre les fleurets de la salle d'escrime, les démouchetèrent. Toute la nuit, les élèves restèrent accoudés aux fenêtres ou debout sur l'entablement des corniches, regardant ce grand Paris mystérieux où la révolution grondait.

Au matin arrive brusquement la nouvelle que le roi, irrité des dispositions de l'École, la licenciait. Sur ce les deux promotions se mettent en grande tenue, forcent la sortie et descendent dans Paris en colonne ; les barricades les accueillent au cri de « Vive l'École Polytechnique ! » A cette velléité se borna du reste le zèle révolutionnaire de beaucoup ; la plupart des élèves se dispersèrent dans leur famille ou chez leurs correspondants ; mais une soixantaine se mêlèrent aux combattants et ceux-là suffirent à couvrir l'École d'une gloire nouvelle.

On les trouve à la porte Saint-Denis, où une poignée d'insurgés commandés par un Polytechnicien coupe une colonne d'infanterie et enlève un canon ; — à la porte Saint-Martin où un autre enlève deux canons aux troupes royales ; au pont Notre-Dame ; au pont-Neuf ; surtout dans les quartiers Saint-Jacques et Saint Marceau et à la place de l'Odéon, qui était le centre d'insurrection de la rive gauche. Ils dis-

tribuent les cartouches, organisent les colonnes, partent à leur tête. C'est Charras qui désarme le poste de la prison de Montaigut ; d'Hostel, qui somme et force à capituler la caserne de l'Estrapade , Peugeot, qui enlève par l'intimidation le Dépôt d'Artillerie.

C'est de là que partent les colonnes qui marchent sur les Français, le Louvre, la caserne de Babylone. — Au Théâtre-Français, l'élève Lothon tombe en tête d'une foule armée qu'il entraînait à l'assaut des barricades établies sous le péristyle. On le crut mort. Il n'était que blessé ; son chapeau du reste était criblé de balles. Ses hommes, emportés par son élan, enlèvent un canon que les femmes emmènent en le couronnant de fleurs. — Au Louvre, où s'étaient retranchés vingt-six bataillons de Suisses, Baduel attaque par la colonnade. Malgré une fusillade terrible, il court se placer sur un piédestal près de la grille. Quand il voit ses hommes s'élancer, il la franchit d'un bond. Après lui un gamin de 14 ans saute, portant le drapeau tricolore. La grille est enfoncée. — A la caserne de Babylone (caserne des Suisses) il y eut un véritable combat. Louis Blanc écrit :

Les assaillants, presque tous ouvriers, soutenaient le feu avec l'intrépidité la plus étonnante. A leur tête combattaient 3 élèves de l'Ecole Polytechnique: Vaneau, Lacroix, d'Ouvrier. Le premier reçut une balle dans le front qui l'étendit raide mort. Les deux autres furent grièvement blessés.

Ce qui fit tomber la résistance, ce fut l'idée originale d'un quatrième : il bourra dans un canon une forte charge de poudre, plaça par dessus un tampon de paille et des briques, mit le feu... La détonation de cet énorme pétard fut si effroyable que les Suisses affolés se débandèrent. Cet artilleur plein d'à propos se nommait Guillemaux.

Pour Vaneau, des ouvriers le transportèrent à l'hospice, puis ils retournèrent au combat. Après la prise de la caserne, ils se cotisèrent et réunirent en sous et en liards la somme de 13 fr.50 que l'un d'eux porta lui-même à l'hospice, en demandant, au nom de ses camarades, que l'on

ensevelît avec tous les honneurs possibles celui qui était mort à leur tête. Vaneau fut enterré le 31 juillet au cimetière Montparnasse ; la garde nationale rendait les honneurs. Jusqu'à la grande guerre, l'Ecole envoya tous les 28 juillet une délégation fleurir sa tombe.

Après la victoire, les élèves se réunirent à l'Hôtel de Ville, où ils servirent d'aides de camp au gouvernement. Leur uniforme connu de tous leur valait une obéissance spontanée, faite surtout de confiance et d'affection. La garde nationale, assez embarrassée de ses canons, était heureuse de trouver en eux des instructeurs qualifiés. Leur popularité fut immense. Les poètes les chantèrent ; des pièces de théâtre les célébrèrent ; de grandes villes, comme Reims et Bordeaux leur votèrent des adresss ; l'étranger même les félicita : l'école militaire américaine de West-Point, qui est la seule école présentant quelque analogie avec l'Ecole Polytechnique, leur fit part de son admiration. Lafayette exprimait le sentiment de tous dans son ordre du jour du 5 août 1830 :

En présence des services rendus à la patrie par la population parisienne et les jeunes gens des Ecoles, il n'est aucun citoyen qui ne soit pénétré d'admiration, de confiance, je dirai même de respect, à la vue de ce glorieux uniforme de l'Ecole Polytechnique qui, dans ce moment de crise, a fait de chaque individu une puissance pour la conquête de la liberté et le maintien de l'ordre public.

C'était définir par avance l'attitude de l'Ecole dans les journées révolutionnaires qui devaient suivre.

Elle refusa les présents du gouvernement de Juillet : nomination d'office au grade de lieutenant pour tous les élèves ayant combattu, plus un contingent de douze croix de la Légion d'honneur à répartir entre les plus méritants. Cet acte de désintéressement accrut encore, si possible, son prestige auprès du peuple, qui acceptait difficilement la monarchie orléaniste, implantée par surprise. Ainsi, disait

Béranger, les élèves « échappèrent au danger d'être décorés ». On rendit à l'Ecole son caractère militaire qu'elle a gardé dorénavant, sans qu'on ait cherché à la confisquer au bénéfice exclusif de l'armée. Il y eut dans les années qui suivent une fraternisation quasi-complète des élèves et des ouvriers, qui les mêle sur les barricades en 1832, 33, 34 et amène plusieurs licenciements. C'est également à cette époque que les élèves et anciens élèves fondèrent *l'Association Polytechnique* où les jeunes savants organisèrent des cours pour l'instruction du peuple. Auguste Comte en fut un des premiers professeurs.

Cependant, insensiblement, l'Ecole se ralliait, dépassée par les événements. Elle avait combattu avec le peuple pour la liberté politique, elle hésitait à s'engager dans les voies, autrement obscures et complexes, de la refonte sociale. Lors de l'émeute Barbès-Blanqui en 1839, elle refusa de marcher. Des émeutiers essayèrent de la gagner à leur cause ; ils gravirent la rue de la Montagne, portant un cadavre, appelant à l'aide. Tout à coup un peloton de gardes municipaux à cheval, débouchant de la rue Clovis, les chargea. Deux hommes furent tués, l'un d'un coup de pistolet, l'autre d'un coup de sabre, sous les yeux des élèves qui criaient : « Ne les tuez pas ! ils sont sans armes ! » Un maréchal des logis, entendant cette clameur, s'élança sur l'élève placé en faction devant la porte et s'écria en le menaçant de son pistolet : « Ah ça ! pour qui êtes-vous donc ? » L'autre coucha le sous-officier en joue. Le général Tholozé, commandant l'Ecole, releva les deux armes avec sa canne ; le malheur fut empêché. Mais, à la suite de cette scène, un revirement s'opéra chez les élèves. « On massacre le peuple. Nous devons le défendre comme il y a dix ans. » Fort heureusement l'émeute fut réprimée dans la nuit. Les journaux royalistes essayèrent d'entamer la popularité de l'Ecole en déclarant qu'en 1830 elle avait donné des chefs à la bourgeoisie parisienne, mais qu'aujourd'hui elle avait reçu à coups de fusil « la hideuse anarchie qui allait frapper

à sa porte ». Les élèves imposèrent à ces journaux une rectification.

Lors de la Révolution de Février, on perçut de l'Ecole la décharge qui jetait bas cinquante cadavres devant le ministère des Affaires étrangères. Au nom des deux promotions, le sergent-fourrier de Freycinet demanda au général Aupick (7), commandant l'Ecole, l'autorisation de sortir et de « se joindre à la garde nationale dans le but de se jeter entre les combattants pour arrêter l'effusion du sang ». Le général tergiversait, quand un tambour de service vient annoncer qu'une foule furieuse réclame à grands cris les élèves, ébranle les grilles. Le sort en est jeté, on s'interposera entre le peuple et l'armée. Les élèves, formés en colonne, se rendent à la mairie du Ve, où ils sont chaleureusement accueillis. Là, on les répartit entre les douze mairies, et chaque groupe gagne, au milieu des acclamations populaires, l'arrondissement qui lui a été affecté.

Leur rôle, cette fois-ci, fut un rôle de médiateurs et de pacificateurs : aucune note politique. Ils eurent à l'exercer à l'École même, où quelques-uns, revenus par hasard, trouvèrent le général Aupick dans une situation très critique. Une bande d'insurgés avait voulu forcer les portes pour s'emparer des fusils du poste. Une compagnie d'infanterie, qui patrouillait par là, s'était déployée devant les grilles pour l'en empêcher. Des coups de feu étaient partis, plusieurs soldats étaient tombés. Le général Aupick avait alors donné asile à la troupe. Mais la foule l'enveloppait, le menaçait de mort. Les élèves le dégagent à grand'peine, en le couvrant

(7) Le général Aupick était le beau-père de Baudelaire, qui semble bien l'avoir outrageusement calomnié. Ancien adjudant-major à Leipzig, il avait aux yeux des élèves le prestige d'un soldat qui avait combattu et il avait su se faire adorer d'eux. Cette affection se manifesta en 1848 : le gouvernement le mit à la retraite d'office, en raison de ses attaches avec la famille d'Orléans ; les élèves qui servaient d'aides de camp aux membres du gouvernement provisoire intervinrent en sa faveur auprès de Lamartine, devenu ministre des Affaires étrangères, et le général Aupick fut nommé, sur leur requête, ambassadeur à Constantinople.

de leurs corps. Une heure après, ils font sortir les soldats par la porte de la rue d'Arras et les reconduisent entre leurs rangs jusqu'à leur caserne, au milieu de la foule qui les acclame.

La révolution victorieuse laissait Paris couvert de barricades, à court d'approvisionnements, les routes et les chemins de fer étant coupés ; les membres du gouvernement provisoire étaient déjà menacés par les bandes populaires de Blanqui ; on ne savait comment évacuer les troupes au milieu d'une foule toute frémissante des fusillades et qui redoutait (c'était du reste le plan de Thiers, qui devait l'appliquer en 1871) qu'on ne regroupât les soldats en dehors de Paris pour rétablir les Orléans sur le trône. Il fallait, pour faire face à cette situation compliquée, des volontaires intelligents, énergiques, respectés de la foule. On eut alors l'idée d'utiliser « l'Ecole Polytechnique, cette milice des jours de crise à qui sa jeunesse donnait ascendant sur le peuple et sa discipline autorité sur les masses » (Lamartine). Vingt élèves, dont de Freycinet, furent d'abord officiellement investis du titre d'aides de camp. Mais on en utilisa un plus grand nombre pour toutes sortes de missions délicates dont ils se tirèrent avec honneur.

Aux journées de juin 1848, l'Ecole était à peu près vide, les examens étant presque tous terminés. Il n'y restait que trente-six élèves qui, pour la plupart, se battirent pour le gouvernement issu de l'Assemblée régulièrement élue. Certains furent blessés ou coururent de graves dangers. Rien n'est plus significatif que le bref dialogue que l'un d'eux, Fargue, engagea avec les insurgés d'une barricade qui barrait le bas de la rue de la Montagne et l'empêchait de rentrer à l'Ecole. « On me reprochait ma trahison, on me rappelait le temps où l'Ecole était du côté du peuple... Ce temps-là dure encore, leur dis-je, vous n'êtes pas le peuple et l'Ecole ne veut pas de barricades contre la République et contre l'Assemblée Nationale ! » Et comme il criait : « Vive l'Assemblée Nationale ! » on parla de le fusiller. Une canti-

nière au cœur sensible s'interposa. Il fut simplement enfermé dans un poste où les mobiles le délivrèrent.

§

« Vous n'êtes pas le peuple... » Ce mot vaut qu'on s'y arrête. Qu'une classe particulière prétendît imposer par la force sa volonté au reste de la nation, cela, l'Ecole Polytechnique, fidèle à ce libéralisme républicain dont elle ne s'est jamais départie depuis ses origines, ne pouvait pas l'admettre. Elle ne l'admettrait pas davantage aujourd'hui, je crois. Et si son rôle politique s'atténue à partir de 1848, ce n'est pas qu'elle se soit éloignée de ce peuple auquel elle tient de si près par son recrutement démocratique : c'est que les masses populaires se sont détachées d'elle, en se désintéressant des libertés pour lesquelles Polytechniciens et ouvriers avaient combattu en commun. On conçoit que ces jeunes esprits n'aient pu se prononcer d'emblée sur la question sociale, si mouvante et si complexe. Quand ils l'ont mieux connue, ils ont travaillé à la résoudre par la justice, sans vouloir s'astreindre, ce qui eût été renier tout leur passé, à servir les intérêts exclusifs d'un parti. Cette modération, ce goût de la réflexion et de l'équité n'a pas toujours servi l'Ecole, en un temps où les instincts se déchaînent. Et pareillement, le rôle de chef auquel elle destine ses élèves attire, on le sait, peu de sympathie à qui l'exerce, en un temps où toute autorité est systématiquement discréditée. Ici cependant, l'autorité est fondée sur le savoir, non sur la richesse ; le peuple, qui a oublié 1814, 1830, 1848, sait cela et garde un obscur respect pour l'*X*, ingénieur ou officier, capable d'établir les formules d'un pont ou de diriger avec précision un tir indirect. Mais des cœurs généreux veulent davantage. Ingénieurs ou officiers, les Polytechniciens ont profondément souffert, ils souffrent encore d'être dénoncés par les communistes et les antimilitaristes comme des ennemis de ce peuple dont beaucoup sont les fils et pour lequel ils ont tant fait.

§

L'Ecole, qui avait désapprouvé le 18 Brumaire, ne pouvait approuver le 2 Décembre. Mais toutes précautions militaires avaient été prises pour l'empêcher d'agir. Elle subit donc le second Empire sans jamais se rallier. Deux faits suffisent à l'établir. En 1855, lors de la revue des troupes revenant de Crimée, le bataillon des élèves acclama chaleureusement nos soldats, puis défila dans un silence glacial devant Napoléon III ; le « Vive l'Empereur ! » poussé en tête par le général et le colonel ne fut repris que par le sous-officier qui venait en serre-file derrière le dernier rang. On décida que dorénavant l'Ecole ne figurerait plus dans les revues. — En 1868, le petit prince impérial, âgé de douze ans, vint visiter les quatre compagnies. Elles l'accueillirent dans un silence tel que l'enfant, décontenancé, retira son chapeau et le mit sous son bras. L'impératrice, furieuse, parlait de faire supprimer l'Ecole. « Mais qu'ont-ils donc à ne pas vouloir crier, ces petits *architectes* ? » Le maréchal Vaillant eut un mot prophétique : « Majesté, aujourd'hui ils ne crient pas ; mais demain ils se feront tuer ! »

La guerre de 1870 éclata quand la promotion 1868, ses études achevées, partait pour l'Ecole d'application située alors à Metz (aujourd'hui à Fontainebleau). La promotion 1869 se réunit à Paris le 21 septembre. Quelques jours après, Paris était bloqué.

Comme en 1814, comme en 1815, l'Ecole demanda à servir. Le général Riffaut, qui la commandait, obtint qu'on organisât pour elle une batterie, dite *batterie de l'Ecole Polytechnique,* qui commandait la vallée de la Bièvre. Mais cette batterie n'eut jamais à entrer en action. Les élèves se lassèrent de jouer un rôle passif et demandèrent à être plus utilement employés. On les répartit dans les forts, soit dans l'artillerie, soit dans le génie. Trois furent tués. Presque tous se signalèrent par leur brillante façon de servir. L'Alsacien Pistor (promotion 1869) combattit en volontaire

avec les tirailleurs algériens à Wissembourg, guida le soir sur Froeschviller l'arrière-garde de la division, remplaça dans une batterie un lieutenant tué, sauva un canon abandonné en avant d'un village en dételant sous les obus les chevaux de l'avant-train brisé pour les réatteler à la pièce, et, par la suite, commanda l'artillerie du corps franc des Vosges, toujours sans grade, toujours en uniforme d'élève.

Quant à la promotion 1870, on l'avait réunie à Bordeaux, et l'on poussait activement ses études pour l'envoyer le plus vite possible sur le front, où bien des places de lieutenant d'artillerie étaient, hélas! vacantes. L'armistice survint avant qu'elle ne fût prête. Le ministre décida de la ramener à Paris. C'était jouer de malheur: Elle s'y trouva rassemblée le 15 mars 1871. Trois jours après, la Commune éclatait.

Les élèves de cette promotion n'ont jamais oublié les circonstances dramatiques dans lesquelles ils apprirent cette nouvelle. Il était huit heures du soir, ils assistaient à la leçon d'histoire ; tout à coup le général Riffaut pénétra dans l'amphithéâtre, en tenue civile. « Une insurrection préparée de longue main vient d'éclater dans Paris, dit-il : une partie de l'armée a fait défection ; deux généraux ont été fusillés par les insurgés. En l'absence du gouvernement, je ne puis vous donner d'ordre. Je m'en rapporte donc à votre sagesse et je remets le gouvernement de l'Ecole entre vos mains. Tout ce que je vous demande, c'est que vous ne vous tiriez pas les uns sur les autres ! » Et il se retira. Qu'on imagine l'effet produit sur les élèves, dont la plupart étaient arrivés de province depuis trois jours à peine et ignoraient absolument les événements des dernières semaines, l'état d'âme exaltée de la population parisienne. Ils discutèrent. Que faire ? S'informer d'abord. La journée du lendemain fut consacrée à mener cette enquête à travers Paris. Après quoi la totalité des élèves — réserve faite d'un petit groupe de 14 qui tenait pour le Comité Central, décida que le seul gouvernement régulier était le gou-

vernement de Versailles et qu'il fallait se rallier à lui.

Mais le général Riffaut prit sur lui de licencier l'Ecole. Il n'y resta qu'une trentaine d'élèves, groupés autour d'un répétiteur énergique, Salicis, officier de marine énergique ; Salicis, pendant ces jours troublés où la volonté du gouvernement de Versailles resta imprécise, travailla à organiser le quartier Latin en une sorte de bastion de la résistance. Sept cents hommes s'étaient groupés à l'Ecole autour de lui. Mais les choses traînèrent, les insurgés occupèrent la place du Panthéon, barrèrent la rue Clovis, et ne furent retenus dans leur désir de donner à la garnison un assaut général que par la crainte des engins et explosifs que tous ces physiciens et chimistes devaient avoir accumulés sous les défenses. Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que les troupes évacuaient Paris. Thiers appliquait son plan de 1848 : abandonner la ville pour la reprendre. L'ordre arriva également de transporter l'Ecole à Tours. On partit en hâte, laissant sans instructions et sans ordre le petit personnel de l'Ecole, qui fut admirable de dévouement et parvint à préserver jusqu'à la fin les collections et les bâtiments, malgré les apprêts que, pendant la dernière semaine, les pétroleurs firent dans les cours.

Le 25 mai, six cents fédérés s'étaient retranchés dans l'Ecole. Ils ne tinrent pas devant les chasseurs du 17e bataillon, qui s'infiltraient par la rue Saint-Etienne-du-Mont, et se débandèrent Mais deux coups de feu qui avaient abattu deux de leurs officiers avaient exaspéré les soldats. Ils pourchassèrent les fédérés d'étage en étage jusque sur la plate-forme du belvédère sans accorder de quartier. Les jours suivants, la grande cour servit de lieu d'exécution. On adossait les condamnés au mur qui la sépare, pour peu de temps encore (8), des hôtels voisins. Il a gardé longtemps la trace des balles.

(8) Voir page 315, note.

§

Après 1871, tout était ruines en France. La frontière était démantelée, l'armée détruite. Mais déjà — telles sont les ressources de la race qu'elle répare sans délai ses désastres — les futurs vengeurs apparaissent dans les promotions de l'Ecole. Ces noms obscurs dont personne ne peut encore savoir qu'ils sont marqués pour un grand destin, c'est Maunoury (promo. 1867) ; Joffre (promo. 1869) ; Foch (promo. 1871, — l'année du traité de Francfort !) ; Fayolle (promo. 1873) ; Nivelle (promo. 1876)... Et la foule d'officiers de tout grade, artilleurs et sapeurs, qui, sous leurs ordres, ont gagné la grande guerre. Point n'était besoin, en ces temps révolus, de solliciter la jeunesse pour qu'elle entrât dans l'armée, ni d'établir, en désespoir de cause, une liste *gigonnaire* (9) : rien ne lui paraissait plus beau que la tâche d'un soldat, chargé de mettre la science au service de la patrie. Le général Bourgeois rappelait un jour (10) que la carrière militaire faisait alors prime et que les *majors* et les *bottiers* choisissaient presque tous l'artillerie.

Pendant que les jeunes promotions assuraient ainsi à l'armée en pleine réfection des cadres d'élite, leurs *antiques* travaillaient à la rendre invincible. Ce qu'a été, au seul point de vue militaire, le labeur des Polytechniciens entre 1871 et 1914, le maréchal Foch l'a mis en lumière (11) avec la belle loyauté d'un vainqueur qui paye son tribut de reconnaissance à ceux qui lui ont forgé ses armes :

C'est Séré de Rivière qui ferme la brèche ouverte dans notre frontière de l'Est, et qui, prévoyant l'arrivée des Allemands par le Nord de la France, veut tendre une chaîne de Maubeuge à Lille, puis une seconde en arrière de la Fère à Reims. C'est de Miribel, organisant avec le ministre de la Guerre, de Freycinet,

(9) *Gigonnaire, major, bottier, antique* : mots courants de l'argot de l'Ecole. *Gigonnaire*, supplémentaire ; *major*, premier de la promotion ; *bottier*, élève qualifié par son rang de classement pour choisir une carrière civile ; *antique*, ancien élève.
(10) Discours prononcé à la Société Amicale, 21 janvier 1923.
(11) Discours prononcé à la Société Amicale, 16 Mai 1920.

la mobilisation, la concentration, les approvisionnements de nos forces nationales. C'est le général Delanne, éclairant de l'esprit le plus clair et le plus précis ces vastes opérations encore en préparation, les adaptant à des circonstances nouvelles, à des dimensions chaque jour plus vastes, au point qu'il en sortira la magnifique prise d'armes de la nation en 1914.

C'est Ferber, un des premiers champions de l'aviation et une de ses premières victimes. C'est Renard, construisant et faisant évoluer dès 1881 son ballon dirigeable. C'est Vieille, inventant la poudre sans fumée. Ce sont enfin nos grands artilleurs : les de Lahitolle, les de Bange, les Langlois, les Deport, les Sainte-Claire-Deville, les Rimailho, créant un magnifique matériel en acier, et, pour finir, ce merveilleux 75 resté, après 4 ans de guerre, le meilleur canon de campagne...

Ces éclatants services, accompagnés de non moins grands dans l'ordre civil et militaire, appelaient une consécration officielle. Le 22 avril 1914, à la revue de Vincennes, en présence du roi Georges V, le Président de la République remettait aux drapeaux de l'Ecole Polytechnique et de Saint-Cyr, qui mêlaient fraternellement leurs plis, la croix de la Légion d'honneur. Il disait, en s'inclinant devant le drapeau de l'Ecole.

A son ombre se sont formées des générations d'officiers, d'ingénieurs, de savants qui ont su maintenir intactes de glorieuses traditions de bravoure, de travail et de dévouement. A tous ces artisans de la grandeur française j'exprime aujourd'hui la reconnaissance du pays.

Le 8 juillet 1914, on inaugurait dans la cour d'honneur la statue de Theunissen, commémorant la glorieuse défense de Paris cent ans plus tôt. Il semble vraiment que dans cette année 1914, où nous sentions déjà sur nous l'ombre de la guerre, l'Ecole ait voulu rappeler à ses fils avant la grande épreuve tout ce passé d'honneur et de bravoure qui leur traçait leur devoir.

§

Comment ils l'ont rempli, le monument de Ségoffin, édifié en 1925 dans la cour d'honneur, le dit avec une

sobre éloquence que ne peut égaler aucune parole humaine : plus de 900 morts, échelonnés sur 50 promotions, de 1858 à 1918, parmi lesquels 14 généraux, 59 colonels et lieutenants-colonels, 138 chefs d'escadron ou de bataillon, 267 capitaines, 393 lieutenants et sous-lieutenants...

Les citations méritées par les élèves ou anciens élèves remplissent trois grands registres manuscrits conservés à la bibliothèque de l'Ecole. Choisir serait hasardeux et à coup sûr arbitraire. Il n'est pas de livre plus émouvant à feuilleter pour d'anciens combattants dont les souvenirs ne sont pas encore refroidis. Nous avons tous connu ces jeunes officiers du génie qui allaient, en 1914, glisser des pétards de dynamite sous les réseaux ennemis, comme le prescrivait alors le règlement ; ces artilleurs qui refusaient de régler au périscope et s'écroulaient bientôt dans la tranchée, la tête traversée ; ceux qui, leur réglage terminé, empoignaient un fusil et s'élançaient avec les fantassins ; et ces innombrables officiers des batteries repérées qui continuaient stoïquement le tir au milieu de l'effroyable craquement des gros noirs ou dans une atmosphère bleue de gaz toxiques.

En 1919, quand les 900 élèves des promotions d'avant-guerre et de guerre revinrent à l'Ecole (qui avait abrité pendant les hostilités un hôpital et un atelier de périscopes), le général Curmer qui les reçut « eut devant lui le plus étonnant des spectacles : où étaient les enfants qui étaient en 1914 partis pour la frontière ? Ceux qui se présentaient maintenant devant lui étaient 130 capitaines, 535 lieutenants, 120 sous-lieutenants, et ils portaient 45 croix de la Légion d'honneur, 1.150 palmes ou étoiles, 400 chevrons de blessures (12). C'étaient des hommes qui s'étaient longuement accoutumés à la fréquentation du danger et qui avaient vécu, en moins de cinq ans, au contact de réalités épouvantables, une existence remplie des plus fortes passions qui puissent agiter l'âme humaine. »

(12) Chiffres rectifiés ; 46 croix d'honneur ; 1.650 citations...

Ainsi s'exprimait le 4 mai 1919 le président de la République Poincaré, présidant la fête offerte par les divers groupements polytechniciens à leurs cadets revenant du front. La salle de l'Opéra, qui avait été mise gracieusement à la disposition de ses camarades par leur *antique*, Rouché, se révèle trop petite. Le président avait à ses côtés les deux premiers Maréchaux de France nommés depuis 1871, tous deux anciens polytechniciens, « Joffre, qui nous avait donné la victoire, et Foch qui nous avait sauvés de la défaite. »

Ce ne serait pas juger dans toute son ampleur du rôle de l'Ecole pendant la guerre, que de l'évaluer d'après le nombre de ses morts. de ses décorations et de ses chevrons de blessure, ni même d'après la liste des grands chefs qu'elle a donnés au pays. Cette guerre fut essentiellement une guerre de technique, donc « polytechnique » au sens étymologique du mot. Les fantassins savent bien qu'avec leur seul courage ils ne l'auraient pas gagnée, sans ces chimistes qui ont mis au point les masques protecteurs et les gaz de combat ; sans ces artilleurs qui ont créé l'artillerie lourde de campagne, la D. C. A., l'A. L. G. P., l'A. L. V. F. dont les tonnerres, ébranlant les bois derrière nous, nous étaient un tel réconfort dans les batailles désespérées pour Montdidier ou Château-Thierry ; sans ces ingénieurs des poudres auxquels le plan de mobilisation ne demandait pas de fournir un seul kilogramme d'explosif par jour et qui en produisirent par jour quatre-vingts tonnes ; sans ces ingénieurs de l'aéronautique qui fabriquèrent 49.000 avions, résolurent les problèmes ardus du tir à travers l'hélice, des prises de vues photographiques et cinématographiques, des liaisons par T. S. F. ; sans ces ingénieurs des ponts et chaussées qui maintinrent nos routes en état de supporter l'usure de 27.000 camions roulant à plein rendement (13).

(13) Un *major* américain, à qui je demandais ce qui l'avait le plus frappé en France, me répondit sans hésiter : « Vos routes. Elles sont magnifiques. »

Et le travail des techniciens du service géographique de l'armée, établissant les canevas de tir, les abaques, les restitutions des documents photographiques ; des radiotélégraphistes captant, grâce aux écoutes, plus de 100.000 dépêches ennemies et découvrant, grâce aux amplificateurs, le moyen de correspondre avec les sous-marins en plongée ; des mineurs forçant la production des houillères épargnées ; des métallurgistes toujours en quête d'aciers plus durs et plus brisants, ce travail énorme, pour être moins immédiatement apparent, n'en a pas été moins admirable. D'autres grandes écoles, qui avaient aussi payé leur dette de sang, ont apporté leur concours (14), mais le rôle des Polytechniciens a été capital (15).

C'est l'histoire de l'Ecole Polytechnique que j'ai voulu faire, et non le bilan des gloires qui en sont sorties. On sent néanmoins que cet exposé rapide serait étrangement incomplet si je ne rappelais ici le nom de quelques-uns des Polytechniciens illustres, en sus de ceux que j'ai nommés déjà. Là encore, choisir est difficile : leur simple nomenclature, accompagnée pour chacun d'eux d'une courte notice, remplit les trois livres in-quarto dits du *Centenaire ;* encore s'arrête-t-elle en 1894, et depuis cette date, comme avant, il ne s'est guère produit d'événement important dans l'ordre de l'action ou celui de la pensée où n'aient été mêlés quelques anciens élèves de l'Ecole. Je cite à peu près au hasard, parmi les grands morts : Lamoricière, conquérant de l'Algérie ; Faidherbe, conquérant du Sénégal ;

(14) Qu'on me permette de citer l'Ecole Normale Supérieure dont tant d'anciens élèves, — les Bord, Hadamard, Langevin, Painlevé, Perrin, Vessiot, etc... — ont collaboré à des titres divers à la défense nationale ; et dont les pertes ont été terriblement lourdes. Ici la promotion annuelle (lettres et sciences) varie de 50 à 60 élèves. 800 élèves ou anciens élèves ont été mobilisés ; 239 — un quart — sont tombés à l'ennemi. Les jeunes promotions, qui n'avaient pas encore pris rang dans l'Université, ont été les plus durement éprouvées. Elles comptaient 240 élèves ; 120 — la moitié — ont été tués, 97 blessés, 23 seulement sont revenus indemnes.

(15) Voir le discours prononcé par M. Noblemaire, 4 mai 1919, à l'Opéra.

Jamont, conquérant du Tonkin ; Courbet, qui fit capituler la Chine et Denfert-Rochereau qui tint l'Allemagne en échec devant Belfort ; deux chefs de l'Etat : Cavaignac et Sadi-Carnot ; Dupuy de Lôme qui construisit nos premiers cuirassés, Zédé qui nous donna, avec Laubeuf, nos premiers sous-marins (16) ; dans l'ordre de la pensée, A. Comte et Renouvier, si dissemblables, et le Père Gratry, qui releva la congrégation de l'Oratoire ; enfin dans le domaine des sciences pures — le domaine propre des *X*, comme on les appelle communément — Fresnel, qui créa les théories modernes de l'optique ; Arago, qui développa l'électromagnétisme ; Sadi-Carnot, qui formula les lois de la thermodynamique ; Becquerel, qui découvrit la radioactivité ; et Leverrier qui découvrit Neptune, et les physiciens Biot et Regnault, et les géomètres Chasles et Poncelet, et les mathématiciens purs, Poisson, Cauchy, Joseph Bertrand, Henri Poincaré...

Tant de noms prestigieux, ajoutés à l'évocation rapide d'un si fier passé, suffisent, je pense, à prouver à quel point les Polytechniciens ont justifié la belle devise inscrite sur leur drapeau, — ce drapeau que le sergent-major Arago, premier de sa promotion, reçut des mains de l'Empereur le 3 décembre 1804, au Champ de Mars, lors de la grande distribution des aigles :

Pour la patrie, les sciences et la gloire.

P. TUFFRAU.

(16) Sait-on que depuis la création des chemins de fer en France, tous les directeurs des grandes compagnies, sans exception, ont été et sont polytechniciens ?

LA GENÈSE
DE TRISTAN ET ISEUT

.... « Il me semble que j'avais prévu cet avenir. »
(R. Wagner *à Mme Wesendonk.*)

—

Les critiques qui ont étudié les sources de l'inspiration du *Tristan* de Wagner se sont toujours partagés en deux camps : le camp Lichtenberger et le camp Chamberlain. Ce dualisme a eu pour effet d'exalter et de nier tour à tour le rôle de Mme Wesendonk dans le grand drame. Selon M. Lichtenberger,

Ce drame tout intérieur et silencieux que nul, sauf un très petit nombre d'initiés, n'a pu soupçonner au moment où il se déroulait, a fait fleurir dans le cœur de Wagner quelques-uns des sentiments les plus intenses et les plus sublimes peut-être dont l'âme humaine soit capable. Il a réellement éprouvé, dans ces heures sombres, les affres de la passion et la purifiante douleur du renoncement, il a *vécu* la *détresse d'amour* et la mort du vouloir *vivre* égoïste qu'il a si magnifiquement fait chanter dans Tristan. Les lettres où s'exhalent les émotions puissantes qui secouaient jusque dans les fibres les plus intimes son cœur de Titan nous révèlent la source vivante et profonde d'où jaillit la musique si pénétrante de son grand drame d'amour et de mort. Nulle part peut être Wagner n'est si humainement grand que dans les pages frémissantes où palpite et saigne la blessure secrète qui l'atteignait en plein cœur. Elles nous font comprendre où il a puisé cette religion si douloureusement sereine du renoncement et de la pitié, qui illumine de son rayonnement la glorieuse vieillesse du maître de Bayreuth et chante avec une si souveraine beauté dans les *Maîtres Chanteurs* et dans *Parsifal* (1).

(1) H. Lichtenberger : *Wagner* (Paris, Alcan), p. 58, et Préface au *Journal et Lettres*, Berlin 1905.

M. Chamberlain, au contraire, néglige complètement l'amour illustre qui serait la *source profonde* du *Tristan* :

Trois êtres, et trois seulement, ont joué dans la vie de Wagner un rôle tellement décisif que, sans eux, elle eût revêtu une forme différente : F. Listz, le roi Louis et Mme Cosima Wagner ; tous les autres n'ont eu qu'une importance secondaire, — secondaire, veux-je dire, au point de vue de la grandeur du but poursuivi par Wagner, et de la signification, pour l'art allemand, des résultats obtenus par lui, signification dont on ne peut encore qu'entrevoir les possibilités infinies (2)... — Et on parle encore d'un amour passionné, qu'on prétendrait être la source profonde du poème et de la musique de *Tristan*, ce qui laisse sans réponse la question de savoir pourquoi un homme qui aura, en tout cas, aimé passionnément plus d'une fois dans sa vie, n'a pourtant écrit qu'un seul et unique *Tristan* (3).

« Oui », a répondu A. George, dans son étude sur *Tristan et Isolde* (4), il faut *parler encore d'un amour passionné*. Sans doute n'est-il point la *source* du poème, mais comment douter que cet amour alimenta le torrent de la composition musicale ?

L'opinion courante, de nos jours, est en faveur de Mathilde Wesendonk : elle la considère comme *l'inspiratrice* essentielle de ce chef-d'œuvre, et s'autorise généralement de la célèbre *Correspondance* du musicien et de son admiratrice. Cette thèse a été récemment soutenue par M. L. Barthou, dans son livre sur *La vie amoureuse de Wagner*. (Collection « Leurs Amours ».)

Un érudit italien, A. Pescarzoli, a écrit à ce sujet :

Dans une Correspondance d'amour, les protagonistes doivent être tels qu'ils croient être. Une Correspondance d'amour est un roman (5).

C'est incontestable. Mais, quel rapport y a-t-il entre un

(2) H. S. Chamberlain : *R. Wagner* (Perrin, 1912), p. 87.
(3) *Id.*, p. 303.
(4) A. George : *Tristan et Isolde* (Paris, Melotté), p. 44.
(5) Préface de *l'Epistolario d'amore* (Milan, Bottega di Poesia, 1925).

tel roman et la réalité, autrement dit, entre la *Correspondance* Wagner-Wesendonk et le *Tristan* ?

Bien que ce problème ait tenté de nombreux critiques, nous avons essayé de le reprendre pour notre propre compte.

Après étude, nous sommes à notre tour amené à penser qu'il est permis de contester l'influence de Mathilde Wesendonk sur le *Tristan*.

§

Que l'on se remémore quelques dates. En 1852, Wagner fait la connaissance des Wesendonk. Fin de l'année 54, il a la première idée du *Tristan*. Septembre 1857 : Wagner achève le poème ; il habite *l'Asile* (6). 17 août 1858 : Wagner quitte *l'Asile*. C'est à Venise qu'il composa la grande Scène du IIe acte (septembre-décembre 1858). L'œuvre fut terminée en 1855.

Comme on le voit, l'amitié qui s'établit entre Wagner et Mme Wesendonk précéda, cela est hors de doute, toute conception du *Tristan*. Mais n'oublions pas que la première idée de l'œuvre se rattache directement à la philosophie de Schopenhauer, que le musicien venait de découvrir avec enthousiasme.

Les documents sont très connus. La « disposition mystique » qui s'était emparée de son esprit à la lecture du grand pessimiste détermina Wagner à rechercher « cette expression toute extatique » : ce fut la première inspiration du *Tristan*, la première vision du rêve « le plus beau », la première intuition de cette « conception musicale simple et forte » qui éclipsait déjà l'autre grand « rêve », Siegfried (7).

Il importe aussi de se rappeler que l'idée fondamentale

(6) On sait qu'il appelait ainsi la maisonnette où il s'était installé près des Wesendonk.

(7) Correspondance de Wagner avec Liszt (Fischbacher, 1900), la lettre qui prend place entre celle du 25 septembre 1854 et celle du 1er janvier 1855. Lettres à Rökel. *Ma Vie*, IIe vol., pages 102-3. *Communications à mes amis*.

du poème, tel qu'il nous est parvenu, revient à Schopenhauer et à celui-ci seulement. On a souvent signalé des affinités entre l'*Hymne à la Nuit* de *Tristan* et les *Hymnes* de Novalis, mais, à notre avis, il s'agit plutôt d'affinités directes entre Novalis et Schopenhauer : pour Wagner, épris de ce dernier, il était facile de saisir une correspondance qui existait entre Schopenhauer et Novalis. Schopenhauer, lui aussi, est poète.

Le véritable protagoniste du poème wagnérien est la Nuit ; la sainte, l'auguste, la sublime Nuit où s'éteignent à jamais pensées, mémoires, chimères, où les choses et les individus transitoires se résolvent et dépassent *la douce syllabe « et »*.

Le nom de notre amour est Tristan *et* Isolde. La douce syllabe *et*, et le pacte signé par elle si Tristan meurt, ne doivent-ils pas mourir ? (8)

Ce symbole lyrique est réalisé sous forme de drame au moyen d'invocations tantôt ardentes et fiévreuses, tantôt sombres et voilées, qu'exhalent Tristan et Iseut. Tristan, Iseut, ne sont que des *instruments vocaux*, le centre du poème se plaçant réellement hors de leur individualité littéraire.

Schopenhauer avait enseigné à Wagner la négation finale de la volonté de vivre. La *Nuit* était l'image poétique (déjà poésie musicale) de l'effort vers cette négation. Mais *la volonté de vivre*, élément indispensable de cette négation, ne pouvait-elle suggérer une deuxième image, une sorte de *contre-sujet*, pour développer la première ? C'est ainsi qu'à la *Nuit* s'oppose le *Jour*, avec sa lumière maudite, qui fait vivre et qui rend la vie intolérable. Une telle opposition est en même temps une déduction nécessaire.

Tout cela révèle Schopenhauer d'une manière évidente. Sa contribution à la genèse de *Tristan* doit donc être

(8) *Tristan*, Acte II.

considérée comme prépondérante, en ce qui concerne le poème. Il est présent non seulement dans la première idée de l'œuvre, mais surtout dans la formation poétique des deux symboles fondamentaux (9).

En ce qui concerne Mathilde Wesendonk, la question est pour nous la suivante :

De l'amour de Wagner, *en tant qu'amour*, nous ne savons que ce qui nous en a été transmis par la *Correspondance*. Il ne nous est possible de connaître un sentiment vécu qu'autant qu'il nous a été communiqué par le langage ou par l'art. Les documents que nous pouvons consulter sont la *Correspondance* (*Journal et Lettres*) et le *Tristan*.

Or, cette Correspondance, il nous faut l'interpréter comme un texte *dont le caractère lyrique* reflète le *Tristan* et *s'inspire de ce dernier*, et non comme le texte duquel Tristan tire son origine.

Une brève analyse amène à cette conclusion.

Dans son *Journal* du 12 octobre 1858, Wagner parle d'un « rassasiement divin » où s'étaient éteints le trouble et l'angoisse.

La passion est morte, parce qu'elle est complètement apaisée... Ravivé, j'envisage de nouveau ce monde, qui m'apparaît ainsi sous un tout autre aspect. Car je n'ai plus rien à chercher en lui, je n'ai plus à trouver le havre de sûreté où je me pouvais dérober à lui. Il m'est devenu un spectacle tout à fait objectif, comme la nature, où je vois arriver et s'en aller le jour, où je vois naître et mourir des germes de vie, sans que mon être intérieur paraisse devoir dépendre de ces arrivées et de ces départs, de ces naissances et de ces morts. Envers lui, je joue presque exclusivement le rôle de l'artiste qui observe et qui crée, de

(9) On ne doit pas tenir grand compte de cette lettre à Liszt où Wagner déclarait que, sa bourse étant à sec, il n'avait d'autre ressource que d'écrire la musique du 1er acte de *Tristan* pour la livrer aux éditeurs. D'autres circonstances, telles que les études sur Schopenhauer et sur la légende de Tristan, *avaient déjà préparé et formé la conception de l'œuvre*, ainsi que nous venons de le montrer. Nous nous occuperons plus loin de la musique d'une façon précise.

l'homme sensible qui sympathise, sans toutefois, moi-même, vouloir, chercher, poursuivre quoi que ce soit (10).

Voilà une position *classique* de la sensibilité, en entendant par classique l'état d'âme qui nous place au delà de toute passion et des contrastes des sentiments et où le monde semble véritablement « vaincu » (11).

Or, Wagner avait, déjà (12), réalisé en sa poésie un moment éminemment classique : l'hymne à la Nuit. Ce lyrisme serein et grave a pu se transformer, quelque temps après, en sentiment. C'est là la répercussion psychologique, dans la vie de l'artiste, d'une conquête préalablement accomplie dans le domaine de la poésie. C'est sur la poésie qu'il aura, selon toute probabilité, modelé son amour.

Avant cette *Katarsis*, dans le Duo du 2e acte, c'est comme un torrent enflammé. Il s'atténue dans la clarté de la délivrance et s'apaise enfin dans l'infini cosmique.

Ainsi l'artiste se libère de la passion orageuse dans le calme de la solitude. L'*Asile* est alors pour lui « inviolable, indestructible, éternel » : le cœur de son aimée est fondu dans son propre cœur.

En ce sentiment *d'intériorité* parfaite, la souffrance s'adoucit, devient « compassion » et « contemplation », s'efface (13). Des roses qui s'épanouissent — comme à Zurich, — et le souvenir de la musique composée jadis — pour les jardins voluptueux d'Isolde — l'ensorcellent d'une magie subtile (14).

Idéaliser la vie, la hausser jusqu'à l'art ; transposer

(10) Traduction autorisée de l'allemand par Georges Khnopf.

(11) « Le monde est vaincu : par notre amour, par nos souffrances, il s'est vaincu lui-même. » *Journal* du 12 octobre 1858.

(12) Le poème fut terminé en 1857.

(13) « Par contre je me sens, au plus profond de mon être, tellement fortifié et calmé, protégé contre les atteintes du monde entier par l'asile inviolable, indestructible et éternel que j'ai trouvé dans ton cœur, que de là je puis contempler le monde avec un sourire bienveillant et plein de compassion, ce monde auquel il m'est désormais possible d'appartenir sans dégoût, précisément parce que je ne lui appartiens plus en sujet souffrant, mais seulement en sujet compatissant. » *Journal*, 12 oct. 58.

(14) 1er janvier 1855.

ensuite l'art dans la vie, et le faire passer dans la réalité, n'est-ce pas là une opération commune aux artistes ?

« Pour que je puisse m'épanouir, — écrit Wagner, — il faudrait que mon art fût toujours près de moi, avec ses influences et ses réactions jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'oubli complet de moi-même (15).

Edifiantes à ce sujet sont certaines lettres de Wagner qui pourraient être aussi bien interprétées comme des échos de Tristan mourant. Le destin refuse au héros de revoir l'aimée. Soit vers l'avenir, soit vers le passé, les regards tombent sur des images funèbres. « Profondément grave » et dans « une amertume et une tristesse effroyables », il part, vers « la solitude », — là ou « je puis t'aimer de toutes les forces de mon âme ». Il s'est senti « profondément misérable. Pourquoi vivre encore ? Pourquoi donc vivre ? Est-ce lâcheté ?... Ou bien courage ?... Pourquoi cet immense bonheur, pour être infiniment malheureux ? » O le doux rêve de pouvoir un jour mourir « couché ainsi lorsque tu viendrais à moi pour la dernière fois, entourant de tes bras ma tête en présence de tout le monde et recevant mon âme en un suprême baiser ! » « Et maintenant cette possibilité de mourir » est-elle « refusée » ? « Où, où donc mourir, à présent ? » (16)...

Qui parle ainsi ? Wagner ? ou Tristan ?

Mais, après avoir revu Mathilde, il se souvient d'Iseut s'envolant vers le Gouffre mystique ; et c'est bien Iseut au 3e acte qui parle par sa bouche : « La vie, la réalité assument de plus en plus la forme du rêve ; les sens sont émoussés ; l'œil grand ouvert ne voit plus ; l'oreille, qui la voudrait entendre, ne perçoit plus la voix du présent. Où nous sommes, nous ne nous voyons pas ; seulement où nous ne sommes point, notre regard se fixe » (17).

(15) *Journal*, 26 avril 1859.
(16) *Journal*, 21-23-24 août 1858.
(17) Lettre du 4 avril 1858.

La lettre du 1er janvier, écrite à Venise, au moment culminant de la passion, est décisive à cet égard. Elle émane directement du 2e acte. Même les défenseurs les plus convaincus de Mathilde Wesendonk n'ont pu contester ce rapprochement :

COMMENCEMENT DE LA SCENE II, 2e ACTE

— Est-ce toi ?...
— Toi retrouvée ?...
— Sous mon étreinte ?...
— Puis-je le croire ?...
— Quelle joie !...
— Toi sur mon sein !...
— Toi que je presse !...
— Est-ce moi-même ?...
— Vois-je tes yeux ?...
— Vois-je ta lèvre ?...
— Est-ce ta main ?...
— Est-ce ton cœur !...
— Est-ce moi ? Et toi ?...
— Toi dans mes bras !...
— Est-ce toi ? N'est-ce qu'erreur ?
— N'est-ce que rêve ?
— Délices de l'âme, ô douce, noble, fière, belle, céleste ivresse ! (etc.)
L'un à l'autre, sans terme...
Couple à jamais unis !

LETTRE

« Es-tu à moi ?...
Enfin ! Sur mon cœur !...
Est-ce bien toi que je sens ?... Tes yeux ?... ta bouche ?... tes mains ? ton cœur ?... Est-ce moi ? Est-ce toi ? Délices de l'âme ! O douce, sublime, ardente, magnifique volupté ! Ivresse de la joie ! Extase du bonheur ! Moi et toi ! Toujours unis !... Toujours, toujours unis !

C'est bien sur le caractère lyrique de certaines lettres qu'il faut porter son attention si l'on veut se rapprocher du cœur de Wagner ; telle celle qui commence ainsi : « Ce jour-là, en cette heure-là, je suis né à une vie nouvelle », ou l'autre, célèbre : « Non, ne les regrette pas souvent, ces caresses dont tu as paré ma pauvre vie », etc.

Ce lyrisme est-il purement du sentiment ?

C'est beaucoup plus : du sentiment devenu Poésie.

Et cette poésie épistolaire, n'est-ce pas celle même de *Tristan*, dans son essence ?

Je pense que Wagner ne l'ignorait point. « Mes conceptions poétiques — écrivait-il (dans sa lettre du 15 janvier 1855) — devancent toujours les expériences conscientes qui s'ensuivent, à tel point que je ne puis pour ainsi dire attribuer la nature de mon développement moral, ainsi que la direction qu'il a suivie, qu'à ces mêmes conceptions. » Il cite à ce propos *le Vaisseau Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, les *Nibelungen*, et surtout *Tristan* dont l'idée plus qu'aucune autre a pénétré son âme (18).

En d'autres termes : Wagner accorde sa vie sur son art. Les *expériences* dont il nous parle ne sont évidemment que les états psychologiques qui accompagnent et suivent la création de l'artiste.

A ce point de vue, la *Correspondance* nous semble vraiment, dans ses fragments lyriques, une sorte de paralipomènes de *Tristan*.

§

Mais on peut aller plus loin encore.

On sait que Mme Wesendonk écrivit pour Wagner de brefs poèmes. La musique composée par lui sur le 2e de ces poèmes, *Rêves*, est la préformation de l'*Hymne à la Nuit*, et on retrouve dans le dernier, *Souffrance*, le Prélude du 3e acte. Ne s'agit-il pas ici d'une collaboration véritable et directe de Mathilde Wesendonk ?

Toutefois, Wagner ne puisa pas l'impression de ces lieder autre part qu'en lui-même. C'est en effet sa propre poésie qu'il retrouvait dans le texte que Mathilde lui avait offert : les poèmes de cette dernière, et non seulement ceux qu'elle destinait à la musique de Wagner, respirent en effet l'atmosphère de *Tristan* et n'auraient pu être conçus sans lui. Je crois que les strophes suivantes l'attestent suffisamment :

Dans la langueur de nos désirs, nos rameaux s'ouvrent comme

(18) « Jamais idée n'est parvenue à une conscience plus déterminée. » Lettre du 15 janvier 59.

des bras ; mais l'illusion nous tient captives, vous n'enlacez que l'ombre et l'effroi. Ah ! pauvres plantes, je le sais, nous partageons le même sort. *Malgré la lumière éclatante, notre patrie n'est pas ici. Le soleil quitte sans regret la splendeur d'un jour désolé ; celui qui souffre vraiment s'enveloppe d'ombre et de silence*. (*Dans la Serre.*)

Lorsque la souffrance, aux ailes endeuillées,— descend effroyablement sur l'âme, — Ton esprit, de l'éternelle vicissitude, — Est détourné vers l'Illimité. — Lorsque de l'œil tombe le bandeau des illusions, — Et que l'Eden disparaît en de l'écume, — Que de la Tombe se lèvent des ombres pâles, — Et que le jour d'à présent devient un rêve, — On ne cherche plus l'être que dans le non-être ; — Toute existence devient une apparence vaine ; — Du réel il n'y a que le cœur battant — Et ses souffrances à jamais affirmatives !

(Extrait des lettres de Mathilde Wesendonk à R. Wagner.)

Il n'y a donc pas eu une collaboration véritable. C'est le *Tristan* qui inspira Mathilde Wesendonk, en dépit de l'opinion courante.

Wagner, d'ailleurs, en composant ces *lieder*, n'avait rien ajouté à la musique de *Tristan*.

Le thème du lied *Dans la terre* (mi-fa-sol-la) n'est en effet que la *transfiguration diatonique* du leit-motif fondamental sol ♯ la-la ♯ si.

Dans les *Rêves*, ce même leit-motif se voile en l'harmonisation (19) ou pour se montrer clairement ensuite, en sa double physionomie, ascendante et descendante, dans la partie vocale.

Le maître se rendait bien compte qu'en composant sa partition il ne faisait qu'en développer les éléments originaires : il cultivait des « fleurs » qui avaient jailli dans sa musicalité la plus sincère (20). Ce sont les germes préexistants qui alimentent sa force créatrice, et il a parfois l'impression d'avoir déjà accompli ce qu'il doit encore achever (21).

(19) Par ex. aux mesures 3-4-5.

(20) Lettres du 10 avril, 26 avril et 15 mai 1859.

(21) Id. id.

Il y a là un aveu explicite de l'unité des *leit-motifs*. Les critiques sont en général d'accord quant à cette unité, les analogies des différents thèmes conducteurs étant le plus souvent très évidentes. Dans le cas même où il semble moins aisé de les saisir, elles ne sont pas moins réelles. Qu'est-ce que la musique, sinon le développement d'un *noyau* primitif ?

C'est toujours ce germe qui est le premier élément de l'œuvre. Une fois qu'il a été créé, ce thème obéit à deux tendances : il tend à durer et à se transformer. (En effet, si la première tendance, celle qui vise à la conservation, devait seule l'emporter, le thème initial ne pourrait que se reproduire indéfiniment, il serait à jamais privé de mouvement et de vie. Si, au contraire, le motif primitif n'obéissait qu'à la tendance de transformation, quelle direction suivrait-il ? Quelles forces détermineraient le choix de cette direction ?) L'unité musicale doit donc persister à travers ses transformations et malgré elles. Par conséquent, c'est une erreur de considérer une œuvre musicale comme fondée sur deux ou plusieurs thèmes. On doit interpréter une symphonie à quatre mouvements suivant l'idée d'un cyclisme inévitable, ses thèmes n'étant que des polarisations du thème générateur ; et il en va de même pour les drames de Wagner.

Etant donné que les éléments musicaux de *Tristan*, les *leit-motifs* (les *fleurs*, ainsi que dit Wagner), dérivent tous d'un thème unique, on en arrive à se demander quelle en peut être la signification.

Il serait naïf de poser une telle question. Il ne faut pas oublier qu'un thème musical ne réside pas dans les notes en tant que notes, mais qu'il est une Sensibilité renfermée potentiellement dans une Unité. Le thème du *Tristan* est la synthèse de ces inépuisables développements chromatiques qui constituent la partition tout entière. Ce chromatisme, forme musicale d'un monde complexe, où un critique

éminent a vu « la crise de l'harmonie romantique » (22), est l'*œuvre* proprement dite en même temps que son thème. Mais Wagner lui-même s'est prononcé sur l'unité génératrice de *Tristan*, dans sa lettre du 3 mars 1860.

... « Le Nirvana, bien vite, me redevient *Tristan*. Vous connaissez la théorie bouddhiste de la Genèse. Un souffle trouble la clarté du ciel : sol — la — si. » Cela s'enfle, cela se condense et finalement le monde entier m'apparaît comme une masse impénétrable.

Ce passage a été généralement négligé par les critiques. Cependant, il ne s'agit ni d'une étrangeté, ni d'une signification ésotérique cachée sous le thème, mais tout simplement de son expression *musicale*. Un *souffle* qui trouble le silence et crée un monde par ses vibrations harmonieuses, un *devenir cohérent* où chaque instant est attente et souvenir, apaisement et tendance, tels sont à la fois la musique et le drame (*drào*) musical.

La signification du thème en tant que synthèse, c'est, croyons-nous, ce à quoi la prose mystique de Wagner a voulu faire allusion.

Schopenhauer, Novàlis, les versions allemandes de l'ancienne légende de Tristan et Iseut, nous permettent de reconstruire la genèse du poème de Wagner. Mais, par rapport à la musique, le poème n'était qu'une *impression*, si l'on admet trois moments dans la création artistique : les impressions, la synthèse esthétique des impressions, et la traduction physique de la synthèse pour la communiquer aux sens.

On ne peut pas voir, dans les éléments précités, la genèse de la composition musicale. Mais, si l'interprétation que nous venons de donner du fragment de la lettre citée est exacte, nous pouvons en déduire la véritable évolution de la partition. Cette dernière a son origine dans l'esprit

(22) Ernst Kurth : *Romantische Harmonik und ihre Krise in Wagners « Tristan »*.

même de la musique, dans cette force divine qui, d'un souffle vivifiant, génère le monde.

Il ne pouvait en être autrement. L'art ne naît d'autre chose que de lui-même. Le sentiment, en tant que pur sentiment, ne peut engendrer l'œuvre d'art. Il lui faut se dépasser, s'élever jusqu'au lyrisme, à la sensibilité esthétique. Qu'appelle-t-on sentiment ou état d'âme ? Une tendance vers le lyrisme ? Ou bien vers la volonté ? En dehors de ces deux termes, il n'en existe pas d'autre avec lequel on puisse identifier le sentiment. « Avoir du cœur », c'est *souhaiter* la justice, c'est *aspirer* à l'ordre moral. Si, au fond de notre conscience, apparaissent des formes qui ne s'organisent pas et dont l'expression échappe à la parole, c'est là un sentiment d'ordre lyrique, une tendance plus ou moins profonde vers l'art. L'amour même est contemplation lyrique et aspiration morale.

Mais, est-ce par de simples tendances que l'on arrive à l'œuvre d'art concrète ? Quand on déclare que le sentiment est le contenu de l'art, on ne se réfère pas à un sentiment déterminé : on fait allusion à l'ensemble des sentiments en puissance dans le lyrisme. Le contenu de l'art est l'infini en tant qu'activité lyrique. Mais cet infini n'existerait pas sans la forme dans laquelle il se réalise et avec laquelle il s'identifie. Les sentiments se concrétisent complètement dans l'infini du contenu qui devient ainsi réalité esthétique. Ils sont, dans cette réalité, appelés à une vie nouvelle et meilleure. C'est de la pénétration de l'infini et de l'individuel que jaillit notre spiritualité.

Par conséquent, l'infini du contenu lyrique, rencontrant sa forme, n'est pas la condition de l'art, mais l'art même. C'est dans ce sens que nous avons pu dire que l'art trouve son origine dans le monde de l'art et non dans celui du sentiment.

Comment prétendre alors que l'inspiration de *Tristan* est l'amour, quand elle relève d'un *afflatus* universel ?

Ce drame lyrique est beaucoup plus grand que l'amour de Wagner pour Mathilde Wesendonk.

Cette constatation n'enlève rien au rôle méritoire de Mathilde. Elle a su faire le don de son individualité, afin d'être *créée* (comme le dit Gentile) *une seconde fois* par le génie de l'artiste (23). De l'être qu'elle avait été pour lui avant de le comprendre, elle devint sa création lorsqu'il la rendit graduellement conforme à son propre idéal et qu'enfin il l'identifia à celui-ci.

C'est de cette identification que relèvent ses paroles: *Ich bin Isolde.*

EDG. CARDUCCI-AGUSTINI.

(23) G. Gentile : *L'Esprit, Acte par.*

ÉMIRA

OU

L'ALCOVE DU CONVENTIONNEL

AVANT-PROPOS

Le récit qui suit est tiré d'un manuscrit inédit (1) d'Antoine-François Sergent, graveur célèbre, né à Chartres en 1751 et qui fut, en 1792, délégué par la Commune de Paris à l'administration de la police et membre de la Convention nationale. Son nom a figuré, sans son consentement, semble-t-il, sur la circulaire de Marat invitant les départements à suivre l'exemple des massacres de Septembre. Ce n'est point sa vie politique qu'il raconte ici. Il s'est expliqué ailleurs amplement et il a eu en Noël Parfait, son compatriote, un biographe et un défenseur. Ce n'est pas non plus sa vie artistique, quoique elle ne soit pas assez connue. Ce jacobin terroriste, régicide, qui sauva autant d'aristocrates qu'il avait pu en faire périr par ses votes, ouvrit le musée du Louvre et assura la protection de la cathédrale de Chartres, des Tuileries et de nombreux monuments. Il fut dans la vie privée le plus tendre des humains et l'homme d'un unique amour, survivant à celle qui inspira ses effusions amoureuses, poétiques et lyriques.

La femme que, dès le collège, il avait aimée, Marie Marceau-Desgraviers, sœur aînée du général Marceau, mariée à quinze ans à un procureur grossier, brutal et alcoolique, obtint le divorce sous la Révolution, vécut pendant quelques années avec Sergent et l'épousa le 23 mars 1795.

Il y a plus d'aventures et de péripéties dans l'existence de

(1) Le manuscrit autographe de ce récit, entièrement écrit d'une main ferme encore par Antoine Sergent-Marceau, à l'âge de 86 ans, m'a été communiqué par M. le chevalier Victor de Cessole, dont la bibliothèque est particulièrement riche en ouvrages sur la région de Nice. Sergent est mort dans cette ville le 24 juillet 1847, dans sa quatre-vingt-seizième année. Il est inhumé, ainsi qu'Emira, au cimetière du château.

Sergent et d'Emira (anagramme de Marie), plus d'événements, de complications de toutes sortes survenues dans un temps de révolutions, de coups d'Etat, de représailles, de guerres, d'exil et de misère que l'imagination des romanciers n'a pu en inventer. Or, au milieu de ces luttes et de ces désordres auxquels Sergent participa, il n'a qu'un point fixe et lumineux, c'est Emira.

Il a écrit un livre à l'âge de soixante ans, publié avec des additions vingt-cinq années plus tard, sur sa beauté, ses qualités morales et physiques, ses perfections, livre devenu introuvable (1), qui est une sorte de préface à celui-ci.

Mais sur cette voie des confidences il devait aller plus loin et il nous apprend, dans les pages qui vont suivre, la déconcertante et cruelle déception de cet amour sans récompense.

Si nous devons prendre un assez vif intérêt à sa déconvenue, il nous est permis de penser qu'il a manqué de délicatesse en faisant cette confidence singulière aux deux seules personnes à qui il s'adressait expressément : à l'un de ses neveux qu'il surnomme Agatophile (ayant pris lui-même le surnom d'Androphile) et au capitaine Maugars, de Chartres, dont il avait fait le portrait en 1810, qui appelait Emira « sa petite maman » et qui fut l'aide de camp du général Marceau.

La révélation de son infortune maritale se double par les détails que fournit Sergent sur les tentatives qu'il fait pour la surmonter et passer outre, c'est le cas de le dire.

Quelques autres passages du récit provoquent aussi une impression pénible; ce sont ceux où il feint de voir une sœur en Emira. Il ne peut s'illusionner à cet égard. Il ne peut non plus faire aucune illusion à ses deux confidents. Il n'y parviendrait guère et tout le manuscrit donne à croire qu'il y a là quelque hypocrisie. On se prend à penser au mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. »

La conformation de madame Récamier a provoqué des commentaires sans nombre, mais elle n'avait pas la gravité que Sergent a rencontrée chez Emira, et Chateaubriand a eu, d'après certain billet, des satisfactions que notre graveur n'a pas connues. Dans le martyre conjugal réciproque de Sergent et d'Emira, ce qui est caractéristique, c'est qu'il n'ait

(1) *Hommage de l'amour à la vertu*, par un époux. Brignoles, imprimerie de Perreymond-Dufort, 1837, p. 164, avec portraits, vignettes, fac-similé d'un billet d'Emira, in-8°.

pas causé l'éloignement du premier et qu'un tel amour ait vécu d'inanition et des bagatelles de la porte si longtemps.

Au surplus, Emira était-elle si belle que Sergent nous le dit? Le peintre, en lui, n'a pas absolument confirmé l'opinion de l'écrivain. Gracieuse, agréable, pleine de charme, je le veux bien. Son portrait de 1808, celui du musée de Chartres, beau pastel un peu altéré par les déplacements et qu'on a vu avec plaisir récemment à l'exposition des pastels à Paris, ne nous montrent pas la déesse que nous nous préparions à admirer; c'est une brune piquante, potelée, avec de beaux yeux et une jolie fossette, mais avec des oreilles défectueuses et un bout de nez légèrement relevé qui n'aurait pu changer la face du monde; elle eût été, au théâtre, une soubrette aguichante plutôt qu'une princesse; mais elle pouvait assurément inspirer l'amour, sinon la passion d'une vie entière; ce fut une autre sorte de passion, au sens de supplice, qu'elle détermina.

C'est cette histoire qui est racontée ici et qui constitue ce qu'on est convenu d'appeler un document humain, document unique, je crois, au monde, et c'est à ce titre qu'il est livré aux lecteurs.

JULES BELLEUDY.

—

CONFIDENCE DE L'AMITIÉ

VERTU, AMOUR, NÉCESSITÉ.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
BOILEAU.

Tout dire dans cet écrit prouvera la force de cet adage, étant appuyé sur des faits qui pourraient difficilement obtenir dans le monde une confiance absolue. C'est pour cela que je ne dois les confier qu'à deux amis qui, j'en suis persuadé, ont assez de respect pour l'héroïne du sujet, et trop d'estime pour moi pour n'être pas convaincus que quelque extraordinaires que leur paraissent ces faits, je ne leur en impose pas. Eh! quelle nécessité aurais-je à présent de le faire? A quoi bon inventerais-je aujourd'hui un roman? Je proteste que cette VÉRITÉ est

déjà déposée aux pieds de cet Etre suprême que nous ne connaissons que par la grandeur de ses œuvres, de cet Etre qu'on ne peut tromper et qui doit, nous dit-on, peser et juger nos actions.

Toi, mon ami (1), formé pour la vie morale par une femme que tu n'as pu connaître qu'à moitié, mais que ton cœur a pu apprécier, tu me croiras parce que je te parlerai d'elle, dont tu révères la mémoire; en te la faisant admirer sous un nouveau jour où elle se présente bien au-dessus de son sexe. Je me placerai à côté d'elle et tu verras si je m'en suis rendu digne. Tu verras combien l'amour vrai a obtenu de moi ce qui peut paraître au delà des forces puissantes de l'homme, et cela dans un temps où l'effervescence des passions agit si impérieusement sur un individu vif et nerveux comme je l'ai toujours été, et que j'en ai donné des preuves. Je t'ai déjà prévenu dans quelques lettres que c'était un mystère et à ce sujet je peux répéter encore :

CE MYSTÈRE, LE VOICI :

Emira, depuis 60 ans *adorée*, passionnément adorée, Emira qui m'a donné, pendant ce temps, tous les gages d'une tendresse inaltérable, sans qu'aucun jour ait rien changé à sa sincérité et à sa pureté, tu en as été le témoin pendant 30 ans,

Emira n'a jamais été ma femme, elle ne fut qu'une sœur adorée, oui, rien qu'une sœur. Jamais l'amour ni l'hymen n'ont signalé entre nous le triomphe qui est le dernier sacrifice que l'on offre sur leurs autels.

Et sans que j'aie employé le terrible moyen d'Origène, ou subi le sort malheureux de l'amant d'Héloïse.

Vous, capitaine Maugars, mon ami, qui chérissiez Emira, que vous vous plaisiez à appeler votre petite maman, que vous avez nommée, depuis que nous l'avons perdue, une créature angélique, vous allez apprendre à

(1) Agatophile, neveu du général, adopté par Sergent et Emira.

la connaître tout entière. Habitué dès votre jeunesse à voir en moi l'amant fortuné, suivant le langage vulgaire, de la jolie amie de votre mère, l'amant à qui elle avait fait le sacrifice de sa réputation, l'amant préféré de celle qui excitait tant de désirs, dont la possession enviée me donnait pour rivaux tous ceux qui la voyaient; vous savez que je n'exagère pas, car vous vous rappellerez, quoique vous fussiez fort jeune, et parce qu'elle l'a été longtemps, que sa figure, ses grâces, sa vive gaieté, semblaient promettre des jouissances qu'on a pu croire qu'elle ne m'épargnait pas. Vous vous êtes accoutumé à croire que j'avais goûté dans ses bras tous les plaisirs que l'amour accorde à ses favoris. Voyez par cette déclaration qui cause votre étonnement, combien nos compatriotes et vous, vous êtes trompés dans le jugement porté sur NOUS. Ecoutez ce qu'elle m'a dit souvent à ce sujet :

« Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, mon ami, de l'opinion à notre égard, ne faisons-nous pas tout ce qui peut autoriser cette erreur? Si l'on me condamne, moi, car vous n'excitez peut-être que l'envie, ai-je quelque chose à me reprocher? Peut-on se persuader que notre union soit d'une autre nature que celle qu'ont tous les hommes avec les femmes? Contente-toi que je ne paraisse pas méprisable, c'est la seule récompense que notre conduite, inconnue, puisse nous promettre; c'est la seule qui me soit précieuse, parce que l'estime que tu as conçue pour ton amie ne sera pas combattue par les préjugés de l'opinion. Nous ne rougissons point l'un devant l'autre, que cela nous suffise pour tranquilliser nos cœurs. La violence de cet amour qui nous a fait franchir quelques limites, doit faire croire qu'il n'y en a plus à nous arrêter, tandis que nous avons respecté les plus sacrées.

« Vos manières respectueuses, le ton que vous prenez pour me défendre contre les propos des hommes trop

méprisables pour croire à des vertus, font penser que je ne vous ai pas donné le droit de me traiter comme une maîtresse qui n'a plus rien à livrer. Vous jouissez d'une réputation de bonnes mœurs, on vous reçoit, sous ce rapport, dans les plus honnêtes maisons, où de respectables mères vous laissent avec confiance seul auprès de leurs filles (elle parlait de mes écolières)... Ton amie jouit du reflet de cette réputation, elle saisit une portion de l'estime que l'on t'accorde et on n'a pas encore été tenté de me la disputer. Les gens sévères me plaignent peut-être, mais ne me méprisent pas, que voudrais-tu de plus quand nous avons mis toutes les apparences contre nous? »

Cette idée de mépris faisait sur elle une si vive impression qu'elle voulut lui sacrifier sa vie. Ayant cru que les noirceurs de sa cousine et les clabauderies de son mari l'avaient couverte du mépris public, elle se fit saigner aux deux bras sous le prétexte de violents maux de tête, et pendant la nuit, elle enleva les bandes, elle ouvrit avec efforts les piqûres des veines et laissa couler son sang, ce qui lui procura un évanouissement; le sang s'arrêta, et Ursule (2) la trouva le matin étendue sans mouvement sur le pavé et baignant dans le sang; la vue des bandelettes arrachées lui fit deviner ses intentions; elle connaissait ses chagrins; elle la replaça seule dans son lit, rappela ses sens, banda de nouveau les bras et s'engagea volontiers au silence, qu'elle rompit cependant avec moi.

Voilà, mon cher capitaine, les réflexions raisonnables que faisait cette femme à laquelle on croyait reconnaître un tempérament porté aux plaisirs, aux ébats amoureux. De grands yeux bruns pleins de feu, une jolie bouche où voltigeait le sourire, une peau vive et animée, des formes et une démarche voluptueuses quoique nobles,

(2) Sa domestique.

une gaîté spirituelle, de 15 à 16 ans, pouvaient donner de faux indices à de nouveaux Lavaters. Que de fois j'ai entendu prononcer ce jugement sur cette femme chaste devant Dieu... et devant moi. Aucun homme cependant n'a eu le droit de la représenter telle qu'il eût désiré la trouver, car aucun n'en obtint la moindre faveur qui pût l'encourager à en espérer d'autres; s'il en eût été autrement, votre mère ne lui eût pas permis de l'appeler son amie.

Ce fut pour cela sans doute qu'elle n'encourut pas le blâme par rapport à notre attachement, ce fut pour cela qu'après plus d'une dizaine d'années écoulées, on entendit des personnes estimables dire que notre union était respectable. Respectable! on la croyait cependant adultère et nos démarches, devenues imprudentes par la nécessité des circonstances, ne devaient laisser, généralement, aucun doute sur le fait d'*adultère*.

Nos rendez-vous, lorsque je fus brouillé avec toute la famille par la méchanceté de Victorine Champion (3), nos promenades, soit le matin au lever du soleil, soit le soir avant son coucher, dans la campagne, où, quoique choisissant des endroits peu fréquentés, nous nous étions imposé la loi de suivre les routes où nous devions être sans cesse en vue des habitants livrés à leurs travaux, ne pouvaient être ignorés, ayant eu lieu pendant plusieurs années. Par un caprice singulier du hasard, jamais nous ne fûmes vus ou rencontrés par M. Champion (4 et 5). On eût dit que le ciel, témoin de la pureté de nos cœurs et du sacrifice que tous les deux nous faisions

(3) Une de ses cousines.

(4 Le premier mari d'Emira.

(5) Dans l'hiver, nous parcourions les rues de la basse ville ou le tour de la ville sur les promenades, par des Petits Prés, quand la lune nous éclairait. Et nous n'y fûmes surpris et reconnus que deux fois, une fois par Robillard Morsan, une autre fois par Sochon l'aîné, et l'un et l'autre, en nous disant bonsoir, ajoutèrent : « Madame soyez sans crainte et reposez-vous sur notre honneur. » Et j'ai lieu de croire qu'ils tinrent parole. (Note de Sergent.)

à l'honneur et au devoir, nous avait protégés. On eût eu peine à croire, en voyant l'impatience avec laquelle nous attendions chaque jour l'heure de cette réunion, que ces rendez-vous se passaient et se terminaient avec un calme aussi innocent. Cette impatience était telle que le moindre retard excitait en moi, toujours le premier rendu, des larmes amères, quand désespérant déjà de la voir, je mesurais le temps qui devait s'écouler jusqu'à la même heure le lendemain. Lorsqu'elle arrivait, empressée quand quelque obstacle l'avait retenue, ses yeux tendrement fixés sur moi, elle voyait des traces de l'agitation que des craintes avaient imprimées sur ma figure, sa douce voix, qui pénétrait délicieusement jusqu'à mon cœur, me rendait compte de la contrariété qu'elle-même avait éprouvée, elle m'offrait sa main que je pressais avec amour, et passant son bras sur le mien, elle approchait son corps du mien où elle sentait souvent le battement violent de mon cœur, suite de mon inquiète impatience. O pauvre ami! disait-elle, et ce mot, prononcé avec tendresse, me rendait complètement heureux.

Notre promenade commençait; après les épanchements de l'amitié qui avait toute la chaleur de l'amour, sans les emportements qui lui ôtent ce qu'il a de céleste, suivaient les communications, les conseils, les consolations, car sa vie était agitée par des chagrins domestiques, soit de l'intérieur de sa maison, soit de celle de son père, où il y avait sans cesse des sujets, ses deux frères, sa sœur Berchette (Mme Bertin) et le jeune Marceau, son élève, qu'elle regrettait de ne pas mener avec nous, telles étaient les causes des crises nerveuses auxquelles elle avait été sujette. Souvent j'avais à essuyer des larmes qui obscurcissaient ses beaux yeux, où je pouvais lire un tendre sentiment de reconnaissance pour les consolations que je m'efforçais de répandre dans son cœur.

Dans des jours plus calmes, nous nous placions sur

le gazon, au bord d'un chemin, sous l'ombre de quelques arbres, à la vue de tous les passants; nous lisions, je lui faisais traduire quelques pages d'italien ou elle épluchait quelques plantes qui devaient augmenter son herbier. Dans les promenades du matin, l'histoire naturelle des insectes faisait presque oublier et l'ami et l'amant; un léger papillon l'entraînait à sa poursuite, moi-même je courais d'un autre côté après un bel insecte dont je venais lui faire hommage, quand je l'avais enveloppé dans mon filet. Quelquefois couchés tous deux près du cadavre d'un cheval, ou d'un chien, abandonnés dans un champ, dans un ravin (Les Vauroux), nous cherchions, sans dégoût des scarabées rongeurs de chairs puantes et des mouches au corselet d'or et de rubis. Qui pensait à l'adultère? Les hommes qui ne nous voyaient pas. Et moi, j'étais ravi, transporté de plaisir en lui donnant la main pour l'aider à remonter le fossé où elle avait atteint l'insecte aux ailes brillantes, ou pour la soutenir lorsqu'elle marchait sur une petite berge étroite. Enfin, soit le matin, soit le soir, l'heure de se séparer arrivée, un baiser délicat, pris sur son front ou sur sa bouche, était l'adieu et la promesse du lendemain...

Mais si une pluie abondante s'opposait à nos promenades, deux cœurs qui se comprennent savent triompher des obstacles. Toute notre félicité étant dans l'expansion de la confiance d'une affection pure, laquelle tracée sur le papier porte la joie à l'âme et rend présent l'objet absent, nous étions convenus que les belles figures gothiques de notre cathédrale deviendraient les discrets confidents de notre tendresse. Plusieurs étaient désignées sous les deux portiques latéraux pour recevoir derrière les longs tuyaux de leurs robes, ce dépôt qui ne pouvait être trahi. Car jamais Emira ne voulut employer ses domestiques et se mettre à la merci de ses gens. Ursule qui avait toute sa confiance, et dont elle a élevé l'âme par ses leçons, nous accompagna souvent dans nos lon-

gues promenades, mais alors plus de serrements de mains, plus de baisers d'adieu. Ursule a toujours été une fille extrêmement sage. Dans l'automne, les travaux de la vendange retenaient Emira à Luisant, où beaucoup de bourgeois ayant leurs maisons de campagne, nous passions près d'un mois sans nous voir. Alors un vieux saule sur le bord du pré, en face de la porte de son jardin, devenait le dépositaire de ses regrets, de nos pensées. (C'est le sujet d'un dessin que j'ai peint cet hiver, 1836.) Une lettre était cachée le soir dans un creux de son écorce, et j'arrivais à la nuit en traversant les immenses prairies voisines, franchissant quantité de ruisseaux qui les traversent; j'enlevais l'écrit déposé et en laissais un autre qui était à son tour enlevé dès l'aurore. Une intrigue de cette nature pouvait-elle exciter des remords dans les cœurs de deux jeunes gens qui avaient échappé à la corruption du siècle? A dix-huit ans, à vingt ans, toutes les pensées sont encore pures et délicates. Cet état dura cinq ans sans troubles, sans jalousies, ni refroidissements, sans raccommodements, ni monotonie, ni ennui, chose rare sans doute, mais j'étais tout elle, et elle était moi.

Pendant l'hiver, nos rendez-vous avaient lieu au travers des neiges, sur les glaces. En 1776, hiver remarquable par sa rigueur, le jour de la plus grande intensité du froid, nous fîmes par un beau clair de lune le tour de la ville, en passant au Vieux-Trou, sur la glace de la rivière, pour entrer dans les Petits-Prés; nous abrégions le chemin par forme de plaisir. Emira était enveloppée d'une longue pelisse de satin jaune bordée en martre, et j'étais couvert d'un WHISCHOURA doublé de renard.

Quelle différence des premières années! Alors nous étions réunis sans mystère tous les jours, toute la journée souvent. Le matin, à cinq heures, nous faisions une promenade à cinq personnes, la tante, son fils l'avocat,

Victorine sa femme, Emira et moi; rentrés à 8 heures, chacun vaquait à ses devoirs. Tous les jours, après le diné, on prenait le café chez la tante, Emira y arrivait avec son mari, on la retenait le plus souvent possible et elle envoyait chercher son ouvrage, ou elle revenait vers 6 heures, passant la soirée jusqu'à 9 heures; j'étais seul chargé de la reconduire chez elle, au grand désespoir des adorateurs qu'elle avait alors. Jamais on ne revoyait son mari dans cette réunion. Il y avait de fréquentes réunions dont votre aimable mère, capitaine, votre père si bon, si gai, étaient les plus intimes. La belle-mère d'Emira y était toujours invitée chez sa belle-fille. J'aime à vous rappeler ces temps de votre enfance.

J'étais convive obligé dans ces réunions qui se faisaient à tour de rôle dans chaque famille. On avait donné dans la ville le nom d'INSÉPARABLES à Champion l'avocat et Sergent, et on y ajoutait l'épithète de JOLIES pour désigner Emira et Victorine, et cette désignation était devenue si proverbiale, que tel à qui on demandait : — Où avez-vous passé hier votre soirée? — Avec les inséparables.

Dans toutes ces réunions, surtout à table aux festins, ma place était toujours à côté d'Emira. Cependant on n'apercevait entre nous aucun signe marquant d'intimité, encore moins de familiarité; j'étais honnête, gai avec elle, mais point galant, prévenant, respectueux, point courtisan. Sa tante et sa cousine me traitaient avec une grande liberté, au contraire; elles me tutoyaient toujours; Victorine m'appelait l'Ami, ou même plus familièrement encore Sergentin. La confiante amitié de son mari autorisait cette familiarité de son côté à elle, car moi, je l'appelais toujours madame. On fut, dans cette habituelle société, longtemps incertain à laquelle de ces deux femmes j'avais voué mes hommages, et j'ai longtemps soupçonné, ainsi qu'Emira, que la tante me croyait le favorisé de sa bru. Celle-ci savait que j'étais aimé par sa cousine, elle savait aussi que cette passion n'avait rien de criminel, car elle

avait eu de puissants motifs pour croire à la vertu de son amie.

Je vous ait fait un tableau de près de dix années de notre vie, mais je ne vous ai pas prouvé encore que jamais Emira ne fut pour moi qu'une sœur.

J'ai grandi parmi les femmes et les jeunes filles; à l'âge de 14 ans, étant au collège en rhétorique, j'avais des écolières pour le dessin. Mes camarades de classe, fils de magistrats, d'avocats, de quelques nobles, avaient des sœurs, il s'en trouvait de jolies. Selon l'usage du pays, la jeunesse de ces familles accompagnait leurs (*sic*) parents dans les sociétés. Les soirées s'y passaient, les jours de fêtes en collations, danses et petits jeux; ainsi se formait notre juvénile galanterie pour le sexe.

L'un de mes camarades le plus intime, Foreau Trizac, fils d'un riche notaire, demeurait en face de la maison de M. Marceau Desgraviers. La chambre de mon ami sur la rue dominait celle de Mlle Desgraviers, de sorte que nous la voyions tous les jours près de sa fenêtre, occupée de ses travaux et de ses lectures; à treize ans et demi, elle était formée comme à dix-huit. Déjà sa gorge se faisait admirer; elle avait l'air posée et tranquille. (Il me semble la voir allant lentement chez ses maîtresses lingères, ses petits bras ronds croisés, serrant une jolie taille et ayant l'air de soutenir la gorge bien prononcée... Je ne la perdais pas de vue et cela tous les jours.)

Quoique parmi les sœurs de mes amis, parmi mes écolières, il y en eût de belles (Mlles Sochon et Darlange), aucunes ne me plurent autant que Mlle Desgraviers. (Je la désignerai dorénavant sous le nom d'Emira.) J'épiais ses regards, je les provoquais et j'excitais mon ami à se lier avec ses frères pour nous rapprocher d'elle. Je désirais l'avoir pour écolière et ne pus y parvenir; son père n'avait pas de goût pour les arts. Ce penchant qui m'attachait à elle augmentait; je la suivais quand le hasard me la faisait rencontrer, ou, à la promenade, je ne

la perdais pas de vue, mais j'étais trop timide pour lui parler; je n'eus ce plaisir qu'une seule fois.

Je fus à seize ans envoyé à Paris étudier l'art de la gravure, son souvenir s'effaça dans cette ville, mais étant venu passer quelques semaines à Chartres, je la revis avec le même intérêt, elle était mariée et alors l'amie inséparable de Mme Maugars (6). Je crus qu'elles remarquaient que je les suivais souvent, mon petit orgueil fut piqué, car il me sembla qu'elles se moquaient de moi. Elles aimaient à rire l'une et l'autre. Je pardonnais à Mme Maugars de me rire au nez, mais Emira me mortifiait et je me promettais de l'oublier. On ne l'accusera pas de sentiments de coquetterie quand on la voit choisir ses compagnes, ses amies, parmi les plus jolies femmes de la ville, Eléonor Guastòn, Mme Maugars, Mme Frittot, Victorine Champion, qui avaient sur elle l'avantage d'une taille riche, élevée et ne lui étaient inférieures ni en grâces ni en amabilité d'esprit.

Mon retour à Paris ayant été annoncé, je vis un matin la tante et son aimable nièce venir chez mes parents. La physionomie de la jeune femme avait reçu un certain éclat du costume de deuil qu'elle portait pour la mort de son beau-père. Le noir et les lumières multiplient les attraits d'une jolie brune. Elles venaient me prier de remettre à Paris, à Champion le fils, une bague dont le chaton, prétendait-on, arrêtait le saignement de nez. Je promis, assez gauchement, je m'en souviens, parce que j'étais agité, et je vis tirer d'un joli doigt appartenant à une main que j'eusse désiré couvrir de baisers, un petit jonc d'or de peu de valeur. Mais ce qui lui en donna beaucoup, ce fut le son d'une voix angélique qui me chargeait de ses amitiés pour son cousin; mon cœur battit avec violence, et l'impression de cet organe doux et mélodieux m'est restée toute ma vie. Je partis, mais la

(6) Mère du capitaine Maugars.

bague m'était devenue précieuse; je la gardai près de deux mois avant de la remettre à celui à qui elle était adressée. Je m'excusai sans doute fort mal de ma négligence, mais je l'avais portée aussi à mon doigt, et puis je n'y songeai plus; mon cœur fut libre.

Obligé de revenir dans la maison paternelle bien malgré moi, n'ayant plus d'autre amour que pour l'art auquel je me destinais, je trouvai Champion, qui m'avait précédé, exerçant la profession d'avocat. Il me rechercha.

En fréquentant Champion, j'eus souvent l'occasion de voir sa cousine à laquelle il s'était attaché; et il lui persuada de se livrer à l'étude du dessin et me proposa pour être son maître; j'avais repris de nouvelles écolières avec quelques-unes des anciennes. Mais aucune ne me fit autant de plaisir, je me retrouvai près d'elle ce que j'étais depuis quelques années. Quel but? Je ne m'interrogeai pas à ce sujet, je la voyais tous les jours, je lui parlais, sa voix faisait palpiter mon cœur, elle était jolie et jusque-là c'était tout pour moi. Le temps de ses leçons me paraissait passer trop rapidement; qu'était-ce qu'une heure? Mais Champion assistait souvent à ces leçons, parce que c'était vers l'heure où l'on va à la promenade, et elle ne sortait qu'avec lui. L'intimité qui s'établissait entre lui et moi rendit nos entretiens un peu familiers et plus longs, et puis on me permettait d'être en tiers à la promenade, ce dont je profitais le plus souvent possible. Je commençai à la connaître mieux en l'entendant raisonner avec esprit, avec bon sens et conservant une certaine dignité. Je pus juger qu'elle possédait une âme pure, innocente, avide d'instruction et de perfectionnement par le choix de ses lectures, par les extraits qu'elle en faisait et sur lesquels elle consultait son cousin pour qu'il la corrigeât, qu'il l'éclairât. Le choix des passages copiés dans ses lectures annonçait la solidité d'un esprit porté vers le bien; elle m'avait d'abord inspiré des désirs; je pris dès lors pour elle du respect; l'amour

tout mondain que je nourrissais, sans espoir, changea de nature, je lui rendis justice et devinai que l'amour de la vertu remplissait son âme sans altérer sa sensibilité; elle n'avait à peine que dix-sept ans.

En allant tous les jours chez Emira, je devins souvent témoin des orages domestiques qui la faisaient souffrir; je pus admirer sa douceur, sa patience, avec quelle délicatesse même elle s'efforçait de dissimuler les larmes qu'excitait la grossière brutalité de son mari, et jamais je ne l'entendis repousser les termes injurieux dont il se servait, par des reproches sur sa conduite; mais à l'air de dignité de sa physionomie, il était aisé de voir que son silence n'était pas celui d'un coupable qui ne trouve aucun moyen de se défendre. Dans les premiers temps, je me retirais promptement, crainte d'augmenter son embarras, pour me dérober à la peine que j'en éprouvais et puis je craignais que ma présence ne fût la cause de pareilles scènes; mais les confidences de la tante et de son fils, qui plaignaient de tout leur cœur cette jeune parente à laquelle ils savaient rendre justice en s'attachant à elle, me rassurèrent sur cette crainte. Ce qui me le confirma, ce fut de me voir fréquemment invité par ce mari, dont je ne fus jamais hypocritement le courtisan, à dîner et à souper. Sa femme me pria de ne pas le refuser, parce qu'il le prendrait mal et qu'il pourrait lui interdire la continuation de ses leçons (7).

(7) Un jour qu'il donnait un dîner, Emira me prévint la veille qu'ayant cru apercevoir quelque sentiment de jalousie dans son mari à mon égard, elle ne m'avait pas admis parmi les convives. Le matin, nous nous trouvâmes réunis à déjeuner chez Foreau l'avocat (mon voisin, celui qui a péri assassiné). M. Champion, me voyant sans toilette à près de deux heures, me demanda si je croyais qu'on ne dût dîner qu'à 6 heures. Enfin, à mes réponses, il vit que je ne venais pas me mettre à table chez lui; il exigea que je m'habillasse promptement et que je me rendisse à sa maison. J'y arrivai le dernier, on se mettait à table; une place, à ma surprise, m'était réservée, comme à l'ordinaire, à côté d'Emira qui me parut triste. J'appris d'abord le soir par sa tante, que son mari, en rentrant, lui avait fait une scène indécente, par les expressions de b..., de ce que je n'avais pas été invité et qu'il lui avait reproché en termes fort durs que, par ses impertinences, elle éloignait ses amis de chez lui.

— Eh bien! je l'ai invité, moi, et vous le placerez là, s'il vous plaît.

Un autre genre de brutalité dont j'étais encore témoin, brutalité d'autant plus douloureuse pour elle, c'est qu'elle devait paraître s'y prêter sous le voile du plaisir, quand je voyais ses yeux se détourner humides. C'était de lubriques caresses, emportées, sans retenue, devant un étranger. Quelle position! Quelle contenance devais-je avoir, moi qui l'aimais! Quelle émotion devait ressentir une jeune femme de 16 à 17 ans, décente dans son maintien, dans ses discours comme dans ses idées, sensible et fière, obligée de réparer un désordre devant un jeune homme de 20 ans, lequel est lui-même honteux d'être témoin d'un emportement aussi repoussant, qu'il se permettrait à peine avec une prostituée. Ah! cet homme méritait-il de posséder une épouse vertueuse? Aussi, il se passait peu de semaines que l'on ne vît la malheureuse en proie à des convulsions qui ressemblaient à l'épilepsie. Ces accès lui prenaient au milieu de ses amis sans qu'ils en connussent les causes. Je l'ai vue souvent saisie par ces attaques effrayantes rien que par l'approche de ce mari, lequel, loin de lui prêter du secours comme les autres, s'en éloignait brusquement.

Son cœur tendre n'avait encore connu que l'amour de famille, et quelle famille! où rien ne répondait à ses élans, car la tendresse de son père était comme une habitude. Ce fut alors qu'elle atteignit ses 14 ans que des jeunes gens prétendirent à sa main; aucun ne lui plut. M. Champion de Cernel fut un de ces prétendans; il avait plus de 24 ans. Elle lui déclara qu'elle n'avait aucun sentiment à lui offrir et elle l'engagea à cesser ses poursuites. Etait-il amoureux? Etait-il susceptible de quelque passion qui menât au bonheur? La famille Gaulier (8).

Quatre étrangers avaient été témoins de cette boutade. Le lendemain, Emira me rendit compte également de cette scène : « Et je ne serais point étonné si, sans aucun motif, il ne me défend pas, dans huit jours, de vous voir ».

A cette époque, nos cœurs s'entendaient. (Note de Sergent.)

(8) Famille de la seconde femme de Marceau-Desgraviers.

qui avait intérêt à éloigner de la maison paternelle une jeune fille qui l'avait bien gouvernée avant d'avoir une belle-mère, appuya les recherches de M. Champion. On persuada à M. Desgraviers que les refus de sa fille pour ses prétendans n'étaient que des caprices d'enfant gâtée, ou des hauteurs ridicules, on le poussa à l'autorité, et il s'agit de conclure. Emira tenta un dernier effort en annonçant à M. Champion qu'elle ne pourrait l'aimer. Enfantillage, dit-on, et elle fut conduite à l'autel après avoir versé des larmes sur les pieds de son père dont elle embrassa les genoux. Ce mariage, cette noce, m'a dit souvent Mme Champion, la tante, ressembla à un service funèbre, on ne vit pas une fois sourire la mariée. Cet hymen commença par la douleur.

Il est indispensable, mes amis, que je vous trace le portrait de ce nouvel époux. Un respect humain a retenu ma plume à cet égard dans l'imprimé qui sera public. M. Champion était très grand, fort mal bâti, ni laid ni agréable de figure, sa bouche était de travers et elle avait un grand défaut pour Emira. Ses lèvres étaient fort grosses et ce genre lui causait du dégoût. Il avait la tête petite, les jambes fort longues et grêles, un air commun dans sa marche et dans ses gestes. Je ne peux mieux vous en donner une idée que de vous présenter, lorsqu'il était dans les rues, couvert de sa robe de procureur mal relevée et coiffé du bonnet à houppe sale, un de ces grands drilles de portefaix ou de savetiers déguisés le mardi-gras en procureurs et sortant des cabarets avec les jambes avinées. Des personnes disaient que c'était un bon enfant parce qu'il aimait à donner à manger et qu'on pouvait impunément être grossier, libre et ivre à sa table, pourvu qu'on le fît rire. La seule qualité qu'il possédât, et celle-là lui mérite un éloge, c'est qu'il était honnête homme et qu'il ne donna lieu à aucune plainte en exerçant sa profession de chicane. Tout se bornait là, car il était ignorant; il ne

lisait jamais et il déraisonnait lorsqu'il parlait de choses étrangères à son métier; il parlait même assez médiocrement le français. Dans une société, s'il voulait paraître gai, plaisant, il était plus souvent sot et ordinairement ordurier. Embarrassé dans la bonne compagnie comme un laquais qu'on y aurait introduit, il s'en retirait promptement en traitant les femmes de bégueules et les hommes de pédans. Champion l'avocat rougissait de l'avoir dans ses réunions. Livré de bonne heure à lui-même, il avait cherché des plaisirs faciles et il ne les avait trouvés qu'en fréquentant des gens de la basse classe et en femmes que des prostituées.

Le père Champion, procureur aussi, joignait son ignorance à celle de son fils, et sans être aussi grossier dans ses manières, il avait une brusquerie qu'il honorait du titre de franchise; c'était plutôt un original ressemblant à un ours. Les nouveaux époux devaient demeurer quelque temps chez lui. Il y avait aussi dans cette maison une servante maîtresse qui avait vu retirer de nourrice M. le fils, que, disait-elle, elle avait élevé, c'est-à-dire qu'elle l'avait mené à l'école, qu'elle l'avait bourré de fruits, de licheries, qu'elle l'avait grondé, et puis caché ses sottises; cette femme se consolait des brusqueries du père en buvant le vin de sa cave et en applaudissant aux grossières gentillesses du fils. M. Champion avait un frère aîné notaire; ils ne se voyaient qu'au premier jour de l'an; l'aîné avait le plus grand mépris pour son puîné, et je ne l'ai jamais vu, ni sa femme, ni sa fille chez le frère.

Vous voyez, mes amis, combien il y avait peu de sympathie entre ces êtres et la jeune fille devenue membre forcé de cette famille. Celle qu'ils traitaient comme un enfant leur arrivait toute formée par un heureux instinct qui la portait vers le bien avec dévouement, héroïsme, avec une forte volonté dont elle a donné des preuves généreuses toute sa vie. Ils s'étaient bien trompés,

le père et le fils; elle fléchissait sous le poids de son sort, mais il ne pouvait l'abaisser. S'ils sont incapables de m'estimer, se dit-elle, je m'estimerai seule, je me respecterai en respectant les lois de la société, celles de l'honneur, pour satisfaire mon propre orgueil, si l'on veut, et M. Champion en profitera comme on profite d'un trésor que l'on trouve sous ses pas. « Il se plaint, me disait-elle, lors de notre confiante intimité, que je ne rougis pas sous ses insultantes apostrophes, il ne conçoit pas que l'innocent ne pourrait rougir que de honte pour celui de l'outrage. » Elle eût pu ajouter ce que dit un jour Mirabeau à la tribune contre ceux qui l'accusaient : — « Les coups de poignards portés de si bas ne peuvent pas m'atteindre ». — J'ai nombre de fois entendu cet odieux propos : — la b........esse ne rougira pas! Et combien de fois aussi l'ai-je vue ne lui répondre que par un sourire dédaigneux et fier; comme son regard tranquille était beau, expressif!

Placée au milieu d'éléments si opposés aux siens, elle aperçut tout ce que le malheur lui réservait et son isolement. Son père, occupé de sa jeune femme, croyait avoir tout rempli en disant : — Ma fille est sage, bonne, elle a de l'esprit ...elle fera son mari.

La belle-mère, âme de glace, se contentait aussi de répéter : — Elle est bonne et sage, et elle ne s'en occupait plus... Pas de ressource dans ses deux frères. Personne de la famille de sa mère, depuis fort longtemps, n'avait de rapports avec M. Desgraviers, et tous méprisaient M. Champion; la plupart étaient nos premiers magistrats. Que resta-t-il donc à Emira? La pureté de son âme, son courage et ce noble orgueil dont j'ai parlé : — Je serai supérieure à tous, disait-elle, car je les forcerai de m'estimer.

Il lui restait la tante de son mari qui avait su la deviner et qui se déclara son amie, son guide. Mais cette femme, sans être faible de caractère, n'avait pris

aucun empire sur son neveu, d'abord parce que cela eût été difficile; il se croyait être plus qu'il n'était, en effet, pour se laisser influencer par une femme. Un autre motif puissant arrêtait la tante. Elle n'était pas riche et le sort de la profession de son fils dépendait en grande partie de son neveu qui avait promis de lui donner toute sa clientèle. Son cabinet n'était donc soutenu que par son cousin, donc la tante devait le ménager; elle était obligée de se borner à plaindre la jeune femme, à soutenir sa patience, à lui donner des conseils. Combien je l'ai vue souffrir elle-même et n'oser défendre sa nièce! L'avocat son fils était plus son protecteur naturel. Sa figure noble, grave, son regard calme en imposaient au mari et le ton affectueux avec lequel il parlait à sa cousine lui donnait une certaine autorité qui lui épargnait des duretés choquantes; il avait apprécié ce qu'elle valait et il se déclara son ami, il la traita en sœur chérie et on savait qu'il aimait ailleurs.

Mon intimité avec la mère et le fils ne tarda pas à établir entre nous trois une confiance honnête. L'ami de son cousin devait être le sien. Elle avait remarqué que j'étais sensible aux outrages, aux emportements qu'elle supportait en ma présence et la fréquence de ces scènes la força de me dire, à la suite de quelques-unes : — Soyez persuadé, Monsieur, que je n'ai pas mérité cela; je ne rougirai jamais devant celui qui me connaît si peu. Mon cœur étant pur, mon front restera serein. On peut m'affliger, mais on ne m'humiliera pas.

Ces entretiens, dans lesquels je voyais paraître une délicatesse peu commune, qui mérita mon admiration et mon respect en augmentant mon amour, semblaient effacer l'impression que les charmes de la jolie femme faisaient sur les sens; en pensant à elle je ne m'occupais plus que de son âme. Aucune idée de séduction ne se mêla plus aux sentiments qu'elle m'avait inspirés. J'avais été depuis longtemps attiré par le plaisir de la voir, je

n'eus bientôt plus que celui de l'entendre; mes yeux avaient été fascinés par ses traits (9).

Sa voix mélancolique et mélodieuse produisit seule l'enchantement qui me liait auprès d'elle. Je n'employai plus ce ton de galanterie banale qui n'est qu'un hommage des sens livré à la beauté. Aussi l'ai-je aimée, adorée, sans lui avoir dit qu'elle était jolie. Elle est arrivée à 55 ans sans que je lui aie vanté la beauté de ses bras; ce fut une jeune et jolie hollandaise qui le lui apprit à Venise :

— Tu ne m'en as jamais parlé, mon ami, toi, artiste.

— Cela est vrai, mais les baisers dont je les ai couverts t'en ont dit assez.

Voyant qu'elle recevait avec intérêt quelques conseils que je lui donnais, qu'elle me consultait librement comme elle faisait avec son cousin, je lui évitai quelques inconséquences bien excusables pour son âge, pour sa candeur, car, me disait-elle, je ne me contrains pas quand j'agis sans une mauvaise idée.

... Ne devais-je pas être au comble du bonheur? Cette femme qui m'était si chère m'offrait son amitié, sa confiance, sollicitait la mienne comme un besoin pour sa vie. Cette candeur la rendait si respectable! Que cette amitié, que cet abandon d'un cœur si vertueux, car ses antécédents l'entouraient, pour moi et pour son cousin, d'une auréole virginale, que cette amitié n'ajoute pas à ses tourments, le malheur impose le respect, que l'amitié étende un voile épais sur l'amour. Je puis l'adorer dans le silence de mon cœur, il sera assez fort pour ne pas nous trahir. J'apportai dès lors la plus rigoureuse circonspection, sans affectation dans tous mes rapports avec elle. Champion, avec qui nous étions tous les jours, sa mère,

(9) Il est permis de douter des éloges donnés par les amants, tout s'embellit à leurs yeux. les jugements des autres sont quelquefois bien différents. Voyons ces jugements sur Emira. A Nice, plusieurs personnes, entre autres des femmes, m'ont dit : Votre épouse dut être bien jolie, on le voit. Et elle avait alors 78 ans. (Note de Sergent.)

qui n'avait pas d'autre société que sa nièce, ne virent dans le ton d'une confiance honnête, décente d'un côté, respectueuse du mien, que les preuves d'une estime réciproque méritée. Aucune inconséquence ne pouvait élever de nuages autour de nous... J'achevais son instruction, elle épurait mon âme. J'avais par mes conseils l'empire de l'amitié sur son esprit; elle avait sur moi l'empire de la vertu, accompagnée des grâces séduisantes, quelle puissance! Elle m'écoutait avec plaisir, moi, je l'admirais avec enthousiasme. Oserais-je souiller une âme si noble et si tendre, dans les premiers jours de son printemps? C'est une fleur fraîchement éclose dont le parfum enivre, mais dont la tige a besoin d'être soutenue contre les vents destructeurs. Quel crime de la faner, de lui enlever son éclat! Oui, son âge, celui de l'ingénuité, met un frein à mes désirs. Bien éloigné des autres hommes pour qui cet âge promet des triomphes faciles; j'aurais voulu fixer en elle cet heureux âge, car j'en étais vain. Je me disais en la voyant : « C'est ma jeune amie, le souffle du monde ne l'a pas corrompue encore, c'est une colombe sans tache; elle m'aime sans remords et moi, je brûle près d'elle. »

Les vendanges se faisaient; la tante, selon son usage, allait passer quinze jours à la campagne de Mousseaux, à une lieue et demie de la ville.

Ne voulant pas y être seule pour présider aux travaux, elle emmena sa nièce qui lui était nécessaire autant par son intelligence active que par sa complaisance à se charger de tous les détails domestiques. Elles n'y avaient point de servante. Le logis ne consistait d'habitude qu'en une seule chambre où il y avait deux lits; la maison du vigneron était séparée. J'allais tous les jours les trouver, souvent dès le matin et je rentrais à la ville à la chute totale du jour, plusieurs fois j'y allai après midi, avec le mari d'Emira et il revenait avec moi. Quand la tante Champion nous disait : « Je n'ai pas besoin de vous;

allez vous amuser », nous parcourions la campagne en nous livrant à des jeux folâtres, à sauter des fossés, à grimper sur les MERGERS (amas de pierres fort hauts que l'on prétend druidiques, fort communs dans cette partie). Je donnais la main à ces jeunes folles qui se faisaient des défis de marcher sur des chemins difficiles. Ensuite on passait sur une pelouse, la petite ne quittait pas la main d'Emira et comme font les jeunes filles, elle sautait en chantant quelque couplet de ronde et en balançant le bras auquel elle était attachée. Moi aussi, de l'autre côté, je retenais une petite main douce, potelée qu'on m'abandonnait en riant et en chantant les refrains de la ronde; nous semblions trois enfants jouant sur la prairie.

Mais un feu vif s'insinuait dans mes veines, mon cœur battait avec force, sans m'en apercevoir je pressais, je serrais cette main et en même temps mes yeux parcouraient des charmes qui troublaient mes sens. Je dévorais cette gorge pudiquement voilée, cette taille arrondie, souple, ces mouvements gracieux, cette agilité aérienne, ces membres dont le vent accusait les contours en agitant une légère draperie, en faisant flotter autour d'eux un tablier de taffetas noir. J'étais dans les flammes, mais un regard calme, un coup d'œil virginal, un sourire de gaîté doux, me disaient qu'il ne se passait rien dans ce cœur qui ressemblât au trouble auquel le mien était livré. — C'est un ange, me disais-je; pour elle ce n'est que la main d'un frère, celle qui presse la sienne, c'est un appui pour ses pas qu'elle y trouve et non une passion. Le même mouvement qu'elle reçoit de cet enfant, elle me le passe comme l'étincelle électrique qui se communique jusqu'à la fin de la chaîne. L'agitation de ma main brûlante est un transport chez moi; pour elle, c'est un enfantillage. Cette idée me faisait souffrir et cependant j'étais heureux. « Je t'aimerai et ne désirerai pas davantage; te voir, t'entendre, j'aurai tout obtenu, car je veux conserver l'innocence de cette âme qui te rend si belle. »

Je touche au moment qui a décidé le sort de notre vie, au moment où j'appris en même temps qu'elle, qui ne s'était pas encore interrogée, que j'étais aimé. Les plus petites causes sont souvent le principe de résultats importants, d'une grande étendue, en voici un exemple. La petite Cougis s'amusa à faire des bagues en crin, elle consuma sa provision sans réussir. Emira, qui était adroite, voulut lui enseigner et lui faire une couple de ces bagues et comme le crin lui manquait, elle arracha des cheveux de son chignon, longs, soyeux, très bruns. Nous étions assis tous trois au fond du jardin, Emira au milieu de nous; elle prend ma main, mesure avec du papier la grosseur de mon petit doigt et fait avec ses cheveux une jolie bague qu'elle place elle-même à ma main. La petite sautait de plaisir en regardant sa bague, la mienne me rendit rêveur, on eût dit que cet anneau était une chaîne de fer pesante dont j'étais accablé. Nous retournâmes à la maison, la petite fit admirer les bagues que sa bonne amie venait de faire. La tante me regarda, je parus indifférent, Emira riait :

— Nous n'avions plus de crin, ma tante, j'ai pris de mes cheveux.

— Oui, ma nièce, on en fait en cheveux et cela va quelquefois plus loin que le doigt.

Je rougis et m'en allai dans le jardin rêver seul et sur ce que venait de dire la tante. Ce jour-là, j'eus peine à m'endormir, à travers mille pensées, toujours Emira m'était présente. Mais je me retraçais le calme de sa figure en me passant au doigt cet anneau; les yeux qui lancent la lumière n'avaient rien de brûlant et la bague en cheveux donnée à la petite, tout cela s'explique; c'est le jeu d'un enfant, c'est l'amusement innocent d'une âme paisible. La tante a raison, ce joujou va plus loin que le doigt, mais la jeune femme n'y a pas pensé, c'est une chose d'adresse, voilà tout ce qu'elle y voit. Je pris soin pourtant que cet anneau ne se rompît pas, il était

si peu solide, fait d'un tuyau de plume avec des cheveux si fins (car ses cheveux très abondants, fort longs, étaient d'une extrême finesse, je les lui ai tressés, relevés si souvent), si j'achetais un anneau en argent pour qu'elle refît une autre bague, je la conserverais et je me rappelai celle que j'avais portée à Paris, que je gardai. Cela fut exécuté et pour la première fois je rusai, en disant que la bague s'était défaite et perdue; je priai Emira de m'en faire une autre sur ce jonc plat en argent que j'avais retrouvé, supposai-je, chez moi, car je venais de l'acheter. Elle n'avait pas de crin, chez le paysan il n'y avait qu'un âne, je voulais emporter la bague le même jour... La bonne tante, malgré son observation, rassurée par la confiance qu'elle avait dans l'innocence de sa nièce et par l'apparente indifférence que j'avais mise au premier don, fut la première à proposer de mettre encore à contribution le chignon; elle vit faire l'anneau; elle le vit mettre à mon doigt, et elle s'en amusa, fit quelques plaisanteries qui excitèrent à rire. Il faut savoir qu'alors, à Chartres, pendant les vendanges, on se permettait beaucoup de libertés, qui quelquefois, dégénéraient en licences. J'ai vu le père d'Emira passer, dans des jeux, les bornes, devant sa femme et sa fille. Quelque plaisir que j'aie à me rappeler ces moments si éloignés dans ma vie, et à les retracer comme s'ils venaient de se passer, je tairai toutes les agitations de mon âme pendant plusieurs jours et mes nuits d'insomnies, de désirs, d'espoir, de craintes, etc...

Je pensai qu'une déclaration d'amour en vers se ferait lire comme objet de littérature plutôt qu'une lettre en prose. Je rimai donc et la bague fut mon sujet. Je parlai des anciens preux qui en recevant de quelque belle une boucle, une tresse de cheveux qui, je ne sais pourquoi, sont toujours blonds, et en les attachant à leur bras, sous le nom d'emprise, leur juraient pour toute la vie amour et fidélité et je demandais si cette bague que

j'avais reçue était un don du cœur qui s'enchaînait au mien, depuis longtemps dévoué au bonheur de la seule femme que j'eusse aimé; mais que si je ne devais la regarder que comme un jeu d'enfants, s'il m'ôtait toute espérance, ce serait avec douleur que je la rendrais, puisqu'elle n'aurait plus de prix à mes yeux.

Nous lisions alors les œuvres d'Arnaud Baculard, les *Epreuves du sentiment,* ouvrage moral qui a été traduit dans toutes les langues. Je plaçai ma pièce de vers dans le livre à la nouvelle qui devait nous occuper, Nous étions ce jour-là seuls dans le jardin, assis sur l'herbe dans une allée, en vue de la maison, selon notre habitude. Je lisais, un peu étendu, un coude appuyé par terre. Emira avait posé son beau bras sur mon épaule et je voyais des larmes humecter ses yeux à mesure que la lecture avançait; j'approchai de ma feuille de papier, avant de lever le feuillet qui la couvrait, je posai le livre sur les genoux d'Emira et prétextant un besoin, je me levai et m'éloignai assez de temps pour qu'elle pût lire, deux fois, mes vers. Lorsque je revins, je la trouvai debout, tenant le livre fermé. Elle était émue à tel point que son sein s'élevait et s'abaissait avec précipitation. Ce mouvement ne pouvait m'échapper, elle avait la gorge forte et jamais elle ne l'avait emprisonnée dans ces cuirasses baleinées, un simple corset de basin ou de taffetas la contenait sans violence. Je cherchai ses regards; elle les détourna sans que j'y aperçusse de colère. Je l'engageai à se rasseoir, pour continuer notre lecture; elle m'offrit le livre sans me répondre et sans s'asseoir. Je remarquai mon papier qui débordait, mais il n'était plus à la place où je l'avais mis; ainsi tout me confirma qu'il avait été lu. Tirant de mon doigt la bague de cheveux, je lui demandai d'une voix mal assurée : Madame, dois-je vous la rendre?

Elle s'était déjà un peu remise, ses beaux yeux fixés

sur les miens, mais sans dureté, elle me dit après un moment de silence, avec plus de fermeté que je n'en attendais :

— Monsieur, si j'étais sûre de la voir à la main d'un véritable ami, je répondrais à ses désirs; il la garderait... Mais je ne la laisserais point à un amant qui croirait avoir avec elle des droits sur moi qui m'offenseraient. C'est à vous à juger si cet objet, donné fort innocemment je vous assure, peut rester en votre possession. Si j'avais choisi un époux, dussé-je m'être trompée sur son caractère, j'eusse réuni en lui seul amour et amitié. Je me sens une âme assez forte pour tout accorder sans partage, à l'homme de mon choix. Si celui que l'on m'a donné avait su me comprendre, l'estime et l'amitié auraient remplacé l'amour que je ne lui ai point promis. On a eu la cruauté de m'isoler de toutes les affections, et sans mon cousin, votre ami, j'eusse succombé je ne sais comment ou sous le malheur ou peut-être sous le déshonneur. La sagesse de ce parent aimable m'a retenue à ma place, car j'aimais la vertu. Je vous donne en ce moment par de tels aveux une marque de franchise qui pourrait paraître extraordinaire, c'est que je compte assez sur votre honneur pour vous demander toute votre puissance contre cette faiblesse de femme qui regarde comme un triomphe d'être aimée. Je vous déclare que j'attache un grand prix à ma propre estime. J'y mets de l'orgueil et jamais je ne serai la maîtresse d'aucun homme; jamais je ne descendrai à ce degré d'avilissement. Un homme, quelque moyen qu'il emploie, ne me possédera pas, à présent que je ne suis plus à moi.

Maintenant que je me suis expliquée, décidez sur cet anneau si vous vous croyez digne de le garder, en me conservant un ami généreux. Songez que je devrai dire à Champion, quand il nous amènera celle qu'il aime : — Sois tranquille, confie ta femme à ton ami, il ne

te trompera pas. — Champion est jaloux, vous le savez; il est jaloux pour moi, pour vous, car il éprouve de la peine, je l'ai vu, quand vous lui présentez quelqu'un sous le titre de votre ami; mais si je lui dis :

« M. Sergent sera ton ami, celui de ta femme, le mien », il me croira et il sera heureux, nous le serons tous. Mais si je lui disais : « — Il ne veut être que mon amant », c'est lui dire : « — Il méprise ta cousine, et il veut la voir déshonorée, elle ne pourrait plus être l'amie de ta femme. »

Ne croyez pas, mes amis, lire un discours de roman. Les expressions peuvent n'être pas toujours les siennes, mais la pensée, les résolutions, tout est vrai, tout est elle, cela est resté gravé dans mon esprit, et d'ailleurs je vous assure qu'à cet âge, elle était étonnante par sa facilité à parler, par la promptitude de ses répliques qui n'étaient point étudiées, parlant sur-le-champ et avec une assurance qui m'a toujours surpris. Soyez donc assurés que je ne lui prête rien dans cet écrit.

J'ajouterai qu'il y a des choses que j'ai entendues, qui ont laissé une telle impression en moi qu'en me les rappelant, je crois encore entendre le son de sa voix, l'accent de sa voix et voir son regard.

Ce discours fit couler mes larmes. (En tout temps, encore à présent, tout acte de vertu, de bienfaisance me produit cet effet). Elle les vit et me tendit la main que je saisis avec transport sans oser la couvrir de baisers : « — Femme admirable, je vous aimerai, je vous adorerai, mais ce sera un culte secret dans mon cœur, vous ne verrez que mon respect, car je saurai me vaincre, vous serez un ange pour moi, vous élèverez mon âme près de la vôtre. Oui, l'amitié triomphera des désirs de l'amant; elle ne sollicitera rien qui puisse vous faire rougir. J'aurai pour vous l'amour d'un frère; j'ai toujours regretté de n'avoir pas une sœur; je sentais qu'elle eût été comme une amante pour moi. (Emira n'a-t-elle pas fait voir dans le général Marceau jusqu'où

se porte l'amour fraternel?) Vous m'aimez, je suis heureux, Madame. » Je ne l'appelais pas encore Emira; ce ne fut qu'après le mariage de Champion que nous lui donnâmes ce nom entre nous; ce fut moi qui le composai du mot Marie qu'elle portait.

L'assurance que je venais de lui donner lui inspira la plus grande confiance et elle eut bientôt occasion de voir que je la méritais. Un jour, nous étions encore assis sur l'herbe dans le jardin, et cette fois en face de la maison. Je lui faisais traduire une scène du *Pastor Fido*. Le soleil tombait à plomb sur nous. La difficulté de cette étude, la chaleur la provoquaient au sommeil, je ne voulus pas l'interrompre et, en effet, elle y succomba et s'inclina en dormant sur moi; le hasard de sa position la fit tomber sur mes cuisses étendues et rapprochées. Le calme de son sommeil annonçait celui de son âme. Je la regardais avec ravissement; ses larges paupières abaissées, cette frange noire qui les bordait comme un ruban de velours... mais plus que cela, ce sein arrondi, cette large poitrine soulevée par la position, que je voyais au travers d'un fichu de gaze attaché avec goût. Seize ans! Mes regards dévoraient ces charmes, mon sang bouillait; je ne pouvais, placé comme j'étais, la couvrir de baisers, mais ce sein, je pouvais le presser; à travers les désirs tumultueux qui m'agitaient, une voix s'éleva dans mon cœur : seize ans, âge de l'innocence! Oserais-je profaner cet abandon plein de calme et de candeur? Ne lui ai-je pas promis, il y a peu de jours, de la respecter? Mais ce sein? Je saisis son mouchoir blanc resté sur l'herbe près d'elle, je l'étends doucement sur cette gorge dont la vue excitait mon trouble. Elle est couverte; je ne dessine plus ces formes; je me suis vaincu. Je reprends le livre qu'elle a laissé échapper; il m'est impossible de lire; je ne puis que la regarder.

Le sommeil ne dura pas longtemps; elle s'éveilla,

surprise de sa position, confuse, immobile; ses regards exprimaient la crainte. Elle remarqua ce mouchoir étendu depuis son cou; incertaine si c'est elle qui l'a placé. Je souris en lui présentant ma main pour l'aider à se relever.

— Soyez tranquille, je vous aime comme doit aimer un frère, c'est moi qui ai jeté ce voile. Aucune mauvaise pensée ne s'est élevée dans mon âme, mais j'ai craint, mon amie (c'est la première fois que je lui donnai ce titre), l'agitation de mes sens dans un moment où le hasard vous livrait, insensible, à mes désirs. Etes-vous rassurée maintenant?

Elle était levée et reprenant un air calme, mais sérieux, elle me dit seulement :

— Rejoignons ma tante, voyons si elle a besoin de nous, et nous rentrâmes à la maison.

Lorsque je revins le lendemain, elle me reçut gaîment comme à son ordinaire, mais il y avait un changement dans sa toilette, un grand tablier de taffetas noir avec ce qu'on appelait une pièce large, remontait haut sur la poitrine, serrait le corps et s'attachait avec des épingles près des épaules; elle renfermait les pointes d'un épais mouchoir de soie de bon goût, qui, en se croisant, couvrait la gorge. Mais quelque soin qu'elle eût mis à ces apprêts, il lui avait été impossible de dissimuler des formes que la nature avait tracées pour séduire. Je pensai bien que cette modeste précaution avait été inspirée par ce qui s'était passé la veille. Mais elle ignorait, et ne le sut que beaucoup plus tard, l'effet d'une organisation toute particulière chez moi et qu'il faut développer. La vue et le toucher d'une étoffe de soie irrite mes sens, y infuse une sensation voluptueuse. Cette irritabilité singulière des nerfs existe encore à présent malgré mon grand âge; je ne vois pas sans émotion le sein d'une femme quelconque, couvert d'un shall de soie ou d'un foulard; mes regards y restent fixés avec ardeur,

tandis que je vois avec repoussement une gorge presque nue qu'on affecte de montrer, et comme un tas de chiffons, cet amas de pèlerines, de collerettes à la mode en ce moment. Voici qui est inexplicable, et peut-être extravagant, c'est que je suivrai des yeux, en éprouvant un certain plaisir, une femme vêtue d'une robe de soie, unie surtout, à plis nombreux, sans examiner la beauté de sa taille, dussé-je même m'être assuré que cette femme est un laideron. J'ai cru pendant longtemps que le bruit que fait une étoffe de soie (chanté souvent par les poètes) dont Emira était vêtue faisait sur moi une impression agréable, parce que ce bruit venait de la personne que j'aimais.

Mais, me demandais-je, pourquoi éprouvai-je une impression plus vive lorsque mes mains pressent son corps couvert de soie que lorsqu'elle est vêtue d'une belle mousseline qui ne dérobe pas autant la souplesse élastique de sa chair? Pourquoi n'éprouvai-je que quelque chose de repoussant si je sens sous mes doigts un tissu de laine, fût-ce du casimir fin? Pourquoi, lorsque je la voyais s'habiller, étais-je plus ardent à la couvrir de baisers, en la voyant se draper avec goût dans sa robe de soie? Enfin je me suis rendu à peu près compte de ces pourquoi extraordinaires, en observant que, sans y penser, sans dessein, l'esprit occupé, étant seul, mes mains oisives vont chercher la doublure de soie de mon habit que les papilles nerveuses de mes doigts tâtent, froissent, en me faisant éprouver un frémissement de plaisir; ou en préférant ceindre mon cou d'une cravate de soie moelleuse, que je noue sans art comme sans apprêt et que cependant ce soin a quelques délices pour moi. Enfin j'ai tant de repoussement pour le toucher de la laine que je suis au supplice si je dois jouer sur une table couverte d'un tapis (Emira avait l'attention de relever les dez et les cartes pour me les donner, afin que mes doigts ne frottassent pas le tapis); je n'ai

pourtant aucune espèce de manie en aucun genre. Je puis donc conclure de ces observations que ce n'est pas l'amour qui anime mes sens dans ce cas, mais que l'effet y produit un sentiment qui lui ressemble. Ainsi donc Emira dut me paraître plus provocante qu'elle n'avait l'intention de l'être, en adoptant cet ajustement.

Je n'obtenais de faveurs d'Emira que de serrer sa main, de m'asseoir à ses pieds pendant nos lectures, d'appuyer quelquefois mon bras sur ses genoux avec mon livre pendant que chacun de nous faisait ses remarques (10) et lorsque nous étions à table, partout, ou à jouer, de sentir son pied, que je cherchais, s'appuyer légèrement sur le mien, tandis que nos regards étaient discrets et ne révélaient rien. Je lui dérobais en prenant garde d'être surpris par elle d'autres plaisirs. J'emportais furtivement le mouchoir de soie qui lui avait servi à Mousseaux à me cacher cette gorge si attrayante, je le plaçais sur mon cœur, où il resta jusqu'à ce qu'il tombât en lambeaux. Elle ne le sut que parce que, l'ayant entendue soupçonner sa jeune servante, jolie fille et joli sujet ou une pauvre femme de service, je m'empressai de les justifier, en lui ouvrant ma chemise, je lui dis : — Voilà le voleur; il m'avait dérobé des charmes qui me séduisaient, je l'en ai puni en l'enfermant là; il n'en sort que pour recevoir les baisers qu'il m'a enviés.

Souvent, étant seul dans sa chambre, sûr de n'être pas vu, je donnais d'ardents baisers sur des vêtements que je trouvais sur des fauteuils, sur le lit, ma bouche se collait avec transports sur un mantelet, une pelisse de satin bordé de poil et surtout aux endroits qui

(10) C'est le sujet d'une esquisse d'un dessin que je devais faire et que Champion m'avait demandé pour lui. On y voit cet ami qui vient de rentrer chez lui, donnant un baiser sur le front de sa femme, qui a sa petite fille emmaillotée sur ses genoux. Emira a laissé prendre sa main par son cousin qu'elle regarde, je suis assis à ses pieds sur un marchepied et mon bras s'appuie sur ses genoux. Ce dessin que je n'ai pas exécuté à cause des événements qui eurent lieu et par rapport à Victorine que je voulais éloigner de ma mémoire, je le ferai peut-être à présent, elle est morte. (Note de Sergent.)

avaient touché son sein, je les pressais avec ivresse sur mon cœur. On trouvera ces vêtements dessinés d'après nature dans mes portefeuilles, je ne les ai pas perdus, je les revois avec plaisir.

J'avais toutes les jouissances de l'amour quand, m'en-parant d'une de ses mains, elle me la laissait, mais cela ne nous arrivait que devant Victorine qui savait que nous nous aimions. Cette amie avait sa fille sus-pendue à sa mamelle depuis quelques mois. Un jour qu'une légère indisposition la retenait au lit, cet enfant, sans langes, jouait déjà avec ses deux mamans, car Emira, hors de lui présenter son sein, partageait tous les soins qu'en prenait sa mère; on eût dit que cette petite créature était sa chair et ses os... Nous étions près du lit, chacun d'un côté; en causant, je jouais aussi avec l'enfant, mais ce fut pour saisir la main d'Emira. Victorine, qui vit ce mouvement, s'occupa de nos affec-tions, quelques efforts que fît mon amie pour faire changer d'objet à cette conversation que je soutenais au contraire. Victorine lui dit : — Laisse-nous donc, cou-sine, tu te désoles, tu dis que tu l'aimes et je ne t'ai jamais vu recevoir un baiser de ton ami! Quoi! au premier jour de l'an, j'en reçois deux ou trois et ce sont les premiers après mon mari et le tien. Je lui sais gré de cet empressement, car, avec les autres, ce n'est qu'une cérémonie fort ennuyeuse et, lorsque vient ma fête, en acceptant son bouquet dont je me pare de préférence à tout autre. Oh, mon amie, ces baisers-là sont ceux de tout le monde; tu abandonnes tes joues, voilà tout. Je suis sûre qu'il serait plus heureux de ne prendre qu'un baiser, mais sur tes lèvres : voilà comme on est embrassé par son ami.

— Jamais, dis-je, je n'ai cueilli ce plaisir ni osé le demander.

— Nigaud, on ne le demande pas... et quand elle se fâcherait pendant une heure, pendant un jour, crois-tu

qu'elle t'en aimerait moins! Allons, madame, je veux que vous prêtiez là, devant moi, votre jolie bouche à votre ami, je veux voir vos deux cœurs sauter sur vos lèvres. Courage, Sergent!

Je passai de l'autre côté et malgré l'air sérieux et embarrassé qu'avait Emira, je la serrai dans mes bras, elle se détourna et me présenta sa joue.

— Non, non, ce n'est pas cela, Cocotte (nom que Champion et Victorine lui donnaient souvent). Je pris le baiser malgré la résistance qui n'était pas une coquetterie agaçante, car elle me repoussa et me fit de la main signe de reprendre ma place de l'autre côté du lit et elle dit, avec un a. ent qui me pénétra parce qu'il n'y avait pas d'humeur :

— Qu'as-tu fait, Victorine! peut-être bien du mal. Ce fut en vain que je cherchais ses regards pour y lire; elle se détournait. Je saisis encore sa main restée immobile sur le lit; aucune expression de ses doigts ne répondit à la pression des miens; je vis alors une larme sur ses paupières.

— Pardonnez, mon amie, mon estimable amie, aucune pensée n'est venue souiller ce baiser délicieux dont le souvenir ne s'effacera pas. (En effet, depuis que je l'ai perdue, je me le suis rappelé avec toute sa douceur, entre mille autres que j'ai pris. Quelle impression laisse le premier baiser de l'amour! quoique refusé... peut-être est-ce parce qu'il est refusé qu'il se grave si profondément; la pudeur le rend céleste.)

— Ce baiser n'a fait qu'augmenter les sentiments de respect que je vous ai promis. C'est le baiser d'un frère qui adore sa sœur.

— Tu es fâchée contre lui, contre moi, chère cousine, dit Victorine qui s'éleva sur son séant et attira sur elle Emira pour l'embrasser. Elle ajoutant en riant et en me regardant : « Je ne te l'ai pas ôté, ce baiser, non, il t'appartient tout entier. Non, Sergent, j'ai baisé ses

beaux yeux qui sont fâchés contre nous »; s'adressant à sa cousine, qu'elle embrassa encore : « Pour nous pardonner, donne-lui ta main, qu'il la baise; veux-tu la lui donner ou je te bouderai pendant huit jours, je ne t'appellerai que madame! »

Je me penchai sur le lit et je couvris sa main de baisers. Un moment après, elle dit :

« — Je vous laisse. — Déjà? ma petite. Tu reviendras tantôt de bonne heure. — Je ne sais pas. » Elle était toujours sérieuse. « — Je vais vous reconduire, Madame », car je désirais lui parler étant seuls. « — Non, Monsieur, ne laissez pas seule Victorine. Elle pourrait avoir besoin de quelque chose... » Les jeunes gens n'avaient pas de domestique.

— Faites-moi le plaisir de rester; et elle sortit. Ses yeux ne me dirent rien. C'est que, quand elle avait pris une résolution, elle était inébranlable. Telle fut toujours la force de son caractère dont Agatophile a ressenti les heureux effets; en l'élevant, elle n'eut jamais de ces faiblesses qui sèment bien des défauts, même des vices chez les enfants.

En la revoyant chez elle le lendemain, la douceur de ses yeux me rassura, et pour répondre à la prière que je lui fis de ne pas me déguiser les motifs de sa froide réception, elle me dit :

— Je vous ai promis que rien de ce qui se passerait en moi ne vous serait caché, il faut que vous sachiez que votre baiser hier m'a fait beaucoup de mal. Quelle imprudence de ma cousine! Comment! vous qui la connaissez à présent, avez-vous pu accéder à ses désirs? Voudriez-vous qu'aussi faible qu'elle, je lui devinsse inutile?

J'allais me justifier...

— Ecoutez-moi, ne m'interrompez pas. Je vous ouvre mon cœur. Ce baiser, je le répète, m'a fait mal; il a produit en moi une sensation qui m'était inconnue; mon

cœur a palpité d'une force qui devenait presque douloureuse et qui était cependant accompagnée d'un sentiment de plaisir qui pouvait être dangereux, car je me suis surprise avoir la volonté de vous rendre ce baiser... de même. Je m'explique; ce baiser donné avec délicatesse me semblait pur, innocent; il m'égarait. Je fusse tombée dans vos bras. Je vous dois une confidence entière qui vous prouvera que je vous estime assez pour ne pas craindre que vous en abusiez. Cet instant m'a révélé que je vous aimais avec plus de passion que je ne voudrais, que je ne devrais; l'amitié ne va pas jusque-là. Deux fois, mon cousin m'a embrassée de même et je n'en ai rien éprouvé; j'y ai été parfaitement indifférente. Jusqu'à présent mon cœur n'a battu ainsi dans mon sein que par la crainte; vous êtes le premier qui lui ayez donné ce mouvement par une autre cause dont j'aie pu jouir. Après m'être retirée de chez Victorine, j'ai examiné cette impression qui me suivait, je l'ai comparée à celle que j'éprouve sous les baisers de M. Champion... Songez que je parle à un ami que je crois plein d'honneur; assurez-le moi et je continue.

Je lui serrai la main, ce fut toute ma réponse. J'étais déjà trop ému. Elle reprit et son regard fut imposant :

— Cette nuit, M. Champion s'est approché de moi. (Il y avait longtemps que leurs lits étaient séparés.) Sa bouche a, comme à l'ordinaire, froissé brusquement la mienne qui ne répond point à des élans qui me repoussent, malgré ce que peut la raison, parce que je n'y trouve pas le symptôme de l'amour tel que je le conçois. Cet emportement brutal qui tombe comme un plomb, je l'ai comparé à cette douce pression de vos lèvres effleurant les miennes, à cette retenue dont je vous ai su gré, lorsque je suis revenue de l'agitation de mes sens, cette comparaison n'a pas été à l'avantage de celui qui a le droit d'exiger que je partage ses désirs. Un mou-

vement trop vif que j'ai fait pour m'y refuser l'a irrité et j'ai dû supporter quelques apostrophes qui ne pouvaient qu'affaiblir la résolution que je prenais de me faire violence sur ce repoussement machinal. J'avais tort avec lui; je suis sa femme; je revins froidement, car que signifie cela sans amour? Je m'abandonnai à ses lèvres brûlantes, humides... j'étais un marbre. Il m'a quittée en me repoussant violemment. Je l'ai entendu murmurer dans son lit sans rien comprendre, mais à la fin, je l'ai entendu dire, après des épithètes outrageantes :

— Elle ne reçoit pas comme cela tout le monde.

Ce mot *tout le monde* m'a déchirée. J'ai passé le reste de la nuit dans les larmes. Il m'accuse de me livrer à tout le monde, moi!... et puis je me disais : — Il a raison. Est-ce ainsi que j'ai reçu le baiser près du lit de Victorine? Ah! cousine, où m'as-tu placée? Je ne puis plus répondre à ce mari, qui m'outrage par d'odieux soupçons...

Ses yeux furent encore inondés de larmes. J'employai tout ce que je crus capable de la calmer; j'y parvins difficilement et ce ne fut qu'en promettant de ne solliciter jamais une semblable faveur.

Il y avait longtemps que notre intimité était montée au plus haut degré déjà; tout m'avait été confié. J'obtenais dans nos épanchements quelques douces faveurs; elle recevait mes baisers sur son front, j'en couvrais souvent ses yeux qui me charmaient; elle me permettait quelquefois de coller mes lèvres sur sa bouche; la mienne ne le lui demandait pas, mais un soupir, mes regards fixés sur cette partie si attrayante de sa figure, où, comme je le disais à Longhi à Milan, on voyait à tous les instants voltiger un essaim d'amours, en disaient plus que des paroles toujours froides... Ah, que les yeux saisissent bien mieux que les oreilles toute l'expression de l'âme!... Le signal était donné par un sérieux sourire, fin, un léger mouvement de ses lèvres...

je ne me précipitais pas dessus, j'en approchais comme si j'eusse craint de les toucher; quelquefois, rarement, elle me permettait un second baiser et je me soumettais. Un soir donc, elle vint chez mon père qui l'aimait, je crois, autant que moi. Dans mon cabinet, où était déjà ce portrait qui est ici, suspendu à côté de ma table, orné d'allégories. Elle était parée avec goût, vêtue en soie couleur cramoisi fanée (car je suis en état de détailler tous les vêtements qu'elle a portés), un beau et long mantelet de taffetas blanc garni en *tull*, couvrait en partie sa gorge à demi voilée par une espèce de cravate en filet de soie, qu'on appelait une *bouffante*, laquelle se réunissait vers le milieu de la poitrine au moyen d'une bague en or ou à petits brillants, comme en ce moment nos dames portent leurs petites cravates de soie, excepté que les bouts de la bouffante étaient enfoncés dans le corset au milieu de la gorge où ils se groupaient serrés.

Nous avions causé quelque temps; j'étais debout devant elle sans autre motif que de la voir mieux... davantage qu'assis à côté; elle était alors si séduisante, et toujours elle a gagné à la lumière des bougies. Je passai un de mes bras autour d'elle, quoique elle fût assise sur un fauteuil. Quelques baisers avaient porté un feu dans mes veines que j'eus peine à contenir, comme vous allez voir. Le mouvement qu'elle fit pour faire retirer mon bras fit sauter l'épingle qui retenait ce mantelet à peine croisé et sa gorge fut entièrement découverte. Cette malheureuse étoffe, comme vous le savez déjà, agissait sur mes nerfs. Sa vue acheva d'enflammer. J'oubliai... et ma bouche posait sur ce sein qui palpitait, un tour de dentelle assez large qui bordait, selon l'usage, sa robe qui ne renfermait que partie des deux globes, céda et un emportement bien différent l'un de l'autre, que nous fîmes tous deux et un bouton frais de couleur, mais de feu sous mes lèvres, les fixa l'espace d'un

éclair... Une convulsion nerveuse violente se manifesta dans tous ses membres. Elle était musculeuse, forte, par les exercices de sa jeunesse (comme vous le lirez dans l'imprimé); elle se débarrassa de mes bras en les arrachant et en me repoussant presque à me renverser, car ma témérité m'avait incliné sur elle; son regard était fixe, sec, immobile, il m'effraya; cette immobilité avait la stupidité de ces yeux d'émail enchâssés dans une tête de cire; puis sa tête tomba sur son épaule opposée à celle que ma bouche avait pressée; sa bouche ouverte exhalait des soupirs précipités; elle resta sans mouvement.

Dans quelle perplexité je me trouvais! Son haleine sortait de ses poumons froide comme la glace; ses yeux s'étaient fermés; ses jambes s'étaient étendues; elle paraissait près de glisser de son fauteuil sur le pavé; je pris ses mains, elles étaient froides et cédaient à mes mouvements comme celles d'un agonisant. Pour les réchauffer, j'en introduisis une sur ma poitrine qui était brûlante, c'était un glaçon qui me saisit avec douleur. Sa gorge était encore découverte; je me hâtai de rassembler dessus son mantelet, d'en réparer le désordre, Un tremblement agita tous ses membres et elle laissa échapper des sons qui semblaient sortir avec peine d'une poitrine oppressée qui est étouffée, de ces sons de cauchemar. Je ne pouvais lui donner de l'air que par deux portes, l'une de mon antichambre sur un étroit escalier, l'autre dans ma chambre à coucher : ma fenêtre était condamnée à ne pas s'ouvrir à cause de ma table et de mon châssis de graveur. Je ne pouvais pas appeler la domestique pour m'aider à rappeler ses sens, c'eût été une imprudence qui l'eût compromise sur une fausse apparence. Je baignai son mouchoir dans de l'eau de Cologne, à défaut de vinaigre, je lui en frottai les tempes, je la lui fis respirer, je lui versai de cette eau dans les

mains en les frictionnant avec les miennes. Elle resta près d'une demi-heure dans cet état.

J'étais à ses pieds, versant des larmes, maudissant mon emportement. Sa figure exprimait la douleur, elle n'en était que plus jolie, plus intéressante, mais cette haleine glaciale m'épouvantait, je serrais avec force ses mains dans les miennes, je les baisais en les mouillant des pleurs que je versais; je lui parlais : « Pardon, pardon, chère amie », disais-je d'une voix altérée. Elle revenait peu à peu; sa tête se soutint; elle la tourna de mon côté, ses yeux à peine ouverts; elle la laissa retomber sur sa poitrine; bientôt un torrent de larmes se fit jour à travers ses paupières, ses soupirs étaient précipités; elle proféra quelques mots que je n'entendis pas assez pour les distinguer; puis, faisant un effort, elle retira ses mains avec une secousse forte comme dans un mouvement de colère ou de terreur et elle prononça avec un accent que je ne saurais exprimer, car sa voix avait des nuances qu'on ne peut peindre, elle prononça ces mots : « — Monsieur Champion, suis-je assez punie! »

Après un intervalle de silence et sans me regarder :

— Plus d'amis... Seule avec le malheur!

— Non, m'écriai-je, en cherchant à ressaisir ses mains qu'elle retirait toujours, non, tu ne seras pas seule, non, amie, si l'amour m'a égaré un moment, si j'ai violé mes serments, l'amitié te vengera; il me fallait une faute pour me faire connaître le trésor que j'allais me ravir par elle.

J'avais à la main son mouchoir avec lequel j'avais essuyé les larmes qui tombaient et mouillaient son mantelet, cause de ce désordre de mes sens; je voulus étancher avec mes lèvres ces gouttes qui reparaissaient sur ses joues; elle détourna la tête; je ne sentis que ses cheveux que je baisai avec transport (on voit dans tous mes dessins d'après elle deux grosses

et belles boucles descendant derrière les oreilles et posant sur les épaules); un second mouvement qu'elle fit plaça ma bouche sur son cou, derrière une boucle de ses cheveux. Ses yeux se portèrent lentement sur moi, ses yeux me parurent ternes, languissants, exprimant une morne douleur qui ne devait avoir rien d'aigu; ses yeux n'étaient plus étincelants et cependant que de choses j'y pouvais lire; nous nous regardions sans proférer une parole. Elle rompit la première ce silence, ayant toujours ses yeux fixés sur les miens :

— Je vous avais confié mon honneur, je vous avais prié de le mettre sous la sauvegarde de l'amitié, si vous me surpreniez dans un moment de faiblesse. (Tout ceci est presque textuel pour les expressions; tout s'est imprimé dans ma mémoire en passant par mon cœur. Je n'ai rien oublié.) Sûre de vos promesses, je vous ai livré mon cœur, je vous ai dit que je vous aimais, que je n'avais encore aimé personne, hors mon père et un de mes frères (Impossible d'aimer l'aîné) et vous m'avez trompé en abusant de ma confiance... j'ai eu tort. J'ai commis une imprudence en venant chez vous; je croyais que vous m'y respecteriez comme chez moi où tout vous dit que je ne suis pas à vous, que je ne dois pas y être. Ah! vous m'avez enlevé tout ce qui pouvait m'aider à supporter le poids d'une existence que vous ne connaissez pas. Je vous avais élevé jusqu'à moi... (Ici sa voix devint plus ferme, sa physionomie prit un caractère de fierté. (Voir ses notes sur la dignité de l'homme, toutes de sentiments.) Et ce soir, vous avez tenté de me ravaler à vos pieds humiliée. (Avec un accent de mépris :) Insensé! Vous renonciez au titre saint d'ami, pour devenir un amant comme le sont des milliers d'hommes.

Inutile de dire tout ce que je répondis pour, non me justifier, mais pour la calmer. Ce n'est pas de moi que j'ai voulu vous entretenir, mais d'elle, de cette créature angélique, étonnante, que j'ai adorée.

— Il n'est plus temps, je ne puis vous fuir, je vous ai dit que je vous aimais. Je ne savais pas encore ce qu'était l'amour, je le redoutais; il m'a surprise sous le nom de l'amitié; je vous suis attachée pour la vie, je le sens, j'en suis effrayée; ne dois-je pas l'être à présent? Vous l'avez voulu. Tous les hommes me sont indifférents; je ne verrai que vous. Pourquoi ne m'aimez-vous pas comme une sœur? Vous me l'aviez promis. Entre frère et sœur, on peut se donner chastement des témoignages de tendresse. Je n'avais promis amour à personne, je n'ai donc rien trahi; on m'a liée à un homme qui n'a pas voulu de mon estime et qui, par d'injustes reproches, veut me mettre au-dessous de lui. Apprenez ce que j'ai su peu de temps après que je fus jetée dans ses bras. Il m'avait déshonorée avant de me faire prononcer un serment qui le rendait maître de ma personne... de ma personne seulement; il le savait; eh bien! il avait répandu le bruit que je m'étais livrée à ses désirs, qu'il était urgent de hâter notre mariage pour que je ne couvrisse pas de honte mon nom, celui de ma famille. Cette horreur s'était accréditée; heureusement la nature a justifié mon innocence et je n'aurai jamais d'enfant de cet homme que je reçois près de moi par devoir (Textuel). Un jour peut-être vous en saurez plus, aujourd'hui vous n'êtes pas en état de m'entendre, vous m'avez placée trop près d'un abîme... Mais au nom de cet amour que vous voulez que je croie, laissez-moi sans rougir de moi-même, supérieure devant cet homme que je mépriserais s'il n'était pas mon mari. Que lui dois-je de plus que d'être par mes sentiments au-dessus de ses odieux reproches?... Je veux être vertueuse malgré lui. Aidez-moi donc, vous que j'aime, ô mon ami, me voilà, ne me perdez pas... Oh! ne me perdez pas! j'en mourrais! (Je vous ai dit qu'elle était capable d'un suicide.) Cette journée qui me fait tant de mal sera toujours présente... Faites-la oublier si vous voulez que je sois moins malheureuse.

Je promis tout, elle me pardonna, elle approcha son visage, sa bouche se posa délicatement sur la mienne, je voulus renouveler ce baiser, sa douce main détourna ma tête et l'éloigna; elle était toujours grave et la teinte de tristesse de ses regards, encore humides, n'était pas dissipée.

— C'est le baiser d'une sœur que je vous ai donné, j'ai été entraînée, j'ai vu vos larmes, je les ai crues sincères en remarquant le soin que vous avez pris de réparer le désordre que vous aviez causé. J'ai pensé que vous aviez honte et je me suis dit : « Il est encore honnête homme, mais n'oublions pas cette soirée ».

Ce sont de tels souvenirs dont je m'occupe à présent, à toutes les heures, au milieu du tumulte d'une promenade où je m'assieds comme une machine. N'est-ce donc pas une jouissance?

Que des censeurs hypocrites ou sans sensibilité nous condamnent en criant : — Vous étiez adultères, votre maîtresse était adultère de cœur.

Emira était organisée pour aimer, pour aimer avec passion; elle en a donné la preuve toute sa vie. L'amour, l'amitié ont été ses divinités principales.

Elle a aimé l'Humanité entière avec énergie, car le malheur des autres ne la trouva jamais insensible; elle a été utile à ses ennemis quand le sort les a frappés. Avec une telle âme, pouvait-elle repousser l'amour pour un homme, quand celui qu'on lui avait attaché avec une chaîne qu'elle repoussait, ne fit rien pour en être aimé? Elle aima la vertu avec passion, et aucun des éléments de cette passion n'entra dans les liens qu'on la condamna à porter. Il fallait qu'elle les refusât? Citez-moi donc des exemples qu'une jeune fille ait opposé un refus contre l'autorité de toute une famille? Citez-moi une loi qui eût pu les mettre à l'abri de la persécution qu'elles eussent provoquée, en prononçant ce NON devant le prêtre? Leur cœur gonflé de larmes était tout leur langage. Emira

l'avait dit à M. Champion, ce *non* avant qu'on la parât pour le sacrifice; il l'y traîna cependant; elle lui avait dit la veille qu'elle ne pourrait l'aimer. Sa tante à lui a dit que voyant la répugnance de cette enfant de quatorze ans, on eût cru assister à une cérémonie funèbre. Mais vous nous parlez si souvent de la force de son caractère, de sa volonté puissante, comment concilier cela avec son abandon? Ce fut l'amour filial qui la perdit. Son père se mit à ses pieds, il pressait ses genoux pour obtenir son consentement; cette attitude d'un père, ces prières... elle ne put y résister, elle promit. La veille encore, une jeune amie qui essuyait ses larmes, lui conseillait de dire non; elle la conjurait... J'ai promis à mon père, je suis esclave de ma parole.

Iphigénie chez les Grecs, la fille de Jephté chez les Hébreux se sont vouées à la mort pour obéir à leur père, nous allons voir Emira offerte aussi en sacrifice. Ecoutez la tante de son mari. Je la traduis (c'est d'elle que je sais ce qui suit) :

La victime est dans les bras de celui qui l'a fait passer pour une impudique dont il a déjà joui et qui porte dans son sein le fruit de sa faiblesse que le mariage va couvrir. Malgré ses efforts, il ne put rompre la barrière virginale, l'amour de la victime ne le seconda pas pour hâter le triomphe de l'hymen. Elle a souffert, elle s'est débattue, elle a trouvé dans la douleur des forces pour résister. Quelle nuit! Le matin, elle est encore vierge, cette enfant qu'on a calomniée pour la posséder. Une seconde nuit se prépare. C'est en vain qu'elle s'est dit : Plus de résistance, je dois souffrir. Mais son âme est délicate et tendre; elle ne trouve que de l'emportement où elle espérait de l'amour, elle est dans les bras d'un bourreau que ni ses larmes ni ses prières n'arrêtent; elle résiste encore, car elle est au désespoir; la voilà lancée brutalement sur le pavé! elle a été rejetée de la couche; il a froissé ses membres délicats qui eussent dû être inondés

de baisers; elle est évanouie! Personne ne s'en occupe. (Est-ce que l'on eût traitée ainsi, à moins d'être ivre de vin, une coureuse des rues payée pour jouir d'elle?) Le jour a paru; elle s'est sauvée chez son père. Elle ne veut plus rentrer dans cette maison où elle a été tourmentée, où on l'a outragée en la poussant sur le pavé. Pourquoi aussi tant de résistance? Elle n'avait pas de mère pour la préparer, pour essuyer ses larmes. Sa nouvelle tante la plaignit; elle blâma la conduite de son neveu; elle ignorait la cause du supplice. Vous la saurez, mes amis; elle l'a écrite dans une note de ses cahiers. Enfin prières, conseils, préceptes religieux, autorité paternelle, promesses du mari, qui a cru cependant de sa dignité d'attendre chez lui qu'on lui ramenât la victime, obtinrent d'elle la soumission d'épouse... Elle est devenue femme au milieu de douloureuses convulsions. Tout atteste, c'est encore la tante qui parle, que la lutte sanglante a coûté des efforts de chaque côté. Et cette femme apprend, peu de temps après, que son vainqueur avait marqué au public son triomphe à une époque qui a précédé ce combat. On a dit que telle fleur qui ornait sa tête le jour du serment était flétrie depuis quelque temps. Et c'est celui qui vient d'arracher la rose, qui a répandu ce mensonge indigne d'un honnête homme! Ainsi l'hymen pour elle commence par la douleur et par le mépris. Voilà ce que j'ai su de la tante et voici ce que j'ai appris par la suite d'Emira qui m'a confirmé ces détails, ce dont elle ne se plaignit pas alors, parce qu'elle crut que ce qu'elle éprouvait était une suite naturelle ordinaire... Elle était blessée, non comme le sont toutes les jeunes épouses à qui la nature offre aussitôt dans un plaisir inconnu le remède. Vous verrez que les suites devaient être funestes pour elle. Vous verrez la cause de ma continence, du *Mystère* que je vous confie.

A. F. SERGENT-MARCEAU.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Emile Bouvier : *Initiation à la Littérature d'aujourd'hui*, la Renaissance du livre. — Léon Treich : *L'esprit de Robert de Flers*, Gallimard. — Jules Princet : *La vie héroï-comique des choses*, Figuière. — Paul Faure : *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand*, Plon. — Jean Giraudoux : *Le Sport*, Hachette. — Abel Rey : *La Chance*, Hachette. — Charles Daudet : *Répertoire des personnages de « A la recherche du temps perdu »*, Gallimard. — *Morceaux choisis de Marcel Proust*, Gallimard. — Jean Proix : *Un mysticisme esthétique*, L'artisan du livre. — Dauphin Meunier : *L'Ennui, Madame*, Messein.

Le temps n'est plus où littérateurs et artistes épris de nouveauté ne rencontraient autour d'eux que mauvais vouloir, indifférence et raillerie. Le temps n'est même plus où les jeunes écoles devaient pour s'imposer livrer de vives batailles. On a vu disparaître le type traditionnel du critique qui se considérait comme le défenseur des beautés établies et discutait d'une manière acerbe toutes tentatives pour s'échapper des formes coutumières. Avec un ouvrage comme celui de M. Emile Bouvier : **Initiation à la Littérature d'aujourd'hui**, on assiste peut-être à un spectacle plus étonnant. On voit un esprit très informé, très cultivé, visiblement méthodique et pondéré, se plonger en toute tranquillité d'âme dans le chaos frémissant de la plus moderne littérature et l'examiner avec le sang-froid et le détachement d'un entomologiste.

Sous le regard de M. Bouvier, l'inextricable écheveau des idées et des formes qui se créent sous nos yeux se débrouille avec aisance et ne dissimule plus aucun secret. Le livre achevé, on a envie de remercier un guide aussi lucide et, en même temps, on éprouve je ne sais quel désenchantement : il semble que l'obscur Aujourd'hui, si nettement présenté, ait perdu son mystère, et soit devenu une chose historique. Une mise au point si précise des choses d'aujourd'hui a l'air d'en faire du passé.

La condition de l'art nouveau et de la jeune littérature dans

la société d'après-guerre serait un curieux thème de méditation, précisément parce qu'ils ne suscitent contre eux aucune réaction sérieuse du milieu. Une nouvelle école se présente-t elle avec le vif désir d'étonner ? Elle s'aperçoit vite que personne ne s'étonne plus de rien. De jeunes artistes cherchent-ils à révolter le public ? le bourgeois ne bronche plus. Le public dirait volontiers : tout ce que vous voudrez. Il est en état parfait de non-résistance, de soumission et de résignation. Pas davantage d'opposition du côté de la critique ni de l'Université ! On peut partir à la bataille tous drapeaux déployés, on ne rencontre rien devant soi. Les écoles littéraires les plus belliqueuses ne pourraient plus livrer leur bataille *d'Hernani*, faute d'adversaires. Je me demande quelle sera la conséquence de cet état de choses très singulier. Un mouvement, pour s'affirmer, n'a-t-il pas intérêt à rencontrer devant lui des obstacles ? La contradiction oblige un mouvement à trouver ce point de compromis entre les théories et la vie où se situent les œuvres qui valent.

Et puis le critère du nouveau qui s'est imposé totalement n'est pas sans entraîner des conséquences curieuses. Dès qu'une tendance nouvelle a été bien reconnue, elle est déjà arrivée au point où elle donne l'impression de démodé. Le nouvel esprit artistique oblige l'art à de perpétuelles mues, et il oblige l'artiste lui-même à muer fréquemment, en sorte qu'il est possible de prévoir des carrières artistiques où sous le nom du même individu se succéderont volontairement des artistes très différents. Tel le type d'artiste que je vois poindre à l'horizon de l'avenir et qui ne sera point un monotone spectacle !

Dans ce que M. Bouvier appelle « Littérature d'aujourd'hui », n'y a-t-il pas déjà des choses qui sont du passé ? Les formules s'usent si vite au temps où nous sommes ! C'est en 1918 que Guillaume Apollinaire définissait ainsi « l'esprit nouveau » :

L'esprit nouveau est dans la surprise. C'est ce qu'il y a en lui de plus vivant, de plus neuf. La surprise est le plus grand ressort nouveau. C'est par la surprise, par la place importante qu'il fait à la surprise que l'esprit nouveau se distingue de tous les mouvements artistiques et littéraires qui l'ont précédé.

Et il ajoutait :

L'esprit nouveau est avant tout ennemi de l'esthétisme, des formules et de tout snobisme.

On peut dire que cette définition d'Apollinaire connut une belle fortune au cours de cette période si particulière que fut l'Après Guerre. Eh bien, il est possible de voir que cette esthétique de la surprise offre des signes de déclin. Contrairement au désir d'Apollinaire, elle a rapidement engendré une rhétorique de la surprise, faite de procédés bien étiquetés et bien classés, mais dont l'effet s'est fortement émoussé. On pourrait presque dire qu'à la suite d'une accoutumance rapide, la surprise ne surprend plus. Il faudra chercher autre chose. Pour voir tourner « la surprise » au procédé, il n'est que de lire le *Jérôme ou 60° de latitude nord*, de M. Maurice Bedel, qui obtint l'an dernier le Prix Goncourt. Livre extrêmement adroit, mais tout de ficelles et de trucs et qui dans l'ensemble fait vieillot.

Quant à la recherche forcenée de l'image, que d'ouvrages à leur apparition tout resplendissants sont déjà presque illisibles ! Comme la quête de l'image a vite engendré elle aussi une nouvelle rhétorique ! Que de pages où les images sont là pour elles-mêmes, sans être appelées par aucune nécessité et sans qu'un courant secret de vie les porte ! J'ai lu l'an dernier le roman d'un jeune écrivain certainement doué et intitulé *la Poule aux œufs d'or*. On y voyait aisément toute une méthode d'art tourner au procédé mécanique et à la pure jonglerie ! Signe d'usure.

Nous sommes pris par un inexorable engrenage : nous voulons à tout prix le nouveau et le non-vu, acceptons loyalement que le nouveau d'aujourd'hui soit le vieux de demain. Dans tout cela, une loi vieille comme l'art joue en dépit de tous les engouements. Le nouveau qui n'est que du nouveau, le nouveau qui n'est qu'en surface perd immédiatement sa prime fraîcheur ; le nouveau qui est l'apparence étrange de qualités secrètes et profondes ne passe pas.

Que restera-t-il de la littérature d'après-guerre ? L'avenir répondra. Il est une chose certaine : notre littérature s'est livrée à une série d'exercices qui ne seront pas perdus. Tous les coups ont été joués, toutes les acrobaties ont été tentées, n'y avons-nous point gagné de la souplesse ? Nous avons appris l'art de lancer à toute volée les notations fulgurantes et nous avons également appris à étaler notre phrase en un lacis de méandres qui captent la pensée dans sa complexité touffue. La fantaisie a ouvert des ailes plus audacieuses pour s'élancer dans des mondes hardi-

ment détachés du réel, mais nous nous sommes exercés par sur-
croît à glisser dans les fentes du réel des réseaux de subtiles
radicelles. Nous avons cherché à saisir la pensée à l'état naissant,
dans sa profusion jaillissante et dans son miracle spontané,
mais nous avons essayé de nous servir à froid des mots avec de
nouvelles rigueurs. Ni la pénombre ni l'ombre ne nous font plus
reculer et tout écrivain d'aujourd'hui a pour idéal l'audacieux
plongeur qui va dérober les perles secrètes au fond des mers.
Notre oreille sait entendre le roulis des mondes dans l'éther et
les impalpables chuchotements des replis d'âme les plus cachés.
Nos esprits entraînés à sauter par dessus les obstacles ne s'ef-
fraient plus quand les ponts de la logique leur sont enlevés...
Nous avons quitté les plaines ensoleillées et sûres pour explorer
toutes les cavernes et danser sur tous les sables mouvants.

Oui, notre littérature a chance de sortir de cette période fré-
nétique d'essais que fut l'après-guerre, plus souple et dotée de
terres et de frissons nouveaux... Et, cependant, ce qui manque
à l'époque actuelle, ce sont les œuvres décisives... En chercher la
raison nous mènerait trop loin.

Avouerai-je que j'ai été un peu inquiet en voyant la manière
dont « la littérature d'aujourd'hui » se laisse aisément mettre en
théories par M. Bouvier ? Si la jeune littérature n'enfante pas
beaucoup d'œuvres décisives, n'est-ce point qu'elle se lie trop à
ses théories ? Trop de livres qui ne peuvent vivre si l'on coupe
le cordon qui les unit à la théorie qui les a engendrés ! J'ai l'im-
pression que les théories sont souvent plus intéressantes que les
œuvres elles-mêmes. J'aime au contraire que la théorie naisse du
geste créateur qui s'essaie au lieu de le précéder. J'appelle grandes
œuvres celles dont le plus vif intérêt commence lorsqu'on a enlevé
d'elles ce qui relève d'une doctrine esthétique. Ne perdons jamais
de vue que ce sont les œuvres qui comptent et non les théories.
Et n'oublions pas davantage que le meilleur d'une œuvre, c'est
l'originalité foncière d'un tempérament qui ne connaît pas tou-
jours cette originalité.

Ce que nous appelons « œuvre moderne » (et je reconnais que cette
définition a quelque chose d'arbitraire, puisque chronologiquement
parlant, Pierre Benoît est aussi moderne que Francis Picabia), c'est
une œuvre qui déconcerte nos habitudes, choque même parfois notre

goût, bref une œuvre que nous ne comprenons pas d'emblée et qui, au premier aspect, ne nous semble pas « photogénique ».

Voyez combien cette définition de M. Bouvier fait songer à celle d'Apollinaire que j'ai donnée précédemment. Mais voyez, en même temps que sa part de justesse, le danger d'une telle définition. Combien de fois n'avons-nous pas été dupes d'adroits faiseurs qui ont plaqué sur des éléments insignifiants ou banals un violent vernis d'étrangeté qui tire l'œil de prime abord ! Que d'œuvres dénuées de toute nouveauté réelle ont su se présenter sous l'aspect de l'inhabituel et du jamais vu ! Le vrai critère qui m'intéresserait, ce serait plutôt celui qui me permettrait de distinguer entre des œuvres d'apparence moderne celles qui comptent et celles qui ne comptent pas. Songez qu'il est des surprises qui s'obtiennent à bon compte et songez d'autre part qu'il est des nouveautés enfoncées aux profondeurs d'œuvres qui, à première vue, ne choquent pas nos habitudes. « Je m'avance masqué », disait Descartes. A côté des œuvres qui vous crient immédiatement : Voyez comme je suis moderne, — il en est d'autres qui cachent à la majorité des regards une plus secrète et plus inquiétante nouveauté.

Je n'insiste pas sur un certain nombre de menues erreurs matérielles de M. Bouvier. Mais il est des points où j'aurais à faire quelques observations. M. Bouvier va-t-il assez loin dans son effort pour distinguer la correspondance baudelairienne de la métaphore romantique ? Cette question ne saurait être trop approfondie. La métaphore romantique tend simplement à enrichir ou surcharger la phrase, comme vous le voudrez ; la correspondance baudelairienne crée un nouveau langage, concret à l'extrême, concentré au possible et qui fait appel sans trêve à l'intuition divinatrice.

Peut-être, d'autre part, M. Bouvier tend-il instinctivement à vouloir donner à la littérature d'aujourd'hui plus de cohésion et d'unité qu'elle n'en a réellement. Les œuvres qui procèdent des *Chants de Maldoror* et des *Illuminations* de Rimbaud diffèrent profondément de celles qui procèdent de l'intellectualisme mallarméen.

M. Bouvier ne glisse-t-il pas trop sur la question de l'Inconscient dans la littérature d'aujourd'hui ? Qu'entendent les jeunes écrivains par cet Inconscient qu'ils veulent laisser s'expri-

mer ? Est-ce que ce mot Inconscient n'abrite pas des notions très différentes et dont certaines s'excluent l'une l'autre ? Les techniques d'interrogation de l'Inconscient ne devraient-elles pas varier du tout au tout, suivant qu'on opte pour un sens ou un autre ? Que vaut généralement l'exercice dénommé « dictée automatique » pour sonder l'Inconscient ? D'où vient que cet élément qui dans les *Illuminations* jaillit des profondeurs et vous ébranle si étrangement n'apparaisse pas dans la plupart des dictées automatiques ? L'Inconscient parle-t-il en toutes âmes et quand on veut le faire parler ? En vérité, il y aurait des multitudes de problèmes intéressants à se poser en marge du livre de M. Bouvier.

J'ai vu jouer comme tout le monde les pièces de Robert de Flers, qui fut un homme charmant et conquit à juste titre la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Je n'avais jamais voulu lire à tête reposée le théâtre de cet homme aimable. M. Léon Treich (**L'esprit de Robert de Flers**) m'a contraint à cette lecture. Et j'en suis sorti un peu attristé. A la page 40, Robert de Flers exprime ses théories théâtrales. Il recommande l'audace à l'homme de théâtre, mais quelle audace : « choquer un peu et rassurer tout de suite », faire apparaître à distance des écueils qui semblent menaçants, mais qui sont en réalité « délicieusement capitonnés »... Ombres de Shakespeare et de Molière, que penseriez-vous de ces écueils « délicieusement capitonnés » ? Je n'insiste pas. Ne songeons qu'aux heures rapides où notre esprit indulgent se laissait prendre aux artifices sans mystère d'un esprit qui nous prodigue les éphémères gaîtés.

Jules Princet fut le fondateur du Théâtre aux Champs, qui donna ses représentations en la coquette ville d'Aulnay-sous-Bois. Un groupe de ses amis a réuni, sous le titre **Vie Héroï-Comique des choses**, des proses et des vers de cet écrivain qui eut beaucoup de zèle pour l'art, parlait avec charme, et suscitait l'amitié autour de lui.

M. Jules Princet me semble procéder de Jules Renard : minutie, ingéniosité, fantaisie, humour, toutes qualités déployées avec des grâces de libellule papillonnant autour de sujets minuscules. Tous les quelconques objets de tous les jours et qui sont le matériel de notre plate vie quotidienne, Jules Princet les fait sortir de leur inertie et leur donne une âme agile et pimpante. Et cela

produit des effets assez inattendus de voir une nappe, une serrure, un gril, une aiguille minauder devant vous et vous faire des confidences.

A vrai dire, il faut parfois un peu de bonne volonté pour se placer sur le plan même de Jules Princet : j'ai quelque mal à voir dans le gril le parfait emblème du poète lyrique, mais je n'ai pas non plus d'objection décisive contre cela... Ne limitons pas le clavier des correspondances et n'ayons point crainte d'affirmer que n'importe quoi peut être symbole de n'importe quoi ? Tout est dans la manière...

Aux admirateurs d'Edmond Rostand je signale le livre fervent de M. Paul Faure : **Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand**. De multiples anecdotes feront aisément convenir qu'Edmond Rostand était un homme poli, aimable, généreux et délicat. Et ceux qui gardent encore le souvenir de Cyrano et de Roxane apprendront que le fond même de la pièce est tiré d'une aventure personnelle de Rostand qui, voyant un ami timide et gauche incapable de faire sa cour à une jeune fille qu'il aimait, se mit à diriger sa stratégie amoureuse, à rédiger les lettres à la belle et conduisit ainsi le jeune homme et la jeune fille au mariage.

La vogue des pensées et des maximes continue. Je me permets de rappeler aux lecteurs du *Mercure* que les auteurs actuels de pensées détachées ont été précédés dans cette voie par M. Charles Régismanset qui a composé quelques recueils fort piquants. Dans **le Sport**, M. Jean Giraudoux nous comble en fait d'ingéniosité et de tours inattendus. On pourrait dire que M. Giraudoux se livre à des sports d'esprit lorsqu'il parle des sports physiques On pourrait dire encore que chacune de ses réflexions plus qu'une pensée est un tour d'acrobatie. Et nous reconnaissons de bon cœur que pour battre des records d'imprévu, à lui la palme ! Quel merveilleux jongleur, ce Giraudoux ! Quelle dextérité à nous donner l'impression de la plus surprenante nouveauté, à l'aide des figures de rhétorique les plus classiques !

Ni la finesse, ni la pénétration psychologique, ni l'art du bien dire ne manquent à M. Abel Rey (**La Chance**). Et çà et là, quelles jolies formules à la fois bien frappées et suggestives : « La chance, c'est la guigne des autres». Et encore « La Chance, c'est la poésie du destin ».

Nous sommes en pleine saison proustienne. M. Charles Daudet vient de nous donner un **Répertoire des personnages de « A la Recherche du Temps perdu »**. Inutile d'insister sur l'évidente utilité de ce livre méritoire. A lire également les « **Morceaux choisis de Marcel Proust** », où l'on retrouvera les plus célèbres pages du grand écrivain. Ces deux livres sont précédés de deux brèves et substantielles préfaces de M. Ramon Fernandez.

Je m'en voudrais de ne pas signaler « **Un mysticisme esthétique,** » de M. Jean Proix, qui, à propos du poète Rossetti, émet de pénétrantes réflexions sur les rapports du mysticisme et de la poésie. Je me permets enfin d'attirer l'attention sur un livre charmant de Dauphin Meunier (**L'Ennui, Madame**), où se révèle un moraliste subtil, ingénieux, doué d'un sens affiné des choses du cœur et dont l'expression est d'un goût très sûr.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Emile Henriot : *Poésies*, Plon. — Henry Charpentier : *Signes*, « Au Pigeonnier. » — Jean-Joseph Rabearivelo : *Volumes*, « Imprimerie de l'Imerina », Tananarive. — Suzanne et Marcel Plécéla : *Eros Nomade*, « la Mouette », Le Havre.

Emile Henriot : quelle fraîcheur de poésie exquise, doucement azurée, tendre et discrète au moment de ces triples débuts, il y a longtemps déjà, Emile Despax, le plus nativement et ingénument élégiaque avec sa sensualité souriante et assouplie — (peut-être, plus précoces, ses débuts, *Au Seuil de la Lande*, ont précédé un peu ceux de ses camarades d'âge et d'inspiration, même de Charles Derennes ?), — Paul Drouot, et enfin Emile Henriot, que, lui du moins, la Guerre a épargné (ainsi que Louis Thomas, j'aurais tort de l'oublier.) Emile Henriot, ses *Aquarelles*, ses *Vers Anciens* me ramènent non sans mélancolie aux époques faciles et abondantes, par les premières parties dont se forme son recueil nouveau, **Poésies**, et je me retrempe au même charme qui m'enveloppait lors de ses premiers essais. Sans doute dans les parties que je suppose les plus récentes, *De loin*, *Vignettes et Allégories*, surtout en *Fumées*, une émotion plus humaine assure plus d'éclat pénétrant à ses vers, qui ondulent ou se fixent au gré d'une maîtrise mieux éprouvée, mais il y a chez

M. Emile Henriot une qualité de grâce, de pureté ; on ressent à le lire une impression de sécurité qui, tout de suite, met à l'aise, qui tout de suite, inspire la confiance. Ce qu'il écrit, ce qu'il décrit, car il suggère peu, se présente partout sous un aspect net, frais et véridique : sincérité de peintre, il a vu, et il rend ce qu'il a vu.

Peut-être l'élan ne va-t-il guère au delà, mais qu'importe si, dans le dessein auquel il se soumet, il a conquis la maîtrise, s'il excelle à dégager de ses sensations, de ses souvenirs, de ses songes et de ses visions réelles, des images et des impressions ? C'est un lettré parfait, un critique ami des livres et des auteurs, un annonciateur attentif de tout ce que la littérature actuelle produit chaque jour d'intéressant ou de curieux, il le prouve constamment par ses travaux dans la presse quotidienne, et ce sont précisément ces dons d'homme de goût, de recherche, non certes de dilettante seulement, mais de participant avisé et prudent, averti jusqu'au scrupule, qui dominent son fin et élégant talent de poète. Et puis, l'expérience de la vie, l'effroyable épreuve que pendant des années ont endurée les Français aujourd'hui en pleine maturité, l'ont fait passer de la toute limpide, un peu simple sérénité d'*Aquarelles*, à la profondeur, sereine encore, mais à la fois douloureuse et blessée, de telles vraiment hautes et fières pièces de *Fumées*, au premier chef : *Que j'ai regret de vous...*, *la Maison* (baignée d'une atmosphère de passion et de regret nostalgique, avec le souvenir évoqué des amis disparus), *le Printemps des Morts*, *Sur la Mort d'un Poète* (*Paul Drouot*) Ah, les sacrifices d'alors — et certes de tous les temps ! — : heureux, dit le poète, celui qui tombe, ayant la foi qui le vouait au martyre, mais bien plus grand celui qui sans foi, ni espérance, se donne tout entier à la gloire et à l'honneur, et succombe, sachant qu'il n'est rien après la vie et ses dons qui durent peu. Ce sont là de mâles et nobles paroles qu'il est réconfortant d'entendre résonner sur la lyre du poète, tandis que, si nombreux, de jeunes esprits apaisent leur trouble et éteignent leurs doutes dans l'acceptation des dogmes rigoureux ou d'un thomisme nouveau. Est-ce stoïcisme même, est ce un instinct simplement épuré par des comparaisons peut être et une méditation de bon sens et de lucidité, qui peut aller à coup sûr jusqu'à l'épouvante ou, selon les tempéraments, se développer dans une

attente non exempte de joie, de s'offrir selon la nécessité de sa conscience au devoir et à la mort, de ne tenir pour rien la vie, et de se rendre compte aussi que « tout est dans la flamme et non dans le flambeau » ?

Les premiers témoignages de sa Muse vouèrent le poète Henry Charpentier au culte des maîtres, et dans son recueil récent **Signes**, publié comme de coutume avec un soin précieux et charmant au *Pigeonnier* que dirige, poète lui aussi très fin et distingué, Charles Forot, à Saint-Félicien-en-Vivarais, les témoignages de sa filiale gratitude ne se sont pas dissipés. Fondus, certes, dans sa maîtrise personnelle, mais de par sa volonté prolongés et latents. Telle est, sans doute, par son principe la cause d'une erreur qui me déconcerte un peu dans l'agencement d'ensemble de son livre. Il contient des poèmes de maturité absolue, où, j'imagine, il atteint, non moins que dans *Odes* ou dans l'incomparable *Océan Pacifique*, au plus haut sommet d'un lyrisme magistral, mais il entremêle ces poèmes d'absolue, d'ardente et d'ample beauté avec d'autres poèmes, bien plus anciens, qui en eux-mêmes sont composés, conduits, achevés avec le plus souple et volontaire talent, mais qui ne sont que poèmes de début, comme au temps où il écrivait successivement *la Mer Fabuleuse*, *le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, et aussi, quoique plus ferme et conçu audacieusement dans une forme proche de celle qu'affectionnait Leconte de Lisle, le si lucide et large *Poème d'Armageddon*. Il en faut prendre son parti. Le poète a eu raison de ne pas négliger des poèmes intitulés *Lindamire* par exemple ou, précisément, *Poèmes Anciens*, et encore ces *Triolets*, ce *Narcisse* précieux, et ravissant je l'avoue, et quelques-unes des *Cartes Postales*, mais il aurait dû les grouper, à part des poèmes dépassant la virtuosité ou l'adresse d'un exécutant qui conquiert sa souple et forte aisance, il aurait dû éviter que de cette admirable série : *les Désastres*, *Stances*, *l'Immortalité*, *Trois sonnets imités de Gongora*, etc... on tombât soudain sur de trop menus joyaux, comme *les Banquets*, surtout *le Sonnet à Noël de la Houssaye* ou le quatrain d'*Aphrodite-Eve*. Je vois là un défaut de composition que je déplore parce que l'effet où doit aboutir la lecture d'un livre contenant ces poèmes très hauts, très nobles, sans cesse est contrarié, sinon brisé, et à coup sûr fâcheusement atténué.

L'homme qui, je le répète, a écrit *Odes*, et peut être plus encore *Océan Pacifique*, *Cassandre* et *Arion*, dans l'actuel recueil *l'Incantation*, *Anniversaire*, le *Pavillon fermé*, l'*Attente*, et ce sonnet *Poésie*, et cet autre, admirable, *Soirée*, est un poète de premier rang, un grand poète. Qu'il se plaise, en outre, à badiner en vers, je ne l'en dissuaderai pas ; mais je le supplie au nom de sa gloire de ne pas confondre et mêler les poèmes d'inspiration différente ou de réalisation inégale. Ma critique ne va pas au delà. Je vois mal les plus fins poèmes de *la Chanson des Rues et des Bois* ou les plus fermes *Odes et Ballades* situés au hasard entre *Eviradnus*, *le Sacre de la Femme* ou le *Satyre* : voilà toute la portée de mon observation.

Je sais bien que, sincèrement, mon ami Henry Charpentier, épris des dieux et des poètes de la Grèce, rêve un retour peut-être artificiel vers le dilettantisme raffiné et averti qu'il évoque aux beaux souvenirs de l'antique Alexandrie. Pourtant ne lit-on, heureusement, dans une de ses *Stances* :

> Ah ! délaisse ces jeux où le siècle s'amuse
> Et brisant le mot rare et l'orgueil exalté,
> Nue enfin, de mon cœur, antique et jeune Muse,
> Fais jaillir le sublime et la simplicité !

Je souhaite, sans plus, qu'à l'avenir il distingue les deux modes auxquels il excelle, et ne trouble pas la grave sagesse de l'un avec les grâces un peu spécieuses de l'autre, si exquises soient-elles sous son doigté souverain et habile. Aux moments les plus propices, puisse toujours sa poésie se conformer au vœu sacré et pur dont est empreint ce sonnet, et où s'exprime ce que je pense et ce que je voudrais de lui :

> Quel soupir exhalé de ton néant sonore,
> Courbant leur fuite ailée, a saisi mille esprits ?
> Ils vacillent, lueurs, signes, sylphes surpris,
> De l'ombre évaporée une craintive aurore.
>
> Tu m'es, ô ma pensée, une inconnue encore,
> Mais tes muets aveux, ton silence sans prix,
> Comme rêves déjà retrouvés et compris
> Emplissent l'air abstrait d'une ineffable flore.
>
> Faut-il choisir entre les dieux et la raison,
> La flamme ou la fumée onduleuse, oraison,
> Et spirale enroulée à de perfides houles?

Que mon poète absent naisse de leurs accords,
Apparence, beauté du monde, tu t'écroules
Pour m'unir au Savoir qui soulevait ton corps !

J'ai eu plaisir déjà à signaler plusieurs fois le talent grandissant de M. Jean-Joseph Rabearivelo qui, périodiquement, de Madagascar, nous envoie les productions de sa jeune Muse. Découvert là-bas, encouragé, probablement en partie formé par le bon poète Pierre Camo, il a beaucoup et intelligemment lu les poètes de France, et ses dilections judicieuses, on le voit par les dédicaces de ses poèmes et aussi par des particularités de l'expression, vont de Mallarmé, de Moréas et d'Henri de Régnier à Tristan Derème, à Marcel Ormoy, à Philippe Chabaneix. Entre les pages de ces **Volumes** dont il nous offre, en son nouveau recueil, le miel qu'il a butiné pour en former de nouvelles fleurs votives et originales, il me fait l'amitié de me dédier les poèmes d'un très varié, frais et charmant *Interlude Rythmique*, études de rythmes divers et assouplis avec aisance. Le poète, à la recherche du bonheur, s'éprend de toute belle chose qui vit, des arbres et de la nature, du soleil estival non moins que de l'amour, mais principalement il a voué son culte absolu à l'amitié.

Eros Nomade, sans que rien n'apparaisse qui nécessite ce titre, en un même recueil alternent les poèmes de Suzanne et de Marcel Plécéla. Ce sont des poèmes également irréprochables, de structure solide et méditée, des vers suffisamment sonores ou colorés, et qui, de l'un ou l'autre auteur, s'équivalent en se répondant. L'ensemble fabriqué et soutenu d'inspiration et de métier tout juste parnassien, sinon qui rappellent les poètes de la fin du romantisme, est un tant soit peu monotone, sans nouveauté, sans un cri personnel. Autrement ou au delà, on n'y saurait rien blâmer, et louer davantage serait difficile.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Malraux : *Les conquérants*, Grasset. — Georges Imann : *Seize ans*, Grasset. — Philippe Soupault : *Les dernières nuits de Paris*, Calmann-Lévy. — Auguste Bailly : *Estelle et Mikou*, A. Fayard. — Louis Guilloux : *La maison du peuple*, Grasset. — Joseph Peyré : *Les complices*, éditions de France. — Auguste Dupouy : *Gallas*, J. Férenczi et fils. — Sheridan : *Non, ne te marie pas*, J. Férenczi et fils. — Ferdinand Duviard : *Les cotillons barrés*, E. Fasquelle.

M. André Malraux, qui est l'auteur de ce beau livre : *La ten-*

tation de l'Occident, et qui connaît à fond l'Asie et l'âme asiatique, nous présente, aujourd'hui, un bien saisissant tableau de la révolution chinoise dans **Les conquérants**. Je dis tableau, n'osant dire roman, car il n'y a rien de proprement romanesque dans son récit qui n'est cependant ni un essai, ni un reportage (malgré les interviews, réels ou fictifs, dont il foisonne), mais une sorte de fresque animée où, sur un fond assez confus, de précises figures se détachent, avec un vigoureux relief. L'admirable me semble, ici, outre la solidité de sa documentation, la parfaite objectivité de l'écrivain. Cette objectivité est telle, d'ailleurs, qu'elle a fait interdire son livre, à la fois en Italie et chez les Soviets, et qu'elle risque de lui aliéner, non seulement en Angleterre, mais en France, la sympathie des gens qui voient dans le communisme un fléau. Il est vrai que *les conquérants* ne chantent pas les louanges de l'action britannique dans l'ancien Empire du Milieu... Mais sont-ils d'esprit révolutionnaire ? Je ne le trouve pas. Ils montrent, fort objectivement, je le répète, les effets ou les conséquences de la politique occidentale en Orient. M. Malraux ne prend point parti pour les jaunes : il se met, si je puis ainsi parler, dans leur peau, pour reconnaître la légitimité de leur soulèvement contre la tyrannie du mercantilisme des blancs qui les exploitent. Le fameux *white man's burden* dont parle Kipling a trop pesé sur leurs épaules pour que l'on ne comprenne pas leur violent désir de le secouer. Et leur nationalisme n'est encore qu'une modeste réponse à l'impérialisme occidental, lequel continue de se manifester jusque dans la propagande russe. Aussi bien, en face d'un révolutionnaire du type le plus récent, M. Malraux dresse-t-il un mandarin qui symbolise la Chine d'autrefois, et nous laisse-t-il le soin de dégager une leçon de philosophie de cette opposition. Il ne se fait pas plus d'illusion, quant à la lucidité de l'interprétation des doctrines de Karl Marx par les Célestes, que je ne m'en fais moi-même quant à la profondeur de la compréhension de Mallarmé ou de M. Paul Valéry par certains étudiants chinois qui s'essayent à traduire, ici, ces auteurs difficiles, entre deux cours de droit romain... Il discerne très bien ce qui se mêle curieusement de bêtise à la grandeur de leur construction républicaine ; et le principal plaisir que me procure la lecture des *Conquérants* est précisément que je ne l'y sens dupe d'aucun enthousiasme

utopique. Mais les faits sont là : les idées qui tendent à l'action ont saisi les jaunes « comme une proie » ; et ce sont ces faits qu'il étudie, n'en déplaise aux partisans de la conduite de l'autruche. Son livre, qui est attachant, est aussi très instructif. Il est écrit avec intelligence et avec talent.

M. Georges Imann a réuni sous ce titre, **Seize ans**, deux importantes nouvelles, à peu près d'égale longueur, et qui analysent chacune le trouble sexuel chez un type affiné d'adolescent : celui-ci tendrement et spirituellement passionné, celui-là plus violemment sensuel. La tradition poétique ou littéraire veut que l'âge choisi par M. Imann pour ses héros soit celui de Juliette et de Graziella. Deux jeunes filles... Mais à une jeune fille de seize ans correspond un jeune homme de vingt ou de vingt et un ans, Et je crois que l'âge critique, chez l'enfant d'hier qui deviendra demain un homme, est quatorze ans. A seize ans, l'adolescent est bien dans ce que l'on a appelé l'âge ingrat. Il a passé, après le stade divin de la pureté, et qui est fixé par le chiffre sept, le stade où la chair s'éveille, et qui est marqué par le chiffre quatorze. Il n'a pas encore atteint la virilité que couronne le chiffre vingt et un. N'importe. Les deux récits de M. Imann sont très émouvants et d'une psychologie sûre et subtile, quoique je préfère le premier au second. Je trouve, en effet, *La Méridienne* plus franche d'allure, car elle met directement en scène son personnage, tandis qu'il n'est question de celui de *L'Adieu nocturne* qu'à travers un précepteur, son aîné de six ou sept ans, et qui l'aime, ma foi, comme il est plus normal, à vingt-trois ans, d'aimer une femme qu'un éphèbe... Mais il y a une certaine dose de misogynie dans le livre de M. Imann, tout brûlant de passion qu'il soit. Et j'avoue que cette misogynie ne me paraît pas déplacée, où il est question de l'éveil du cœur de l'homme. Celui-ci ne hait jamais tant la femme, il est vrai, qu'à l'époque où il se sent le plus irrésistiblement attiré par son mystère.

M. Philippe Soupault est un esprit bien curieux, un peu inquiet, aussi, et qui semble toujours chercher sa voie, ou vouloir se renouveler à chacun de ses livres. Son plus récent roman, **Les dernières nuits de Paris**, nous rappellerait, si nous l'avions oublié, qu'il aime William Blake (il lui a consacré une très belle étude), et que le génie de ce poète halluciné le hante, comme le hante le romantisme déformateur d'Isidore Ducasse,

plus connu sous le nom de comte de Lautréamont — une preuve, en passant, de la mégalomanie de l'auteur des *Chants de Maldoror*, ce titre de noblesse qu'il adjoint à son pseudonyme. M. Soupault nous transporte, en effet, dans un Paris étrange, qui doit avoir affecté son imagination comme Londres affecta celle de Dickens dans son enfance, on ne sait jusqu'à quel cauchemar. Surréalisme ? Certes, cette école littéraire s'appuyant pour édifier sur les fondations du rêve. Ici, cependant, ce qu'il y a de vague ou de flottant dans la création onirique est heureusement rectifié par le dramatique — par le mélodramatique même du sujet. Sans doute n'irai-je pas jusqu'à dire que l'on garde du récit ni des personnages de M. Soupault une idée très nette. C'est plutôt une impression qu'ils vous laissent. Mais c'est une impression angoissante et qui pourrait, à notre insu, teinter notre vision propre de Paris, sinon la transfigurer poétiquement...

Ayant à opposer une jeune fille de 1830 à une jeune fille de 1928, M. Auguste Bailly, qui est romantique ou qui met dans ses œuvres une sensualité violente, d'essence romantique, n'a pas voulu, comme on dit, plaider pour son saint — par un sentiment de probité qui l'honore — en faisant de la première un portrait avantageux au détriment de la seconde. Entre **Estelle et Mikou**, il choisit délibérément Mikou ; mais peut-être cela prouve-t-il seulement qu'au romantisme à barcarolles, à clairs de lune et à enlèvements, il préfère le romantisme à jazz, à avion et à T. S. F., ou que d'être contemporain de l'un l'empêche de voir son exagération et son ridicule aussi distinctement qu'il voit celui de l'autre — et d'en être choqué. Il fait de Mikou, en outre, une créature plus intelligente qu'Estelle. Et c'est bien son droit. Je lui donnerais tort, cependant, s'il prétendait généraliser en attribuant à nos demoiselles plus d'esprit que n'en eurent leurs arrière-grand'mères. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui un atome d'intelligence de plus qu'autrefois dans le monde, et dans le monde bourgeois, en particulier, puisque c'est du monde bourgeois qu'il s'agit dans le diptyque de M. Bailly. Je croirais plutôt le contraire ou je croirais, à tout le moins, que cette intelligence a changé de nature et, si l'on veut, d'emploi. Les choses auxquelles elle s'applique étant de qualité inférieure ou plus matérielle, elle a perdu en subtilité ce qu'elle a gagné pratiquement. Mais

M. Bailly a écrit deux nouvelles très amusantes et d'une juste observation sous leur fantaisie — non sans artifice, il me semble, ou quelque recherche superficielle de l'effet. Il y atteste, du moins, sa maîtrise — je ne veux pas écrire son savoir-faire, encore que l'on puisse regretter que ce qu'il y a de personnel dans son talent ne s'affirme pas autant, ici, que dans ses autres livres.

C'est avec beaucoup d'émotion que M. Louis Guilloux évoque dans **La Maison du Peuple** l'existence d'un milieu ouvrier dans le quartier pauvre d'une petite ville. Point de déclamation dans son récit qui réveille le souvenir de ces « universités » avec salle de conférence et bibliothèque où le socialisme prenait un aspect plus humblement studieux que doctrinaire. M. Guilloux a certainement partagé les espoirs et connu les déceptions du petit cercle sympathique dont il se fait le chroniqueur, et la simplicité de son récit a bien du charme. Ses dialogues, en particulier, sont de la vérité la plus fidèle.

Les complices de M. Joseph Peyré pourraient servir d'illustration à ce livre (*Remède à la vie moderne*) où le Dr Pierre Vachet étudiait récemment le déséquilibre et la démoralisation de notre temps. On y voit, en effet, un couple, enragé de jouir jusqu'au crime, sombrer dans le remords et la folie. Et c'est sans doute très bien agencé et très dramatique, mais un peu sec, encore qu'il faille louer l'auteur de sa volonté de ne dire que l'essentiel et d'exprimer dans l'action ou par l'action la psychologie de ses personnages.

La transposition est tentante que M. Auguste Dupouy nous invite à faire dans **Gallus** et qui nous permettrait d'habiller en contemporains les personnages de son roman, qui se passe au temps d'Auguste et de Cléopâtre. Aussi bien, entre-t-on de plain-pied dans ce roman qui ne prétend pas à la grande reconstitution historique, mais qui est vivant et d'une spirituelle bonhomie.

M. Brieux aurait pu, sinon écrire, du moins inspirer le récit que M Sheridan publie sous ce titre : **Non, ne te marie pas**, et qui n'a rien de vaudevillesque, en dépit de ce titre même. Si le Dr Farge s'interpose chaque fois que son ami Bertrand veut prendre maîtresse ou femme, vous pensez bien qu'il a pour cela une bonne raison. Mais je ne vous la dirai pas, car de la connaître vous ferait ne plus trouver d'intérêt au récit de M. Sheridan.

En quatre nouvelles qui sont chacune un petit portrait, M. Ferdinand Duviard compose, dans **Les Cotillons barrés**, une galerie rustique en l'honneur des sardinières de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, village maritime situé au-dessus des Sables-d'Olonne. J'ai connu environ le temps où les récits de M. Duviard nous reportent, c'est-à-dire il y a six ou sept ans, ce port du « Marais » vendéen, et je rends hommage à l'exactitude de l'évocation de M. Duviard. D'origine sarrasine, peut-être, les sauvageonnes dont il nous décrit les mœurs — les mœurs amoureuses, surtout — sont bien pittoresques, et il conte avec une agréable simplicité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

J'ai tué, 3 actes de M. Léopold Marchand au théâtre Antoine. — La reprise du *Cadavre vivant*, de Tolstoï, au Théâtre des Arts. — *Eusèbe*, 6 tableaux de M. Henri Duvernois, au théâtre des Nouveautés.

M. Léopold Marchand est un esprit aimable dont on cite maints traits de plaisante malice. On m'a rapporté celui-ci qui montre assez bien comme il était précoce et ingénieux dans l'invention. Vers sa dixième année, sa mère lui fit cadeau d'une tortue. Une tortue, c'est très gentil, très familier, mais ça n'est pas d'un intérêt qui se renouvellerait comme chez un chien, un chat, un perroquet. Une tortue dans un appartement, c'est amusant deux ou trois jours, mais quand on l'a vue manger sa feuille de salade, on a tout vu. Pourtant le petit Léopold parvint à donner à sa chélonienne un attrait singulier. Tous les deux ou trois jours, il changeait sa tortue pour une autre de taille imperceptiblement plus grande, afin de pouvoir persuader sa maman que la mignonne se portait de mieux en mieux. Ainsi, en quelques mois, sous l'admiration et les bons soins de tous, la tortue atteignit la taille colossale d'un petit baril. Tout de même il fallut s'arrêter. Mais comment s'arrêter dans une aventure pareille ? Désormais Léopold se plaignit que sa tortue devait être souffrante ; et bientôt on la vit, en effet, maigrir progressivement, imperturbablement. Si bien qu'au bout de quelques nouveaux mois, elle devint aussi petite que la plus petite tortue qu'il est possible de trouver. Tout le monde se désolait, et Léopold plus que tous. Il pestait qu'on ne la nourrissait pas bien. Une servante faillit être

renvoyée. Mais certains soupçons naquirent enfin lorsque, de jour en jour, on vit la tortue reprendre à nouveau de la corpulence. Léopold, pour avoir sans doute négligé quelque peu l'objet de son entreprise, fut confondu sans qu'il ait pu dénouer sa téméraire fantaisie de la manière brillante que son génie, justement, aurait imaginée !

On pourrait peut-être justement retrouver encore aujourd'hui chez M. Léopold Marchand le même procès entre l'intérêt soutenu qu'il apporte à son dessein, la lenteur attentive avec laquelle il le poursuit, et enfin cette sorte d'abandon mélancolique où il semble oublier, ne plus soutenir ses créatures. Mais il est délicat et dans **J'ai tué**, par exemple, il traite manifestement son héroïne avec une tendre attention. C'est d'ailleurs ce qui, après tout, emporte notre sympathie. Plus généralement il semble caresser, et non sans une sensible ironie, les caractères faibles qu'il imagine, pour finalement les délaisser dans de tristes marasmes définitifs.

Le départ de sa pièce, s'il ne brille pas par l'originalité, est assez mouvementé : une femme du monde, abandonnée par son amant, le découvre et le retrouve dans un hôtel de Nice où il partage le lit d'une star américaine. Elle le conjure de la reprendre. Puis, alors que, excédé, le monsieur s'en va, elle le rejoint dans l'antichambre, le supplie encore vainement, et le tue d'un coup de revolver. Gérant de l'hôtel, garçons, commissaire de police, arrestation, tout cela va bien. On se frotte les mains au spectacle d'une telle échauffourée.

Le reste de la pièce est plus lent. La meurtrière acquittée se retrouve chezelle, heureuse d'abord sous l'immédiate impression de la liberté recouvrée. Mais bientôt elle est comme envoûtéepar le souvenir impérieux de celui qu'elle a tué. Pourtant le secrétaire du bâtonnier son défenseur, secrétaire qui fut son seul confident et ami durant les longs mois de sa détention préventive, a repris auprès d'elle cet office sentimental. Il devient son amant. Mais il ne réussit pas à effacer chez sa compagne ce chagrin incurable qui n'est pas précisément du remords, mais plutôt une sorte de lancinante et passive neurasthénie occupant ses pensées à tel point que le jeune avocat en vient à être jaloux de celui que sa maîtresse a tué. Il voudrait bien, lui aussi, recevoir sa balle de pistolet et son congé de la vie au prix de cette fidélité dans la

mémoire de celle qui aime et qui occit. Voilà un idéal bien singulier ! L'aventure finit lamentablement. Chacun s'en va de son coté, on ne sait où.

C'est là du théâtre assez semblable à celui d'Henry Bataille. Ce genre qui a pris le contre-pied de l'uniforme conclusion optimiste des pièces en faveur il y a quelque trente ans : alors, après des tracas et des traverses de toutes sortes, cela s'arrangeait dans la joie. Plus récemment, avec Bataille et consorts, il nous a fallu constamment, au contraire, assister à des défaites finales. On a même voulu faire du dénouement de faillite la marque de la grande inspiration dramatique chez nos contemporains. Maintenant c'est plutôt la turpitude, le macabre et la folie qui mettent aux fronts de leurs cuisiniers le sceau du génie. D'ailleurs peu nous importe et chaque décade de spectateurs benêts a bien licence d'exiger du théâtre en série ses accents et ses dénouements spéciaux, et qu'on en écarte ce dont l'abus l'a lassée. Mais ce n'est pas faire un reproche à un auteur que de remarquer que son esprit et ses moyens sont plutôt selon la formule d'hier.

Les personnages de M. L. Marchand — hormis le fatal coup de pistolet, et encore celui-ci n'est-il arraché qu'à une passion déçue et aux nerfs d'une femme éperdue — sont tous extrêmement polis, accommodants, sceptiques et complaisants. Ils n'ont point de mystère ni d'arrière-pensée les uns vis-à-vis des autres. Chacun étale sans fard son modeste jeu spirituel. Ce n'est pas compliqué. L'intérêt est tout bonnement sentimental. Les personnages sont en confiance. Ils ont une naïve loyauté, si simple que l'on se demande même quel intérêt véritable ils peuvent prendre les uns aux autres. Quand les deux amants se détachent, cela paraît être davantage par un ennui général, dû à une inactivité intellectuelle chronique que par aucune grave désillusion.

Le vrai drame que la réflexion pourrait prêter au jeu et aux dialogues de ces personnages en scène, ce serait celui du désœuvrement. A Paris, les femmes de la qualité intellectuelle à peu près nulle de cette héroïne sont innombrables. Leurs têtes sont vides, sinon de mélancolies, de vagues à l'âme, d'ingénus efforts vers les illusions de l'amour, accompagnés dans le corps des quelques crises de chatouillements et des quelques crises de nerfs qui représentent pour elles la volupté. Elles mènent une vie perdue, inconsciente, stupide, où, si elles étaient capables d'un seul

instant de lucidité, elles seraient épouvantées. Cela est partagé entre les fournisseurs nombreux et divers d'une femme du monde : masseurs, couturières, lingères, manucures, pâtissiers, bottiers, etc., etc., chargés de les apprêter et de les diriger — suivant la foule de leurs congénères — vers un bonheur qui ne vient jamais, et dont ces malheureuses s'aperçoivent trop tard qu'il était peut-être où elles ne se sont jamais avisées de le soupçonner. De temps en temps ces jolies petites bêtes tirent un coup de revolver, dans une crise plus vive d'inconscience, sur celui, pourtant de leur choix et selon leur piètre idéal, dont elles font le bouc émissaire de leur propre maladresse.

Ces remarques n'ont d'ailleurs rien à voir avec la pièce où l'auteur montre plus particulièrement que le meurtre d'un amant n'est pas une fantaisie gratuite. Cela se payerait, selon M. Léopold Marchand, par une vie de tourments et de peines. C'est là en tout cas une maxime qu'il est bon de répandre...

§

Le remarquable tragédien allemand Moïssi a obtenu l'an passé une faveur marquée avec **le Cadavre vivant**. On comprend parfaitement qu'un acteur célèbre à Paris l'ait suivi aussitôt. C'est M. Pitoëff qui a eu cette idée originale. Nous l'avons vu dans *Hamlet* (1), et il vient de se montrer dans le *Cadavre Vivant*. Les critiques ont parlé du *Cadavre Vivant* comme s'il s'agissait d'une révélation. Point pour ici en tout cas.

Le *Mercure* se trouve dispensé de revenir sur cette pièce, puisqu'il en a rendu compte largement (2) lors des représentations Moïssi. Cet avantage est dû à mon stratagème, afin que nos lecteurs soient le mieux possible renseignés sur ce qui nous semble intéressant, et sur ce qui — par exemple cette pièce représentée en allemand — est au delà de ma compétence : notre collaborateur et ami Critile est parfois avec moi le second occupant des deux fauteuils du *Mercure*. De la sorte, lorsqu'il y a eu lieu, ses avis qualifiés ont donné à certaines des chroniques de ma signature un intérêt particulier qui lui revient.

(1) *Mercure* du 1er août 1927.
(2) *Mercure* du 15 novembre 1927.

§

M. Henri Duvernois montre dans **Eusèbe** le type ridicule de l'écrivain illustre dupé par la mondaine qui en a besoin pour son salon, sinon pour la chambre à coucher dont M. Duvernois exclut son bonhomme, afin de pouvoir mettre en usage les fadeurs sentimentales de sa psychologie habituelle. Arraché de sa retraite rurale, aguiché, excité, circonvenu, puis moqué par son amie, il repart, désolé ; enfin, repris par sa nymphe, il accepte définitivement son rôle d'illustre ganache décorative.

On a puisé pour fabriquer ce héros dans certains des traits familiers d'Anatole France, mais on s'en est très pauvrement inspiré. Les livres de M. Brousson sur France sont une tout autre affaire. S'il est vrai que France fut dans la vie un véritable polichinelle, son ironie n'y manquait pas de sel parmi le crédit angélique qui le méconnaissait généralement, son ironie avertie et moqueuse devenue, il est vrai, bien uniforme, décolorée dans son procédé journalier monotone. Quant à ce que M. Brousson a écrit ; d'accord que c'est là relevé de Mascarille, mais d'un Mascarille astucieux et qui sait avec esprit vivre de son homme. En voilà un qui a trouvé une bonne place. Sans cette heureuse accointance (ses essais différents l'indiquent exactement), il n'eût pas réussi grand'chose.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

Albert Spaier : *La pensée et la quantité.* — *La pensée concrète. Essai sur le symbolisme intellectuel.* Alcan, 1927. — Albert Burloud : *La pensée d'après les recherches expérimentales de H.-J. Watt, de Messer et de Bühler.* — *La pensée conceptuelle. Essai de psychologie générale.* Alcan, 1927. — Etienne Souriau : *Pensée vivante et perfection formelle.* — *L'abstraction sentimentale.* Hachette, 1925.

Les thèses d'Albert Spaier révèlent, consacrent un philosophe. La finesse du tact psychologique s'y rencontre avec la puissance de la réflexion métaphysique. Depuis les œuvres maîtresses de Bergson, nous n'avions pas constaté, en France, ces deux aptitudes réunies au même degré.

La première des deux sections de **La Pensée concrète** avait obtenu le prix Saintour en 1925. C'est un chef-d'œuvre de critique de la connaissance sur le plan de la psychologie. Il y a

là comme un retour de Kant à Leibnitz, retour qui s'opère en passant par Würzburg, dont l'école fait l'objet d'une discussion au plus haut point pertinente. Il y a là une protestation aussi forte qu'ingénieuse contre le préjugé d'une forme du connaître, opposée à une matière ou contenu de la connaissance. Nulle expérience psychologique ne fournit de sensation brute, d'image immédiate, ni non plus de pensée abstraite sans attache avec le concret. Tout se réduit à de la pensée concrète, à une donnée indissolublement concrète et logique. Félicitons-nous de voir établir ce résultat par voie critique, nous qui avons soutenu, instruits par l'exemple de psychologies autres que l'occidentale, que la notion d'image était une invention de Démocrite, transmise par lui à la philosophie européenne, et qu'on ne s'était jamais figuré, dans l'Inde et en Chine, penser par images. Engageons A. Spaier à trouver dans l'idéalisme bouddhique du IVe au VIIe siècle la confirmation de sa thèse : la conviction expresse que la pensée se rencontre immanente à toute donnée empirique ; et que par exemple toute sensation est déjà perception (1).

La seconde partie découvre dans l'intelligence la liberté même. Par delà Bergson qui attribuait l'originalité créatrice à l'intuition, non à l'intellect (Voir Delacroix dans *J. de Psychol.*, 15 avril 1928, p. 459), on revient à l'attitude antique affirmant une raison non moins libératrice que créatrice. L'intuition même, à l'analyse, se manifeste raison; et le livre se termine par des chapitres sur la logique, puis sur l'invention, qui rétabliront peut-être chez nous le prestige du rationalisme.

La petite thèse, intitulée **La pensée et la quantité**, se montre, sur une échelle moindre, symétrique de la grande thèse. On s'est trompé en opposant la quantité à la qualité, comme une forme à une matière ; la quantité sort de la qualité. Au lieu d'estimer que le nombre et la mesure supposent la quantité, Spaier déclare que la quantité est le résultat de la mesure, autrement dit « la quantité mesurée ». Depuis la critique bergsonienne de Fechner et l'œuvre maîtresse d'Hamelin, rien de plus solide ne fut écrit sur les attaches que présentent avec la réalité les fondements de la mathématique.

(1) *La théorie de la connaissance et la logique chez les Bouddhistes tardifs*, par Stcherbatsky, trad. de Mme I. de Manziarly et P. Masson-Oursel. Paris, Geuthner, 1926.

Les thèses d'Albert Burloud concernent, avec une portée moins vaste, des sujets tout voisins. L'une étudie attentivement plusieurs expérimentateurs de Würzburg, trop peu connus en France; l'autre cherche à démonter la structure de la pensée conceptuelle ; au total, deux travaux très estimables et méritoires.

« Notre empirisme, dit l'auteur, veut être psychologique » (P.C., 10). Décidément cette attitude prédomine dans la philosophie française contemporaine : ce pourrait être la formule de Spaier, c'est presque à la lettre celle de D. Bertrand-Barraud. Ici aussi, charge à fond contre une certaine notion abstraite et logique des concepts. « Le concept est la conscience et en même temps l'activité d'une relation » ; il se compose d' « attitudes mentales », de « sentiments intellectuels ».

On justifie cette opinion à travers la série des problèmes classiques et parmi le bilan des solutions plus ou moins récentes qui leur furent apportées.

Nous venons d'envisager des efforts de psychologues pour traiter le problème logique. Etienne Souriau introduit dans le même domaine un esprit d'esthéticien. Les puritains du rationalisme diraient que le talent va suppléer à la rigueur ; nous nous contenterons de penser que l'auteur cherche dans son étourdissante virtuosité mieux que cette rigueur : de la justesse. On peut se demander si de telles analyses rejoignent la vie : en tout cas, elles l'attestent. Or la raison serait pour l'auteur bien négligeable si elle ne coïncidait avec la vie.

Au lieu de prendre l'universel, fût-ce dans son succédané empirique, le général, pour indice du nécessaire, Souriau recourt à la perpétuité. Les formes « perdurables », s'il y en a, sont-elles subjectives ou objectives ? On hésitera sur l'interprétation de l'auteur à ce propos ; quant à nous, cette ambiguïté nous rappelle que le plus autorisé des théoriciens de la *Gestalt*, W. Kœbler, admet que les « formes » sont à la fois physiques et psychiques, sans d'ailleurs chercher s'il en existe de « perpétuelles ». Par l'usage, selon Souriau, les formes se « stylisent. » Ce dernier avatar du rationalisme esthéticien, qui vient de Guyau en passant par Bergson et J. Segond, se trouve rejoindre les origines communes de l'esthétique et de la logique : ces canons d'orthopraxie qui, dans les philosophies des civilisations qui ont ignoré le Platonisme, surtout en Asie, furent l'armature de ce que nous appelons la raison.

L'abstraction sentimentale, sans ériger en méthode l'impressionnisme, prend tout à fait pour base des « impressions » : des souvenirs de captivité vécus pendant la guerre. L'analyse psychologique s'y applique après coup ; et ceci, — Ch. Lalo l'a remarqué (*J. de Psychol*, 15 juil. 1927, 628) — rappelle à la fois Amiel et Proust. La finesse se gâte-t-elle par l'arbitraire, l'arbitraire se compense-t-il par la finesse, en une semblable entreprise? Seul un esprit absolu serait qualifié pour en décider. Il se comprend d'ailleurs qu'à une époque où réflexologues et behavioristes montrent tant d'obstination à bannir la conscience de la psychologie, d'autres prennent le contre-pied et avec ferveur exaltent la vieille introspection, désormais parée des subtilités de l'art moderne.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Année Biologique, Les Presses Universitaires.

La lecture des livres récents ne permet de se rendre compte que d'une façon très incomplète du mouvement scientifique ; quant aux livres scolaires, c'est le plus souvent la science du siècle passé : aussi je n'en parle guère ici. Pour suivre vraiment le mouvement scientifique, il faudrait lire les notes et mémoires qui paraissent dans les Recueils des Sociétés savantes et dans les Revues qui publient les travaux originaux. Mais celles-ci sont très nombreuses : plus de 400 pour la Biologie ; les abonnements sont fort coûteux : mille francs pour certains périodiques allemands ; aussi il y en a qu'on ne trouve pas à Paris dans les bibliothèques et les laboratoires. Heureusement **l'Année Biologique**, qui, dans ces dernières années, est devenue un recueil de bibliographie internationale pratiquement complet, donne, signées des noms des spécialistes les plus réputés, les analyses de 6 000 travaux environ de biologie parus dans l'année. Et c'est à la portée de tous, puisque l'abonnement ne coûte qu'une centaine de francs.

Deux forts volumes sont consacrés, l'un à la *Physiologie générale*, l'autre à la *Morphologie générale* ; souvent il est difficile de séparer ce qu'apportent à l'un et à l'autre de ces domaines les mêmes influences physiques et chimiques intervenant dans le

déterminisme des mouvements et fonctions, et dans le déterminisme des formes.

Dans ma dernière chronique, à propos du 1er congrès de la Lumière, j'ai indiqué l'importance de ces facteurs, et des radiations en général, dans les phénomènes de la vie. Et maintenant on en vient même à considérer la vie comme liée étroitement à la *radioactivité*.

Ainsi un cœur détaché de l'organisme vivant continue à battre dans un milieu liquide approprié, mais à la condition que celui-ci contienne du potassium ; or, on sait maintenant que ce métal est doué d'une radioactivité beaucoup plus faible, il est vrai, que celle du radium ; quand on supprime le potassium, les mouvements du cœur s'arrêtent ; ils reprennent sous l'influence d'un rayonnement faible du radium. Les mouvements du cœur sont réglés par des substances chimiques qui proviennent des muscles et qui l'accumulent en certains points des parois du cœur (centres d'activité) ; ces substances sont activées par les rayonnements corpusculaires des corps radioactifs et deviennent ainsi ce qu'on appelle des *automatines*.

Dans la croissance des plantes et des animaux, les massifs cellulaires qui prolifèrent le plus vite émettraient des radiations qui peuvent aller induire à une certaine distance des multiplications cellulaires ; pas mal de travaux, analysés dans les derniers fascicules de *l'Année Biologique*, concernent les *radiations mitogénétiques*. La pointe d'une racine disposée à quelques millimètres d'une autre racine excite la croissance des tissus qui sont situés vis-à-vis d'elle. L'induction peut s'exercer également entre une racine et un têtard de grenouille. Et voici encore une expérience fort curieuse de M. et Mme Magron. On a reconnu que le cancer des plantes est causé par le *Bacterium tumefaciens* ; une culture prospère de cette Bactérie émettrait des radiations mitogénétiques, incitant les cellules qu'elles viennent frapper à se multiplier activement, d'où la tumeur. Or, si on place une pareille culture au-dessus d'un vase contenant des œufs d'Oursin en voie de développement, en interposant entre les deux une lame de quartz, on obtient des larves d'Oursin sans bras dont l'opacité est causée par l'hypertrophie du tissu conjonctif. Des rayons émis par les *Bacterium* ont traversé la lame de quartz et sont venus influencer les larves d'Oursin ; autrement dit,

l'agent du cancer aurait exercé son action à distance à travers une lame de quartz !

§

Chez les organismes supérieurs, beaucoup d'organes déversent directement dans le sang des substances chimiques spécifiques, les *hormones*, qui vont activer d'autres organes. Ainsi l'adrénaline, sécrétée par les glandes surrénales, arrive par la circulation au cœur, et le sensibilise vis-à-vis des automatines, dont j'ai parlé tout à l'heure. Les sécrétions de la thyroïde, riches en iode, agissent sur la croissance et les métamorphoses des animaux, et sont un des excitants de l'activité cérébrale. Les glandes génitales déversent dans le sang des hormones qui entraînent les caractères sexuels secondaires. Les multiples fonctions du thymus, déclarent les médecins, éclairent d'un jour nouveau la pathologie infantile. Avant tout, le thymus agit sur la croissance du squelette, sur la calcification ; il est en outre en corrélation physiologique très étroite avec les glandes génitales : après ablation du thymus, le testicule subit un arrêt prononcé du développement ; de même l'ovaire ; l'opothérapie thymique (injection d'extraits chimiques de l'organe) stimule le développement des organes sexuels ; enfin, chez les animaux castrés, on observe une augmentation de volume du thymus, jusqu'à 4 fois celui des témoins.

Le thymus est un organe important tant que les glandes génitales sont encore en sommeil; il régresse très rapidement dès que les glandes génitales ont pris leur activité. L'évolution des deux glandes dans le temps révèle ainsi un antagonisme remarquable.

Des substances chimiques actives interviennent également dans le développement des œufs. En voici un exemple frappant.

Certains Hyménoptères pondent leurs œufs dans ceux des Papillons. Tel est le cas du *Trichogramma cacæciæ* étudié, dans son jardin d'Antony, par l'éminent observateur des insectes Paul Marchal. Au cours d'une année, il y a deux générations, une estivale ailée et une printanière à ailes vestigirales ; elles sont toutes deux composées de femelles, d'où la parthénogénèse (faute de mâles, les œufs vierges se développent). Or, ces deux générations se passent dans une même ponte de la Tordeuse (*Cacæcia*),

Papillon qui lui n'a qu'une seule génération. Expérimentalement, P. Marchal a réussi à faire pondre les Trichogrammes dans les œufs d'un autre Papillon, la Noctuelle du Chou, dont les embryons se développent, non en 9 mois comme chez la Tordeuse, mais en quelques jours. Eh bien, les Trichogrammes se sont accommodés fort bien de ce nouvel hôte, et leur développement s'est accéléré au point de fournir en une seule année toute une série de générations. Ainsi le Trichogramme règle la vitesse de son évolution sur celle du développement de son hôte ; tout se passe comme si l'œuf contenait des substances activant ou inhibant le développement, et agissant dans le même sens sur l'embryon de l'hôte ou du parasite.

§

Au cours du développement embryonnaire, on observe de curieux phénomènes d'*induction*. J'ai déjà parlé ici des remarquables conférences du professeur Brachet, de Bruxelles, sur les centres *organisateurs* de l'œuf. L'organisateur qui engendre la colonne vertébrale, la tête et le système nerveux central, lorsqu'il est greffé sur un autre œuf, par exemple en un point « destiné » à former le ventre, engendre les parties axiales d'un second embryon. Une ébauche de système nerveux central (axe médullaire), greffé sur un autre œuf, peut se développer et *induire* dans les tissus voisins un autre axe médullaire, en sorte que finalement l'œuf contient trois de ces axes.

§

Les médecins ont beaucoup étudié les propriétés du sérum sanguin, qui interviennent dans les phénomènes d'immunité. Or, la *sérologie* intervient maintenant dans un certain nombre de problèmes de biologie générale, et même de zoologie ou botanique pure. A. Drzewina et moi, dans notre livre *la Chimie et la Vie*, nous avons signalé des travaux montrant que la parenté des êtres vivants peut être révélée à l'aide de méthodes en usage dans les laboratoires de bactériologie, à savoir l'agglutination, l'hémolyse. Ainsi le sérum d'un animal qui a reçu une ou plusieurs injections de sérum d'un autre animal, acquiert la propriété de précipiter *in vitro* le sérum de cet autre animal ou d'une espèce voisine. Un sérum anti-Cheval, pour parler le langage elliptique des médecins, est aussi anti-Mulet.

Quand on pratique chez l'Homme une transfusion de sang, on constate des *incompatibilités* sanguines entre certains individus ; et c'est ainsi qu'on a été conduit à la connaissance des *groupes sanguins*, signalés en 1899, par Samuel Shattock et par Karl Landsteiner.

Pendant la coagulation du sang, le caillot expulse un liquide clair, le sérum, et retient les globules blancs et les globules rouges. Or, un certain nombre de sérums humains normaux possèdent la propriété d'agglutiner les globules rouges de certains autres individus, mais non de tous. Partant de cette propriété, on a pu classer les sangs en quatre groupes : I, II, III, IV. Le sérum des individus appartenant au groupe I n'agglutine jamais les globules rouges des autres individus. Le sérum II agglutine les globules I et III ; le sérum III agglutine I et II. Le sérum IV agglutine les globules de tous les autres groupes, I, II et III. De plus, les globules I sont agglutinables par tous les sérums étrangers, II, III et IV, alors que les globules IV sont inagglutinables.

La fréquence relative des différents groupes sanguins varie avec les races humaines. Dans la race blanche, les individus II et IV sont de beaucoup les plus nombreux ; dans la race jaune, prédominent les groupes I et III ; chez les Indiens d'Amérique, le groupe I serait relativement fréquent.

Il semble certain à l'heure actuelle que le groupe sanguin constitue un caractère fixe et non susceptible de variations au cours de l'existence. Le groupe serait un caractère héréditaire fort et obéirait aux lois de Mendel.

Quelques accoucheurs ont pensé pouvoir expliquer certains accidents survenus au cours de la grossesse par une incompatibilité de groupe entre le sang de la mère et celui du fœtus. Irvine Mac Quarrie a reconnu en effet que dans 70 pour cent des cas de toxémie gravidique (vomissements incoercibles, éclampsie) il y a incompatibilité sanguine.

Les Singes anthropoïdes peuvent toujours être classés dans l'un des quatre groupes de l'Homme.

§

Deux chapitres de l'année Biologique particulièrement riches en travaux sont consacrés, l'un aux « Mutations de matière »,

c'est-à-dire aux phénomènes chimiques de la nutrition, tels que métabolisme des sucres, l'autre à l' « Ethologie », étude des mœurs des animaux. La physique et la chimie envahissent de plus en plus la biologie, mais il serait vraiment dommage qu'on renonce pour cela à l'observation des animaux et des plantes dans la nature, telle que l'ont pratiquée les anciens naturalistes, les Réaumur, les Fabre, les Giard.

Je ne puis parler aujourd'hui des travaux récents relatifs à la « Distribution géographique des animaux et des plantes », qui ont conduit à la création d'une nouvelle société scientifique, déjà fort active, celle de Bio-géographie.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Andrée Viollis : *Seule en Russie*, Librairie Gallimard, Rue de Grenelle. — Kikou Yamata : *Le Shoji*.

Dans la préface de son très intéressant volume : **Seule en Russie**, Mme Andrée Viollis nous apprend que, pendant près de trois mois, elle a pu parcourir seule et librement, de la Baltique à la Caspienne, puis à travers le Caucase jusqu'à la mer Noire, l'immense Fédération des Républiques soviétiques. Elle ajoute qu'elle a pu s'affranchir de la tutelle officielle ; et que, à part les prisons politiques (ce qui est une très grosse lacune), elle a pu voir ce qu'elle a voulu et comme elle l'a voulu.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et le temps n'est pas très éloigné où il eût été impossible de tenter une pareille entreprise et surtout de rapporter intégralement ses notes de voyages, ainsi que put le faire l'auteur, grâce au délégué, à Batoum, du Marcomindiel de Moscou.

Il y a donc quelque chose de changé en Russie. Sans doute, Mme Andrée Viollis a regardé le nouvel état de choses avec une sympathie que le lecteur ne partagera sans doute pas toujours ; et les *observateurs* cachés qui l'entouraient probablement à chacune de ses étapes n'ont sûrement pas ignoré cette sympathie ; néanmoins, la bonne foi évidente de l'écrivain nous permet, sur des points importants, de faire des découvertes que le gouvernement des soviets eût préféré cacher autrefois.

Trois mois, c'est bien peu pour une aussi importante enquête, surtout quand on ignore le russe et qu'on visite peu les cam-

pagnes. Car, pour l'avenir de la révolution russe, le gros danger, malgré les précautions prises, réside surtout dans la disproportion numérique des paysans et des ouvriers et dans leurs intérêts divergents. Le groupement en coopératives des habitants pauvres des campagnes contre le *Koulak*, le paysan riche, assez heureusement réalisé, n'empêchera toujours pas le cultivateur, en général, de s'apercevoir qu'au fond le nouvel ordre de choses cherche à s'établir surtout en faveur de l'ouvrier des villes, enfant chéri de la révolution russe, et au détriment, le plus souvent, du bien-être du *manieur* de faucille. Pour se développer et attirer les paysans dans les centres urbains, l'industrie russe aurait besoin de capitaux énormes qu'elle ne peut trouver chez elle et que les capitalistes étrangers, trop souvent échaudés, lui refuseront de plus en plus. C'est cependant une question de vie ou de mort. Sans doute, le communisme (le communisme théorique) n'a pu se réaliser en Russie. Comme le confessa ingénument Tchitcherine à l'auteur, « grâce à la souveraine et franche énergie de Lénine, on fit machine en arrière » (il y a sept ans) ; c'est-à-dire qu'on rétablit, dans une certaine mesure, la liberté des transactions, l'État se réservant toujours la direction du commerce extérieur et le monopole des industries. Mais, sauf le pétrole, qui occupe en Russie une situation tout à fait privilégiée, les autres industries *dépensent* et ne *gagnent* pas. Incapacité donc de créer de nouveaux capitaux, absolument nécessaires.

C'est que le parti communiste n'a nullement renoncé à réaliser complètement un jour son idéal. C'est lui qui, en somme, gouverne la Russie, avec 6 ou 700.000 membres soumis, de haut en bas, à une discipline de fer qu'aucune congrégation religieuse n'a connue. Cela durera-t-il ? On nous dit que Lénine dort son dernier sommeil dans un mausolée édifié à Moscou, près du Kremlin, où le public est admis à le contempler, — il serait plus exact de dire à le vénérer. Mme Andrée Viollis, qui a fait aussi ce pèlerinage, s'attendait à voir une momie jaune et desséchée ; mais, à son grand étonnement, le cadavre lui apparut conservé à tel point, avec de telles apparences de vie, qu'elle en frissonna d'émotion et presque de terreur. Tout ceci, bien entendu, grâce à des appareils frigorifiques qui entretiennent, paraît-il, l'intégrité de la dépouille du dictateur ; des spécialistes sont chargés de maintenir sa fraîcheur en le pétrissant périodique-

ment, en fardant chaque jour ce pauvre masque mort. Si j'insiste sur ces choses un peu répugnantes, c'est qu'elles donnent, en partie, l'explication de ce qui se passe en Russie. L'idéal mystique révolutionnaire a eu besoin, pour la multitude, de s'appuyer sur une apparence visible à tous les yeux. Il a créé, sans doute sans trop y réfléchir, spontanément, une manière de Saint, de révélateur messianique, ou, si vous préférez, un symbole visible, que la foule contemple un peu comme les hommes primitifs regardaient leur *totem* et avec la même confiance. Si l'on ajoute à cela que la Russie, mi-asiatique, mi-européenne, a toujours eu la pensée orgueilleuse que notre culture occidentale était très inférieure à la *spontanéité* moscovite (tous leurs écrivains en sont convaincus), on comprendra aisément qu'une nouvelle forme sociale puisse, à la longue, s'établir sur les débris d'un passé maintenant bien mort. Cette forme sociale, d'ailleurs, assez éloignée du point de départ des doctrinaires du marxisme, est adaptée à l'esprit d'un peuple qui est un trait d'union entre l'Europe et l'Asie.

Mme Kikou Yamata, en publiant **Le Shoji** (intimités et profils japonais), a trouvé le moyen, tout de suite, avec ce titre un peu énigmatique, d'impressionner le lecteur occidental. Le Shoji, écrit-elle dans un court préambule, tendu de papier, frémit et nous affine. Le laque noir qui vous borde et le doigtier métallique incrusté au montant vous apprêtent comme une reliure où j'enferme ce livre.

Et c'est une série de notations psychologiques, de tableaux où les pensées et surtout les sensations de l'Extrême-Orient se trouvent traduites en un français un peu précieux sans doute, obscur aussi parfois, mais souvent intense, qui, au lieu de rebuter, donne le désir de pénétrer au delà du sens des mots, comme lorsqu'on lit certains poèmes modernes. On ne peut analyser un pareil livre. Il faut le lire, et en plusieurs fois, à petites doses. Je veux cependant dire un mot à propos du *harakiri* dont Mme Kikou Yamata nous parle dans le premier chapitre. On verra, je pense, dans les courtes citations que je vais faire, et la manière de l'auteur et la façon dont elle *tisse* sa substance poétique.

« Ce geste a pour nous, écrit-elle, une signification autre que la mort. Il la dépasse. C'est, au contraire, une manière de survivre. Ce *harakiri*, c'est l'amour forcené de la vie qui nous y pousse, le sens esthétique de la vie morale. » Et plus loin : « Une femme

de l'antiquité, Keragozen, sur l'oreiller, se substitue à son mari, afin que l'homme qui l'aime et la désire veuve, dans la nuit, la tue sur son propre signal. Ce sera l'honneur conjugal sauvé, le meurtrier converti. »

« Chez nous, ce ne sont pas les lâches qui se tuent. »

Tout ce chapitre est à *fouiller* par ceux qui s'intéressent aux âmes des races qui furent très éloignées de la nôtre, au moins en apparence. Et si je parle au passé, c'est que ce vieux Japon est sans doute bien près de disparaître ou, si vous préférez, de se transformer. Mme Kikou Yamata doit penser ainsi, car elle termine mélancoliquement sur cette phrase : « J'ai peur des coutumes d'Europe ».

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

Les Amitiés : « Cécile Sauvage (1883-1927) ; études et souvenirs, par divers ; poèmes et fragments inédits. — *La Revue de France* : sur les traces africaines de Rimbaud. — Mémento.

Il n'est pas trop tard pour rendre compte du numéro de septembre de la belle revue **Les Amitiés** qui nous parvient seulement en novembre — car, ce numéro est un hommage à Cécile Sauvage et une manifestation de souvenir admiratif, digne du poète exceptionnel qui a créé les beaux vers du *Vallon*.

« La fierté d'être une femme, c'est Cécile Sauvage qui l'a dite », déclare Mme Lucie Delarue-Mardrus, poète très grand aussi. « Nous l'avons laissé mourir sans la louer comme elle le méritait », a confessé M. Eugène Marsan, avouant une carence de la critique. Remy de Gourmont avait des premiers découvert la valeur considérable de Cécile Sauvage. « Sa mère lui ayant dit, le jour de sa première communion, qu'elle devait le prier [Dieu] pour sa vocation », raconte M. Henri Pourrat, « elle dit à Dieu qu'elle voulait se marier et que c'était là sa vocation. » Quelle exquise simplicité chez la fillette ! La femme l'a conservée. C'est pourquoi ses poèmes expriment les idées les plus profondes, les sensations qui impriment à l'esprit les élans vers les plus pures hauteurs. « Au moment de la mort, il faut beaucoup de soleil. Il faut partir croyant à l'amour comme à la lumière », a-t-elle écrit, l'année même de sa mort.

Qu'avez-vous laissé ? — demande M. Henri Pourrat à Cécile Sau-

vage. — Quelques feuillets, un grand songe. Vous avez passé à peu près ignorée, quand tant d'autres se donnaient tant d'importance. Vous ne fûtes rien, en effet, si ce n'est un beau cœur aimant et un poète.

Sur combien, en vérité — qui ne la valaient par la sincérité de l'inspiration ni par les moyens admirables de la fixer toute vive dans le vers bien construit — la louange publique s'est-elle égarée !

Nous trouvons parmi ses inédits cette phrase, d'un sens si plein, qui divulgue un être supérieur aux vains mensonges de la sociabilité mondaine : « Si j'avais eu la chance d'être très belle, je n'aurais sans doute jamais écrit. » Tant de femmes écrivent, justement, poussées par l'illusion inverse ! Elle n'a pas achevé *Primevère*, un recueil de poèmes, dédié : « Pour mon cher Pierrot, en souvenir de nos fiançailles et de notre mariage. » Que ce ton « bourgeois » sonne clair et qu'il enseigne par son honnête accent!

Au fond du jardin
Sur un gazon fin
La table servie :
Mouvement du vin,
Soleil dans les verres,
Pêches et raisins
Avec grains de pluie
Et fleur de poussière.
Je veux boire et ma main tremble
N'ayons pas l'air de boire ensemble.
Une poire d'or où loge une abeille
Tombe du poirier ;
Nos amis sont gais,
La brise sommeille.
J'adore ta main,
Ton verre et ton pain ;
J'aurais tant d'amour à manger ton pain.

L'aisance d'un pareil chant cause une joie pleine.

Parlons-nous tout bas, inclinons nos têtes,
Ce rapprochement est une caresse.
Vous baisez la fleur que dans ma main nue
Et brûlante un peu j'ai longtemps tenue.
J'ai presque couru, le cœur me bat vite.
Nous n'avons qu'une heure et toute petite

Pour nous écouter vivre sous l'espace,
Ivres de silence en ce coin de mousse
Où, quand je vous vois, bien avant nos bouches,
Bien avant nos yeux, nos âmes s'embrassent.

⁂

Il m'a semblé que le pommier
Du Japon était plus fleuri
Et plus rouge que l'an dernier.
Il m'a semblé que le banc gris
Riait au soleil de tendresse,
Et que plus encor de paresse,
D'indolence rêveuse et fine
Ployaient les branches de glycine.
La maison était toute heureuse,
Pleine de vitres lumineuses,
De tuiles roses, de printemps.
En poussant le volet battant
D'une main fière sur le mur,
J'ai vu tout entier le ciel pur,
Des fleurs, des branches, des abeilles.

⁂

Je voudrais être ta mère :
La plus forte parenté
Humaine nous unirait
Par le sang, par la pensée ;
Ta chair, je l'aurais bercée
Dans mon âme la première.

Et voici le même vœu de la femme amoureuse qui voudrait être la mère, dans cette pièce d'anthologie, des plus belles assurément qu'un amour féminin ait jamais dictées :

Que ton fruit de sang qui loge en mon sein
Soit pareil, amour, à ton être humain,
Que le petit nid ombreux qui se ferme
Pour envelopper et mûrir le germe
Sente remuer ta plus jeune enfance
Comme elle le fit dans l'avant-naissance
Au flanc maternel en un temps lointain.
Et que ce soit toi, dans mon doux jardin,
O mon bien-aimé, qui bouges, piétines ;
Que pour toi le lait pèse à ma poitrine,

Que je sente en moi la genèse humaine
De ton être mâle et que tu me tiennes
Au sein, lourd de chair, mon intime nœud.
Que dans mon secret s'éveillent tes yeux
Nébuleux d'abord et d'une eau troublée,
Puis fraîcheur d'un astre à l'aube étonnée,
Que ce soit ta bouche en fleur d'églantine
Qui baille un parfum d'haleine enfantine,
Que ce soit, amour, tes petites mains
Qui pressent mon cœur d'un toucher câlin,
Comme les chatons de leurs frêles pattes
Pétrissent sans voir les tétins de chatte.
Que je sache ainsi comment ta pensée
Fut rêveusement dans l'œuf caressée,
Comment se forma ton goût des baisers,
Ton génie humain encore effacé
Dressant faiblement sa jeune envolée ;
Que ta forme en moi réduite et bercée
Me révèle enfin quel rêve en ton cœur
S'attriste aujourd'hui et quel frais bonheur
De vivre agitait tes jambes légères
Lorsque tu bougeais au sein de ta mère.
Oh ! tenir en moi, fruit d'âme et de chair,
Notre enfant, ton sang, ton cœur et tes nerfs,
De ton abandon forme rajeunie,
Te sentir, amour, éclos de ma vie,
Te bercer, t'aimer, te garder vivant,
Couché tout à moi au creux de mon flanc.

Que nous serions heureux, si de tels vers, si humains, si mélodieux, si riches de signification, d'une langue si sûre, incitaient à quelque retour sur lui-même un seul de ces petits messieurs qui chantent à l'envi les cocktails et les bars, les drogues ou l'inversion, dans des pièces qui ne sont même pas de la prose!

« La culture intellectuelle pour une femme doit être une belle robe invisible », assure Cécile Sauvage. « Je ne suis pas une beauté, mais une gentillesse », confesse-t-elle ailleurs. En septembre 1916, quand la maudite guerre sévissait, elle écrivait :

L'idée que tous ces pauvres hommes tués ont été petits et entourés de tant de tendresse par leur mère me fait saigner le cœur. Je pense au dernier regard qu'ils doivent jeter sur la campagne en mourant, et sur la vie. Souvent le matin, au début d'un combat, ils doivent se sou-

venir des excursions de leur enfance, quand on partait à l'aube. Ce n'est peut-être pas l'horrible bruit du canon dans la rosée, et soudain il faut tomber pour toujours.

Quelle tendresse dans ces lignes !

« Une mort silencieuse vaut mieux qu'un génie bavard », déclarait Cécile Sauvage. Tout près de sa fin, elle s'accordait « un petit don de poésie ». L'avenir, qui détrône les gloires mensongères, établira Cécile Sauvage, dans le jardin poétique français, sur un socle impérissable.

§

On finira par connaître la vraie figure d'Arthur Rimbaud, dégagée de la légende religieuse où tentèrent de la cacher sa sœur et son beau-frère. C'est M. André Prévost, à présent, qui nous conduit « sur les traces africaines » du poète, par les voies de **La Revue de France** (1er novembre).

Jean Arthur Rimbaud débarque à Aden en 1880. Il a 26 ans. Il vient de diriger un chantier à Chypre. Il a vainement cherché du travail « dans tous les ports de la mer Rouge ». Il trouve enfin « un engagement comme acheteur à la maison Bardey ». Il rêve de se faire le photographe des Somalis et des Gallas, puis de chasser l'éléphant «dans un certain lac où il pullule, paraît-il ». Nul lieu ne lui convient. Il erre, incapable d'une résidence :

Ainsi, toujours insatisfait, Rimbaud poursuit, tenace, l'idée de lucre qui lui vient de sa mère, avaricieuse et maîtresse femme ; il veut amasser de l'or pour conquérir l'indépendance. Il calcule âprement et veut qu'on le tienne pour un esprit pratique, — nous dit M. A. Prévost.

Il a parcouru ces territoires d'Afrique où passa Rimbaud :

Les 800 kilomètres que j'ai couverts en trois jours, l'aventurier les parcourut en de longues semaines, au pas lent des caravanes, parmi les dangers dont le menaçaient les hommes et les choses, plus encore que les fauves. Ces pillards redoutables du pays des Issas et des Somalis, il savait les apprivoiser d'ailleurs et parler leur langage. L'explorateur Borelli, que Rimbaud rencontre à Ankober, et qui l'accompagne à Entotto, près de l'endroit où Menelick fondera plus tard Addis Abbeba, la « nouvelle fleur », note avec admiration l'aptitude de son compatriote pour les langues. « Il sait l'arabe, écrit-il, et parle l'amarigna et l'oromo (langue des Abyssins et des Gallas). »

Rimbaud, en 1888, a eu l'idée de fonder une cartoucherie

pour le service des armées du Choa. L'Angleterre s'oppose à ce projet : mais c'est elle qui l'exécutera en 1916. En 1924, la cartoucherie est abandonnée. C'est que l'Angleterre poursuit des desseins politiques, lesquels exigent que l'on n'ait pas de munitions pour les contrarier.

M. Prévost nie que Rimbaud ait vécu « comme un chaste et un saint », dans ces pays : « il a pu se marier à la mode musulmane :

Une procession joyeuse, au son des tam-tams et des guitares à trois cordes, lui amena peut-être son épouse, voilée et parfumée de musc.

En la dévêtant, il la trouva sans doute close, depuis l'enfance, par une infibulation barbare qui rendait littérale le verset du *Cantique des Cantiques* :

C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée, une source fermée, une fontaine scellée.

Le point d'honneur de la race veut que les jeunes épousées — treize ou quatorze ans à peine — supportent vaillamment l'opération terrible à quoi, rasoir en main, doit se résigner l'époux.

. . . .

S'est-il marié avec une Abyssine chrétienne ? Oui certes, nous le savons par le témoignage de la servante de Bardey, son patron d'Aden. Ce n'était sans doute qu'un mariage « au salaire » — *ba damouss* — la forme inférieure du mariage abyssin, simple louage d'une compagne qui lui vouait sa fidélité, ses services de ménagère et son amour, pour quelques thalers par mois.

Peut-être, au fait, acheta-t-il tout simplement quelques jolies esclaves. En ce temps-là, c'était chose facile. Maintenant encore, malgré les prescriptions, d'un humanitarisme étroit, de la Société des Nations, l'esclavage, officiellement aboli en Abyssinie, persiste encore en cachette. D'ailleurs, les esclaves eux-mêmes ne veulent pas être affranchis ; ils aiment mieux être de la famille et lui appartenir comme un objet précieux que d'être rejetés sous la loi d'airain du salariat moderne.

. . . .

Sans doute encore, au hasard de ses courses vagabondes, Rimbaud est entré dans la *tououl* d'une de ces courtisanes indigènes qui l'avait séduit par sa démarche noble, sur ses pieds nus. Pour quelques barres de sel, monnaie divisionnaire d'alors, il a possédé ce corps souple et plein.

M. Prévost a vu, à Harrar, Monseigneur Jarosseau, qui y connut Rimbaud et en garantit « les bonnes dispositions chrétiennes ». « Rimbaud chrétien, je n'y crois pas », affirme pour-

tant M. André Prévost. Il conclut que l'héroïsme de Rimbaud « nous reste un exemple, pourvu qu'on y mêle la raison athénienne qui lui a manqué ».

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er novembre) : « Lettres à Lamennais » de Chateaubriand, J. de Maistre, Sainte-Beuve, Hugo, etc.

Le Monde Nouveau (25 octobre) : « Les fous et la sagesse qu'ils enseignent », par le docteur Maurice de Fleury.

Le Correspondant (25 octobre) : « Vieilles chansons françaises au pays de Québec », par M. Mariel Jean-Brunhes.

Revue des Vivants (novembre) : La discussion sur les causes de la guerre : « Thèse allemande », par M. F. Rosen ; « Nos preuves », par M. H. de Jouvenel. — « La biffe », par M. Henri Malherbe. — « Vie et mort de l'*Ondine* », par M. le commandant Maurice Guierre. — « Une querelle littéraire », « correspondance inédite entre Tourguénev et Dostoïewsky ».

La Grande Revue (octobre) : « Un rêve de Mérimée : « Djoumâne, par M. R. Roche.

Revue de l'Amérique latine (1er novembre) : « Pedro Figari, poète », par M. F. de Miomandre. — Dr Jeanne Réquin : « Impressions médicales sur le Brésil ».

Etudes (20 octobre) : « La loi de l'univers matériel », par M. R. Bled-Charreton. — « La judaïcité vivifiée et menaçante », par M. J. Bonsirven.

Les Primaires (octobre) : publient cette note pathétique :

IN MEMORIAM

Il y aura bientôt dix ans que les hommes ont commencé d'oublier la guerre et tous ceux qu'elle a fusillés, brûlés, écrasés ou ensevelis. Dix ans ! Il nous a semblé que cet anniversaire, parce qu'il s'imprime en relief sur le livre du Temps, nous permettrait d'arrêter un peu les progrès du silence, en commémorant d'entre les écrivains disparus ceux que cette revue aurait accueillis, dont elle aurait sollicité la collaboration.

Vingt-trois primaires, instituteurs ou professeurs, tous poètes, romanciers ou journalistes, sont morts de la guerre entre le 1er août 1914 et le 30 novembre 1918. La vérité est que, chaque jour, ils meurent davantage : aujourd'hui, qui connaît leurs travaux ? demain, qui saura leurs noms ?

Les Primaires, qui n'attendent nulle pérennité, nulle résurrection pour l'œuvre de beaucoup de leurs pauvres camarades, ont simplement le désir de creuser ici des tombes, d'écrire des épitaphes.

C'est pourquoi, à partir de ce numéro, jusqu'en juillet 1929, ils auront une page qui unira la gravité d'un cimetière à la désolation d'un champ de bataille.

Æsculape (octobre) : « Joseph Duchesne, médecin spagyriste », par M. Louis Masson. — « François Trouillu, l'homme à la Corne ». — « Les éponges somnifères » par M. J. Avalon.

La Revue Nouvelle (octobre) : numéro spécial consacré à la littérature étrangère contemporaine.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon d'Automne. — Naturellement, comme tous les ans et de tous les Salons, la critique et les visiteurs ont dit : « Excellente moyenne, mais pas de chefs-d'œuvre » Cela n'est peut-être la faute ni des peintres, ni des sculpteurs, ni des graveurs. Cela tient à ce qu'une œuvre d'art ne passe jamais chef-d'œuvre du premier coup.

Ce n'est point tant que son rayonnement offusque ; mais il y faut la collaboration du temps, de l'habitude, d'une certaine somme de gloire acquise par la continuité du travail de l'artiste. Autrement, à ce Salon d'Automne, ne serait-on pas tenté de réserver pour un panneau d'honneur ou un beau pan coupé d'un Musée moderne idéal, d'un Luxembourg spacieux que Charles Masson pourrait organiser à sa guise, cet admirable nu de Bonnard, d'une ligne si pure, d'un dessin si parfait, merveille d'harmonie colorée éclatante, sobre et d'une si douce intimité lumineuse. On serait embarrassé de choisir pour la même salle de ce Musée idéal entre les deux œuvres d'Urbain, sa magnifique et simple nature morte, ou cette église Saint Gervais, mi-noyée dans une tendre brume matinale, gros point de grès rebaussé d'or pâle, entrevue à travers les éventails des frondaisons du quai Bourbon, dont on perçoit le foisonnement frissonnant et léger. Urbain excelle à donner l'heure exacte de son paysage, cela par la qualité de sa lumière. Et je classerais parmi les œuvres capitales celle qui apporte dans toute la certitude d'un beau métier une saveur de nouveauté, le **Cavalier persan** de Georges d'Espagnat. Depuis quelques années, un effort d'excellents peintres tend à rendre ses droits, dans l'art pictural, à l'imagination ; on tente le tableau-poème. Malgré l'autorité de grands peintres véristes, tels Courbet, l'ambition est légitime. Le lyrisme pictural peut connaître d'autres genres de chefs-d'œuvre que les *Nymphéas*. Si le peintre d'imagination a su assurer d'après la nature,

d'après le modèle, la beauté de son paysage et la vérité de ses personnages, il a droit à la fantaisie et au rêve. Watteau n'agissait pas autrement, ni Delacroix. Ce cavalier persan, frais et svelte comme un prince de féerie, monté sur le plus fringant petit cheval, surplombe deux baigneuses. La nudité de l'une est nacrée, l'autre est d'un orient coloré, clair, mat, avec des tons de rose jaune pâle. C'est d'une exquise orchestration de la couleur.

D'Espagnat est un grand décorateur. Dans la villa du docteur Viau, dans le salon de M. Bauer, il a exécuté, en places restreintes, de très belles décorations. Il est en pleine forme. L'Etat devrait bien lui confier une grande salle à décorer, l'Etat ou la Ville de Paris.

§

D'autres œuvres tout à fait de premier ordre, de celles qui prennent plus tard la réputation du chef-d'œuvre, on trouverait certainement dans les trois salles où l'on a groupé l'exposition du jubilé du Salon d'Automne,—l'anniversaire de ses vingt-cinq ans. Ce bel ensemble n'est point sans rappeler certaines salles de l'exposition assez récente des trente ans d'art indépendant. Cela tient à ce que les principaux mainteneurs du Salon d'Automne ont pris leur baptême de gloire aux Indépendants. Si Paul Signac et Luce ne s'astreignaient si rigoureusement à n'exposer qu'aux Indépendants, au Salon qu'ils ont fondé, avec Seurat et Dubois-Pillet, le Salon d'Automne ne serait qu'une belle sélection des Indépendants.

Ceci n'est point pour diminuer les mérites de Frantz-Jourdain. Ce Salon d'Automne, il l'a fait vivre. Il en a souvent pacifié, Neptune avisé et débonnaire, d'un *quos ego* bien placé, les éléments irrités. Il a préconisé cette ordonnance belle, mobile et variée qui a chassé la monotonie, non seulement de son Salon, mais des autres salons. Il y a appelé les meubliers, les fondeurs, les Dufrène, les Brindeau, et les Follot, les relieurs et les illustrateurs. Il a accordé l'hospitalité aux coûteux efforts de l'urbanisme. Il a favorisé des rétrospectives qui ont aidé à des accroissements de glorification. Il figure à cette exposition de jubilé, non point par la réproduction de la maquette d'une de ses œuvres architecturales, mais sous la plus vivante apparence. Son portrait par Albert Besnard est extraordinairement juste et vibrant et met en relief toute son allure combative d'animateur.

Cézanne, Renoir, Guillaumin, Odilon Redon, Eugène Carrière, Gauguin, Steinlen, Lepère, Metthey, Plumet, Valloton, sont représentés. Les premiers ont été plutôt des amis du Salon d'Automne que ses exposants réguliers. Mais cette magnifique et claire nature morte de Cézanne, de sa meilleure veine (peinte en 1885), en pleine richesse de couleurs, est merveilleuse à regarder, comme cet admirable paysage représente bien Guillaumin, comme le double portrait de Carrière s'illumine de grâce délicate, comme le Bouddha d'Odilon Redon résume bien sa double recherche de symbole rare et d'ornementation neuve.

L'exemple de Metthey, très suivi, a empêché la céramique d'être réduite à la seule recherche de l'utile, paré, il est vrai, de la beauté du galbe et de la ligne. Il est nécessaire qu'un léger bas-relief polychrome soit inscrit sur la panse d'un vase pour lui assurer la beauté. On a pu s'étonner que Lepère ne soit représenté que par une gravure, car c'est un peintre de premier ordre.

Passons aux vivants. *Un Soir Florentin* très amène de Maurice Denis ; une figure de femme nue enveloppée de pampres, la *Vigne* de Desvallières. L'*Anthéor* de Louis Valtat, un de nos grands peintres. C'est à Anthéor, un des plus beaux points de la côte provençale, une causerie de jeunes femmes. L'intérêt surtout de ce tableau, c'est l'étude marine ; c'est l'arrivée fougueuse, joyeuse, tumultueuse, ardente d'une mer véhémente, sillonnée de brise, aux paquets lumineux, roses, azurés, argentés : c'est la plus belle représentation qu'on ait vue d'une Méditerranée aux vagues courtes et pressées. Non point agitée, mais légèrement fouettée de brise, sous un bel épanouissement de soleil.

Autres belles œuvres : la *Place de Vintimille*, de Vuillard, dans le plus nuancé des temps gris, un large paysage de Flandrin, le portrait d'Othon Friesz, portrait de sa mère, si fortement établi dans sa simplicité ; les *Coquettes* de Jacqueline Marval, d'une si parfaite séduction tranquille dans l'originalité des figures et la simplicité stylisée du mouvement, un des plus beaux *Luxembourg* avec des passantes en grands atours XVIIIe de Charles Guérin, une spacieuse nature-morte de Dufrénoy, moins somptueuse que ses plus récentes, mais d'une superbe ordonnance ; un beau nu de Girieud ; la grande toile, d'un orientalisme sévère et expressif, d'André Suréda ; *Femmes juives aux tombeaux*, le

grand paysage aux architectures verdoyantes de Dunoyer de Segonzac, le solide et gracieux *Concert sur la Terrasse* de Barat-Levraux ; le *portrait de Robert Bonfils* par lui-même ; un port de *Saint-Tropez*, largement éclairé par Camoin ; une bonne évocation des ruines pittoresques de *Grimaud*, par Carlos Reymond : la fraîche et matinale *Promenade en barque* de Lebasque ; les *Chiens*, de très curieuse technique, de Bouche ; les *Mauresques en promenade sous les Oliviers*, harmonie délicate, en blanc et vert, de Du Gardier. Nous retrouverons d'ailleurs dans les salles la plupart des peintres représentés à ce Jubilé. Notons la belle représentation de la gravure au burin par la *Cérès* de Beltrand, au paysage si heureusement précisé, et la présence de la gravure sur bois au canif, en un de ses chefs-d'œuvre, les *Pêcheurs de truites*, décor de Lucerne, avec son fleuve de si souple allure parmi les densités de ses maisons à pignons, de la plus belle qualité de dessin, de Paul-Emile Colin.

La sculpture se place sous l'égide de Rodin, dont le *Balzac*, placé sur le plus haut palier de l'escalier, réalise, vu d'en-bas, toute sa puissance d'unité et de rythme. Ce n'est point au Salon d'Automne que Rodin a gagné ses grandes batailles, mais il l'aida de toute sa gloire. Des médaillons d'Alexandre Charpentier ; une remarquable sculpture de Camille Lefèvre d'un grand rythme calme. Un *Pêcheur* de Bouchard voisine avec une très fine statuette d'Albert Marque, une remarquable danseuse d'Halou et une de ses nerveuses et spirituelles évocations de Parisiennes, où Dejean, maintenant plus préoccupé d'art monumental, donnait, avec tant d'ingéniosité nerveuse, la ligne de corps aussi bien que la toilette de ses modèles. De beaux bijoux rappellent le souvenir de Charles Rivaud, et Lalique triomphe avec ses verreries. Marinot a une éclatante vitrine ; Louise Germain, une parfaite reliure.

§

Le Salon d'Automne pratique l'excellente habitude de rappeler, par une rétrospective aussi large que le lui permet la place dont il dispose, le souvenir de ses disparus de l'année. Cette fois, ils sont nombreux.

Jean-Charles Coutel est mort au moment où son talent s'élargissait singulièrement. D'abord, épris de passé, il avait dessiné,

avec une ferveur patiente, de vieilles églises modestes, leurs entours de ruelles avec des maisons à auvents, décorées de poutres sculptées, aux dessins encore parfois lisibles. Il trouvait ces îlots de vieille France à Lisieux, à Vitré, à Montfort-l'Amaury. Il publiait sur ces thèmes des albums de lithographies qui deviendront précieux. Mais de cet art documentaire, chauffé d'ailleurs d'émotion esthétique, il s'était élevé, dans des toiles récentes, à de grandes figurations de villes, retracées dans la douceur brumeuse des fins de jour et d'un grand caractère.

L'œuvre peut-être la plus connue de Céline Lepage, c'est une grande statuette de *Charles Morice*, d'un joli caractère d'exactitude et de lyrisme, image à la fois de poète et de chevalier errant. Elle avait sculpté à la mémoire de Verlaine une maquette de tombeau floral, ou plutôt un thème principal de tombeau. Elle était habile à introduire dans l'art ornemental des stylisations d'arbres des pays du soleil. C'était aussi une animalière de mérite.

Fernand Siméon était surtout un graveur, ou du moins c'est comme illustrateur du livre qu'il a eu le temps d'affirmer, en surplus d'une grande habileté et même d'une virtuosité technique, des dons d'imagination et d'esprit. Peu d'artistes récents ont apporté à rappeler le XVIIe siècle autant d'ingéniosité légère. Il a lutté aussi avec l'ensoleillement du *Jean des Figues* de Paul Arène, ce qui ne l'a point empêché de bien interpréter Mirbeau, Schwob et Anatole France.

Gaston Prunier laisse une œuvre importante qu'il serait bon qu'une exposition complète rappelle à l'attention des connaisseurs, en sa diversité. Un des premiers, Gaston Prunier songea à peindre la vie populaire sportive. Il en tira de larges effets d'espaces verts mouvants de foule. Quelques bons paysages de Paris, de Londres et d'Espagne évoquent, à ce Salon, quelques aspects de son talen.t

Jean Pavie était bon animalier; Charles Faure, qui fut un ami de Monticelli, a laissé quelques beaux bouquets et de clairs panneaux décoratifs. Berengère Lassudrie dessinait, dans un beau luxe floral, avec une profusion d'ornements heureux, des cartons de tapisserie et des maquettes de tapis.

Charles Plumet fut, aux côtés de Frantz Jourdain, un des principaux animateurs du Salon d'automne. Architecte, il affirma, dans une brochure qui fut très lue, ses tendances d'art social.

Il compta au premier rang parmi les architectes qui, il y a trente ans, commencèrent à révolutionner l'urbanisme. Il a dessiné, pour des maisons de rapport, d'harmonieuses façades où il cherchait à trouver la place de beaux travaux de sculpture. Il a été très suivi et a ainsi largement contribué à modifier l'aspect de la rue de Paris, dans les quartiers neufs et spacieux.

Malheureusement, son chef-d'œuvre, la décoration de l'Esplanade des Invalides pour l'exposition des Arts Décoratifs, a disparu et il ne reste que le souvenir de cette agréable disposition de la Cour des Métiers, entre les deux tours carrées, au bout de sa pittoresque avenue de pavillons.

§

Dans les salles de peinture, les œuvres intéressantes ne manquent point.

Friesz a un beau nu, mat et fauve, dans une lumière étoffée et assourdie, sur un décor qui rabat l'attention sur l'éclat des chairs.

La puissance de légèreté, d'évocation joyeusement lyrique, la fantaisie ailée de Jacqueline Marval lui donnent un immense bouquet et les jolies harmonies de ce *Rêve d'une femme* si frais et coloré et d'un rhythme si pur dans la claire diaprure de l'œuvre.

La *Dormeuse* et le *Nu debout* de Lebasque sont des plus agréables. Charlot présente un grand effort, un beau nu, classique, bien loin de ses bergers du Morvan et de leur savoureuse rudesse. Mais que je préfère ses bergers à ce nu académique !

La nature morte d'Henry-Déziré est de premier ordre.

Foujita a placé au centre d'un charmant camaïeu, arabesqué d'un joli corps féminin et de souples et coquets mouvements de chats, son portrait très coloré, très exact, d'une auto-psychologie profonde. C'est une page d'humour d'un art très sérieux.

Albert André, qui nous montre, aux salles du Jubilé, de jolis bords de Seine, se peint lui-même devant sa bibliothèque, debout et lisant. C'est une page très bien venue.

Flandrin rapporte d'un de ses voyages en Italie une large vue du Vésuve. Il était déjà le maître du grand paysage alpin, sur des thèmes pris en Dauphiné, où il a traduit si magnifiquement les transparences de l'air sur les verdures froides et toute la vérité

du paysage de montagnes. Sa série d'Italie, avec une atmosphère dorée, est d'un charme profond et d'une majestueuse sérénité.

Adrienne Jouclard expose des coureurs d'une magnifique allure, et un troupeau de moutons, de vision très juste.

Parmi les jolies toiles de William Malherbe, si agréablement symphoniques, dans leur sertissement de beaux jardins rose et azur, un *Enfant au chien* retient par la précision et le relief du modelé.

Maks montre une *Danseuse arabe*, dans une lumière rousse, qui embrume les assistants : atmosphère réelle, fortement traduite, autour de la belle silhouette de la danseuse.

Eberl a deux nus du meilleur rythme et de puissante harmonie colorée, Laprade une église de Chartres, profilée au-dessus du hérissement des blés de Beauce.

Maurice Marque, un beau paysage calme des bords de la Cure, rivière étroite où se brisent des reflets de beaux arbres. Au premier plan, des jeunes femmes. Par un sentier ombreux, le sculpteur Albert Marque vient les rejoindre. C'est d'une jolie vie familière et heureuse.

Paulénide Pissarro nous montre de beaux paysages verts. Il faut noter un élargissement de l'art de paysagiste de Renefer, dont le *Quimper* et l'*Ode à Quimper* apparaissent du plus beau mouvement.

Zingg, à côté du paysage d'un Doubs, expose la réalisation très heureuse par les Gobelins de son carton synthétique de l'Auvergne, robuste évocation du travail rural dans un beau cadre de nature.

Notons la Venise harmonieusement synthétisée de Carlos Reymond, les aimables caprices de Gerda Wegener, la campagne provençale si intimement comprise de Van Maldère, le pont de Tobeen, la nature-morte et le remarquable nu de Klementieff, débordant de talent, deux grands paysages dans des irisations blondes, deux coins de Bretagne, excellentes pages de l'artiste émue et savante qu'est Marie Howett, et aussi, pour des mérites divers, Olivier-David, Picard ; Harboë, une très belle étude de femme en blanc ; les notations de banlieue de Crunsweigh, la belle danseuse de Gaston de Villers, un excellent portrait de Jane Lévy, une bonne étude de jeune homme de Sylvie Rosenthal, de remarquables pages d'Yvonne Mareschal, Juliette Juvin, Th. Fried, les grandes

baigneuses ensoleillées de Bagarry, de Montmartre empourpré de Mme Marthe Guillaire, le Luxembourg de Mlle Andrée Fontainas, la nature morte de Mme Kathleen O Connor.

§

Ekegardh, Demeuriss, Berjonneau se classent parmi les jeunes maîtres : le premier par une place de la Concorde par un temps gris, souple et vigoureuse, le second par un beau paysage de forêt, le troisième par un très agréable paysage d'Ardèche, peuplé de jeunes femmes aux allures sveltes et décoratives. Alluaud traduit avec une extrême justesse le geste d'un pêcheur à l'épervier dans un de ces paysages de Creuse qu'il sait traduire. Citons un nu très fin de Gerber, un portrait d'enfant de Max Band, les paysages de Deshaye et de Portal et l'aimable jardin de Touraine dont Mme Suzanne Fagdal s'est plu à donner tout l'éclat.

§

Le portrait de Jan Verhoeven est un des meilleurs tableaux du salon. Dans une salle très défendue de la fulgurance du soleil ambiant, une femme de couleur, quelque beauté d'Insulinde, est assise, indolente, dans l'ombre douce, tigrée de rais vermeils. Du même artiste une belle harmonie florale. Andrée Karpelès a de beaux portraits d'enfants, Hélène Marre celui, très bienvenu, d'Yvonne Printemps.

Florot, comme tous les ans, commande l'attention avec ses toiles réfléchies, d'un faire si concentré, dont le *Livre fermé* et les *Baladins* de cette année sont d'excellents exemples. Voilà un artiste qui ne se prodigue pas, ne parle que lorsqu'il a quelque chose à dire et dont le patient travail aboutira à la maîtrise.

Une très belle oasis d'André Suréda qui, par sévérité de dessin, oublie parfois un peu trop ses dons magnifiques de décorateur des Mille et une Nuits. Les femmes au harem de Quelvé, des Mauresques d'Iser, très bien modelées, la belle Terrasse de Marcel Roche, naturiste émouvant, des Fontainebleau de Thomas-Jean très agréables, une jolie et simple nature-morte de Driesbach. Klingsor alterne symétriquement de robustes paysages du Nord et de sourire du soleil dans le Midi provençal. Jean Peské demeure un de nos meilleurs peintres d'arbres et l'harmonie violette de sa grande Mare à Fontainebleau est captivante.

Des mas bien construits de Sabbagh ; Ramey, paysage parisien animé ; la Bourse, d'Irène Reno. Notons le Tunis de Clary-Baroux, l'intérieur de Cathédrale d'André Tzanck.

Girieud n'a jamais rien peint de plus sûr et de plus robuste que ce portrait de princesse hindoue d'une si grande sérénité. Paul-Emile Colin connaît admirablement la Lorraine. Il en dépeint le paysage et les êtres par la pointe et le pinceau, avec une égale certitude, soit qu'il peigne, soit qu'il grave. Mlle Magdeleine-Dayot peint vif et spirituel en une belle ordonnance.

Jacques Denier a beaucoup de talent. Son faire de primitif, pourtant très averti de son modernisme, lui donne de belles pages, tel ce portrait exact et intuitif de notre confrère Auguste Bardin. La *pastorale* de Deltombe est une belle évocation de fête et de joie ; sa toile, très vivante, est d'un grand charme de plénitude décorative. Roland Chavenon, bon peintre de nus, traduit les fleurs avec une jolie émotion. *La Roulotte*, et un beau nu nacré et solide, affirment l'incessant progrès de cet artiste laborieux et doué, Drayfus-Stern. Notons encore les beaux paysages d'Auguste-Pierret et de Georges Carré, Deverin, Eblihara, Mme Okanouyé, Charlopeau, Marcel Bach, évocateur de larges horizons, Deville, Delatousche et Maurice Busset, un peintre excellent de l'Auvergne, dont il excelle à noter les soleils agrestes, les coins de rivière, les villes aux architectures sombres et le jeu gracieux des coutumes locales. Il connaît à fond la région et en traduit toute la variété d'aspect et d'animation humaine.

§

LA SCULPTURE. — Nous avons dit l'intérêt de la rétrospective où se détache l'œuvre d'un des plus robuste vétérans du Salon d'Automne, Camille Lefèvre, dont le *Sculpteur* (haut-relief) est une magnifique page que l'on voudrait bien voir au Luxembourg, où ce glorieux artiste n'est point représenté. Bourdelle n'a rien envoyé. On le fête à Bruxelles où, au Palais des Beaux-Arts, s'est ouverte une exposition aussi complète que possible de son œuvre si touffue et si variée. Mais voici Maillol, qui, depuis plusieurs années, n'avait exposé que des beaux masques en terre cuite et de précieuses statuettes, avec une grande Vénus, très admirée.

La *Maternité*, d'Albert Marque, est une œuvre claire et char-

mante, d'une robustesse légère dans la grâce de sa disposition. L'œuvre est de grand format. La figure de la jeune mère s'empreint d'une vive émotion. Ses formes sont particulièrement élégantes, dans la pure tradition du XVIIIe, largement ajeunie de modernisme.

La statue de Dejean, *les Relevailles*, est une de ses meilleures œuvres. Le groupe d'enfants dansants de Halou relève de la tradition du XVIIe siècle, mais le rythme y est puissant et naturel, les dimensions excellentes, et la valeur ornementale supérieure.

Auna Bass montre un excellent buste de la danseuse *Djemil Anik*, buste polychrome ; sous l'ébène sourd des cheveux, la chair est d'une matité dorée et réelle autour de larges yeux dont le regard est lumineux, c'est d'une très belle réussite et de nature à fournir un excellent argument à la sculpture polychrome, dont, depuis Henry Cros, on n'avait pas donné un si bel exemple. Une *Tête laurée* d'une grâce parfaite complète l'ensemble de cet artiste.

La *jeunesse* de Wlerich, les bustes de Guenot, ceux d'Henry Arnold, autant d'œuvres remarquables.

Les animaux de Pompon étonnent toujours par leur justesse de synthèse. Son grand oiseau de nuit jaillit d'un bloc robuste et le regard pour ainsi dire aveugle et contemplatif de la bête surprend de toute l'intensité de ce rendu.

Ilmari, Mme Serruyo (portrait du docteur Voronoff), Pimienta, René Carriexe montrent des œuvres intéressantes.

Les salles du livre sont du plus haut intérêt. Nous en parlerons dans un prochain article.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'acier des Glozéliens. — L'art animalier de Glozel. — Une lettre ouverte du Dr Foat au directeur du « Daily Mail ».

L'acier des Glozéliens. — Il m'est apparu que, dans les analyses récentes d'objets préhistoriques de Glozel par un expert, un argument a été fourni contre l'authenticité qu'on peut résumer ainsi : certains objets ont nécessairement été travaillés avec des outils d'acier.

Pareille objection m'était faite en 1920 au sujet d'un fossile

(moule interne d'*Isocardia aquilina*) travaillé intentionnellement pour accentuer son aspect génésique naturel et en faire une amulette bisexuée. Je soutenais son origine néolithique et il m'était facile de démontrer que ce fossile très dense (2, 7), appartenant au Jurassique supérieur, bien que fortement silicifié, était d'une dureté supérieure à l'acier (1).

L'argumentation était simple : « Si nous procédons avec ordre, avec les touches de l'échelle de dureté de Mohs, nous trouvons que notre énigmatique objet doit être classé entre les duretés 6 et 6,5 ; or l'acier ne permet de rayer, sans s'user lui-même en proportion plus grande que l'objet attaqué, que jusqu'à la dureté 5. »

Le Silex présente en général la dureté 7, et le Quartz, particulièrement fréquent à Glozel, atteint souvent la dureté 8, caractéristique également des variétés résinoïdes de silex.

Il serait facile d'observer la dureté exacte des objets gravés de Glozel ; ceux en schiste doivent être plus tendres que l'acier, ceux en basalte noir et en diorite beaucoup plus durs. Si les néolithiques n'avaient pu disposer d'outils et d'abrasifs plus durs que l'acier, comment expliquerait-on les bracelets monolithes très minces en silex résinoïde décrits par J. de Morgan, Schweinfurt, étudiés par Amélineau, Pétrie, Quibell pour le Néolithique d'Egypte ?... Et les graffiti nord-africains ne doivent-ils pas leur conservation, malgré les vents chargés de sables du désert, à la grande dureté des roches qui les supportent ?... On sait cependant la finesse de certains dessins antérieurs à l'état actuel de la région saharienne.

Mais j'avais à répondre à un autre aspect de cette objection ridicule. Le fossile aux sculptures phalliques semblait usé à la lime ; les grattages étaient constitués par des traits parallèles, larges et peu profonds.

Or, les cristaux de Corindon, prototype de la dureté 9 dans l'échelle de Mohs, présentent presque toujours des cannelures sur leurs arêtes. A l'essai, chaque cannelure traçait un sillon rigoureusement parallèle au suivant, et les grattages obtenus sur mon

(1) *Etude d'un objet énigmatique trouvé dans le Var. Bull. Sté d'Etudes Scientif. et Archéolog. de Draguignan*, t. XXXIII, 1920-21, pp. 41-61, 1 planche.

fossile à l'aide d'un cristal de Corindon étaient bien identiques aux grattages originaux.

Le Corindon n'était pas inconnu des anciens ; Escard (1) pense que le diamant désigné par Pline sous le nom de Sidérite, et qui a l'éclat métallique du fer, est un corindon opaque.

Ma manière de voir a été soutenue par A. E. Barlow dans les termes suivants (2) :

Beaucoup d'auteurs, pour expliquer la délicatesse et la perfection des hiéroglyphes égyptiens gravés dans des pierres telles que le granit ou le basalte, admettent que le seul abrasif assez dur qu'aient pu employer ces anciens ouvriers est le Corindon, c'est-à-dire l'émeri. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que les anciens devaient connaître les gisements des îles très accessibles de l'archipel grec.

Les gemmes du Corindon, surtout les rubis, étaient très recherchées des anciens peuples, non seulement pour leur beauté propre mais aussi pour les propriétés curatives et magiques qu'on leur a toujours attribuées. (Voir Aristote, Théophraste, Pline et, dans la Bible, Exode XXIV et XXVIII ; Ezech. I, X et XXVIII ; Apocal. XXI.)

Les gisements de Corindon de Naxos (Archipel) sont connus depuis l'antiquité la plus reculée, ceux des Indes également. Ceux de Nicaria, de Samos et d'Asie Mineure probablement.

Barlow ajoute :

On ne saura sans doute jamais clairement si les peuples aborigènes de l'Amérique du Nord se sont servis de Corindon pour graver les curieux hiéroglyphes dont on trouve maintenant des vestiges si bien conservés sur certaines roches dures.

Si nous éliminons le Corindon opaque ou émeri, nous pouvons supposer que ses gemmes avaient davantage attiré l'attention des populations néolithiques. Toutes devaient être employées dans la proportion de leur abondance, ainsi que les gemmes de la silice, pourtant moins dures. On les trouve rarement dans les gisements préhistoriques, surtout dans les nécropoles, car leur beauté, leur valeur comme outil et comme médicament, les faisait transmettre de génération en génération avec soin. Par la suite, lorsque leur extraction devint systématique (3), leur emploi comme

(1) J. Escard : *Les pierres précieuses*. Paris 1914.

(2) A. E. Barlow : *Le Corindon, gisements, distribution, exploitation et usages. Ministère des Mines du Canada.* Mémoire 57, n° 56. Ottawa 1917.

(3) Léopold Claremont : *Prehistoric Emerald Mines, Knowledge*, t. XXXVI, n° 537, Londres, avr. 1913.

monnaie s'étendit sur des espaces très étendus pour les échanges de peuple à peuple. Voir Hérodote au sujet des Ethiopiens de l'armée de Xerxès et l'histoire de la conquête de l'Amérique (rachat des prisonniers de guerre avec des gemmes brutes ou taillées, notamment des émeraudes).

Mais nous devons penser que les gemmes étaient surtout employées pour polir, graver, sculpter les autres roches en général, en raison de leur grande dureté. Cette dureté est d'ailleurs la raison de l'absence totale d'objet sculpté, de tout bijou gravé en corindon jusqu'à l'époque contemporaine.

Il faut donc conclure de ce qui précède que les peuples néolithiques et leurs successeurs disposèrent d'outils de taille très durs, probablement de 7,5 à 9 de l'échelle de Mohs : gemmes diverses de l'alumine (dites orientales : saphir, rubis, topaze, émeraude, améthyste, corindon, émeri), de la silice (agate, jaspe, silex, etc.), plus simplement encore toutes les variétés dures du Quartz ; les polissages et les perforations s'effectuant par usure à l'aide des sables siliceux.

Nous ne pourrions pas, de nos jours, obtenir les mêmes résultats avec des outils d'acier, beaucoup trop tendres.

JEAN GATTEFOSSÉ
Ing.-Chim.

§

L'art animalier de Glozel. — Le Dr Morlet vient de reprendre la publication des fascicules de la *Nouvelle Station Néolithique* qui révélèrent Glozel au monde savant.

La nouvelle brochure est entièrement consacrée à l'art animalier. Comme dans les précédentes, le texte, d'une concision voulue, est illustré de nombreuses reproductions photographiques.

Bien que l'auteur se soit surtout attaché à l'étude descriptive des gravures animales sur galets et des sculptures sur os, on trouve néanmoins, au début et dans les conclusions, bien des théories qui ne craignent point de heurter de front les théories classiques.

Les Glozéliens nous ont laissé, avec leur art animalier, la preuve fondamentale de la connexion directe du néolithique ancien avec la fin de l'âge du renne.

. . . .

L'émigration du renne sauvage n'était pas achevée quand les premiers néolithiques créèrent la céramique, commencèrent de polir des galets et fixèrent, par des signes conventionnels, les modulations de la voix.

. . . .

La théorie du *Mésolithique,* à laquelle son auteur, Jacques de Morgan, avait donné comme caractéristique l'absence de la pierre polie, de la céramique et de l'art de la gravure, ne peut être maintenue en présence des trouvailles de Glozel où toutes ces industries se manifestent avant la disparition du renne, etc., etc...

On connaît le cri spontané du grand artiste Jacques-Emile Blanche devant ces gravures et sculptures : « *C'est la vie même, l'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course* ! »

Nous ne doutons pas qu'il ne soit repris par maint lecteur, à la vue des chefs-d'œuvre des artistes glozéliens.

§

Une lettre ouverte du Dr Foat au Directeur du « Daily Mail ». — Le Dr Foat, l'éminent épigraphiste anglais qui fit partie du *Comité d'Etudes,* voulut, après avoir longuement étudié sur place le *Champ des Morts* et les objets réunis dans les collections du Dr Morlet et de M. Fradin, visiter les gisements préhistoriques des Eyzies afin de se rendre compte si les trouvailles périgourdines présentaient des caractères d'authenticité que n'avaient pas les objets de Glozel. C'est ainsi qu'il passa plusieurs semaines dans les gisements de la Dordogne.

On verra dans sa lettre ouverte s'il put reconnaître dans les trouvailles des Eyzies des caractères d'authenticité autres que ceux que présentent les objets de Glozel !...

Ensuite il partit pour l'Afrique du Nord afin d'y étudier les inscriptions lybico-berbères, non sans analogie avec celles de Glozel.

C'est d'Alger que le Dr Foat — outré de la divulgation du rapport du chef de l'Identité judiciaire, en de nombreuses interviews, et de l'impossibilité où le Parquet de Moulins avait mis les Fradin de se défendre — vient d'adresser au Directeur du *Daily Mail* une lettre ouverte dont nous donnons ici la traduction :

Monsieur le Directeur,

La question de Glozel étant actuellement d'un intérêt universel, puisqu'il s'agit de la lutte des Occidentalistes contre les Orientalistes,

je crois bon d'attirer l'attention du public anglais sur quelques faits étonnants qui semblent bien indiquer une grande irrégularité de procédure de la part de la justice française, trompée par une cabale antiglozélienne sans scrupule. Du moins c'est ainsi que je comprends les événements de ces deux dernières années.

Actuellement, à la veille des procès Fradin à Paris et à Moulins, permettez-moi de vous faire un exposé complet des faits.

1° Me José Théry, l'avocat-conseil du *Matin*, le grand journal parisien cité dans le prochain procès, avait demandé qu'une perquisition fût faite chez les Fradin en présence des deux parties. La famille Fradin avait aussitôt répondu, *par une lettre ouverte publiée par le Matin*, qu'elle acceptait toutes perquisitions et recherches.

2° C'est alors que la *Société Préhistorique Française* s'entendit avec le Parquet de Moulins, notoirement atteint de glozélophobie, pour substituer à cette perquisition loyale et scientifique, en présence des deux parties, une perquisition policière sur mandat délivré non contre les Fradin personnellement, mais contre une ou des personnes inconnues, appelées X dans la procédure française. Ce raid policier fut conduit par le représentant en personne de la Société Préhistorique Française, donc par la partie plaignante. Ce représentant exigea d'être *laissé seul* dans la pièce où se trouvaient les objets suspectés, pendant que les propriétaires étaient retenus au dehors. Ceci fut fait et le représentant de la Société Préhistorique Française sortit avec sa prétendue sélection parmi les trois mille objets de la collection.

3° Alors les policiers revinrent, saisirent les objets soi-disant sélectionnés au nom de la loi, les emballèrent n'importe comment (c'est-à-dire *sans* les étiqueter séparément et sans apposer sur chacun le sceau du Commissaire et la signature des parties intéressées), les mettant dans deux caisses qui furent ensuite déposées, sans être mieux protégées, à Moulins, la citadelle — comme le dit justement le Dr Morlet — des plus ardents anti-glozéliens. Là ils furent laissés, assure M. le Professeur Bayet de l'Université de Bruxelles, pendant *huit jours* : le pauvre Monsieur X... n'ayant rien à dire en la matière et les Fradin ne sachant pas quel sort était fait à leurs antiquités.

Ensuite ces objets — qui pendant ce temps avaient pu être maquillés par des personnes mal intentionnées ou remplacés par des faux, comme cela me fut montré avec forfanterie, en avril dernier, par un soi-disant étudiant de Clermont-Ferrand — furent livrés à un expert officiel comme des objets retirés du champ de Glozel. Je ne suis pas étonné par le fait que le chef de l'Identité judiciaire de Paris soit un antiglozélien de la première heure : son rapport aurait été beaucoup plus important s'il avait réellement vu sortir les objets du sol (comme ce fut notre cas) et s'il les avait emportés, dûment scellés, à son labora-

toire. Quoi qu'il en soit, son attitude, pour un expert officiel, dans une affaire portée devant les tribunaux, est étonnante, — dénotant un vrai partisan.

Le 5 octobre il en donna la preuve par une indiscrétion que le Dr Morlet, le champion infatigable de Glozel, releva aussitôt dans une lettre ouverte, publiée dans la presse parisienne.

Le Dr Morlet proteste parce qu'avant d'avoir terminé son rapport officiel et par conséquent avant de l'avoir remis entre les mains du Parquet de Moulins, le Dr Bayle en a divulgué la teneur, avec des détails explicites, en de nombreuses interviews à la presse. Morlet insiste sur ce manquement évident à une loyale discussion et sur la notoire inconvenance de l'acte en lui-même.

Je n'hésite pas à dire que de tels moyens ont créé un public et une presse hostiles et causé un grand préjudice à l'infortuné X, *bâillonné*, qui ne pouvait même pas protester par l'intermédiaire des Fradin que les objets dont il était question ne venaient certainement pas de Glozel !

Apparemment, la justice française a été circonvenue par une opposition de professeurs officiels, qui est devenue une véritable persécution. Elle croyait se justifier par l'affirmation des préhistoriens orthodoxes, assurant que le site de Glozel ne pouvait pas être ancien et que de tels objets ne pouvaient pas être authentiques, si on voulait maintenir l'enseignement de ces professeurs. Peut-être ne faut-il pas le maintenir, mais ceci devra être l'objet d'une discussion scientifique, et pour le moment nous nous occupons seulement de ce cas de la justice française.

L'attitude des archéologues pro-glozéliens, depuis que je les ai rencontrés voici un an, a toujours été uniformément ouverte et franche. Nous avons tous été invités à étudier les trouvailles en toute liberté. Le docteur Morlet, comme directeur des fouilles, a donné au *Comité d'Études* (dont je fis partie comme épigraphiste anglais) pouvoirs complets pour procéder aux examens les plus sévères et les plus stricts. Ce dont nous usâmes largement.

Après six mois passés à visiter les sites similaires en France et dans le Nord de l'Afrique, je suis parfaitement sûr que Glozel est aussi authentique que n'importe quel autre gisement et que les pro-glozéliens ont été plus impartiaux et leurs méthodes plus scientifiques que celles des autres.

J'ai suivi de près tout le drame, à Paris, à Glozel, *aux Eyzies* et un peu partout : je n'ai observé le « fair play » que dans la vigoureuse défense opposée par Morlet, Reinach, Mendès-Corréa, Depéret et les autres nombreux glozéliens, compétents et distingués. Au contraire, dans le camp adverse, je n'ai observé qu'une grande partialité et, — ce qui

j'espère, est inaccoutumé en France — des pratiques déloyales et en sous-main, beaucoup de haine et un peu de dépit.

Si vous voulez bien présenter cette note à vos nombreux lecteurs anglais, je fais toute confiance à mes compatriotes pour juger honnêtement de toutes les péripéties de la célèbre cause, actuellement ouverte en France.

Je suis, Monsieur, le Directeur, etc.

F.-W. G. FOAT,
D. Lit., M. A.
Univ. Col. Lond.

Alger, novembre 1928.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La pensée captive d'Ernest Hello. — Au nom de la gloire, le centenaire juge en appel. C'est sa première vertu. A-t-il rendu un arrêt équittable en faveur d'Ernest Hello ? Il le faut souhaiter sincèrement.

Méconnu de la foule, incompris de l'élite, Ernest Hello compte aujourd'hui encore quelques amis fidèles, mais la grande famille spirituelle qu'il honore par sa sainteté se donne l'apparence de récompenser son zèle d'ingratitude. Nul plus que lui pourtant ne se soucia de maintenir ses œuvres, ses actions et sa personnalité en deçà des frontières du dogme.

Il y eut quelque mérite et, nous semble-t-il, cela lui demanda des sacrifices dont nous ne connaîtrons jamais le juste prix.

Son éducation, son tempérament surtout, n'annonçaient guère l'écrivain qu'il fut. Il avait hérité de son père, magistrat voltairien, l'esprit critique. De tout effet, il se montre impatient de connaître la cause. Pourquoi ceci ? Pourquoi cela ?

Son sang bout généreux. Un jour, sa mère entend un vacarme épouvantable dans la chambre où il s'amuse. Elle entre et le questionne :

— Que fais-tu là ?

— Maman, lui répond-il, je suis les trois cents Spartiates !

Quelle imagination ! quel appétit de vie ! quelle confiance en ce qu'il crée !

La grâce féminine le touche dès l'enfance. De son écriture d'écolier, il griffonne : « Elise m'a distingué », et il s'enorgueillit du naïf témoignage dont il vient d'être l'objet :

Il n'aime point à se soumettre. Mme Hello écrira :

Il souffrait du contact avec les opinions vulgaires et se pliait difficilement au joug des idées courantes.

Devant la coutume, il se cabre. C'est ainsi qu'il déclare à son père qui lui a imposé des études de droit :

Je sors de la Conférence ; on y a posé la question de savoir si un avocat, connaissant l'injustice d'une cause, peut la défendre en conscience. Ils ont voté pour l'affirmative. Ils ne me compteront pas parmi eux.

Voilà Ernest Hello tel qu'on le surprend avant que la maladie et l'existence conjugale n'aient dompté sa pensée audacieuse, volontaire et indépendante.

Mais chaque jour, sournois et têtu, le mal ruine, sans hâte et sans répit, son organisme débile. Amante de l'absolu, comment se contenterait elle d'un scepticisme inconsistant, cette âme avide qui, privée de soutien, flotte, inquiète, dans un corps déjà délabré ? Hello sent le besoin de croire. Il veut croire.

Revenant de Notre-Dame où il a entendu Lacordaire qui « habitua ses yeux à supporter les rayons qui environnent le temple », il s'écrie : « Quand on est affamé, on n'examine pas son pain, on le dévore. »

Ce cri exprime violemment le drame intérieur qui, jusqu'à sa mort dans la gentilhommière de Keroman, agita sans cesse l'esprit d'Ernest Hello.

Il était affamé. Il put se rassasier des œuvres du penseur catholique Gratry et des leçons fécondes que lui donna le futur évêque de Périgueux, l'abbé Baudry. Puis la compagne de sa vie entretint pieusement la flamme religieuse que l'enthousiasme avait ainsi allumée.

Qui est ce-donc que Mme Ernest Hello ? Une enfant terrible, assurent les biographes, franche jusqu'à l'impertinence, fine au delà de la discrétion, pas jolie, mais ferme dans ses desseins. Dès vingt ans, elle se croit prédestinée à l'accomplissement d'une mission. Elle prophétise :

— Je n'épouserai qu'un homme que je trouverai malade sur le bord de la route.

Alors que son père, commandant, est en garnison à Guingamp où la famille Hello vient en vacances, Zoé Berthier rencontre dans un bal celui dont elle deviendra la femme. Elle flaire sa proie. Lui, ne l'a pas remarquée. Il a dix-huit ans et

elle en a vingt-quatre ! Elle va à lui. Il sera son « malade ». Il est faible et ses idées fleurissent encore incertaines. Elle sera son soutien, elle sera sa tutrice.

Après une correspondance jamais interrompue, ils se retrouvent à Paris et les entretiens succèdent aux lettres. Le 12 novembre 1857, à huit heures du matin, leur mariage est célébré dans l'église d'Auteuil, où chaque matin Ernest Hello ira entendre la messe, lorsqu'il habitera, 9, rue d'Auteuil, la maison du Dr Morel, dont le nom fut illustré par la sanglante affaire Victor Noir-Pierre Bonaparte.

A partir de ce jour la pensée d'Ernest Hello se place volontairement sous la garde vigilante de celle qu'il appelle « Maman Zoé » et qui veille avec tendresse sur « son pauvre enfant ». Elle exerce sur lui un ascendant dont il ne sent pas toute la rigueur, tant il la bénit des soins qui le soulagent corps et âme. Il lui pardonne d'écarter ses amis, l'inconstant de Gasparrini, le désordonné Léon Bloy aux néfastes idées contagieuses. Comment, lui devant l'étoffe de sa chair, lui refuserait-il le droit de choisir les fortifiants de son esprit et de son cœur ? De bon gré, il accepte de devenir sa chose. Ses révoltes — il en a — sont vite calmées.

Mme Hello ne se lasse pas d'étendre son affectueuse domination. Pas une pensée de son mari qui ne soit éprouvée par elle. Elle n'est pas sa collaboratrice. Elle est son inspiratrice. Elle est son censeur. La méditation d'Ernest Hello fouille sans relâche l'abîme d'où jaillissent les fleurs les plus rares de l'esprit. Sans cesse, derrière lui, sa compagne choisit tout ce qui, en honorant l'écrivain, honore Dieu. Hors cette double condition, elle ne voit qu'incompatibilités et son choix s'exerce souverainement.

Aussi Ernest Hello peut-il écrire :

Le nom d'une femme est l'histoire de deux vies : la sienne et celle de son mari.

« Maman Zoé » est une maman qui aime, mais c'est aussi une maman qui ordonne et qui blâme. Un trait peint sa fermeté. Nous le tenons de la bouche de la fidèle Savoyarde Elisa, qui, après s'être dévouée aux Hello pendant 44 ans, relit aujourd'hui, octogénaire, dans sa petite maison de Lorient, les œuvres qu'on imprime à la gloire de son vénéré maître dont elle garde le bureau avec piété.

Un jour, Elisa prit l'omnibus à Auteuil pour aller porter un plan de roses chez une de ses parentes malade qui habitait rue Croix-des-Petits-Champs. Elle suivait cette rue lorsqu'elle rencontra, par le plus fâcheux hasard, Mme Hello à qui elle n'avait pas demandé la permission de sortir. Mme Hello la questionna et lui fit reprendre immédiatement l'omnibus avec ses roses. Ernest Hello confessa que « Maman Zoé » avait manqué d'indulgence, mais Elisa ne lui tint pas rancune, car elle se souvient encore aujourd'hui que les époux Hello avaient pour devise : Vérité, — Charité, — Sévérité.

On a dit que Mme Hello fut pour le philosophe « un appui à hauteur d'âme ». Elle fut bien plus que cela. *L'Homme* ne parut qu'en 1872, après quinze ans de vie commune. Ce fut Mme Hello qui fit éditer *Philosophies* après la mort de l'auteur. Quelle part a « Maman Zoé » dans l'œuvre de « son pauvre enfant » ? A notre avis une part insoupçonnable.

Il n'est pas sacrilège de se demander si ce n'est pas Mme Ernest Hello qui a « suggéré » — au sens métapsychique du mot — à son mari ces pensées qui paraissent porter la marque formelle de son esprit à elle :

> Le bon sens, qui ressemble dans l'ordre intellectuel à ce qu'est dans l'ordre de la mécanique l'équilibre, ressemble aussi à ce qu'est dans l'ordre physiologique la santé.

Cet éloge du bon sens sous la plume d'un mystique nous avertit d'un mystère, nous annonce un miracle. Le thaumaturge, c'est la sainte femme qui, par sa patience, par sa ténacité, par la grâce de sa foi fervente, a discipliné les élans d'Ernest Hello.

Lui qui risqua la bohème et le lugubre chaos de l'esprit put écrire un jour à un ami :

> Je ne savais pas qu'en dehors de l'ordre il n'y a rien et que l'inspiration, qui est d'autant plus pure qu'elle est plus calme, est l'affirmation vivante et brûlante de l'ordre éternel au lieu d'en être la négation ; je ne savais pas que ce qui est grand, c'est le courage de faire tous les jours son devoir, si plat qu'il soit.

La pensée nue d'Ernest Hello ne nous est pas révélée. Doit-on le regretter ? C'est déjà trop de poser cette question, affligeante pour ceux qui ont charge de perpétuer son souvenir.

Invoquons pour excuse un dernier mot de lui : « La vérité, mais c'est elle qui est la béatitude. » Et osons affirmer que si

un soir, entre chien et loup, vous venez vous agenouiller près des deux lourdes croix de granit qui dorment, étendues, sur leurs tombes jumelles, vous ne saurez dire avec certitude laquelle de ces croix est celle de « Maman Zoé », laquelle est celle de « son pauvre enfant ».

PAUL FAUCHOUX.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Un portrait de *Bruxelles*, par M. Jean Fayard. — Le Résidence-Théâtre. — Première représentation de *Celui qui voulait jouer avec la vie*, de M. Lucien François. — Manifestation Karel van de Woestyne.— Mémento.

A l'exemple de Charles Baudelaire et d'Octave Mirbeau, M. Jean Fayard est venu visiter Bruxelles, et comme eux il en a rapporté un petit ouvrage. Baudelaire et Mirbeau ne furent guère favorables à la Belgique. M. Jean Fayard ne l'est pas davantage et sa monographie de **Bruxelles**, parue dans la collection *Ceinture du Monde*, égale en virulence les *Amœnitates Belgicae* et la *628-E 8.*

M. Jean Fayard se trouve donc en fort illustre compagnie.

Il est vrai que le Baudelaire des *Amœnitates* avait l'excuse de la maladie et Mirbeau celle d'une incommensurable naïveté, que mirent à profit les guides facétieux qu'il s'était choisis. Ce n'est heureusement pas le cas de M. Fayard qui, d'après ce que l'on sait de lui, jouit d'une parfaite santé et d'un aimable scepticisme. Comment expliquer dès lors la stupidité de son libelle ? S'il faut en croire les gens bien informés, M. Fayard n'aurait jamais mis le pied dans ce Bruxelles qu'il nous dépeint si sottement et aurait rédigé sa diatribe sur la foi de quelques vieilles plaisanteries chères aux gaudissarts de province et aux revuistes époumonnés.

D'autres, induits en méfiance par l'aventure de Mirbeau, préfèrent voir en M. Fayard une nouvelle victime de la zwanze bruxelloise qui, comme chacun sait, trouve, chez les naïfs de tout bord et de tout pays matière à expériences plus ou moins savoureuses. D'autres enfin rangent M. Fayard dans cette catégorie bien connue d'écrivains qui, pour juger de la valeur d'un pays, tablent sur la réputation qu'ils y ont acquise et le succès qui les y attend. Quoi qu'il en soit, M. Fayard, en écrivant *Bruxelles*, n'aura fait qu'un pas de clerc et son livre, dont il escomptait le scandale, ne suscitera qu'un haussement d'épaules.

Est-ce à dire que ce livre ne renferme que des contre-vérités? M. Jean Fayard considère, si on peut dire, Bruxelles sous l'angle Beulemans. C'est une façon comme une autre d'écrire l'histoire, mais ce n'est pas la seule. Certes, M. Beulemans est des nôtres et nous ne le renions point, puisque c'est nous-mêmes qui l'avons créé. Mais le Prince de Ligne est aussi de chez nous, et ce n'est pas parce que ses salons demeurent fermés au premier venu qu'il est permis d'ignorer son existence.

Pour son malheur, et en admettant qu'il n'ait pas été la proie de quelques fumistes, M. Fayard, par goût ou par habitude, ne se complut qu'aux vulgarités du premier et cette malencontreuse fréquentation lui sert à épancher sur tout un pays qui n'en peut mais, et n'en a d'ailleurs point cure, la bave de sa déconvenue et le fiel de sa mauvaise humeur.

Encore s'il était beau joueur et trouvait dans son dépit l'occasion de nous prouver son esprit !... Car tout aussi bien que ses compatriotes, nous acceptons l'épigramme et nous ne sommes pas les derniers à rire des traits qu'on nous décoche. Qui plus est, nous les forgeons souvent nous-mêmes et il suffira à M. Fayard, qui connaît déjà les écrits folkloriques de M. Georges Garnir, de lire les pittoresques et charmants ouvrages de M. Léopold Courouble pour s'en assurer. Outre une saine bonne humeur, il y puisera une leçon d'esprit dont il pourra se servir lors de son « mea culpa » que nous lui faciliterons d'ailleurs sans la moindre rancune, si, pour découvrir le vrai visage de Bruxelles et de la Belgique, il renonce désormais aux fantoches qui prétendirent le lui révéler.

Déjà, pour s'y préparer, il pourrait recourir à l'opinion d'innombrables écrivains et artistes français, parmi lesquels il doit compter quelques relations et qui emportèrent de la Belgique, où ils furent reçus souvent en triomphateurs et toujours en amis, un souvenir un peu différent du sien. En ce moment même, Bourdelle est fêté, et de quelle manière, au Palais des Beaux-Arts et une nouvelle salle de spectacle, **Résidence-Théâtre**, donne asile, avec le concours de toutes les troupes d'avant-garde de Paris, aux plus récentes pièces des plus récents écrivains.

C'est une curieuse histoire que celle de Résidence-Théâtre. Annexé à un imposant immeuble qu'environne le plus aristocratique quar-

tier de Bruxelles, il complète une installation fastueuse où appartements princiers, salles de restaurant, dancings, halls de gymnastique et d'escrime, bassin de natation, solarium et magasins de luxe se confondent en une véritable cité dont le jour, parmi les remous d'autos, et le soir, sous d'innombrables lunes électriques, la prestigieuse silhouette évoque tantôt un coin newyorkais, tantôt un hallucinant décor de *Métropolis*. Mais pour ne point recéler en ses flancs les sombres enchantements du film allemand, Résidence-Palace (c'est ainsi qu'est baptisé le vaste immeuble), offre cependant mainte surprise, dont la moins curieuse n'est pas le théâtre que l'on vient d'inaugurer. Depuis un mois à peine, Pitoëff, Lugné-Poe, Gaston Baty, Paulette Pax, Charles Dulin et la *Petite scène*, et Musidora, en attendant Gémier et Jouvet, y ont représenté, quelquefois même avant leur création à Paris, *Terminus* de Soumagne, *Les Revenants* d'Ibsen, le *Cadavre vivant* et *Toutes les qualités viennent d'elle*, de Tolstoï, *La Communion des Saints* de Mme Bérubet, *Comme avant.. mieux qu'avant* de Pirandello, *Maya* de Gantillon, *Pas encore...* de Stève Passeur, *Celui qui voulait jouer avec la vie* de Lucien François, *Tennis* de Léon Ruth et *Feu la mère de Madame* de Feydeau, *La Double Inconstance et le Médecin volant*.

Sous l'intelligente direction de M. Adrien Mayer, Résidence-Théâtre, où se presse chaque soir une élégante assemblée, égrène ainsi avec une générosité désinvolte d'attachants spectacles où, à défaut de couplets et de calembours démodés, s'allument, tantôt insolentes, mais prestigieuses, tantôt mouillées, mais émouvantes, les fusées du meilleur esprit d'aujourd'hui.

Tentative audacieuse, certes, et qui nécessitera une persévérance dont M. Adrien Mayer, aussi enthousiaste que têtu, se porte d'ailleurs garant.

Il n'appartient pas à cette chronique de commenter les spectacles français représentés à Résidence-Théâtre. C'est affaire à M. André Rouveyre qui, pour leur plus grand bien, les retrouvera à Paris.

Terminus, du Belge Soumagne, ne lui appartient pas davantage, puisque déjà apprécié par le *Mercure*.

Reste la pièce de M. Lucien François, représentée elle aussi à Paris, mais presque en même temps à Bruxelles, ce qui justi-

fiera aux yeux de M. André Rouveyre l'usurpation de pouvoir de son confrère de Belgique.

M. Lucien François a moins de trente ans. C'est déjà un titre de gloire. Il joint un réel talent, une grande habileté de métier, le désir d'arriver, l'art de la pointe et du « morceau », un bon bagage de lecture et de mémoire, en un mot toutes les qualités nécessaires à un jeune écrivain décidé à jouer sa chance.

Il débuta il y a deux ans, par une plaquette de poèmes en prose, *Dosages*, qui ne passa pas inaperçue et où s'avérait déjà, à travers les réminiscences de rigueur, un esprit dévoré de curiosité et de lyrisme, dont on ne pouvait que souhaiter l'épanouissement. Un excellent petit roman, *Edouard*, paru aux *Œuvres libres*, confirma les promesses de *Dosages*, de même que les alertes proses éparpillées dans la revue *Echantillons*, dont M. Lucien François est l'avisé directeur.

On attendait donc avec une sympathique curiosité la pièce de cet enfant prodigue qui, soucieux d'affirmer de toutes les manières possibles et son nom et l'universalité de ses ambitions, brûlait de s'essayer, après de discrètes effusions livresques, à la mise à nu de son âme devant le grand public.

Et nous connûmes **Celui qui voulait jouer avec la vie.**

Pour M. Lucien François, celui qui veut jouer avec la vie est un romancier célèbre qui pourrait s'appeler Paul Adam ou Maurice Dekobra et qui se trouve soudain nez à nez avec une de ses héroïnes, naturellement perverse à souhait et fatale comme il convient.

De fantôme qu'elle était, voilà donc Tania Garadewska muée en créature vivante et le pauvre romancier lié à son paradoxal destin.

Un peu ahuri d'abord, il ne tarde pas à la suivre dans un dédale d'aventures auxquelles il se plaît quelquefois, mais qui le plus souvent le déconcertent. Heureusement, comme toute chose a sa fin, au théâtre comme dans la vie, nous le retrouvons au troisième acte libéré de son encombrante compagne et retournant non sans plaisir, comme un bon bourgeois qu'il n'a jamais cessé d'être, à ses pantoufles et à sa femme. Ainsi se trouvent satisfaits et la logique des événements et le plaisir des spectateurs, ce qui,

même pour une œuvre d'avant-garde, demeure la première condition du succès.

Un peu désordonnée dans le détail et souvent d'un verbalisme agaçant, la pièce de M. Lucien François est bien construite dans l'ensemble. A part un troisième acte hésitant, et confus, elle se déroule même avec vraisemblance dans l'invraisemblance voulue de sa trame.

A vrai dire, cette invraisemblance n'est qu'apparente et dictée par un souci d'originalité que l'on ne peut d'ailleurs que louer. En effet, si on le dépouille de ses oripeaux fantastiques, le héros de M. Lucien François reprend tout bonnement sur un mode pirandellesque le vieux thème gœthien et illustre à sa manière l'éternelle soif de connaître, de jouir et d'agir dont Faust cherchait déjà l'apaisement dans les philtres de Méphistophélès.

Il faut reconnaître toutefois que le héros de M. François y met moins d'entrain et que, pour satanique qu'elle se veuille, Tania Garadewska n'a pas perdu toutes ses naïvetés d'écolière.

Quoi qu'il en soit, si *Celui qui voulait jouer avec la vie* n'est pas un chef-d'œuvre, il fait honneur au talent et à la qualité d'esprit de son auteur. Et pour avoir tenté d'emblée la solution d'un haut problème, M. Lucien François mérite certes mieux que l'indulgente ironie dont certains critiques français et belges ont salué ses débuts d'auteur dramatique.

Si l'hommage récemment rendu à **M. Karel van de Woestyne** fut plus discret, c'est que cet écrivain flamand, dont on fêtait le cinquantième anniversaire, s'est jusqu'à présent tenu à l'écart d'une tumultueuse renommée. Poète et prosateur, il est l'auteur d'une vingtaine de volumes où se confesse, en rythmes à la fois tourmentés et rigoureux, un des esprits les plus altiers de nos lettres. Purement latin par ses ascendances spirituelles, c'est aux maîtres du symbolisme français, à Mallarmé, Rimbaud, Laforgue, Henri de Régnier et, à travers eux, à Swinburne qu'il emprunte sinon la forme, du moins l'essence de ses écrits. Vivant à l'écart, il n'en est que mieux à l'aise pour épuiser les richesses d'un rêve qui ne fait que refléter les miroitements d'une pensée constamment en éveil. Que, dans de nobles proses, il prête à ce rêve la magnificence d'attributs légendaires ou, dans d'harmonieuses strophes, l'émoi d'une âme balancée entre la

mort et l'amour, toujours il le tient à l'écart des maléfices du sort et de la vie.

Peu connu du vulgaire, auquel il ne concéda jamais ni un sourire ni un aveu, et seul à peu près de sa génération à libérer le lyrisme flamand de sa verve familière, il garde à ses moindres épanchements la pudeur et la fierté d'un esprit tourné vers l'absolu.

On trouvera quelques traductions de ses œuvres, presque toutes épuisées en librairie, dans l'excellente *Anthologie des Ecrivains flamands contemporains*, que MM. André de Ridder et Willy Timmermans ont fait paraître récemment chez Edouard Champion et sur laquelle nous reviendrons dans une prochaine chronique.

Mémento. — A l'occasion de son trentième anniversaire, la revue *Le Thyrse*, dont on ne pourrait assez louer l'effort et la persévérance, organise un *Concours de Poésie française*, ouvert entre les poètes de toutes nationalités, âgés de moins de trente ans le 1er mai 1929.

Les concurrents ont le choix entre toutes les formes de poèmes et aucune longueur n'est prescrite. Un prix de cinq cents francs sera décerné au concurrent classé premier. Pour tous autres renseignements on est prié de s'adresser à M. Léopold Rosy, Directeur du *Thyrse*, 104, Avenue Montjoie à Uccle-Brabant (Belgique).

— Au *Musée de Bruxelles* s'est ouverte, ces jours derniers, une exposition d'ensemble des œuvres de Jacques Jordaens.

— Au *Centaure*, Exposition d'œuvres de Permeke.

— Aux *Galeries Giroux*, Exposition des Femmes peintres de Belgique.

— A la *Petite Galerie*, le sculpteur John Cluy vient de grouper un ensemble de bustes d'une facture et d'un style accomplis.

— Le musicologue *Jean Fischbach*, collaborateur de *La Renaissance d'Occident*, où il venait de faire rééditer une plaquette de vers, est mort à Bruxelles, à l'âge de 44 ans.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Arthur Schnitzler : *Therese, Chronik eines Frauenlebens* (*Thérèse, Chronique d'une vie de femme*), chez S. Fischer, Berlin. — Hermann Ungar : *Die Klasse* (*la classe*), chez Ernest Rowohlt, Berlin. — Erna Grautoff : *Brücken der Liebe* (*L'Amour jette des ponts*), Deutsche Buch-Gemeinschaft, Berlin. — Waldemar Bonsels : *Mario und die Tiere* (Mario et les bêtes), Deutsche Ver-

lags-Anstalt, Stuttgart. — Bruno Franck : *Les Journées du Roi*, roman traduit de l'allemand par Joseph Delage, éditions Victor Attinger, Paris.

C'est une bien triste et poignante histoire que nous conte cette fois-ci le maître autrichien, Arthur Schnitzler, sous le titre de **Thérèse, chronique d'une vie de femme.** C'est aussi le document curieusement révélateur de la décomposition morale qui a atteint certains milieux de la meilleure société autrichienne. Fille d'un officier supérieur atteint de mégalomanie délirante et interné à la suite de sa mise à la retraite inopinée, l'héroïne du roman, Thérèse, n'a d'autre ressource que de se placer comme gouvernante. Elle assiste en étrangère aux drames et aux catastrophes intimes des multiples foyers qui ne sont pour elle que des abris passagers et où, sous les dehors d'une existence régulière, cette déclassée connaît une détresse morale mille fois pire que la bohème. Son unique consolation, ce sont, aux jours de sortie, les rendez-vous clandestins avec des amants de rencontre qui ne désirent rien connaître de sa vie — plus tard les visites également clandestines à l'enfant qu'elle a eu de l'un d'eux et chez qui elle voit s'éveiller avec effroi tous les instincts du père occasionnel, du louche cabotin à qui elle avait cédé dans un vertige sensuel — l'enfant maudit du péché dont elle a souhaité la mort en le mettant au monde et qui devient peu à peu le vampire de sa vie, finalement même le meurtrier qui la frappe mortellement pour lui arracher ses dernières économies. — Et sans doute cette courte analyse risque de donner une idée très fausse du roman qui n'est nullement un roman « social », ni un roman à thèse. Ce qui en soutient l'intérêt qui jamais ne languit, c'est cette expérience des intérieurs humains et de leurs secrets intimes, que seul a pu recueillir le médecin qu'est, dans son privé, Arthur Schnitzler ; et c'est aussi un doigté d'une délicatesse incomparable dans le maniement de cette douloureuse matière, le doigté du chirurgien habitué à explorer la chair souffrante ; c'est surtout une compréhension, tout à fait particulière à l'auteur, des faiblesses, des illusions, des détresses du cœur féminin. Peu à peu, on se sent gagné par la contagion d'un pessimisme subtil, par le sentiment de plus en plus obsédant de la mort, d'une mort qui n'est pas seulement la disparition des êtres chers dans la tombe, mais le défilé désespérant de toutes ces affections éphémères auxquelles l'héroïne a donné un peu de son cœur. Et en

même temps s'approfondit chez elle un sentiment de culpabilité qui ne s'attache plus à tel événement ou tel souvenir particuliers, mais qui est le sentiment de l'erreur fondamentale de toute sa vie et qui lui fait, mourante, implorer le pardon pour son fils parricide.

La classe de Hermann Ungar est un roman d'une trempe très différente et d'une tout autre résonance. Le professeur Joseph Blau, sorte de Thersite disgrâcié par la nature, avorton soupçonneux et tyrannique, n'a qu'une pensée : par un système disciplinaire savamment prémédité, maintenir son autorité dans sa classe et dérober à ses élèves, qui sont pour lui indistinctement des ennemis, le spectacle de sa vie privée et de son intérieur misérable, où il claustre sa malheureuse épouse enceinte, de qui la grossesse, de plus en plus avancée, est épiée ironiquement par les jeunes potaches et provoque parmi eux toute sorte de commentaires grivois. Il vit avec toute cette jeunesse sur un pied d'hostilité croissante. Non que ce soit un méchant homme. Ce tyran scolaire, au fond, est un faible, un malvenu, un subalterne et un timoré, qui a peur de la vie, peur de la jeunesse, peur de l'instinct nu et libre, peur de tout cet imprévisible qui dérange ses calculs et qui ne peut pas se mettre en système ou s'ordonner en règlement. Mais voici qu'en une succession d'incidents, les uns grotesques, les autres poignants ou même tragiques, nous voyons le malheureux se débattre contre le flot irrésistible de cet Irrationnel vital devant lequel il est désemparé, qui l'accule peu à peu à un fiasco final où sombre à la fois sa dignité conjugale, son équilibre moral et son système éducatif. Ce qui fait l'intérêt puissant de ce roman écrit en une langue précise, incisive, cruelle, c'est d'abord le rythme haletant du récit qui vous saisit dès la première ligne et vous serre comme dans un étau. Rappelons que, presque en même temps, Hermann Ungar donnait au théâtre la pièce la plus passionnément discutée de la saison : *le Dictateur*. Or déjà son roman de *la Classe* nous donne l'avant-goût de cette vocation théâtrale. Il nous laisse l'impression moins d'un roman que d'une œuvre dramatique, par l'extraordinaire relief des personnages, par le réalisme pittoresque des types psychologiques, des figures originales, et aussi par la tension dramatique des situations qui se précipitent impitoyablement, dans un mouvement accéléré, vers la catastrophe inévitable.

Mme Erna Grautoff est un écrivain de haute culture qui a su concilier en sa personne une sensibilité et une imagination très romanesques, restées passionnément féminines, avec l'enthousiasme pour les larges horizons de la pensée et pour les problèmes de la vie active. Déjà son premier grand roman qui fit sensation, *Uta Curetis*, rénovait la vieille tradition classique et romantique du roman éducatif. C'est l'histoire de la jeune fille allemande d'aujourd'hui, ou plutôt d'hier, « libérée » dans le sens spirituel du mot, c'est-à-dire libérée de toutes les étroitesses, les tutelles, les entraves déformantes de son milieu familial, et qui, courageusement, par la réflexion, l'étude et le travail, conquiert son indépendance et sait choisir le compagnon de sa vie. On ne peut s'empêcher, en lisant ce livre, de songer à certaines de ces « indépendantes » romantiques d'autrefois qui, elles aussi, ont dû livrer un opiniâtre combat contre leur entourage et contre leur époque — une Annette von Droste, une Rachel Levin, une Malvida von Meysenbug. Mais alors que ces dernières n'ont pas pu se libérer, ou encore que, même libérées, elles se sont senties condamnées à rester dans leur époque des « anomalies » douloureuses, en sorte qu'elles n'ont pu éveiller et développer la vie originale de leur cerveau qu'au prix de toutes leurs aspirations de bonheur, Mme Erna Grautoff a eu la joie de réaliser sous forme d'harmonie l'épanouissement heureux à la fois de ses instincts de femme et de son talent d'écrivain. Elle en a fait elle-même la délicate confidence dans la petite préface — le récit d'une promenade avec son mari — placée en tête de l'un de ses romans, qu'on a appelé « le roman du mariage », intitulé les *Saisons de l'âme* (*Die Jahreszeiten der Seele*).

Dans le dernier de ses livres, **die Brücken der Liebe** (*l'Amour jette des ponts*) on retrouve ce motif fondamental de la jeune fille d'hier, retenue dans un milieu suranné, comme emprisonnée dans les bandelettes d'une tradition tyrannique, mais qui « s'éveille », grâce à l'amour qu'a su lui inspirer un homme de haute intellectualité, doué en même temps d'une extraordinaire énergie morale et pratique. Pour « jeter des ponts » entre ce passé, figé dans ses préjugés de caste séculaires, et le monde nouveau, il a suffi du hasard qui, un beau jour, a fait s'égarer un jeune professeur sociologue éminent, Wolf Gregorovius, dans le parc d'un vieux manoir seigneurial où, sous la

garde d'un père autoritaire, sommeillent deux princesses recluses. Et l'on devine que ce Thésée « libérera » successivement les deux Arianes. Il enlève d'abord l'une, à la barbe de son vieux dragon de père, la sensitive Monique. Puis, après la mort de cette trop fragile épouse, brisée par l'effort surhumain qu'elle a dû faire pour arracher ses racines, il donnera refuge encore à la seconde, la robuste, sage et vaillante Georgina, mariée entre temps à un hobereau ivrogne et brutal. Et sans doute on trouvera que l'auteur a trop idéalisé les personnages sympathiques, qu'il a mis trop de grossièreté et d'entêtement d'un côté, trop de générosité et de noblesse d'âme de l'autre ; qu'en particulier ce jeune intellectuel, par ailleurs « sportsman » accompli et qui se révèle du jour au lendemain homme d'affaires et organisateur industriel de puissante envergure, qui n'a qu'à paraître pour que les cœurs et les millions volent à sa rencontre, bref, que le héros trop parfait de cette double aventure est le descendant moderne des paladins d'autrefois, invariablement amoureux et fidèles, qu'on voyait occupés à occire, comme en se jouant, monstres et mécréants et qui échappaient par une providence miraculeuse aux embûches de toutes les Circés. Mais dans cette littérature d'aujourd'hui qui semble ne se complaire qu'à remuer le cloaque humain, il n'est peut-être pas mauvais qu'apparaisse de temps à autre une œuvre où revit, mise au goût du jour, la vieille tradition du roman idéaliste, romanesque et romantique, dont la lignée s'apparente directement à Jean Paul, à Novalis et à Tieck.

Sous un autre aspect revit cette éternelle tradition romantique : je veux parler du *Märchen* allemand. On sait le succès qu'a remporté il y a quelque quinze ans cette féerie délicieuse : *les Aventures de Maya, l'Abeille*, signée de Waldemar Bonsels. Elle en est actuellement à son 640e mille. Les miracles les plus quotidiens de la nature vus par une imagination d'enfant et dans une perspective d'insecte : quelle nouveauté inattendue ! Le poète ingénu, ami des bêtes, auteur de cette petite merveille, et qui se double d'un mystique délicat, nous présente aujourd'hui un livre peut-être encore plus captivant et, à coup sûr, nourri d'une sagesse plus profonde : **Mario et les bêtes**. Un conte de fée, à en juger par l'affabulation naïve. Le jeune Mario, orphelin de père, se sauve, après la mort de sa mère, vers la forêt, qui est son autre « mère ». Il est recueilli là par la vieille fée Dommelfei. Il

a les aventures les plus surprenantes avec les habitants de ce sylvestre empire, il fait les rencontres les plus émouvantes, A la fin le jeune sauvageon, devenu le seigneur de la forêt, est enlevé par une amazone qui l'entraîne dans son palais princier. Mais, chemin faisant, quelle symphonie prodigieusement orchestrée où se révèlent à nous toutes les voix, tous les souffles, toutes les haleines qui peuplent cette Solitude innombrable,en même temps que surgissent des spectacles, gracieux ou tragiques, qu'aucun œil ne peut contempler s'il n'est préparé par un long apprentissage, s'il ne s'est dépouillé peu à peu de toutes les impatiences, de toutes les fièvres humaines, s'il ne s'est initié à la langue originelle de la nature que l'être humain a comprise autrefois et qui lui faisait percevoir les messages directs de cette Unité sacrée que seuls vivent aujourd'hui encore, simplement, spontanément, courageusement, les bêtes de la forêt. Ce qu'a été pour les Hellènes la Mer divine, source de vie et de beauté, voilà ce que représente pour le Germain la primitive Forêt, avec sa vie inépuisable, sa féerique magie, sa chatoyante polyphonie. Le livre de Bonsels est pénétré de part en part de cette musique féerique, — et je ne sache pas de musique plus reposante, plus salutaire, plus bienfaisante, au milieu de notre moderne cacophonie.

On a analysé ici-même (1) cette *Nouvelle politique* de Bruno Frank, livre tout d'actualité, dont la maison d'édition Attinger va faire paraître une édition française, due à la plume du plus consciencieux et du plus expert des traducteurs, M. Joseph Delage. Presque simultanément paraissait la traduction d'un autre roman de Bruno Franck, **les Journées du Roi**, qui nous introduit dans l'intimité du grand Frédéric. On trouvera dans la préface mise par l'auteur en tête du livre, ainsi que dans la note de son traducteur français, M. Delage, la formule de ce genre de roman ou d'essai qui consiste à nous montrer, par un contraste voulu, la grandeur d'une figure historique et quasi légendaire, au milieu des plus petites choses de la vie quotidienne, et à nous donner la sensation quasi anatomique de sa réalité corporelle. Dans la seconde partie de son livre, l'auteur expose le secret intime et douloureux de la vie de Frédéric, cette opération malheureuse, longtemps tenue cachée, que le jeune prince, jusqu'alors admirateur passionné du beau sexe, a subie à l'âge de 20 ans et qui

(1) *Mercure de France* du 1er mai 1928, p. 729.

l'a détourné à jamais de tout commerce avec les femmes. Faut-il admettre, avec l'auteur, que cette funeste « cicatrice » fut la cause de toutes les guerres qui ont suivi, en éveillant chez ce « mutilé de l'amour » le désir forcené de fournir au monde et à lui-même la preuve éclatante de son indéfectible virilité morale ? Doit-on ranger cet accident parmi ces illustres hasards de l'histoire dont a parlé Pascal — tel le grain de sable dans l'urètre de Cromwell — et qui ont changé la face du monde? On ne peut se défendre de trouver que l'auteur dramatise quelque peu la vie intime de son personnage, de même qu'il y a aussi quelque apprêt littéraire et quelque arrière-pensée d'actualité politique dans la rencontre du vieux despote éclairé et du jeune enthousiaste de la liberté, aux manœuvres de Silésie, La Fayette — rencontre imaginée uniquement pour le plaisir de montrer, dans une sorte de tableau symbolique, la mise en présence de deux mondes et de deux époques, lesquels, par-dessus des abîmes, parviennent cependant à se rejoindre et à se donner l'accolade. Tout de même, il est intéressant de noter comment une nouvelle génération s'attache en Allemagne à rajeunir la légende du vieux Fritz, à donner une expression nouvelle de sensibilité et de profondeur humaines à cette vieille figure décharnée, bougonne et coriace, et à accommoder le culte frédéricien, exploité naguère par l'enthousiasme militariste, belliqueux et chauvin, aux idées démocratiques et humanitaires du temps présent.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

M. Brézol : *Portugal d'où partirent les Caravelles* ; Truchy-Leroy, Paris. — *Os Lusiadas* ; Edition nationale, Imprensa nacional, Lisbonne. — Veva de Lima : *D'Aquem e d'Alem Mar* ; Libanio da Silva, Lisbonne. — Manuel da Silva-Gaio : *Eugenio de Castro* : Imprensa da Universidade, Coimbre. — Joao Cabral do Nascimento : *Arrabalde* ; Atlantida, Coimbra. — Raul Brandão e Teixeira de Pascoaes : *Jesus-Cristo em Lisboa* ; Aillaud et Bertrand, Paris et Lisbonne. — Alvaro Maria de las Casas : *Antologia de la Lirica Gallega* ; Madrid, 1928. — Mémento.

C'est avec une certaine peine que nous parvenons à nous rendre compte en France du fonctionnement interne des divers systèmes dictatoriaux, institués en Europe à la faveur de la grande guerre et de ses suites. Fort à propos et avec un grand charme de style, M. Maximilien Brézol, dans sa curieuse brochure,

Portugal d'où partirent les caravelles, nous renseigne en observateur averti sur ce que l'on pourrait appeler le soviétisme militariste du Général Carmona. La déportation de deux à trois mille officiers républicains, l'emprisonnement ou l'exil de toute une élite intellectuelle, l'aliénation des chutes d'eau et des chemins de fer nationaux au profit de l'Espagne, séculaire ennemie, la souveraineté sans contre-poids des clubs militaires, caractérisent selon M. Brézol la dictature lusitanienne, que ses durs embarras d'argent mettent dans l'obligation de solliciter, pour un emprunt, le patronage de la Société des Nations. M. Maximilien Brézol est nettement favorable aux exilés républicains, aux membres éminents de la *Liga Republicana* réfugiés à Paris, et il considère que, « par la faute du sabre et de la botte, le Portugal, dont les colonies sont pleines de ressources et dont le pays est un jardin de beauté, végète sur une mine d'or... » Mais nous ne saurions étudier ici le problème politique, et nous nous bornerons à constater avec grand plaisir que M. Brézol a été séduit par le caractère de douceur du peuple portugais, épris avant tout de liberté civique et d'indépendance nationale, par le charme incomparable de la terre lusitanienne, par le grandiose passé d'aventures de ses habitants, par le culte fervent qu'ils gardent à la France spirituelle. Il a su observer finement certaines nuances d'âmes. Je ne sais, toutefois si la *saudade* lusitanienne, née de la mer, est bien sœur de la nostalgie des steppes russes. Je la sens nettement voisine, en tout cas, du rêve breton et quelque chose de spécifiquement celtique persiste bien réellement au tréfonds du tempérament portugais, imprégné cependant de latinité séculaire. Les pages de M. Brézol seront méditées avec fruit.

La savante préface à l'édition nationale des **Lusiades**, récemment mise au jour, ne le sera pas moins. Afonso Lopes-Vieira, pieux exégète, qui, par amour pour le Portugal et pour le poème, prit l'initiative du monument, tint à emprunter ces pages maîtresses à la très regrettée romaniste Mme Carolina Michaelis de Vasconcellos. Nous y apprenons maintes choses presque ignorées encore sur la genèse du poème, sur les circonstances qui préparèrent le poète à en élaborer le plan, à en assembler les octaves, à en choisir le titre, création savante du vieux maître André de Resende. La figure dominante du poème n'est point Vasco da

Gama, mais bien la Patrie portugaise elle-même, et il convient de retenir cette attestation judicieuse :

En rétablissant les relations entre l'Orient et l'Occident, le Portugal provoqua, outre de successives expéditions jusqu'aux extrêmes confins de l'Asie, la découverte de l'Amérique du Sud et le reflux des Turcs vers l'Orient ; il inaugura ainsi l'ère moderne, caractérisée par la domination de l'Europe sur le globe entier.

Tels sont, en effet, les titres de noblesse imprescriptibles de la Lusitanie, au regard de la Civilisation universelle. Nul ne saurait l'oublier. Le texte de l'édition nationale des **Lusiades** reproduit celui de l'édition princeps de 1572, avec l'orthographe et la ponctuation réformées, texte revu par le maître camoniste José Maria Rodrigues. D'amples notes philologiques, historiques, géographiques, mythographiques et cosmologiques, signées du même, terminent le volume, qui sera ainsi un précieux instrument de travail.

Un cœur camonéen bat dans la vaillante poitrine de Mme Véva de Lima, qui n'est pas seulement une voyageuse intrépide, mais d'abord une fervente adoratrice de la plus authentique Tradition lusitanienne et, de surcroît, un écrivain particulièrement distingué, dont le style, plein de charme évocateur, excelle à capter les plus subtiles nuances d'âme, les moindres frissons du paysage, le perpétuel imprévu des visages et du ciel, comme à traduire les élans d'un cœur indigné par les tristesses du présent, les anxiétés d'une pensée qui cherche à s'envoler vers Dieu par les voies du Courage, de l'Honneur chevaleresque et du Pardon des fautes. Ayant refait le glorieux périple portugais des Découvertes autour de l'immense Afrique, dont la forme est celle d'un cœur, « le cœur ancien du Portugal », elle voit tout au long de sa route et jusque dans la brousse se lever la procession des fantômes du Passé. La misère d'aujourd'hui l'indigne ; elle en veut discerner les causes morales, et ces chroniques d'un voyage accompli en 1923-1924, réunies maintenant sous le titre : **Outre Mer et par deçà**, ne nous promènent pas seulement à travers l'Atlantique et l'Océan Indien au long des côtes de Guinée, autour du Cap, et de Mozambique à Zanzibar, à travers maintes rencontres pleines d'enseignements ; elles ne se contentent pas d'orchestrer musicalement les impressions les plus variées ; elles ouvrent à l'esprit le chemin des plus hautes spéculations, tant il est vrai

que la *saudade* conduit aisément à la mystique. Il n'empêche que tout le récit ne porte l'empreinte de la plus absolue sincérité de vision. Tout est passionnément vécu dans ce livre, où s'affirment d'ardentes convictions, que le lecteur se doit de respecter, même s'il ne consent à les partager toutes.

Et quelle admirable devise au blason de la patriotique voyageuse !

«*Trembler ne peut. Tromper ne veux. Fléchir ne daigne.*»

Que tous les cœurs généreux de Portugal consentent à s'entendre, au lieu de se combattre et, aujourd'hui comme jadis, la Lusitanie sera sauvée. Hélas ! il est possible qu'elle ait de faux amis, capables de vouloir sa perte. Ceux-là ont oublié que les nations sont des entités spirituelles, et qu'on ne peut les tuer qu'en abolissant la foi de ceux qui les servent. Cette foi, ce sont les poètes qui l'alimentent, et le Portugal est une terre de poètes.

Ce n'est pas à dire pour cela que l'on doive incriminer les Portugais de ne savoir envisager sainement les réalités et, par là même, d'être mieux aptes aux révolutions qu'à l'effort soutenu. Le seul exemple d'**Eugenio de Castro** suffirait à démentir l'injustice de cette opinion. Précisément le maître écrivain et critique Manoel da Silva-Gaio, qui avec Eugenio, aux temps héroïques du Symbolisme, dirigea la revue internationale *Arte*, nous présente, dans une étude-conférence des plus fouillées, la biographie du grand poète de l'*Anneau de Polycrate* et nous détaille son caractère, sa formation intellectuelle, ses goûts. Nous apprenons ainsi les raisons spéciales de son triomphe. Elles résident toutes, on s'en doute, dans sa haute valeur d'homme. Tant au point de vue poétique qu'au point de vue social, il manifesta de bonne heure trois facultés essentielles : la foi vive et fervente en sa propre valeur, en sa puissance créatrice ; le sens aigu des possibilités, la volonté ferme et droite. Très ordonné, très paisible de nature, il révéla de bonne heure un remarquable équilibre moral et physique. Couleurs, formes et sons captivèrent, dès l'éveil de ses facultés, son goût délicat, et sa précocité de poète ne le découragea jamais d'étudier. On sait le succès remporté par les conférences brillantes qu'il vint faire en France, au cours de ces dernières années. On sait aussi quelle est sa réputation presque européenne de lettré et d'artiste du verbe. Les présentes chroniques ont été entreprises, du reste, sous son patronage initial.

Grâces soient rendues à M. Manuel da Silva-Gaio pour le juste hommage qu'il vient de prêter à la gloire de son vieux camarade de lettres !

Une recherche constante de la perfection caractérise l'art d'Eugenio de Castro. Il a ainsi donné un grand exemple. Parmi ses meilleurs disciples, il convient de saluer ici M. João Cabral do Nascimento, le nostalgique poète de Madère, qui, dans *Descaminho*, a su mettre toute la chaude atmosphère de son île, avec la mélancolie de l'Océan. Il nous offre aujourd'hui, nouée de quelques stances liminaires pleines de discrète émotion, une gerbe de sonnets délicatement ouvrés, qu'il intitule — je ne sais trop pourquoi — **Faubourg**, et qui entrelacent avec un charme infini les vibrations de l'âme aux nuances du paysage.

— Au loin le bateau — A peine si je le découvre — Sous la voûte étrange — Du couchant rouge.

— Camélia ouvert, — La voile sur l'eau déserte — Qui l'emporte et la cache.

— Et les ondes vertes — La gardent maintenant — Avec un tendre soin.

— Fleur qui te vas perdre — Au large de la mer — Ma chimère !

Ainsi chante et rêve le Poète. Mais peut-être ne s'est-il mieux défini nulle part que dans le sonnet suivant :

— J'ouvre la fenêtre et je découvre avec enthousiasme — Un coin séduisant de paysage. — La pluie a cessé. Au souffle de l'embellie, — Le ciel ressurgit, limpide et lavé.

— Et le jour triste, chaud, lourd — Incline vers le soir au fraîchissement de la brise — Mon cœur, qui est l'image réfléchie — De la nature, se sent guéri.

— Bien des fois, pourtant, il pressent — Que les nuages du souci sont en train de s'amonceler, — Là-bas, dans le ciel étroit de l'entière peine.

— Et j'attends la pluie avec résignation. — Mais ! hélas de mes yeux si fatigués — Ne savent plus jaillir même les gouttes d'eau.

Mais la poésie ne saurait être seulement désenchantement et *saudade* plus ou moins nourrie d'émotion communicative. Elle est d'abord aspiration, élan d'amour et de foi rédemptrice. Ainsi l'ont pensé deux maîtres du verbe portugais contemporain, MM. Raul Brandão et Teixeira de Pascoaes, qui tiennent tous

deux le premier rang dans les lettres de la Péninsule. Par bien des côtés, les caractéristiques du talent qui les distingue l'un et l'autre paraissent s'opposer ; cependant un trait commun les rapproche, c'est que, suivant l'expression même du poète du *Retour au Paradis*, parlant de son génial collaborateur (*Seara Nova*, 9 juin 1927) chacun d'eux, pour exprimer la Vie et la Nature, « n'est pas allé puiser le secret de son style dans les livres clas« siques et les encyclopédies, mais bien en soi-même, et aussi dans « les âmes, dans les choses. De là leur originalité profonde. » Heureuse et imprévue collaboration, celle de ces deux visionnaires. A bien y réfléchir, il est normal que celui qui a exploré, dans *La Mort du Paillasse*, dans *Les Pauvres*, dans *Humus*, l'enfer et le chaos de la Douleur, celui qui a révélé, dans *Les Pêcheurs*, dans *Les Iles Inconnues*, les plus musicales nuances du Paysage Portugais ait fini par rencontrer, pour s'atteler avec lui à une œuvre commune, le Poète des ombres vivantes, le chantre nostalgique de *Maranos*, de *Toujours* et de *Vie éthérée*.

Ainsi est née cette tragi-comédie en sept tableaux : **Jésus-Christ à Lisbonne**, où toute la crise morale, sociale et religieuse du temps présent déroule ses sursauts d'angoisse. Vingt siècles se sont écoulés, et Jésus retrouve les mêmes maux qu'il n'a point guéris. Il n'a plus qu'à se faire crucifier de nouveau. Le Dieu fait homme passe de la cabane du Paysan misérable au cabinet du Commissaire de police, où il côtoie l'anarchiste et le filou. Nous entendons la femme honnête envier farouchement le luxe insolent de la prostituée ; nous assistons à la séance du Conseil des Ministres, où passe l'effroi des ravages que peut causer, dans le monde moderne, la prédication d'une doctrine d'humilité et de pauvreté ; à la Cathédrale, nous trouvons le Diable et Jésus face à face ; le poète lui-même doute qu'un Dieu véritable puisse paraître à Lisbonne de nos jours ; ce Dieu cependant est bien là sous forme humaine, et les puissants du jour ont décidé qu'il devait mourir une seconde fois. Il meurt donc, mais naturellement pour ressusciter, et le voici, blanchi, courbé, ployant les reins sous l'immense douleur du Monde, le voici qui reparaît dans la cabane du Paysan. Il donne sa bénédiction à ces misérables, en leur répétant la parole sacrée : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Telle est, en raccourci, cette œuvre de portée profonde, cette pièce d'âpre philosophie qui fait par instants songer au *Faust*

de Gœthe, par instant aux *Misérables* de notre Hugo, et qui vient s'ajouter aux drames antérieurs de Raul Brandao : *Le Châtiment suprême*, *Le Fou et la Mort*, *Un Homme d'Etat.*

Raul Brandao et Teixeira de Pascaoes ont œuvré avec le sentiment de leur race, que hante un rêve inapaisé de rédemption. Il y a ainsi parenté étroite entre les âmes de Portugal et celles de Galice. C'est avec profit, à ce propos, que l'on consultera l'**Anthologie de la Poésie lyrique en Galice** de M. Alvaro Maria de las Casas, qui présente un tableau complet, depuis les origines jusqu'à 1928, sans oublier la poésie populaire.

Autre contribution de marque à l'étude du même sujet, le bel exposé que M. Vicente Risco publie dans *Aguia* de Porto (janvier-avril 1928) sur la *Renaissance de la Galice*, et qui classe à leur rang les vaillants ouvriers de cette renaissance.

Il y a aussi une jeunesse politique en Galice, qui, ne pouvant toujours exprimer librement toutes ses aspirations sur le territoire d'Europe, choisit pour organe la courageuse *Celtiga* de Buenos-Ayres, toujours richement illustrée. Ainsi, dans le numéro spécial consacré au *Dia de Galicia*, on peut lire un fort instructif article de M. Ramon Suares Picallo où se trouve défini le devoir de tout bon galeguiste : placer l'idée de liberté de la patrie au-dessus des religions et des partis. Signe des temps, en vérité.

Mémento. — *Verbo Sere Verbo Amar*, poème de la Création et de la Rédemption par le grand Antonio Corréa d'Oliveira, est une œuvre de foi et d'amour, que l'on placera près du *Retour au Paradis* de T. de Pascoaes. Il est tout entiér composé en *terze rime*, comme la *Divine Comédie*. Dans les pages tour à tour colorées ou érudites d'*A Vara larga*, M. Motta Cabral donne une suite à son précédent livre *A o sol*, et célèbre les charmes de son cher Ribatejo. La captivante nouvelle *O Porco de Pé* désigne en M. Vicente Risco un prosateur de race et fait par instants songer à Valle-Inclan. Lire du même : *Ensaio d'un Programa pr'o Estudo da Literatura popular galega* (*Nos* n° 56), ainsi que la savante monographie : *O Castro de Caldelas*.

N'oublions pas, pour terminer, de féliciter chaudement M. Leandro Carré Alvarellos pour la sûre méthode avec laquelle il a su composer son nouveau *Dictionnaire Galego-Castelan*, dont le tome Ier vient de paraître, et va nous fournir un admirable instrument de travail. Par ailleurs, le *Guide de Portugal* de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne sera utile à tous ceux qui voyagent. C'est une encyclopédie de toutes les curiosités du pays.

PH. LEBESGUE.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES (1)

Bilan de l'année littéraire. — Avant de rendre compte de la production littéraire américaine, plus vaste cette année que jamais, signalons la mort accidentelle, à 38 ans, du romancier Donn Byrne. Né à New-York de parents irlandais, il passa sa jeunesse entre les Etats-Unis et l'Irlande. Ne trouvant pas de débouchés dans le pays de ces ancêtres, il s'installa outre-Atlantique et y travailla jusqu'au moment de ses premiers succès. Ensuite il habita l'Amérique, l'Angleterre, l'Irlande, le midi de la France et l'Italie. Au mois de juin passé, il a été tué instantanément dans un accident d'automobile en Irlande. Les œuvres de Donn Byrne se remarquaient par la poésie de leur prose. L'auteur savait dresser brillamment une image, et ses personnages vivent d'une vie intense. Écrivant alternativement en un anglais très pur et dans l'anglais pittoresque du peuple de Dublin, il sut brosser plusieurs tableaux de la vie de sa nation (dans *O'Malley of Shanganagh*, livre amer, et dans *Blind Raftery*, bijou finement ciselé). Hors d'Irlande, il était aussi bien à son aise, témoignant d'une force peu commune dans *Brother Saul*, une histoire passionnée du temps du Christ. Son *Messer Marco Polo*, narration de l'aventure amoureuse du grand explorateur, est peut-être le plus beau de ses dix livres, mais il me semble que le plus profond soit *O'Malley Of Shanganagh*. Donn Byrne laissait peu de lecteurs ou de critiques indifférents. En face de ceux qui voyaient en lui « le contemporain de langue anglaise le plus important », il y a ceux qui ne peuvent le supporter. C'est, sans aucun doute, une figure intéressante qui vient de disparaître.

§

Dans toute la littérature américaine, il n'y a qu'au théâtre qu'on ait une sensation d'orientation. Tous les autres champs sont encombrés d'un nombre formidable d'artistes de plus ou moins de talent, parmi lesquels il est fort difficile de se retrouver. Au théâtre seul, on peut dire que l'Amérique possède un maître qui se distingue sans contredit de la foule. Et chacun sait que celui-là ne peut être qu'Eugene O'Neill. Son avant-dernière pièce,

(1) M. Jean Catel a prié M. Harold J. Salemson de le remplacer à cette rubrique pendant une année.

Lazarus Laughed (Boni et Liveright, New-York), est encore une « œuvre pour théâtre imaginatif ». Par un jeu de rires que jamais humain ne pourrait exécuter, O' Neill donne au rôle de Lazare une force extraordinaire. Et le livre compte parmi ses ouvrages les plus importants. Le cynisme de Lazare est celui même du dramaturge et, à travers le rire énervant du ressuscité, on devine la grimace d'O'Neill qui se rit de la piètre existence des gens. Une seule autre pièce se distingua cette année ; c'est *Him* (Boni et Liveright), d'E.E. Cummings. Tellement déliée en apparence qu'elle a presque l'air surréaliste, cette pièce est pourtant basée sur des idées intéressantes et vaut la peine d'être lue et relue. Elle fait dignement suite aux romans et volumes de vers de son auteur.

La « nouvelle » poésie américaine, vieille de quinze ans et que notre ami Jean Catel fut le premier à faire connaître en France, va son train à une allure un peu moins forcenée qu'au cours des années passées ; dans la production de la dernière saison, il faut toutefois distinguer au moins trois livres, très différents les uns des autres, mais intéressants tous les trois. Le premier, publié par Boni et Liveright, est *A New Testament*, la suite de l'œuvre poétique de Sherwood Anderson. Celui-ci, connu en France surtout par ses romans, compte parmi les poètes américains les plus importants. Il est de la veine whitmanienne, étant avec Sandburg l'un des deux descendants les plus dignes du plus grand des poètes américains. Ce nouveau volume, très lyrique, est un nouvel aperçu de l'âme d'Anderson. L'écrivain, dans tous ses livres, se raconte, et ici il le fait en vers, vers d'un rythme entraînant, mais parfois difficile à saisir. Et en se racontant soi-même, il se fait le grand chantre contemporain de l'Amérique ; il nous dit la poésie de la grande ville, tout en déplorant l'esprit borné et la vie stérile des gens. Le poème qui donne son titre au recueil est une déclamation purement whitmanienne, dans laquelle il atteint les vrais sommets du lyrisme. Anderson sermonne le peuple américain en vrai prophète, c'est-à-dire en homme qui comprend parfaitement son temps et qui l'explique à ses concitoyens. Les deux autres livres intéressants de cette saison sont aussi différents du dernier qu'ils le sont l'un de l'autre. Leurs titres : *Boy in the Wind* (Viking Press, New-York), de Georges Dillon, et *To Youth* (A. A. Knopf, New York), de John

V. A. Weaver. Je crains que Dillon ne devienne jamais un très grand poète. Ses vers montrent une haute intellectualité, mais, malgré le beau travail qu'il fit comme aide de camp de Harriet Monroe à la revue *Poetry*, il semble destiné à rester un poète « rose pâle » (comme tant d'autres poètes aimables, mais peu saillants, du Middle-West). Que l'on ne pense toutefois pas ne rien trouver dans ses poèmes. Ils sont souvent profonds et son style est correct. Weaver, lui, n'a nulle pureté de langage. Au contraire, il se complaît dans l'argot populaire et avant ce recueil ses vers avaient souvent été quasi incompréhensibles. Ici, il devient tant soit peu plus classique, et deux des poèmes, *To Youth* et *To My Son*, ont un quelque chose de très attachant. Il a le lyrisme de sa jeune race, sans aucun apport de l'intellectualité du Vieux-Monde. Cela n'est peut-être pas tout à fait louable, mais John V. A. Weaver est un vrai artiste du langage parlé d'Amérique.

On ne peut ignorer ici la remarquable *Anthologie de la nouvelle poésie américaine* (Kra, éditeur), que nous a donnée Eugène Jolas. Maître absolu de l'anglais, du français et de l'allemand, cet Alsacien-Américain, qui est un grand poète américain, a traduit des œuvres de plus de 125 de ses confrères. La plupart des poèmes, sans exagération aucune, loin de perdre à la traduction, prennent sous la plume de Jolas des beautés que n'avait pas la version originale. Si l'auteur a manqué de finesse de sélection, c'était parce qu'il préférait un vaste panorama à un choix plus important parmi un plus petit nombre d'écrivains. Il faut déplorer la mauvaise préface de Bernard Fay, qui n'a rien ajouté au volume, bien au contraire, mais on ne peut-être trop généreux de louanges envers Jolas. Je voudrais citer un seul vers (traduit de Michael Gold) et qui est, il me semble, remarquable. L'original peut se comparer avec ceci :

Écoutez les tambours tristes d'un étrange enterrement.

C'est l'œuvre d'imagination qui continue à avoir le plus de popularité aux Etats-Unis. On produit des romans sans nombre et trop souvent sans valeur. Aussi est il difficile d'en distinguer les bons. Trois femmes ont donné des romans ou nouvelles intéressants ; il y a encore plusieurs œuvres d'hommes connus et deux jeunes qui ont beaucoup de promesses.

Willa Cather et Zona Gale, les deux plus grandes romancières américaines, ont donné, la première, un roman : *Death Comes for the Archbishop* (A. A. Knopf, New-York), et, la seconde un recueil de nouvelles : *Yellow Gentians and Blue* (Appleton, New-York). Toutes deux ont été égales à elle-mêmes. Leurs livres ne montrent aucune rétrogression, et c'est là un progrès lorsqu'on a déjà atteint une réputation acceptée. Dans son style nu et plein de vitalité, Miss Cather conte l'histoire d'un jeune missionnaire français qui deviendra archevêque de Santa-Fé dans l'ouest américain. Ce n'est qu'après qu'il aura achevé la cathédrale que la mort viendra le chercher. Et le tout est agrémenté d'anecdotes qui, bien que ce soit un homme on ne peut plus chaste, apparentent en plus d'un point l'évêque Latour avec l'abbé Coignard. Miss Gale nous présente un recueil de contes et nouvelles très américains, très caractéristiques aussi de ses œuvres passées. Réaliste, elle l'est vraiment, mais elle sait choisir ses personnages pour ne jamais déplaire. Encore un roman de femme, *Mr. Hodge and Mr. Hazard* (Knopf, New-York), par Elinor Wylie. Si l'auteur est une poétesse de marque, ici, du moins, son talent de romancière ne peut que nous décevoir.

James Branch Cabell, le descendant américain par excellence de Rabelais, Voltaire et France, nous donne un nouveau roman, *Something About Eve* (Mc Bride, New-York). Il se répète, malheureusement, et on trouve ici peu de choses qui ne fussent pas dans ses œuvres précédentes. Son ironie aussi est moins subtile, mais il y a néanmoins deux chapitres qui sont de haute qualité. Le livre d'Ernest Hemingway, *Men Without Women* (Scribners, New-York) a une certaine valeur et quelques-uns des contes sont excellents. La critique a été trop extrême au sujet de ce recueil. Devant un énorme succès populaire, la critique soi-disant éclectique est devenue réfractaire et a essayé de nier au volume toute valeur. Ce n'est pas le meilleur ouvrage de l'auteur, ses romans étant mieux inspirés, mais il a de l'importance et de l'intérêt.

Deux jeunes ont été révélés par la maison Payson and Clarke et, si les apparences ne sont pas trompeuses, Samuel Rogers, auteur de *The Sombre Flame*, et Robert Hyde, auteur de *Crude*, feront du chemin. Tous deux expriment la jeune Amérique révoltée contre le puritanisme en une obsession sexuelle. Le roman de Rogers, jeune professeur de littérature française à l'Université

du Wisconsin, est fort, bien qu'il soit nettement un roman de début. Le manque d'une forte influence apparente, une grande originalité, un style excellent et sobre, et une réflexion profonde, nous donnent tout lieu de croire qu'on peut attend re de grandes choses de ses œuvres à venir. Hyde, par contre, bien qu'original, montre une influence marquée de James Joyce. Mais il manie le dialogue intérieur d'une façon nouvelle et toute à lui.

Les ouvrages purement littéraires sont aussi plus nombreux que jamais. Une excellente biographie de Thoreau (*Henry Thoreau, the Cosmic Yankee*, par J. Brooks Atkinson) et une réédition du meilleur livre peut-être qu'ait écrit un Américain de couleur (*The Autobiography of an Ex-Coloured Man*, par James Weldon Johnson) nous ont été présentées par la maison Knopf, qui a encore donné *Stuffed Peacocks*, esquisses intéressantes sur la vie des noirs, par Emily Clark, et deux recueils d'essais anodins : *Prejudices* (*Sixth Series*), par H. L. Mencken, et *Land of the Pilgrims' Pride*, par George Jean Nathan. La maison John Day a publié une remarquable *George Sand, the Search for Love*, par Marie Jenney Howe. Mme Howe, très originale, a une nouvelle théorie sur George Sand et elle est extrêmement convaincante.

Il y a eu encore *The American Songbag* (Harcourt, Brace New-York) qu'a rédigé Carl Sandburg. Un recueil des vieilles chansons et ballades de l'Amérique avant l'avènement de la vie forcenée des dernières années. Tout l'esprit des vieux cowboys, des pionniers et des chercheurs d'or.

Signalons encore les trois grands succès de librairie : *The Bridge of San Luis Rey* (A. et C. Boni) par Thornton Wilder, livre imbu des classiques français et qui perd sa vitalité dans un style trop aimable ; *The Grandmothers* (Harper's) par Glenway Wescott, trop long, mais d'une valeur littéraire qui montre un écrivain capable de mieux faire ; et *Jalna* (Little, Brown), par Mazo de la Roche, sans autre distinction que les centaines de milliers de gens qui l'ont lu.

Pour terminer, nous ne pourrons qu'esquisser l'intéressant effort que fait M. E. W. Titus, éditeur américain de Paris. Il nous donne deux volumes, *Imaginary Letters*, par Mary Butts, une nouvelle très curieuse avec une demi-douzaine de dessins vraiment attrayants de Jean Cocteau ; et une nouvelle traduction

intéressante des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire. Ce dernier volume est bien illustré par Jean de Bosschère et, à première lecture, la traduction d'Aleister Growley semble très bonne. Mais nous reviendrons sur ces livres et les autres publications de M. Titus ultérieurement.

Mémento. — Quelques études fort mauvaises sur la littérature américaine nous restent à signaler. La « vue cavalière » que donna Bernard Fay dans la Revue Hebdomadaire et le volume de M. Régis Michaud, *Le roman américain d'aujourd'hui* (Boivin), sont assez peu justes. Le premier pèche par manque de fidélité à son sujet ; le second par l'obsession qu'il a de voir partout de la psychanalyse.

Parmi les traduction nouvelles, condamnons celle de *Cinquante mille dollars* d'Ernest Hemingway (N. R. F.), traduit par Ott de Weymer et Victor Llona. La traduction est peu fidèle et souvent erronée.

La Viking Press de New-York annonce une édition des poésies complètes de William Ellery Leonard, auteur du livre *Two Lives*, aujourd'hui célèbre aux Etat-Unis.

HAROLD J. SALEMSON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alexandre de Hohenlohe : *Souvenirs*, Payot. — M. de Taube : *la Politique russe d'avant guerre et la fin de l'empire des Tsars* (1904-1917), Ernest Leroux.

Les **Souvenirs** du prince Alexandre de Hohenlohe sont restés inachevés; M. Gottlob Anhäuser, leur éditeur, a pu faire subir quelques retouches aux manuscrits pour les mettre en état d'être publiés, il n'a pu en combler les lacunes. Tels qu'ils sont, ces *Souvenirs* sont cependant bien intéressants et bien précieux. Le prince était un esprit généreux, analysant avec impartialité ce qu'il voyait et sachant exposer d'une façon claire et attrayante ce qu'il avait observé. Il y a plaisir et profit à le lire.

Les Hohenlohe, étant une famille de princes du Saint-Empire médiatisés, appartenaient à la plus haute noblesse. Le prince Chlodwig, père de l'auteur, épousa une Russe, la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein, qui avait alors 17 ans et qui devait un jour hériter des immenses biens des Radziwill en Lithuanie. Les frères et cousins du prince Chlodwig servaient en Autriche, en Bavière et en Prusse. Cette diversité de nationalité chez des proches parents les élevait au-dessus des préjugés et des passions

nationalistes. Quand le prince Chlodwig était statthalter d'Alsace-Lorraine, il songea à faire de son fils Alexandre un sujet russe pour qu'il pût garder les domaines des Radziwill. Avec sa femme, il ne parlait jamais que le français, parce que c'était la langue dont ils s'étaient servi lors de leurs premières rencontres. On conçoit les figures que faisaient les fonctionnaires chargés de germaniser l'Alsace-Lorraine quand ils entendaient le statthalter parler français.

Le prince Chlodwig était animé de sentiments humanitaires et progressistes assez rares chez les hommes de sa caste ; il n'avait d'aversion que pour les Jésuites. L'origine paraît d'ailleurs en avoir été que l'on avait soupçonné ceux-ci d'avoir participé à une tentative de supposition d'enfant qui eût pu faire perdre un gros héritage aux Hohenlohe. Chez le prince Alexandre, cette aversion prit la forme d'une méfiance générale à l'égard du clergé catholique ; elle fut le résultat de ses expériences alsaciennes, mais elle eut d'ailleurs un pendant dans son antipathie pour les junkers prussiens ; il était beaucoup plus citoyen du monde qu'Allemand et préférait certainement les Français aux Prussiens. Un Français ne peut se défendre d'une vive sympathie pour un Allemand qui, après le traité de Versailles, écrivit :

Des deux paysages qui me sont restés inoubliables, le second est celui de la vallée de la Seine entre Notre-Dame et le pont des Invalides... Il n'a pas son pareil dans le monde... Paris a un charme particulier et que je pourrais difficilement peindre ; il ne réside pas seulement dans son paysage, mais dans toute son atmosphère physique et intellectuelle.

Le prince Alexandre était venu à Paris en 1874, quand son père y fut nommé ambassadeur d'Allemagne. Il le quitta en 1877 pour achever ses classes à Wiesbaden, puis alla étudier le droit à Leipzig et à Gœttingue où il fit partie du corps des « Saxons », le plus considéré de tous et où s'inscrivaient tous les fils de hobereaux prussiens. L'usage immodéré de la bière, de l'alcool et du tabac qui y prévalait lui déplut fort et la répulsion que ces habitudes lui causèrent fut encore augmentée par le spectacle des mensures. Parmi les professeurs, seul Ihering conquit son admiration. Le corps enseignant de Paris, où il revint ensuite, produisit sur lui une bien meilleure impression ; il mentionne en particulier avec reconnaissance le cours de Leroy-Beaulieu. Il se préparait alors à la diplomatie. La nomination de son père comme

statthalter d'Alsace-Lorraine en 1885 vint changer son avenir. Il y avait entre son père et lui de grandes affinités intellectuelles ; il devint son secrétaire et travailla avec lui à conquérir les sympathies des Alsaciens-Lorrains pour l'Allemagne.

A son arrivée, le nouveau statthalter se heurta à une difficulté: il passait pour un catholique libéral, la circulaire de protestation qu'il avait, comme président du Conseil des ministres bavarois, adressée aux Puissances au sujet du Concile du Vatican, n'était pas oubliée. Il lui fallut vaincre la méfiance du clergé à force de tact et il y réussit dans une large mesure. Il gagna ainsi la sympathie de la seule partie de l'opinion publique qui ait eu à l'origine une hostilité personnelle contre lui, mais cela ne changea rien aux sentiments politiques des Alsaciens. On le vit le 21 février 1887. Des élections générales eurent lieu ce jour-là, à la suite d'une dissolution provoquée par le rejet de crédits militaires. On représenta partout aux électeurs que voter pour les adversaires des crédits était voter pour la guerre. Pour faciliter aux Alsaciens-Lorrains de ne pas voter contre les crédits, le statthalter conseilla par voie d'affiches aux électeurs de voter blanc, s'ils ne voulaient pas voter pour les amis du gouvernement ; les électeurs n'en firent pas moins subir à ceux-ci une éclatante défaite. Le prince Alexandre y voit une conséquence de « l'obstination innée chez l'Alsacien ». Bismarck y vit au contraire la preuve qu'on les traitait trop doucement. Il introduisit malgré le statthalter l'obligation du passeport pour les Français et d'autres mesures de rigueur. Le statthalter, qui les désapprouvait, eut d'abord l'intention de démissionner, puis se décida à rester « pour empêcher pire », c'est-à-dire l'établissement d'un régime militaire. Après la démission de Bismarck, les résistances diminuèrent. Le statthalter en profita pour faire élire député au Reichstag à Haguenau-Wissembourg son fils Alexandre Celui-ci fit une campagne électorale active et habile sous la direction du Kreisdirektor (sous-préfet), un ancien cuirassier de Reichshofen, mais, quoique catholique et neveu de cardinal, ne put obtenir que les catholiques ne lui opposassent point un adversaire (1893). En 1898, le candidat catholique vit sa majorité grandir. En 1903, il vainquit ; grâce à la faute que le prince avait commise de voter pour le maintien de la dictature en Alsace-Lorraine, on lui reprocha d'avoir voulu faire des Alsaciens « un peuple de seconde

classe » ; les socialistes votèrent au second tour pour le candidat de ceux qui, pour flétrir leur adversaire, disaient : « C'est un Combes ».

Le chancelier de Hohenlohe, qui mourut en 1901, avait chargé son fils Alexandre de publier ses *Mémoires*. Celui-ci crut devoir le faire dès que le travail de préparation fut achevé. Il n'a pas expliqué comment il put ne pas se rendre compte du scandale qu'il allait provoquer. Depuis 1898, il était président du district de Colmar. Il dut se hâter de donner sa démission pour ne pas être révoqué.

Il n'a non plus rien dit au sujet des principaux événements dont il fut témoin quand son père était chancelier, et en particulier au sujet du télégramme à Kruger. Il a surtout traité le problème alsacien et en a bien vu un trait sur lequel j'ai déjà insisté dans le *Mercure*. Une bourgeoisie, ai-je dit, peut être bilingue, un prolétariat ne le peut pas. Le prince, lui, a écrit :

La population de l'Alsace-Lorraine était incontestablement en grande parti alémanique, c'est-à-dire germanique et parlait allemand... mais la partie politiquement active, la bourgeoisie était devenue française et répugnait à l'annexion.

A cela se joignit qu'on « inonda le pays de fonctionnaires prussiens et généralement protestants ; le clergé catholique en profita pour augmenter les contrastes et exciter la méfiance de la population contre le nouveau gouvernement ». Il y réussit si bien que les sympathies pour la France crurent, comme le constata le prince qui allait souvent en Alsace dans les années qui précédèrent la guerre. C'était en grande partie le résultat de l'action politique de ces « abbés » qui lui étaient si antipathiques. On sait comment nos fanatiques radicaux les ont récompensés et quel a été le résultat. Puissons-nous avoir profité de cette leçon !

Le prince blâme aussi une autre erreur commise par les Allemands :

On soutint opiniâtrément que tout ce qui concernait l'Alsace-Lorraine était une affaire intérieure de l'Allemagne et ne regardait pas l'étranger. Ce fut une erreur bien pernicieuse.

Cette erreur, nous sommes bien disposés aussi à la commettre. Puisse la lecture des *Souvenirs* du prince nous la faire comprendre !

Le prince Alexandre avait passé surtout à Paris et à Beaulieu les dernières années qui précédèrent la guerre. Elle le força à se réfugier en Suisse. Il y fit de la propagande pour une paix de réconciliation. Le traité de Versailles ne modifia pas ses convictions. Sans admettre que Guillaume II ait à dessein provoqué la guerre, il reconnait que « sa faute fut grande ». Il n'a pas non plus un mot de blâme pour les modifications territoriales qui furent introduites. Elles avaient cependant commencé sa ruine financière par la confiscation de ses propriétés en France, en Pologne et en Lithuanie. La chute du mark l'acheva. Atteint de la tuberculose, il fut obligé de se réfugier à Badenweiler, village de la Forêt-Noire où il mourut dans la pauvreté en 1924, après de longues et atroces souffrances.

Le baron M. de Taube vient de publier ses *Mémoires*, qu'il a intitulés : **La Politique russe d'avant-guerre**. Ancien professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, sénateur, membre du Conseil de l'Empire de Russie, n'ayant occupé que des postes de troisième ordre (conseiller juridique du ministère des Affaires étrangères, adjoint au ministre de l'Instruction publique), il n'a vu personnellement que quelques petits épisodes de la politique russe de 1904-1917, mais il a suffisamment eu de relations personnelles avec les personnages dirigeants pour en donner des portraits fort intéressants. Il n'y cède point d'ailleurs à l'inclination prudente de beaucoup d'auteurs de « Mémoires » de parler avec bienveillance des personnages dont il s'occupe ; il est au contraire foncièrement dur et même malveillant, sans paraître toutefois injuste à dessein. Il donne l'impression du professeur condamnant impitoyablement les élèves qui se sont trompés : la critique est aisée...

La sévérité du pédagogue a peut être été exacerbée chez Taube par les événements de 1914 et des années suivantes ; il en a souffert à la fois comme gentilhomme russe et comme fonctionnaire d'origine allemande. La branche de la famille de Taube à laquelle il appartenait était d'origine prussienne et n'avait émigré en Courlande que sous Catherine II. Bien souvent, avant la guerre de 1914, il avait dû se sentir choqué de préjugés ineptes contre les Allemands établis depuis longtemps en Russie et qui étaient des serviteurs de celle-ci, aussi fidèles et dévoués que les plus vieux Russes. Les « remontrances fort désagréables » dont furent les

objets ceux qui, pendant la guerre, refusèrent de changer leurs noms germaniques, durent chez lui (comme chez d'autres personnages qui se trouvèrent dans des conditions analogues) augmenter la propension à défendre les Allemands contre les accusation ineptes ou injustes. Il a même évidemment peu à peu dépassé la mesure ; il est toujours beaucoup plus indulgent pour les Allemands que pour les Alliés. Sa germanophilie lui a fait maintes fois dans son livre manquer à l'impartialité.

Il a eu cependant soin de compléter son information aux meilleures sources (je n'y trouve à redire que l'utilisation des écrits de M. Judet, disqualifiés par son procès) Grâce à elles, il a pu arriver à tracer de la politique russe de 1904 à 1907 un tableau presque toujours exact et toujours intéressant.

Taube débuta au ministère des Affaires étrangères en 1899 ; en octobre 1904, son chef, le vieux Martens, lui passa les dossiers russes pour la Commission d'enquête sur l'affaire du Dogger-Bank en lui disant : « Je ne veux jouer aucun rôle dans cette sale histoire ». Taube partit pour Paris y rejoindre la délégation russe. Celle-ci était présidée par l'amiral Kaznakov, vieux et débile au point qu'on n'arrivait pas à lui rien faire comprendre. L'ambassadeur de Russie dut demander son remplacement. L'amiral Dubasov qui lui fut substitué était au contraire énergique et adroit. L'affaire traîna d'abord, puis Taube apprit le fin mot : les Russes avaient tiré les uns contre les autres et les Anglais avaient intercepté le sans-fil de Rojdestvensky demandant à deux de ses navires jusqu'à quel point ils avaient souffert de son tir ; de plus, un croiseur auxiliaire, le *Kamtchatka*, avait, quatre heures avant l'incident principal, canonné et poursuivi des pêcheurs norvégiens ; la Russie les avait même indemnisés. La visite de Guillaume à Tanger incita les Anglais à se montrer commodes ; ils se contentèrent d'indemnités.

Le 24 juillet 1905 fut signé le traité de Björkö. M. de Taube fait observer qu'il était purement *défensif* et blâme le comte Witte de s'être laissé persuader par Lamsdorff qu'il était incompatible avec l'alliance française. Ce serait exact s'il n'y avait pas l'art. 4 disant : « La Russie initiera la France à cet accord et l'engagera à s'y associer comme alliée ». Pourquoi cet honneur était-il fait à la France et pas à l'Autriche et à l'Italie ? Si l'Allemagne avait eu la guerre avec l'Angleterre, il nous eût fallu

prendre une décision épargnée aux alliées de l'Allemagne. Evidemment, ce traité ne tenait pas compte des traités antérieurs ; faute d'avoir éclairci le rapport avec eux, il était annulé par eux.

Le traité de Björkö poursuivait un double but : brouiller la Russie avec la France et la France avec l'Angleterre. M. Taube, qui ne l'a pas vu, reproche à Izwolsky de s'être laissé pousser en avant par les Anglais ; il ne peut croire qu'à Reval il ne fut question que de la Macédoine et du Sandjak et affirme qu'Izwolsky y eut « l'impression très nette » que la Grande-Bretagne « soutiendrait éventuellement » ses efforts pour faire réviser les traités relatifs aux Détroits ; c'est peut-être exagéré. En tout cas, les documents allemands ne prouvent pas que Grey ait agi contre les prétentions russes, mais qu'il a seulement exigé que tous les signataires des traités à annuler fussent consentants. Or, les Turcs ne voulaient rien entendre au sujet de leur modification. Les Russes avaient négligé de se renseigner sur ce point.

M. Taube révèle que quand Izwolsky alla à Buchlau, il ignorait les traités austro-russes relatifs à la Bosnie et au Sandjak ; ce furent Aehrenthal et Berchtold qui les lui révélèrent. De retour à Pétersbourg, il chargea Taube de lui faire un rapport au sujet de ces traités. Taube alla s'informer aux Archives d'Etat : on ne les y connaissait pas. Finalement, le directeur de la chancellerie lui révéla que ces traités étaient dans une armoire qu'on ne pouvait ouvrir qu'avec le consentement de l'Empereur. Celui-ci le donna aussitôt et Taube put faire son rapport et apprendre à son ministre qu'il y avait eu 11 traités sur ces questions. Mais Sazonov, qui remplaça Izwolsky, renouvela son ignorance et, 12 ans plus tard, Taube le surprit en lui parlant de ces traités.

M. Taube n'a pas vu que, depuis l'entrevue de Swinemunde en août 1907, l'Allemagne n'a jamais modifié son attitude vis-à-vis du problème austro-russe. A cette entrevue, les Russes firent la déclaration qu'ils considéraient le traité de Böjrkö comme nul. Bülow leur laissa entrevoir que dans les Balkans il aurait toujours la même politique que l'Autriche. Bismarck (avec des sous-entendus machiavéliques) avait déclaré bien haut qu'il ne suivrait pas cette politique. Guillaume, Kiderlen, etc., se sont parfois demandé s'ils faisaient bien de la suivre ; en fait, ils l'ont suivie. Ni en 1908-1909, ni en 1912-1913, leur appui n'a manqué à l'Autriche. Mais en 1909, la Russie s'avoua trop faible pour intervenir et, au

moment où Aehrenthal allait écraser la Serbie, l'Angleterre sut en obtenir la promesse de se contenter d'un engagement serbe ; il semblait peu probable que la Serbie le prît, mais elle comprit le danger, se soumit et évita l'écrasement. En 1912, Berchtold n'agit pas parce que la Bulgarie, la Turquie et la Grèce, sur l'alliance desquelles il comptait, étaient aux prises et parce que la Roumanie semblait devoir en faire autant. Il avait besoin de ces alliés-là contre la Russie. Quand les Allemands, vers janvier 1913, lui rappelèrent qu'ils étaient résolus à le soutenir, il leur répondit : « Je n'en doute pas, mais ma *conjoncture* n'est pas arrivée ». Elle n'était arrivée que bien incomplètement en juillet quand la Bulgarie se jeta sur la Serbie ; néanmoins, il allait intervenir (sondage de Giolitti, que M. de Taube place à tort en août) quand la défaite des Bulgares, l'intervention des Grecs et des Roumains, lui prouvèrent que sa *conjoncture* n'était pas arrivée. Elle se présenta de nouveau le 28 juin 1914. Le 5 juillet, Guillaume *renouvela seulement* une autorisation déjà deux fois donnée. M. Sazonov n'a donc commis aucune faute en faisant mobiliser quand il eut vu que les négociations ne servaient plus à rien. C'était l'unique moyen de pression qui lui restât. M. Taube reconnaît que « toute la Russie, sans distinction de partis, partageait le sentiment du Tsar et de son ministre ». Cette mobilisation était-elle dans la pensée de M. Sazonov un bluff ou était-il résolu à faire la guerre si l'Autriche ne se modérait pas ? M. Taube n'a pas vu que c'était l'intention de M. Sazonov en 1912 ; il ne l'a donc pas discutée pour 1914.

Arrivé à la guerre, M. Taube dit : « Une partie du Conseil des ministres (et j'appartenais précisément à cette partie) était plutôt portée à accuser M. Sazonov de sacrifier les seules questions d'intérêt pratique (la Galicie et les Détroits) aux considérations de politique générale ». Erreur de ces ministres ; c'est M. Sazonov qui était dans le vrai et M. W. Churchill a dit avec raison que, si le Tsar ne lui eût pas imposé de sacrifier l'alliance de la Grèce et de la Bulgarie au désir d'avoir Constantinople, le Tsarisme eût probablement vaincu.

La guerre fut de plus en plus malheureuse ; l'année 1915 pour M. Taube signifiait : « Paix, paix coûte que coûte, même paix séparée ». Cette capitulation ignominieuse s'imposait elle ? Assurément non, car deux mois avant la Révolution, Ludendorff fit

décider la guerre sous-marine sans merci parce qu'il ne voyait plus d'autre moyen d'éviter un désastre, et les généraux russes affirmaient qu'ils allaient avoir assez de munitions pour vaincre enfin. L'Allemagne se refusait d'ailleurs à toute paix honorable pour ses ennemis. Il eût fallu lui forcer la main en s'adressant à l'empereur Charles. M. Taube aurait pu le dire.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

G. Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental*. Tome XII, Berger-Levrault. — L.-Col. Laure et Com. Jacottet : *Les Etapes de Guerre d'une division d'infanterie*, Berger-Levrault. — Col. Valarché : *La bataille de Guise au 10e corps d'armée*, Berger-Levrault.

Le douzième volume de **La Grande Guerre sur le Front occidental** du gén. Palat a pour sous-titre : *L'année d'angoisse*. Il embrasse, en effet, tous les événements de cette terrible année 1917 qui marque le point sensible de la Guerre. L'insuffisance du Commandement, dont la médiocrité des gouvernants était seule responsable (ceux-ci l'avaient désigné par un manque de psychologie incroyable), et le découragement de nos troupes, à la suite de tant de mauvaises directions faillirent amener la décomposition de nos armées. Aussi ce tome dépasse-t-il en intérêt tous les précédents. D'autre part, le temps écoulé depuis les événements a permis à l'auteur de réunir une documentation abondante. D'ailleurs, dès le lendemain de la guerre, les témoignages les plus opposés se sont fait entendre. On n'a pas oublié les discussions retentissantes entre M. Painlevé et le gén. Mangin, ignominieusement désigné comme bouc émissaire dans une aventure où, à peu près seul, il avait remporté des avantages, après s'être employé à la faire reporter à des temps plus favorables. Aujourd'hui, tout cela est loin de nous. On peut prononcer son jugement avec plus de sérénité. Le gén. Palat n'y a pas manqué ; l'indépendance de sa pensée, la liberté et l'autorité de sa critique, la rigueur et la netteté de ses conclusions font de ce volume une œuvre à peu près définitive. Il ne ménage ni le Commandement militaire, ni les hommes politiques, dont l'intelligence, certes, avait démasqué la fragilité de ses conceptions, sans avoir le caractère de s'y opposer.

L'étude du gén. Palat n'est cependant qu'une large vue d'en-

semble sur les événements. Pour qu'elle fût complète, il faudrait y adjoindre de nombreuses études de détail, d'un caractère purement technique, suivant chacune le cheminement de nos troupes d'attaque dans les nombreux ravins qui festonnent les plateaux dont la crête forme le fameux Chemin des Dames. Ces études seront l'œuvre des temps à venir. Pour aujourd'hui, il faut nous contenter de cette magnifique vue d'ensemble. Nous ajouterons simplement que la légèreté du gén. Nivelle, si tangible dans sa volonté de sous-estimer la valeur de l'adversaire et sa capacité de résistance, d'ignorer la solidité de son organisation, de ne tenir aucun compte de son recul sur la ligne Hindenburg, qui précéda l'attaque, ne doit pas être uniquement mise en cause. Si nos troupes étaient impatientes de sortir de la « boue des tranchées », où elles souffraient abominablement depuis de longs mois, on peut affirmer, croyons-nous, que la grande majorité de notre corps d'officiers, particulièrement parmi les états-majors et les officiers généraux, ne croyait pas, à ce moment, à d'autres possibilités de guerre qu'en continuant à s'accrocher désespérément au terrain et en espérant le salut du seul accroissement de notre matériel. L'organisation des P. C., qui tenait tous les hauts échelons du commandement loin du front de combat, les bavardages du téléphone, avaient peu à peu énervé leur besoin d'activité et déformé chez eux le sens de la guerre. L'annonce de la reprise d'une guerre de mouvement venait bousculer des habitudes invétérées et assaillir une manière de voir dont la cristallisation gagnait chaque jour davantage. Leur sens critique, d'autre part, discernait dans les ordres du commandant la légèreté qui s'y étalait naïvement. Toutes ces raisons motivaient leur peu d'entrain et leur manque de confiance. La partie était ainsi perdue d'avance. L'enthousiasme des troupes et des cadres subalternes ne pouvait pallier le scepticisme des échelons supérieurs.

Et lorsque, l'aventure courue, le gén. Nivelle, pour obtenir que le gén. Mangin, « l'un des hommes les plus remarquables qu'avait révélés la guerre », d'après le gén. Palat, fût relevé de son commandement, l'accusait d'avoir « perdu la confiance de ses subordonnés », il ne faisait que porter contre lui une accusation dont il eût dû sentir le poids peser sur ses épaules, pendant toute la préparation de l'attaque, et dont seule l'aberration de sa vanité l'avait empêché d'avoir conscience.

De cela nos gouvernants ne pouvaient pas douter ; ils en avaient reçu de nombreux témoignages avant le déclanchement de l'affaire. Ils n'ont pas su trouver les solutions capables de redresser un tel état de choses. Ils resteront donc, devant l'Histoire, les premiers responsables de l'avortement d'un vaste plan d'opérations qui, mieux conçu et mieux conduit, pouvait modifier profondément la marche de la guerre.

En 1917, nous étions arrivés à son point mort. On sentait dans tout le pays l'absurdité des méthodes suivies jusque-là, et que le haut commandement persistait à considérer comme les seules qu'il fût possible d'employer. Ces méthodes consistaient à « coller » à l'adversaire et à se livrer de temps en temps sur des secteurs étroits à des attaques frontales, qui se révélaient tout aussi sanglantes que stériles. Nul n'osait penser qu'il fallait renoncer à de tels errements, avoir recours à des procédés qui empêcheraient au moins le jeu de navette des réserves de l'ennemi, venant boucher les brèches et rétablir la situation, au moment où notre attaque s'épuisait. La crainte de paraître abandonner du terrain retenait de faire le vide devant l'adversaire pour l'attirer hors de ses lignes et tenter de le manœuvrer. Nos procédés imitaient étroitement ses procédés. Or, s'il avait toutes raisons de se retrancher et de chercher à s'ancrer dans le sol, nous avions, nous, les motifs les plus opposés de ne pas l'imiter. Notre erreur a persisté pendant près de quatre ans. En 1917, une vague lueur annonçait qu'on allait enfin sortir de l'impasse. De mauvais bergers nous y ont rejetés.

On peut trouver dans **Les Etapes de guerre d'une division d'infanterie** du lieut. col. Laure et du com. Jacottet une vue saisissante sur les procédés de combat qui furent comme une réaction des méthodes qui, mises en œuvre sans foi, sans conviction, se montrèrent défaillantes le 16 avril. Ces auteurs écrivent à propos de la bataille de la Malmaison, qui reste le type des actions à objectifs limités, poursuivies à coups d'artillerie : « Le prix des munitions, dépensées au 21e corps pour l'affaire de la Malmaison, a été de 89.588.360 francs. » Ils ajoutent : « On voit ce qu'il eût fallu demander à nos usines, si de tels procédés de bataille avaient dû se généraliser et s'il avait vraiment appartenu à notre artillerie de reconquérir ainsi, pied à pied,

tout le sol envahi de la France ! » C'était l'absorption de toutes ses ressources sous la forme d'obus et de canons.

Laissons cela pour en venir au véritable objet de la remarquable étude du lieut.-col. Laure et du com. Jacottet : suivre l'évolution subie, pendant la durée de la guerre, sous la pression des faits, par la division d'infanterie, en ce qui concerne ses éléments constitutifs et le matériel dont elle fut successivement dotée.

Ces transformations successives, qui devaient aboutir à la division à 3 régiments d'infanterie, dotée des éléments des autres armes destinées à accompagner l'action de celle-ci, furent le fruit de coûteuses et longues expériences, que le haut commandement mit une incompréhensible lenteur à mettre à profit.

La mesure d'abord inspirée par la nécessité, notre infanterie ayant été décimée par les premières offensives, on s'aperçut longtemps après que la division ainsi réduite était un organe plus souple, mieux adapté aux conditions de la guerre moderne. C'est seulement en 1916-17 que la division d'infanterie devint une division de toutes armes, et en 1918 la *Division d'Armée*, qui demeure la grande unité élémentaire de combat, assez puissante pour entrer en ligne avec ses propres moyens, assez souple pour ne pas courir le risque, comme le corps d'armée, de voir, au cours des transports stratégiques, briser ses liens tactiques. De cette étude se dégage cette conclusion que, pendant les deux premières années de la guerre, le commandement a gaspillé son infanterie, en la faisant affluer en trop grande densité en première ligne. Il en est résulté, le plus souvent, de la confusion, les unités se trouvant mélangées, et d'effroyables pertes.

Le col. Valarché, qui publiait, il y a peu de temps, une remarquable étude sur le *Combat d'Arsimont*, nous apporte aujourd'hui une contribution d'une valeur au moins égale, avec **La Bataille de Guise les 28, 29 et 30 août au 10e corps d'armée.**

Celui-ci eut pour rôle de couvrir, face au Nord, contre la IIe armée allemande, l'attaque que les autres corpsd e la 5e armée devaient exécuter dans le flanc de la Ire armée ennemie, lancée à la poursuite de l'armée anglaise. Le 10e corps eut ainsi à supporter le plus gros effort de l'adversaire pendant les journées des 28 et 29 août.

Le grand nombre de dépositions que le col. Valarché a recueillies auprès des acteurs ou témoins donne une vie singulière à son exposé. Par ailleurs, aucune discussion pour mettre en lumière les fautes commises ; celles-ci se dégagent d'elles-mêmes du récit.

Le résultat de la bataille aurait sans doute été tout autre, si des fautes, en apparence infimes, n'avaient marqué le début de l'affaire. C'est le cas de répéter : petites causes, grands effets. On vit, le matin du 28, tous les chefs d'unité faire renverser les marmites à la première alerte, comme on le faisait pendant les guerres d'Italie et de Crimée, alors que les moyens manquaient de s'éclairer à grande distance. Nos troupes, exténuées par leur retraite des jours précédents, durent combattre le ventre vide. Or, un vieux proverbe disait déjà : « Soldats nourris tiennent mieux le rang ! » Dans le cas qui nous occupe, une telle précipitation ne répondait, en réalité, à aucune nécessité. Ne serait-ce pas temps de proscrire définitivement de tels errements et d'inscrire dans nos règlements le principe qu'un temps minimum consacré à l'alimentation des troupes doit être réservé en toutes circonstances, quitte à faire alimenter certaines unités avant les autres, de manière à avoir toujours un disponible ?

On charge bien son arme avant de tirer. Qu'on consente à en faire autant pour la machine humaine, au moment de lui demander de grands efforts.

JEAN NOREL.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Mots, Propos et Anecdotes. — Je regrette le temps où on écrivait et publiait sans signer. La forme supérieure du plaisir littéraire pour moi : être un écrivain de talent, connu et apprécié, et totalement ignoré quant à la personne. Je n'ai pas eu de chance sur ce point. (On va encore me taxer de vanité ?) A défaut d'anonymat, j'ai pris une fois un pseudonyme. Quinze jours après, Mirbeau, que je connaissais à peine, me nommait, et j'étais découvert.

Les poètes font perdre un temps considérable pour le développement de l'esprit. J'ai perdu dix ans de ma vie, pour ma part, à me laisser bercer par leurs balivernes. Si peu que j'aime le

professorat, si j'avais un fils je ferais tous mes efforts pour le dissuader de les lire. Un conte de Voltaire contient plus de substance que toute l'œuvre de Hugo, — sans compter une langue meilleure, — et le plus beau poème ne vaut pas, pour le profit de l'intelligence, une maxime de La Rochefoucauld. Les vers sont bons dans le madrigal, dans l'épigramme, dans la chanson. Autrement : bavardage fastidieux.

Je vais me faire honnir ? Je me serais bien indigné moi-même si on avait dit cela devant moi quand j'avais vingt ans. Et ce qu'il y a de mieux : je passe souvent des moments à me réciter des vers. J'en sais des centaines par cœur, de toutes les époques. Et par-dessus le marché, je les dis, paraît-il, merveilleusement. Le directeur du *Mercure* m'appelle la *sirène*, à ce sujet.

Les beaux livres découragent d'écrire, dit-on ? Quelle plaisanterie ! Pour moi, du moins. Quand je lis un beau livre, mon esprit se réveille, les mauvaises rêveries disparaissent, plus que jamais écrire me passionne. C'est quand je lis un livre plat, bavard, un de ces livres que n'importe quel autre que son auteur aurait pu écrire, que je perds l'illusion. Je me dis que ce que j'écris ne vaut peut-être pas mieux. Les beaux livres décourager d'écrire ? C'est comme si vous disiez qu'une jolie femme décourage de faire l'amour.

La vanité n'est pas toujours un défaut. Elle peut être une force. On voit des écrivains sans grand talent fournir une assez iolie carrière poussés par la confiance en soi, portés uniquement par la certitude des mérites qu'ils se figurent avoir. Ils arrivent à communiquer aux autres l'illusion qu'ils ont d'eux-mêmes. C'est même un spectacle fort amusant : dupes des deux côtés.

Quelque temps avant la guerre. Conversation entendue dans le train entre deux employés à la Préfecture de la Seine.

L'un. — Ce serait affreux, s'il y avait la guerre.

L'autre. — Oui, mon cher, mais s'il y avait la guerre, X... partirait.

L'un. — Eh ! bien ?

L'autre. — Eh ! bien, si X... partait, je serais sous-chef !

Des millions d'hommes sont morts pour que ce gaillard de-

vienne sous-chef. Il l'est devenu ! Qu'on vienne dire que la guerre n'a servi à rien ?

J'ai rapporté le mot qui me fut dit à l'enterrement de van Bever, pour le tableau qu'il formait : « Un enterrement à Ornans. » Si Courbet ne l'avait pas peint, le côté rustique de la cérémonie eût-il si bien apparu à mon interlocuteur, et celui-ci aurait-il si bien su se le préciser à l'esprit ? J'ai fait cette réflexion, ce jour-là, que les hommes ne se seraient peut-être jamais souciés de *regarder* des paysages dans la réalité si certains hommes, doués d'un sens particulier pour les *voir*, n'en avaient pas fixé la représentation sur des toiles. Les hommes ne sont portés à voir de toute chose que son aspect matériel et son utilité physique, si on peut dire. Ce sont les artistes, et eux seuls, qui ont *inventé* l'art et créé la notion de l'art

Rien ne vaut rien. J'étais déjà dans cette heureuse disposition d'esprit, j'avais seulement vingt ans. Une seule chose supporte l'examen : l'homme qui a un champ et qui le cultive pour en tirer sa subsistance. Le reste, plaisanteries que nous avons inventées pour avoir l'air de donner un sens à la vie. On me dira : « Alors ? Et vous, avec vos petits travaux ? » Parbleu ! j'ai fait comme les autres, j'ai réagi, j'ai travaillé, je me suis amusé à écrire, pour passer le temps.

On faisait reproche à quelqu'un, devant moi, pour sa curiosité Je me récriai : « Etre curieux ? Ne blâmez pas ! C'est une qualité ! La curiosité est un côté de l'intelligence. Il n'y a que les sots, les niais, les cerveaux inertes, qui ne sont pas curieux. Il faut être curieux le plus possible. Se mêler de ce qui ne vous regarde pas, écouter aux portes, regarder aux fenêtres pour voir ce qui se passe chez les gens, suivre d'autres dans la rue pour écouter ce qu'ils disent, lire les lettres qui traînent, faire parler telle personne sur telle autre, provoquer les confidences, lire au travers des enveloppes, faire semblant de dormir dans une réunion pour amener les autres à parler plus librement, payer des domestiques pour savoir des histoires sur leurs maîtres, épier, écouter, regarder, fouiller, surprendre, découvrir, avec l'air de l'homme le plus indifférent, — le comble de l'adresse en cette matière ! — c'est ainsi qu'on apprend quelque chose dans la vie. Les gens qui ne sont pas

curieux sont des sots. La curiosité, c'est le besoin de savoir. Celui qui n'est pas curieux n'apprendra jamais rien. »

Autre amusement : l'importance avec laquelle chacun se promène dans la vie. Je voyage chaque matin avec des employés, occupés à des besognes bêtes comme toutes les besognes d'employés. Je suis employé moi-même : j'en sais quelque chose. Je les écoute parler. Il n'y a pas à dire : chacun est persuadé que ce qu'il fait, un autre ne s'en tirerait pas aussi bien. Je bavarde quelquefois, avant de monter dans le train, avec un ouvrier de la voie, chargé de je ne sais quelle besogne concernant chaque train. Un jour, il me demande un renseignement et je devais le lui donner le lendemain. Il me dit : « Si vous ne me voyez pas, vous n'avez qu'à me demander. Je suis toujours là. Un train ne peut pas partir sans que je l'aie dit. » Je regardais l'autre soir sur le trottoir devant le péristyle de l'Odéon l'homme chargé d'ouvrir les portières des voitures. Un malheureux de l'espèce la plus ordinaire. Sur sa tête, une casquette avec ces mots en lettres dorées : THÉATRE DE L'ODÉON. A sa façon d'aller et venir : un personnage considérable.

J'ai écrit un jour que j'ai vécu deux fois certains moments de ma vie : d'abord, en les vivant, ensuite en les écrivant. Je les ai certainement vécus plus profondément en les écrivant.

Ecrire ! Quelle chose merveilleuse ! Deux individus associés en un seul : l'un, dont la plume court au gré de son esprit, — l'autre, en même temps, qui surveille, juge, pèse, décide.

Rien ne vaut, pour devenir modeste, comme de corriger les épreuves d'un livre qu'on va publier.

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Emile Bayard : *L'art de reconnaître les styles : le style japonais*. Avec 140 grav., Garnier. 12 »

Georges Clemenceau : *Claude Monet. Les Nymphéas*. Avec un portrait du peintre; Plon. 6 »

Samuel Rocheblave : *Les arts plastiques*. (*Histoire du monde*,

tome XIII : *La civilisation européenne moderne*, 1re partie); Boccard. » »

Ethnographie, Folklore

George Montandon : *L'Ologénèse humaine (Ologénisme)*; Alcan. 125 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Claudius Grillet : *Victor Hugo spirite*; Vitte. 12 »

Edouard Schuré : *Esquisse d'une cosmogonie psychologique* d'après des conférences faites à Paris en 1906 par Rudolf Steiner; Fischbacher. 10 »

Finance

Paul Alexis : *Les privilèges de vote dans les sociétés anonymes.* (Position juridique. Modalités pratiques. Expériences étrangères. Projets de statut légal); **Payot.** 20 »

Histoire

Mme Saint-René Taillandier : *Le mariage de Louis XIV.* (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7 »

Georges Weill : *Histoire du Parti républicain en France, 1814-1870*; Alcan. 40 »

Linguistique

Henri Goelzer : *Le latin en poche.* Dictionnaire latin-français; Garnier. 15 »

Littérature

Artémi : *Le nouvel Ecclésiaste*; Monde moderne. » »

Cristobal Benitez : *Les loisirs de la pensée*; Figuière. 6 »

René Bizet : *La double vie de Gérard de Nerval.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 12 »

Florian Delhorbe : *Besoin de pain et de Dieu*; Edit. Marsyas, Le Cailar (Gard). » »

Henry Jagot : *Vidocq.* (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. » »

F.-Jean Desthieux : *Le dernier des encyclopédistes : Paul Adam*; Boivin. 12 »

B. Dussane et T. Derême : *La querelle des comédiens et des poètes*; Le Divan. » »

Prosper Mérimée : *Le Théâtre de Clara Gazul*; Garnier. 8 »

D. Murarasu : *La poésie néo-latine et la renaissance des lettres antiques en France, 1500-1549*; Gamber. 20 »

Raymond Offner : *Les chaînes brisées*; Figuière. 10 »

Guy de Pourtalès : *Louis II de Bavière ou Hamlet-Roi.* (Coll. *Vies des Hommes illustres*, n° 22); Nouv. Revue franç. 12 »

J.-J. Rousseau : *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome dixième : *Rousseau à Môtiers, juin 1763-mars 1764.* Avec 6 pl. h. t.; Colin. 40 »

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français.* Etudes des *Lundis* et des *Portraits*, classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. *XVIIe siècle. Ecrivains et orateurs religieux. Saint François de Sales. Bossuet. Fléchier. Bourdaloue. Fénelon. Massillon*; Garnier. 9 »

Sainte-Beuve : *Les grands écrivains français.* Etudes des *Lundis* et des *Portraits*, classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. *XVIIe siècle. Philosophes et moralistes. Descartes. Saint-Evremond. La Rochefoucauld. Pascal. La Bruyère. Pierre Bayle*; Garnier. 9 »

Shakespeare : *La tragédie d'Othello,*

traduction de Jules Derocquigny. (Coll. Shakespeare, texte et traduction); Belles Lettres. » »

Shakespeare : *La vie du Roi Henry V*, traduction de Marcel Sallé. (Coll. Shakespeare, texte et traduction); Belles Letres. » »

Orison Swett Marden : *Tout homme est roi* ou le triomphe des forces mentales, édit. française autorisée; Jeheber, Genève. 15 »

Robert de Traz : ***Alfred de Vigny;*** Hachette. 10 »

Georges Valois : ***L'homme contre l'argent***, souvenirs de dix ans, 1918-1928; Libr. Valois. 18 »

Michel Vaucaire : ***Bolivar El Libertador;*** Grasset. 12 »

William Wordsworth : *Choix de poésies*, texte anglais et traduction de Emile Legouis; Belles Lettres. » »

Musique

Lucien Chevaillier : *La musique*. (*Histoire du monde*, tome XIII. *La civilisation européenne*, 2e partie); Boccard. » »

Richard Wagner : *Lettres à Hans de Bulow*, traduites par Georges Khnopff. Préface de Jules Chantavoine; Edit. Crès. 2 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

E. Keble Chatterton : *Les bateaux-pièges* (*Q-Ships*) *contre les sous-marins allemands*, traduit de l'anglais par André Cogniet. Avec 13 croquis et 26 photogr. h. t.; Payot. 18 »

Marc Citoleux : *Les terribles*, souvenirs de guerre; Amicale du 222e R. I. T. » »

Andréas Milchelsen : *La guerre sous-marine 1914-1918*, traduit de l'allemand par R. Jouan. Avec 25 illust. h. t.; Payot. 25 »

Dom Norbert Nieuwland et Maurice Tschoffen : ***La légende des francs-tireurs de Dinant, réponse au Mémoire de M. le professeur Meurer;*** Duculot, Gembloux.

H.-W. Wilson : *Les flottes de guerre au combat*. II : *La grande guerre, 1914-1918*, traduit de l'anglais par A. Thomazi. Avec 16 plans et 39 illust.; Payot. 36 »

Philosophie

Eugénie Rignano : *Problèmes de psychologie et de morale;* Alcan. 25 »

Poésie

Charles Dornier : *Le mur de lumière;* Perrin. 9 »

Charles Guérin : *Œuvres*, tome II (*L'Homme intérieur. Derniers vers*); Mercure de France. (Bibliothèque choisie). 25 »

Isabelle Korn : *Choix de poésies*. Préface d'Alfred Cazes; Heintz frères, Oran. 10 »

Louis Le Cardonnel : *Œuvres*, tome II. (*Orphica. Epigrammes. Elégies chrétiennes. Méditations et Cantiques* (*Carmina Sacra*). *De l'une à l'autre aurore*); Mercure de France (Bibliothèque chois'). 25 »

Violette Rieder : ***Départs***. H. t. par G. Pastré; La Belle édition. » »

Frédéric Saisset : ***Le miroir des songes;*** Perrin. 7 50

André Salmon : ***Carreaux;*** Nouv. Revue franç. 12 »

Edouard Silva : ***Les voluptés;*** Figuière. 10 »

Politique

Enée Bouloc : *La croisade de l'esprit. Une nouvelle doctrine de la guerre et de la paix;* Alcan. 25 »

Henning Kehler : *Chroniques russes. Les premiers temps du bolchevisme 1917-1919*, traduit du danois par E.-C. Dunan et J. Gateau; Perrin. 12 »

V.-I. Lénine : *Œuvres complètes*.

Tome XIII : *Matérialisme et Empiriocriticisme. Notes critiques sur une philosophie réactionnaire.* Préface à l'édition française par A. Diborine; Edit. sociales internationales. » »

La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome V : *1er octobre 1886-31 juillet 1887.* Traduit par Camille Jordan; Costes. 70 »

Questions religieuses

Abbé G. Constant : *L'Eglise de France sous le Consulat et l'Empire, 1800-1814;* Gabalda. 24 »

Bernard Lazare : *Le fumier de Job,* fragments inédits précédés du portrait de Bernard Lazare par Charles Péguy. (Coll. *Judaïsme*); Rieder. 10 50

Questions coloniales

Dr Ch. Joyeux : *Hygiène de l'européen aux colonies;* Colin. 9 »

Roman

J.-L. André-Bonnet : *Sous le signe du Quetzal,* roman précolombien; Fasquelle. 12 »

Marcel Augagneur : *L'Evadé;* Edit. de France. 12 »

Augustin Bar : *Les aimées;* Edition idéaliste. 12 »

Maurice Bedel : *Molinoff, Indre-et-Loire;* Nouv. Revue franç. 12 »

René Behaine : *Avec les yeux de l'esprit;* Grasset. 12 »

Marcel Belvianes : *Le combat singulier;* Emile-Paul. 12 »

Fred Bérence : *Les inassouvis;* Rieder. 12 »

Fred Bérence : *L'impasse.* (*Les Inassouvis,* II) Rieder. 12 »

Yves Berneval : *Une mère;* Albin Michel. 12 »

Reine Beurnier : *Violette Renaud;* Editeurs associés. 10 »

Henry Casseville : *Sao, l'amoureux tranquille;* Edit. Crès. 12 »

André Chamson : *Le crime des justes;* Grasset. 12 »

Jacques Christophe : *Le diable et son train;* Plon. 12 »

Joseph Créach : *Maudez Le Léonard;* Plon. 12 »

Alphonse Daudet : *Tartarin de Tarascon.* Illust. en couleurs de Marcel Capy. Coll. Poivre et Sel; Kra. » »

A. Dubois La Chartre : *La jeune grecque;* Grasset. 12 »

Joel Dumas : *La tentation bourgeoise;* Malfère, Amiens. 12 »

Renée Dunan : *Cantharide;* Quérelle. 12 »

Jean-François d'Estaleux : *Les auvants au soleil;* Plon. 12 »

Charles Géniaux : *Les ravageurs de beauté;* Flammarion. 12 »

Jean Goudal : *Eléna;* Nouv. Revue franç. 12 »

Albert Giulani : *Vous êtes mon Lyon...;* Beauchesne. 12 »

Jean Guirec : *L'œuvre du mal;* Nouv. Revue critique. » »

Jules-Philippe Heuzey : *Les Dominicole;* Flammarion. 12 »

Pierre Humbourg : *Tous feux éteints;* Nouv. Revue franç. 12 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* Tome IV : *En ménage;* Edit. Crès. » »

Georges Imann : *Seize ans;* Grasset. 12 »

René Jouglet : *Voyage à la République des Piles;* Grasset 12 »

Pierre-Jean Jouve : *Hécate;* Nouv. Revue franç. 12 »

Paul Karmor : *Eternels passants.* Préface de Pierre Dominique; Occitania. 12 »

Marie Laparcerie : *Ginette, femme fatale;* Flammarion. 12 »

Drieu La Rochelle : *Blèche;* Nouv. Revue franç. 12 »

Céline Lhotte : *La petite fille aux mains sales;* Renaissance du Livre. 9 »

Céline Lhotte : *Sur les fortifs du Paradis;* Renaissance du Livre. 9 »

Ch. Lucas de Peslouan : *Robinson dans la maison vide;* Edit. Argo. 12 »

Salvador de Madariaga : *Quatre Espagnols à Londres;* Plon. 16 »

Albert Marchon : *L'impasse;* Grasset. 12 »

Jean Martet : *Marion des neiges;* Albin Michel. 12 »

Abel Moreau : *Tu ne mourras pas...;* Flammarion. 12 »

Charles Oulmont : *Cœur à corps;* Grasset. 12 »

Joseph Peyré : *Les complices;* Edit. de France. 12 »

Richard-Bourdet : *Gaou-Tieng;* Plon. 12 »

Louis-Charles Royer : *La maîtresse noire;* Edit. de France 12 »

Pierre Sabatier : *Judith;* Albin-Michel. 12 »

César Santelli : *La mystérieuse aventure;* Grasset. 12 »

Jacques Spitz : *Le vent du monde;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jules Supervielle : *Le survivant;* Nouv. Revue franç. 12 »

Robert de Traz : *La puritaine et l'amour;* Grasset. 12 »

René Trintzius : *La rose des vents;* Nouv. Revue franç. 12 »

Hermann Unger : *Les sous-hommes (Die Verstümmelten)*, traduit de l'allemand par G. Fritsch-Estrangin ; Nouv. Revue franç. 12 »

Alexandre Zévaès : *Jules Guesde, 1845-1922;* Marcel Rivière. 10 »

Alexandre Vialatte : *Battling le ténébreux;* Nouv. Revue franç. 12 »

Colette Yver : *Rose Madame;* Fayard. 5 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. Au bonheur des dames.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. Pot-Bouille.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Sciences

Paul Bary : *Chimie des colloïdes,* applications industrielles. Préface de M. E. Fleurent; Dunod. 16 10

Jean Bosler : *Cours d'astronomie.* Tome III : *Astrophysique.* Avec de nombr. fig. et 47 pl. h. t.; Herman et Cie. 110 »

Charles Richet : *Apologie de la biologie;* Doin. 10 »

Sociologie

Pierre Lasserre : *Georges Sorel théoricien de l'impérialisme. Ses idées. Son action;* Cahiers de la Quinzaine. 17e cahier de la 18e série; L'Artisan du Livre. » »

R. de Marmande : *Dans la fourmilière politique.* Préface de Joseph Caillaux; Flammarion. 5 »

André Philip : *Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme;* Gamber. 18 »

Gaston Raphaël : *L'industrie allemande, sa récente évolution;* Flammarion. 12 »

Jacques Valdou : *Ouvriers catholiques et royalistes,* observations vécues; Flammarion.

Varia

Louis Léon-Martin : *Le Music-Hall et ses figures;* Edit. de France. 12 »

L.-G. Rancoule : *L'aliment-vivant vibratoire, source de santé, de bien-être et de longévité,* suivi de : *La vie des cellules. La désharmonie cellulaire et ses conséquences. Le cancer, ses causes et sa cure. Le cycle des évolutions vitales. Les transfusions vitales et les guérisseurs. Cru... ou cuit?... La salade source de santé. Comme tu fais ton corps*

avec les aliments, tu fais ton esprit, etc., etc., et *Les marmites autoclaves dans lesquelles s'élabore l'aliment mort inerte, source de maladies, de décrépitude et de mort*. Avec des dessins de l'auteur; Imp. Marchand, 31, villa d'Alésia, Paris, XIVe. 12 »

Charles Roszak : *L'offrande à Mercure*, remarques sur les affaires; Redier. 12 »

Henri Thétard : *Les dompteurs* ou *La ménagerie, des origines à nos jours*. Illustré de nombreuses gravures et de photographies inédites. (Coll. Galerie pittoresque) ; Nouv. Revue franç. » »

Voyage

Maurice Parijanine : *Un drame polaire : Le « Krassine » au secours de l' « Italia »*. Avec 6 pl. h. t.; Rieder. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Inauguration d'un buste d'Emile Verhaeren à Rouen. — A la mémoire de Guillaume Apollinaire. — Prix littéraires. — Une manœuvre. — La censure en Irlande. — A propos de Jeanne d'Arc. — Qui a introduit Tolstoï en France ? — A propos de l'article de M. Jean Psichari. — Un pays qui ne veut plus de sa langue : l'opinion de Prosper Mérimée. — Des vers de Roumanille. — « Vers l'Infini », ode de Laurent Tailhade. — M. André Maurois et les pantoufles d'Anatole France. — Sic itur ad astra. — Errata. — A propos d'une « Sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Inauguration d'un buste d'Emile Verhaeren à Rouen. — Le 11 novembre, jour anniversaire de l'armistice, un buste d'Emile Verhaeren a été inauguré à Rouen, ville où le grand poète était mort tragiquement, écrasé par un train, le 27 novembre 1916.

Le monument a été édifié dans le jardin de l'Hôtel de Ville, derrière l'abside de l'église Saint-Ouen. La cérémonie a eu lieu en présence des autorités civiles et militaires, du corps consulaire, de la Fédération nationale des combattants belges de la Seine Inférieure, de l'Union belge de Rouen, des anciens combattants français et des Sociétés patriotiques de la région. Les discours ont été prononcés par M. Carpentier, ancien sénateur de Liège et de Bruxelles, président du Comité franco-belge des Amis de Verhaeren ; M. Raoul Grimoin-Sanson, vice-président du Comité ; M. Dufrane, consul de Belgique ; M. Marcel Batilliat, vice-présent de la Société des Gens de Lettres, et M. le Dr Cerné, maire de Rouen.

Mme Colona Romano, de la Comédie-Française, a dit deux œuvres du poète, *l'Arbre* et *Lorsque tu fermeras les yeux à la lumière*, et M. Dorival, de la Comédie-Française, un poème de René Fauchois, qui avait accompagné Emile Verhaeren à Rouen, les 26 et 27 novembre 1916.

§

A la mémoire de Guillaume Apollinaire. — Le vendredi 10 novembre, dixième anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire,

un groupe d'amis et d'admirateurs du poète se sont réunis sur sa tombe au Père-Lachaise.

Pablo Picasso a annoncé à Mme Veuve Apollinaire que la maquette du monument est entièrement terminée. Il sera exécuté en bronze et pourra être inauguré en avril prochain.

§

Prix littéraires. — L'Académie suédoise a attribué le prix Nobel de littérature pour 1928 à Mme Sigrid Undset, romancière norvégienne, et le prix pour 1927 à M. Henri Bergson.

Le prix Figuière, d'une valeur de 50.000 francs, a été attribué pour a première fois le 7 novembre par un jury composé de MM. Charles Daniélou, Paul Brulat, André Maurois, Jérôme Tharaud, François Mauriac et Jean Giraudoux. Il a été accordé à l'unanimité à M. Emmanuel Bove pour ses deux ouvrages : *Mes Amis* et *la Coalition.*

Le prix de « l'Europe nouvelle », d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. Vladimir d'Ormesson pour son livre *Confiance en Allemagne*.

§

Une manœuvre. — La campagne qui se poursuit en Belgique contre l'interdiction légale ou illégale, et plus souvent illégale que légale, d'ouvrages prétendument contraires aux bonnes mœurs, et parmi lesquels figure, on l'a vu, *la Tentation de Saint Antoine* de Gustave Flaubert, irrite au plus haut point certaines personnes et certains journaux, qui, pour contrebattre la fâcheuse offensive qui s'est déclenchée contre eux, feignent de croire que les coups qui leur sont portés partent de France et que la campagne sur « la censure en Belgique » est une campagne française. De quoi l'étranger se mêle-t-il ? s'écrient-ils avec indignation. Charbonnier est maître chez lui, et la Belgique n'a pas à recevoir de conseils de la France pour savoir ce qu'il lui convient de faire pour se protéger contre la littérature immorale.

C'est ainsi que *le XXe siècle*, organe catholique de Bruxelles, dans son numéro du 30 octobre (article : *L'effronterie au service de la pornographie. Un langage inadmissible au sujet de la Belgique*), suivi en cela par *le Soir* (6 novembre, article de Mme Louise van den Plas, *le Respect de l'enfance*), déclare que c'est le *Mercure de France* qui a « ouvert une enquête sur les responsabilités des libraires dans la vente de livres pornographiques ». C'est faux, et l'organe de M. l'abbé Wallez se livre ainsi à une manœuvre dont le but apparaît clairement.

Le *Mercure de France* s'est borné à publier des lettres dont les signataires ne sont pas Français et des documents qui tous lui ont été envoyés de Belgique. Quant à l'enquête, elle a été faite par la revue belge *la Renaissance d'Occident* (numéros de septembre, d'octobre et

de novembre). Le *Mercure de France* en a rendu compte dans sa « Chronique de Belgique », par la plume de son correspondant de Bruxelles, M. Georges Marlow, qui est lui-même Belge. Le « langage inadmissible au sujet de la Belgique » dont se plaint acrimonieusement la feuille belge est de M. Georges Marlow.

Dans toute cette affaire, le *Mercure de France* n'a pris qu'une seule fois la parole en son nom personnel : c'est pour protester contre l'interdiction illégale d'un ouvrage publié jadis sous sa firme et appartenant à son fonds de librairie. C'était son droit. — A. V.

§

La censure en Irlande.

Monsieur,

L'imbécillité ne respecte pas les frontières. Il y a plusieurs années que vous avez publié le texte de la loi américaine (Code Pénal 211), sans doute au grand divertissement de vos lecteurs. On a cru qu'un tel dégradation ne peut tomber que sur un peuple neuf et très, mais oui, très très barbare. Ensuite les Hongrois, Hungarians, however you spell 'em in french, ont voulu suivre l'Amérique, et maintenant c'est ce cher Irlande, qui conçoit une loi sur la censure. Lisez-la.

Il y a même le polémique, en cette forme précise : *Pourquoi sacrifier les neuf dixièmes du peuple*, qui n'ouvrent jamais un livre, à l'autre dixième ?

Voilà l'apothéose !

Et dire qu'il y a vingt ans cette nation a eu un « mouvement littéraire » !

Votre très dévoué serviteur,

EZRA POUND.

§

A propos de Jeanne d'Arc.

Paris, le 15 novembre 1928.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Quoi qu'en dise Destouches — dans un vers du *Glorieux* que l'on attribue communément à Boileau — la critique n'est point aisée...

Pour avoir rendu compte dans le *Mercure*, avec bonne humeur, d'une brochure intitulée : *La clef de l'erreur judiciaire de Monseigneur Pierre Cauchon, par Raymond de Rigné*, me voici, dans une lettre qui vous est adressée et que vous publiez aujourd'hui, vivement entrepris par l'auteur de cet ouvrage. M. de Rigné jette un doute sur ma loyauté, m'accuse d' « infamie », me taxe d'ignorance...

Il débute par dire que je *m'évertue à filtrer des moucherons* et que je *tente d'avaler des chameaux*. Je ne disputerai pas sur ces images, qui sont fortes et joviales, et tout à fait dans la manière de M. Ray-

mond de Rigné ; j'en éprouve du plaisir ; je les répéterai à mes amis. Mais je voudrais me défendre un peu des autres imputations, moins réjouissantes, de votre correspondant.

Une phrase de sa lettre commence par ces mots : *Dans ma nouvelle édition très modifiée de ma hâtive brochure de mai — edition que j'avais offert de soumettre à M. Massoul ! — je démontre, etc.* La parenthèse exclamative est artificieuse. Elle tend à faire croire que, sachant l'ouvrage de M. de Rigné complètement refondu et pouvant en avoir très tôt la seconde édition entre les mains, je me serais attaqué, dans ma malice, à une première ébauche. Or, M. Raymond de Rigné n'ignore pas qu'il m'a écrit (à l'adresse de *l'Illustration*) le *10 octobre 1928*. Sa lettre m'est parvenue le samedi, 13 : mon article était donc imprimé déjà, et le numéro du *Mercure*, où il allait paraître le *lundi 15*, était plié et cousu. Quant à l'édition de la *Clef* à laquelle je devais me référer, elle n'a, présentement, pas encore vu le jour ! De quel côté, Monsieur le Rédacteur en chef, est donc ici la bonne foi ?...

M. de Rigné vous écrit : « *M. Massoul tronque mes textes pour faire croire à vos lecteurs que « j'en veux à Jeanne d'avoir forcé un juge à la condamner » Ceci est une infamie.* » — J'ai dit : « Dans la chaleur de son plaidoyer *pro Cauchon*, M. Raymond de Rigné donne l'impression qu'il en veut à Jeanne d'Arc d'avoir, par ses impertinences, forcé un juge aussi intègre à la condamner. » — Et, malgré qu'il en ait, l'auteur de la *Clef* donne en effet cette *impression*, puisqu'il exalte sans réserve, d'un bout de sa brochure à l'autre, le juge qui condamna Jeanne à la peine du feu, tandis qu'il va jusqu'à parler de « *l'ingratitude* de l'accusée ». (*Clef*, p. 72. 4e ligne). Qui a donc, ici, *tronqué — et dénaturé* — un texte ? Et où est mon « infamie »?

Le troisième point de la lettre de M. de Rigné sur lequel je veux revenir intéressera vos lecteurs, je pense, plus que ces questions personnelles.

Je signale à M. Massoul, dit cette lettre, *une occupation plus utile que le filtrage des moucherons* (quand M. Raymond de Rigné a trouvé une belle image, il s'y tient) : *qu'il veuille bien me citer l'article du traité de Troyes qui « livre la France à l'Angleterre »*... Je réponds à la « colle » : Le traité juré à Troyes le 21 mai 1420, qui avait été précédé d'une convention de mariage entre le roi Henry V d'Angleterre et Catherine, fille de Charles VI de France et d'Ysabeau de Bavière, contient, dans son premier article, la déclaration suivante : (Comme le roi Henry) « est devenu notre fils (de Charles VI) et de notre chère et très aimée compagne, la reine, iceluy fils nous aura et honorera, et notre digne compagne, comme père et mère ». Suit le scandaleux reniement du dauphin Charles, — « soi-disant dauphin de Viennois ». Le Lancastre est reconnu « héritier du roi de France » et, en attendant

de prendre possession des terres de son beau-père, il reçoit, en guise d'apanage, la Normandie et toutes les terres qu'il a conquises.

Si le traité de Troyes ne livrait pas la France à l'Angleterre, quel était donc son sens ?..

J'entends bien que M. Raymond de Rigné fait à ce sujet une distinction subtile : *La nouvelle dynastie franco-anglaise*, écrit-il, *créée par Charles VI et Isabeau, alliait les deux pays en les séparant l'un de l'autre* (Lettre).

Il avait écrit, avec plus de clarté, dans la *Clef* (p. 31) : *Que deux pays fussent gouvernés par un seul prince, cela ne répugne pas à la raison ; l'Autriche et la Hongrie ont été longtemps gouvernées par un même roi. Mgr Baudrillart me communiquait récemment sa pensée à cet égard : si Henri VI* (fils de Henri V d'Angleterre et héritier de ses droits) *avait régné sur les deux pays, il se fût très certainement fixé en France, et ce fût l'Angleterre qui se fût francisée ; elle ne fût peut-être pas devenue protestante.*

— Allons, tant mieux !... En somme, M. Raymond de Rigné pense que l'annexion de la France à la couronne d'Angleterre eût été un profitable *Anschluss* — profitable à la France, bien entendu, et, par surcroît, profitable plus tard à l'Eglise. Mgr Baudrillart a dit cela ?...

Soit ! Mais M. Raymond de Rigné aperçoit-il où conduisent de telles affirmations ? Simplement à nier toute la valeur *politique et patriotique* de la mission de Jeanne d'Arc : si la petite paysanne de Domremy était demeurée sur les rives de la Meuse à garder tranquillement son troupeau et à filer sa laine — au lieu de s'aviser de faire sacrer le dauphin Charles à Reims — la France ne s'en fût pas plus mal portée, ni l'Eglise — AU CONTRAIRE !..

Pauvre Jeanne ! M. Raymond de Rigné (dont le goût est très sûr) conte dans son étonnante *Clef* -- p. 80, n. 1 — que la Pucelle doit « *s'égayer follement*, du haut du ciel », en écoutant certains propos de ses historiens.

M'est avis que la sainte, si tant est que, dans sa béatitude, elle s'intéresse aux méchants papiers que, chétives créatures, nous noircissons, ne doit pas toujours tant rire ! Il est plutôt à croire qu'elle dit parfois au Seigneur, non sans quelque mélancolie : « Vous savez, Dieu puissant, comme je m'entendais, dans ma vie terrestre, à me défendre de mes ennemis. Je distribuais gaillardement bonnes buffes et bons torchons ! Maintenant que je suis, par votre grâce, dans la gloire du paradis, sauvez ma mémoire terrestre, Dieu bon ! du zèle immodéré de mes amis ! Gardez-moi en particulier des *productions* de ce messire Raymond de Rigné, pieux et loyal chevalier, certes ! et qui moult m'aime, — mais qui me sert quelquefois bien drôlement... »

Je clos là-dessus, Monsieur le Rédacteur en chef, ma polémique

avec l'auteur de *La Clef de l'erreur judiciaire de Mgr Pierre Cauchon*, et je vous prie de croire, etc. HENRY MASSOUL.

§

Qui a introduit Tolstoï en France ? — La preuve en a été faite par M. Semenoff (*Mercure* du 1er novembre) : c'est Tourguéneff et non pas Vogüé qui a introduit Léon Tolstoï en France. Il n'y aurait plus à revenir sur cette question si le hasard d'une lecture ne nous avait fait retrouver le passage ci-dessous d'un article publié par E. Halpérine-Kaminsky dans *le Gaulois* du 10 octobre 1921 :

> Ce fut par un après-midi de Jeudi, jour de réception de la famille Daudet à Champrosay, que j'entendis longuement parler les deux grands écrivains français [Alphonse Daudet et Edmond de Goncourt] de leurs confrères russes. Après Tourguéneff, par lequel la conversation avait débuté à l'occasion de sa correspondance avec ses amis français que je publiais à cette époque, on en vint à Tolstoï et à Dostoïevsky. Alphonse Daudet et Goncourt, autant que Flaubert et Zola, connaissaient de longue date les romans de Tolstoï. C'est Tourguéneff, — faisant alors partie avec les quatre écrivains français de la « Société des Çinq », — qui leur fit lire, dès 1879, — bien avant les mémorables études de E. M. de Vogüé sur *Le Roman russe*, — la traduction de *Guerre et Paix*.

§

A propos de l'article de M. Jean Psichari. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

En lisant dans le *Mercure de France* du mois d'octobre la savante étude de Jean Psichari sur la question de la diglossie en Grèce, j'ai été surpris de m'y voir pris à partie — et sans aménité aucune — par l'illustre professeur.

J'ai, paraît-il, commis un épouvantable forfait!

Je plaide coupable et bats ma coulpe. Je me souviens en effet qu'il y a plus d'un an, dans un petit article du *Journal des Hellènes* où je mentionnais quelques auteurs traduits au cours de grec moderne institué par la Société belge d'Etudes néo-grecques, j'ai — *horresco referens* — j'ai... omis de citer le nom de Jean Psichari.

Aux yeux de ce dernier, c'est un crime de lèse-majesté.

Cela mérite la mort... au moins.

Et l'on voit l'illustre savant exécuter, durant trois pages du *Mercure*, la danse du scalp autour de ma modeste personnalité.

Les écarts de langage de M. Psichari n'ont jamais, que je sache, ému personne, et moi, moins que tout autre.

Aussi me garderai-je bien de les relever.

Mais il y a dans l'étude en question certaines « inexactitudes » que je ne puis laisser passer sans rectifications.

Ce n'est pas à l'instigation des personnes citées par M. Jean Psichari que la Société belge d'Etudes néo-grecques a été fondée. J'en revendique l'honneur. *Suum cuique*.

C'est de ma seule initiative qu'un soir de décembre 1911, j'ai réuni à l'Hôtel

Ravenstein quelques hellénistes et quelques membres de la colonie grecque de Bruxelles pour leur exposer un projet de constitution d'une Société groupant philhellènes, hellénistes et Hellènes. Un Comité fut immédiatement formé sous la présidence de S. A. S. le Prince Pierre de Caraman-Chimay. Son successeur est actuellement M. Aloys Van de Vyvere, ministre d'Etat, ancien Président du Conseil. Depuis dix-sept ans, j'occupe dans ce Comité les fonctions de secrétaire, fonctions interrompues seulement par la parenthèse sanglante de la guerre.

Ce que fut et ce qu'est l'action de la Société belge d'études néo-grecques, tout le monde le sait en Belgique : institution de cours gratuits, de langue et de littérature grecques modernes, suivis chaque année par de nombreux élèves ; conférences sur cent sujets intéressant la Grèce ancienne et moderne par des littérateurs, des savants et des artistes hellènes et belges; organisation de réception en l'honneur de personnalités grecques de passage dans notre pays, etc.

Et peut-être jamais en Belgique la Grèce ne fut autant magnifiée qu'à la séance solennelle organisée au Palais des Académies par notre Société lors du centenaire de Navarin.

Mais si la Société belge d'Etudes néo-grecques est philhellène, elle n'est ni « prokatharévousiste » ni « prodimotikiste ». Nous estimons qu'il serait tout aussi malséant pour nous de nous immiscer dans les querelles linguistiques de la Grèce que pour des Grecs de prendre position dans la question flamande qui empoisonne notre pays.

Est-ce à dire que la diglossie nous soit indifférente ?

Loin de là, mais dans cette affaire nous ne voulons conserver que le rôle de spectateurs intéressés. Toutes les tentatives faites par certains pour nous inféoder à l'un ou l'autre clan sont et resteront vaines.

Cette déclaration est nette, je suppose.

Toutefois, si jamais, dans un avenir que je souhaite proche, l'un des deux partis obtenait sur son adversaire une victoire complète, décisive, écrasante, ah ! il est bien probable qu'alors nous abandonnerions notre neutralité pour nous élancer avec enthousiasme... au secours du vainqueur.

Ceci dit, si le Professeur Jean Psichari, las de juger les choses de loin, voulait un jour nous faire l'honneur de venir prendre la parole à notre tribune, il peut être assuré qu'il serait reçu avec un affectueux respect.

Avec le respect dû à un grand savant qui a consacré sa vie à la défense de l'idée qu'il croit juste et surtout avec la déférente affection que tout Belge bien né ressent pour celui qui a perdu, pour le maintien de notre droit, ce qu'il avait de plus cher au monde.

Veuillez agréer, etc...

Commandant WILLIAM PROOT,
Secrétaire de la Société Belge d'Etudes néo-grecques.

§

Un pays qui ne veut pas de sa langue : l'opinion de Prosper Mérimée. — Sollicité par Marino Vreto d'écrire une introduction à ses très médiocres *Contes et Poèmes de la Grèce Moderne*, (Paris, 1855) Prosper Mérimée prit prétexte du caractère populaire de

ces contes et poèmes, pour disserter sur la.... question de l'Acropole. Il l'a fait en quelques pages alertes, pleines de sel et de raison, qui transporteront d'aise M. Jean Psichari :

Un phénomène de linguistique curieux s'est opéré assez récemment en Grèce. L'émancipation de ce pays a eu pour un de ses premiers résultats la réforme ou plutôt la rénovation de la langue, dont on s'est appliqué à bannir tous les mots étrangers. Les Turcs, les Albanais, les Vénitiens y avaient introduit un grand nombre de termes usuels dont on a fait justice en fort peu de temps et qu'on a remplacés par des mots tirés du grec ancien. Maintenant, par exemple, on n'appelle plus un fusil *toufeki*, mot apporté par les turcs, mais bien *tilevolon*, c'est-à-dire « arme qui frappe de loin ». Cependant en dépit de ce retour à l'antiquité hellénique, l'influence de l'Occident se faisait sentir plus forte que jamais. Le gouvernement constitutionnel, la législation empruntée en grande partie aux codes français, enfin les journaux et les romans ont apporté tout à coup une masse énorme d'idées nouvelles pour lesquelles il a fallu trouver des expressions dans le dictionnaire hellénique. On y est parvenu pourtant en torturant quelque peu le sens des mots anciens, et il en est résulté une langue écrite assez bizarre dont Démosthène reconnaîtrait tous les mots, mais que probablement il aurait peine à comprendre.

Que cette langue révolutionnaire composée soit bien ou mal faite, je laisse à de plus habiles que moi à le décider. Ce qui me paraît vraisemblable, c'est qu'il y aura assez longtemps en Grèce, comme en Italie encore aujourd'hui, deux langues distinctes : l'une pour écrire, l'autre pour parler. Selon toute apparence, la langue des livres finira par l'emporter, car partout nous voyons les patois s'altérer et s'effacer devant un idiome littéral.

Pourtant la langue grecque moderne, le *Romaïque*, comme on l'appelait il y a peu d'années, a eu sa littérature qui n'a pas été sans gloire. Pour ne point citer les compositions lyriques de Christopoulo, imitation heureuse des anciens classiques, elle compte un nombre très considérable de petits poèmes improvisés pour la plupart par des gens illettrés, mais pleins d'imagination et de verve originale. M. Fauriel et M. le Comte de Marcellus, par d'excellentes traductions, ont popularisé en France les chants populaires de la Grèce moderne. On n'y trouve ni l'ampleur, ni la tournure épique des ballades anglaises ou des romances espagnoles: mais ils se distinguent par un certain art de composition et souvent par une élévation de sentiments qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans un état de civilisation peu avancé. *Les grands morts de la Grèce*, pour parler comme César, y ont laissé leur tradition héroïque.

Le temps et le progrès l'effaceront trop rapidement. Bientôt il n'y aura plus de Klephtes. L'industrie et le commerce tueront la poésie, déjà bien malade par le fait des journaux et de l'érudition. Aujourd'hui, de même qu'en Occident, les métaphores hardies et ingénieuses ne se trouvent plus guère que dans la bouche des illettrés. Je me souviens d'avoir été présenté à Athènes au vieux Bey du Magne Petro Mavromichalis. Il nous raconta un événement de sa vie aventureuse et un grand danger qu'il avait couru. « Mais Dieu me *couvrit* », dit-il en terminant son histoire. « Ο Θεος μ'έσκεπασε ». Probablement le magistrat, nomarque ou archonte, qui administre aujourd'hui le Magne, nourri du code civil et des bons auteurs, dirait : « Dieu me *protégea*. » Dans une chan-

son de Klephtes, un capitaine est sommé de se rendre au vizir Ali Pacha : il répond : « Mon Pacha, c'est mon sabre ; mon Vizir, c'est mon fusil ». Ailleurs, un poète patenté de MM. les Klephtes fait en ces termes l'éloge de ces héros : « Ils mangent la poudre comme du pain, les balles comme du *fricot.* » Voilà comment parlent les gens bien élevés, mais ils ont un grain de poésie dans le cœur, et c'est dommage que les gens éduqués en aient si peu.

Je ne suis point de ceux qui regrettent les progrès ni même les raffinements de la civilisation. Pour ma part, je m'en accommode fort et je ne lui demande qu'une bagatelle, c'est de ne pas pendre les choses qu'elle détruit. Je voudrais que l'on conservât les notes de la poésie populaire, comme on conserve les ruines d'un temple, dont on a chassé le Dieu. M. le Ministre de l'Instruction publique a eu l'heureuse idée de prescrire une collection des anciennes chansons françaises, et il est à regretter que ses prédécesseurs lui aient laissé l'initiative de cette utile mesure, jusqu'à une époque où son exécution présente déjà des difficultés. Mais l'archéologie, surtout appliquée à la littérature, est une étude toute nouvelle, et ce n'est que depuis peu de temps que la critique s'est assez dégagée des vieux préjugés pour reconnaître des beautés éternelles sous une forme grossière, et dans un idiome parlé des paysans...

Mérimée, aujourd'hui, eût été psichariste acharné.

§

Des vers de Roumanille.

Nîmes, le 24 octobre 1928.

Mon cher Directeur,

J'ai lu avec grand plaisir l'excellente étude de M. Emile Ripert sur *La Librairie Roumanille.*

Il n'y manque, à mon avis, que quelque citation du bon Rouma. En voulez-vous une ? J'ai traduit ce petit poème suivant la méthode... photo-phonétique employée pour ces *Iles d'Or* de Mistral que vous voulûtes bien hospitaliser.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

MA VOISINE

Margot, tu n'as pas ta pareille,
Avec ta taille faite au tour,
Tes yeux, qui pétillent d'amour :
Margot, tu es une merveille !

Une grâce angélique, un cœur
D'or, mignonne, une âme innocente,
Et sur ta lèvre appétissante
Le rire enfantin est en fleur.

Finalement, t'es, ma voisine,
Une perle, un bijou de roi !
Mais, mon enfant, écoute-moi,
Nulle rose n'est sans épine.

Rien qu'aucun défaut n'entacha
Ne fut jamais, Mademoiselle !

Votre épine, ô ma rose belle,
C'est que tu joues... avec le chat !

Avec le chat ! Ne va pas dire...
Hier soir... Ne va pas dire non,
Tu le berçais en ton giron.
Je t'épiais, et je soupire !

Bien plus ! tu lui faisais des yeux !...
Et comme un enfant qu'on dorlote,
Tu le pressais dans tes menottes
D'un air et d'un geste amoureux.

Pour ton cœur, c'était une fête
Palpitante, en toi tout riait.
Que dirai-je ? ça me faisait
Dresser les cheveux sur la tête...

Mais, voici par où tu péchas
Le plus — de ça n'en sois pas fière ! —
Tes belles lèvres se posèrent
Sur le laid museau de ton chat !

Et pourtant, tu es, ma voisine,
Un trésor, un bijou royal !
Mais, mon enfant, destin fatal !
Point n'est de rose sans épine.

Si voulais m'en croire, Margot,
Tu l'enverrais chasser rats, rates,
Et cette bouche délicate
Ne gaspillerait ses bécots.

Puis, voudrais-tu avoir, ma fille,
Quelqu'un de bien à caresser ?
Un amoureux, pour l'embrasser ?
Eh bien, embrasse Roumanille !

Quand tu baises ton chat, mon cœur,
Vois-tu, la colère me gagne :
Il me semble voir une aragne
Qui gambade sur une fleur.

Chasse cette bête, voisine,
Autour de toi quand miaulera,
Et ton poète te dira :
Tu es la rose sans épine.

§

« **Vers l'Infini** », **ode de Laurent Tailhade.** — Agé de dix-neuf ans, Laurent Tailhade avait obtenu au concours des Jeux floraux, en 1873, une violette d'argent pour son poème, *Les Citharistes de la*

rue, reproduit dans le *Recueil de l'Académie des Jeux floraux*, puis dans le *Jardin des Rêves*, dans les *Poèmes élégiaques*, d'où a disparu cette strophe :

> Heureux pour un instant, car leur âme voyage
> Sur le monde des sons comme un sylphe dans l'air,
> Et brode, avec les plis vaporeux d'un nuage,
> Quelque rêve profond et bleu comme la mer.

L'année suivante, Tailhade présentait au concours une ode, *Vers l'Infini*, et une élégie, *Le Bouquet de violettes*, qui lui valurent une seconde violette et une mention. Le *Recueil de l'Académie*, avant de reproduire les deux pièces, portait sur l'ode ce jugement intéressant à recueillir à cinquante-quatre ans de distance :

> ... Ce sera M. Laurent Tailhade, apprécié l'an dernier pour son joli poème : *Les Citharistes de la Rue*, qui, se montrant fidèle au rendez-vous que nous lui donnions dans notre dernier Concours, justifiera nos espérances. Son nouvel envoi intitulé : *Vers l'Infini*, témoigne d'une sève et d'une audace inaccoutumées. La jeunesse seule a de ces mouvements désordonnés et de ces exaltations enthousiastes, qui montent comme des fusées dans le ciel de l'idéal. Ne demandez pas une analyse. Tout est ici sonore, excessif, incandescent, apocalyptique même ; et cependant dans cette recherche passionnée de l'indéterminé, dans cette aspiration, je dirai presque dans cette évaporation vers le ciel, qui pourrait méconnaître le vol puissant d'un aiglon avide de lumière et de chaleur ? Il y a incontestablement de l'effort et quelque prétention dans l'œuvre, je n'en veux pour preuve que cette terminologie un peu dissonante que cette excentricité un peu tapageuse de la rime, mais il y a du souffle, il y a de la poésie, et certes c'est assez rare pour que nous ne ramenions pas vers la réalité d'une récompense ce ballon sans lest, qui monte à perte de vue et qu'il serait grand dommage de ne point retenir captif dans le verger du Gai-Savoir.

Avant les *Poésies posthumes* (1925), *Vers l'Infini*, en tant qu'ode, avait longtemps disparu de l'œuvre de Tailhade. On en retrouve bien les six premières strophes reproduites en tête de la *Chanson des aigles*, dédiée, dans le *Jardin des Rêves*, à Etienne Bladé, mais à partir de la septième, les deux pièces n'offrent plus aucun rapport.

Une rare plaquette, ignorée de tous les bibliophiles, avait pourtant donné le texte primitif de *Vers l'Infini*, et aussi du *Bouquet de violettes* :

LAURENT TAILHADE. *Vers l'Infini*, Ode couronnée aux Jeux floraux. *Le Bouquet de violettes*, Elégie lue en séance publique, Concours de 1874. — Tarbes, imprimerie de Th. Thelmon, in-8, de 8 pp.

Le verso du titre porte cette dédicace : « A Monsieur Ch. Jacomet, juge de paix à Tarbes, son petit-fils respectueux. — L. T. » Le grand-père Jacomet avait sans doute fait les frais de l'impression et c'est à

coup sûr le premier recueil imprimé de Laurent Tailhade. — PIERRE DUFAY.

§

M. André Maurois et les pantoufles d'Anatole France. — Après celles de Sainte-Beuve, de Bulwer-Lytton, de Forster, de G.-H. Lewes, du Dr Dowden, d'Alain Gerbault et d'une foule d'autres, voilà maintenant que M. André Maurois emprunte, ravaude et chausse, au dire de M. J.-J. Brousson, les pantoufles de notre bon maître. Dans *les Nouvelles Littéraires* (17 novembre 1928), moniteur de la publicité littéraire, tout à la dévotion, pourtant, comme chacun sait, de l'auteur de *Climats* et des *Derniers Jours de Pompéi*, M. J.-J. Brousson commence sa chronique hebdomadaire (*Fabre ou Courier ?*) par ce persiflage :

> Maurois le sait-il ? Quand il commente d'une plume légère et brillante cette *Conversation chez la Comtesse d'Albany*, il chausse les pantoufles d'Anatole France. L'illustre écrivain avait projeté de préfacer ces pages, peu connues alors, de Paul-Louis Courier...

Certes, oui, M. André Maurois le sait. Il doit savoir aussi que, d'une plume plus légère encore et brillante que la sienne, l'illustre écrivain avait déjà démarqué ces pages peu connues pour étoffer la maigre trame de son *Lys Rouge*. Un tel exemple ne pouvait qu'encourager M. André Maurois à suivre sa destinée et persévérer dans la méthode qui lui a conquis sa belle originalité. *Trahit sua quemque...* — AURIANT.

§

Sic itur ad astra. — On connaît l'heureuse initiative qu'on a prise, depuis quelque temps, à Paris comme en province, de débaptiser les rues pour leur donner le nom d'un de nos grands hommes actuels : politiciens, écrivains à tapage, ou héros d'un genre ou d'un autre. L'auteur d'un petit article paru dans *l'Intransigeant* vient de trouver à cette iconophilie une nouvelle voie (c'est bien le mot) : la voie lactée. Il propose, ni plus ni moins, de débaptiser les constellations, pour les appeler désormais du nom de nos célébrités nationales.

Etant donné que nous sommes débordés de statues, que les changements de noms des rues mécontentent souvent leurs habitants, il y a là un moyen de glorification qui ne gênera personne et n'encombrera pas. Il y a toutefois un point que l'auteur de cet article semble avoir oublié. On n'a pas jusqu'ici nationalisé le système stellaire. Le ciel n'a pas encore de frontières ni, comme la mer, de « zone territoriale ». Comment cela se passera-t-il si, les autres Etats nous imitant, nous nous trouvons en compétition avec l'un d'eux pour le nom à donner à une même constellation ? Heureusement, nous avons un ministre des Affaires étrangères qui résoudra en un clin d'œil ces petites difficultés.

Il faut donc féliciter pour son admirable idée l'auteur de ce petit article signé, par une heureuse rencontre, d'un C.

§

Errata. — Article *les Œuvres de Schubert en France*, numéro du 15 novembre, p. 29, l. 4, lire : 1897 au lieu de 1927.

Même numéro, rubrique *Philosophie*, p. 178, l. 8, lire : « *La Psychologie et la vie* a été fondée en mars 1927. Elle est dirigée par P. Masson-Oursel. »

§

A propos d'une « sottise ». — Nous avons reçu la lettre suivante du commandant Espérandieu :

Nîmes, le 14 novembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Le pathos relatif à ma communication à l'Institut d'une inscription chrétienne de Narbonne est tout à fait à sa place dans le sottisier du *Mercure*.

Mais je ne sais pas si chacun aura bien compris que la sottise n'est imputable qu'au rédacteur du *Journal des Débats*.

Veuillez bien agréer, etc.

ESPÉRANDIEU.

Il va de soi que le *Mercure* donnait la « sottise » comme provenant du *Journal des Débats* et non pas de l'auteur de la communication.

§

Le Sottisier universel.

Oscar Wilde était alors dans tout l'éclat, dans toute l'insolence même de son triomphe. On venait de représenter *Hérodiade*, acclamée par toute la jeune littérature... — *Les Nouvelles Littéraires* (*Verlainiens et Décadents*, Souvenirs inédits de GUSTAVE LE ROUGE), 3 novembre.

Trois jours plus tard nous débarquions à Rochat, — je ne trouve le nom nulle part, — une petite station au bord du lac de Constance... Les princesses étaient au Sacré-Cœur de Bregens (je ne trouve pas non plus l'orthographe de ce nom) en Tyrol, à l'extrême pointe du lac. — GYP, *Souvenirs d'une petite fille*, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre.

A Cannes, je voyais, il y a quelque temps, etc... Voici les grands-ducs ! Mais tout de même, il faut faire une distinction ici, et si le grand-duc Paul et le grand-duc Michel ne sont bons qu'à lamper vodka et champagne, etc. — *La Rumeur*, 12 novembre.

C'est, on le sait, un des édifices religieux les plus remarquables du Nord de la France, et l'imagerie en est surtout célèbre depuis l'ouvrage de Carlyle : *la Bible d'Amiens*. — *Mercure de France*, 1er novembre 1928, p. 716.

L'écrivain Jean Psichari, qui a fait une conversion éclatante au catholicisme et qui est mort à la guerre après avoir célébré *l'Appel du Soldat*, avait Renan pour grand-père et Anatole France comme parent par alliance. — LÉON PIERRE-QUINT, *Les Droits de l'écrivain dans la société contemporaine*, p. 47.

Le 22 janvier 1923, elle [Germaine Berton] tua Marcel Plateau. — EMMANUEL BOURCIER, *La Cage aux femmes*, p. 165.

Sainte-Beuve (Paul) : *Port-Royal*. — *Les Nouvelles littéraires*, 11 août.

Savez-vous qu'il existe à Paris une place Edmond Rostand ? Non, certainement, car aucune plaque ne la signale aux yeux des passants. — *La Rumeur*, 13 novembre.

[C'est malheureusement une sottise, les plaques y sont.]

Le quai Saint-Michel avait été affublé d'une plaque bleue portant le nom de feu Viviani, grand éteigneur d'étoiles, mais il est parvenu à s'en débarrasser et il a repris son nom traditionnel, historique. Comment a-t-il fait ? C'est bien simple : les habitants du quai Saint-Michel ont protesté, tempêté, menacé, combattu, bref, ils ont employé la seule méthode qui, en nos jours pacifistes, donne des résultats : terrassé, le dragon municipal a retiré sa plaque encore plus discrètement qu'il ne l'avait inaugurée. — CLÉMENT VAUTEL, *Le Journal*, 18 novembre.

[C'est malheureusement une sottise aussi, les plaques y sont toujours.]

§

Publications du « Mercure de France »

ŒUVRES DE LOUIS LE CARDONNEL. *II. Orphica. Epigrammes. Elégies chrétiennes. Méditations et cantiques (Carmina Sacra). De l'une à l'autre Aurore.* Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 fr. Il a été tiré 15 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 15 à 80 fr., 44 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 59, à 60 fr.

ŒUVRES DE CHARLES GUÉRIN. *II. L'Homme intérieur. Derniers Vers.* Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 fr. Il a été tiré 27 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 27, à 80 fr., 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 28 à 137, à 60 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.